
VE
RI
TAS



LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE.

T. XV.

On souscrit, sans rien payer d'avance:

A PARIS,

Chez DESCHAMPS, libraire, rue Saint-Jacques, nº 160;
GRIMPRELLE, libraire, rue Poissonnière, nº 21;
à *Versailles*, chez LARCHER, libraire, rue des Réservoirs, nº 16;
à *Nantes*, chez SUIREAU-COUFFINHAL, libraire, place Royale.
à *Sens*, chez Thomas MALVIN, libraire;
à *Vendôme*, chez HENRION, libraire, rue du Change;
à *Angoulême*, chez PERREZ-LECLERC, libraire, place du Marché, nº 15;
à *Lille*, chez VANACKER, imp.-lib. de Mgr. le dauphin;
à *Reims*, chez CORDIER, libraire;
à *Clermont-Ferrand*, chez PÉLISSON, rue St.-Genès, nº 44;
à *Turin*, chez JOSEPH PUMBA, imp.-lib.

IMPRIMERIE DE ALLOIS,
à Versailles, avenue de Saint-Cloud, nº 3.

15, 16

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR

D. RICARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XV.

Paris.

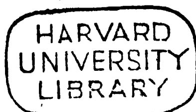
AU BUREAU DES ÉDITEURS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DES LETTRES,

rue Saint-Jacques, n° 156.

1829.


HARVARD
COLLEGE
LIBRARY


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

LES VIES

DES

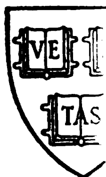
HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

SUITE

D'ANTOINE.

LXI. Domitius et quelques autres amis d'Antoine lui avaient persuadé de renvoyer Cléopâtre en Égypte, pour y attendre la fin de la guerre; mais cette reine, craignant qu'Octavie ne le réconciliât une seconde fois avec César, persuada à Canidius, à force d'argent, de parler en sa faveur à Antoine, de lui représenter qu'il n'était ni juste d'éloigner de cette guerre une princesse qui fournissait, pour la



ique; tous les théâtres étaient remplis de ...eurs qui disputaient le prix des divers gen... de poésie. Chaque ville envoyait un bœuf pour les sacrifices, et c'était entre les rois une rivalité de magnificence et de faste dans les re... et dans les présens qu'ils se donnaient. ... l'on se demandait partout ce que feraient ... tous ces rois pour célébrer leurs victoires ... leurs pompes triomphales, puisque dans ... préparatifs de la guerre ils donnaient des ... si magnifiques.

LXII. Après qu'Antoine eut terminé toutes ces fêtes, il donna aux comédiens qu'il avait employés la ville de Priène (*) pour habitation, et s'embarqua pour Athènes, où tous les jours se passèrent aussi en jeux et en spectacles. Cléopâtre, jalouse des honneurs qu'Octavie avait reçus dans cette ville, dont les habitans lui avaient donné des marques singulières d'affection, gagna le peuple par les largesses qu'elle lui fit. Les Athéniens lui décernèrent donc des honneurs particuliers, et lui envoyèrent le décret par des députés. Antoine, comme citoyen d'Athènes, était à leur tête, et il porta la parole au nom de la ville. Ce fut alors qu'il envoya des gens à Rome pour chasser Octavie

(*) Ville d'Ionie, dans l'Asie mineure.

de sa maison; elle en sortit, emmenant avec elle tous les enfans d'Antoine, excepté l'aîné de ceux qu'il avait eus de Fulvie, et qui était auprès de son père; elle fondait en larmes, et se désolait de pouvoir être regardée par les Romains comme une des causes de la guerre civile. Le peuple gémissait moins sur le sort d'Octavie que sur l'aveuglement d'Antoine, principalement ceux qui ayant vu Cléopâtre, savaient que cette reine ne l'emportait sur Octavie ni pour la beauté, ni pour la fleur de la jeunesse.

LXIII. César ayant appris la grandeur et la promptitude des préparatifs d'Antoine, en fut troublé, et craignit d'être obligé de commencer la guerre cet été-là même, lorsqu'il manquait encore de beaucoup de provisions, et que le peuple était mécontent des impôts dont il l'accablait. Tous les citoyens étaient forcés de payer le quart de leur revenu, et les fils d'affranchi de donner la valeur du huitième de leurs fonds. Des contributions si onéreuses excitaient des plaintes générales, et causaient des troubles dans toute l'Italie. Aussi une des plus grandes fautes qu'Antoine pût faire, c'était de différer d'attaquer César, et de lui donner par ce délai le temps de faire ses préparatifs et de dissiper les troubles qui s'étaient élevés : car le peuple, qui

s'aigrissait quand on levait les impôts, redevenait calme quand il les avait payés. Titius et Plancus, deux amis d'Antoine, et tous deux hommes consulaires, devenus l'objet des mauvais traitemens de Cléopâtre, parce qu'ils s'étaient le plus opposés à son séjour à l'armée, abandonnèrent Antoine, et se retirèrent auprès de César, à qui ils firent connaître le testament d'Antoine, dont ils savaient toutes les dispositions. Il était entre les mains des Vestales, qui refusèrent de le remettre à César, et qui lui dirent que s'il voulait l'avoir, il vînt le prendre lui-même. Il y alla, le prit, et en le lisant seul en particulier, il marqua les endroits qui lui parurent les plus répréhensibles.

LXIV. Ayant ensuite assemblé le sénat, il en fit la lecture, action dont la plupart des sénateurs furent révoltés : il leur parut étrange et odieux qu'on voulût rendre un homme responsable durant sa vie de ce qui ne devait être exécuté qu'après sa mort. César releva surtout les dispositions relatives à sa sépulture; il voulait que quand même il mourrait à Rome, son corps, après avoir traversé en pompe la place publique, fût transporté à Alexandrie, et remis à Cléopâtre. Calvisius, ami de César, fit connaître le tort qu'Antoine s'était donné pour faire plaisir à cette reine, en lui donnant la bi-

bliothèque de Pergame, composée de deux cent mille volumes; il ajouta que dans un festin, en présence d'une compagnie nombreuse, il s'était levé de table et avait touché le pied de Cléopâtre, signal de convention pour leur rendez-vous. Il avait souffert que les Éphésiens appelassent devant lui Cléopâtre leur souveraine; et souvent, pendant qu'assis sur son tribunal il donnait audience aux rois et aux tétrarques, il recevait d'elle, dans des tablettes de cristal et de cornaline, des billets tendres qu'il ne rougissait pas de lire. Furnius, homme d'une très grande dignité, et alors le plus éloquent des Romains, plaidait un jour devant lui; Cléopâtre ayant passé sur la place dans une litière, Antoine, qui l'aperçut, quitta l'audience et l'accompagna en soutenant sa litière. Mais on soupçonnait Calvisius d'avoir forgé la plupart de ces accusations; les amis qu'Antoine avait à Rome sollicitèrent le peuple en sa faveur, et lui envoyèrent Géminius, l'un d'entre eux, pour le conjurer de penser à lui, de prendre garde qu'on n'en vînt à le dépouiller de toute sa puissance, et à le déclarer ennemi du peuple romain.

LXV. Géminius ne fut pas plus tôt arrivé en Grèce, que Cléopâtre, le soupçonnant d'être venu pour les intérêts d'Octavie, ne cessa de le railler à table, où elle lui donnait toujours les

places les moins honorables. Il souffrit tranquillement ces mortifications, en attendant l'occasion de parler à Antoine, qui enfin lui ayant ordonné dans un repas de dire publiquement le sujet qui l'avait amené : « Les choses dont « j'ai à vous parler, lui répondit Géminius, ne « pouvaient se traiter qu'à jeun : la seule que « je puisse vous dire, après avoir bu, comme « en état de sobriété, c'est que tout irait bien « si Cléopâtre s'en retournait en Egypte. » Cette réponse mit Antoine en colère, et Cléopâtre dit à Géminius qu'il avait bien fait de dire la vérité avant que la torture l'y forçât. Géminius, peu de jours après, s'étant dérobé de la cour d'Antoine, reprit le chemin de Rome. Les flatteurs de Cléopâtre firent prendre le même parti à plusieurs autres amis d'Antoine, qui ne pouvaient plus supporter les outrages et les plaisanteries grossières qu'ils éprouvaient tous les jours. De ce nombre furent Marcus Silanus et l'historien Dellius (*) : ce dernier même rapporte qu'il fut averti par le médecin Glaucus des embûches que lui dressait Cléopâtre ; il l'avait offensée, en disant un soir à table qu'on leur donnait du vinaigre à boire, tandis que

(*) C'est celui qui avait décrit l'expédition d'Antoine contre les Parthes, à laquelle il s'était trouvé lui-même,

Sarmentus buvait à Rome le meilleur Falerne. Sarmentus était un de ces jeunes gens qui servaient aux goûts infâmes de César et que les Romains appellent délices.

LXVI. César eut à peine fini tous ces préparatifs, que, par un décret du sénat, il fit déclarer la guerre à Cléopâtre, et ôter à Antoine une autorité qu'il avait déjà abandonnée à une femme; il dit même hautement qu'ensorcelé par les breuvages que Cléopâtre lui avait fait prendre, il avait perdu l'usage de sa raison; que ce ne serait pas lui que les Romains auraient à combattre, mais l'eunuque Mardion, mais un Pothin, une Iras, coiffeuse de Cléopatre, une Charmion, qui seuls décidaient des affaires de l'empire les plus importantes. La guerre fut précédée par plusieurs signes menaçans. La ville de Pisaure, colonie qu'Antoine avait établie sur la mer Adriatique, fut abîmée dans le sein de la terre qui s'entr'ouvrit. A Albe, une statue de marbre qu'on avait érigée à l'honneur d'Antoine fut, durant plusieurs jours, inondée d'une sueur qu'on ne put point arrêter en l'essuyant. Pendant qu'il était à Patras, la foudre consuma le temple d'Hercule. A Athènes, dans le lieu appelé la Gigantomachie (*),

(*) Le combat des Géans contre les dieux; on croit que

un tourbillon de vent enleva la statue de Bacchus, et la transporta dans le théâtre. Or, Antoine rapportait son origine à Hercule, et se piquait d'imiter en tout Bacchus; il se faisait même appeler, comme on l'a déjà dit, Bacchus le jeune. La même tempête fondit à Athènes sur les colosses d'Eumène et d'Attalus, inscrits du nom d'Antoine; et ils furent les seuls renversés entre un grand nombre d'autres. Il y eut sur la galère amirale de Cléopâtre, qu'elle avait nommée Antoniade, le signe le plus effrayant; des hirondelles avaient fait leur nid sous la poupe; il en survint d'autres qui chassèrent les premières et tuèrent les petits.

LXVII. Lorsqu'on fut près de commencer la guerre, Antoine n'avait pas moins de cinq cents vaisseaux, parmi lesquels plusieurs étaient à huit et à dix rangs de rames, tous aussi magnifiquement armés que s'ils n'eussent dû servir qu'à la pompe d'un triomphe. Son armée était de deux cent mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Il avait sous ses ordres plusieurs rois, ses alliés: Bocchus qui régnait en Afrique, Tarcondémus dans la Cilicie supérieure, Archélaüs dans la Cappadoce, Philadelphe, roi de Paphlagonie; Mithridate de la Comagène,

ce lieu avait pris son nom d'une peinture de ce combat.

et Adallas de Thrace. Plusieurs autres princes qui n'avaient pu s'y trouver en personne lui avaient envoyé leurs troupes, tels que Polémon, roi de Pont; Manchus, roi des Arabes; Hérode, des Juifs; Amyntas, des Lycaoniens et des Galates. Le roi des Mèdes lui-même lui avait envoyé un renfort considérable. César n'avait que deux cent cinquante vaisseaux de guerre, quatre-vingt mille hommes de pied, et presque autant de cavalerie que les ennemis. L'empire d'Antoine s'étendait depuis l'Euphrate et l'Arménie jusqu'à la mer Ionienne et l'Illyrie; celui de César embrassait tous les pays situés entre l'Illyrie et l'Océan occidental, et depuis cet Océan jusqu'aux mers d'Étrurie et de Sicile; il renfermait encore la portion de l'Afrique qui regarde l'Italie, la Gaule et l'Ibérie, jusqu'aux colonnes d'Hercule. La partie de l'Afrique qui s'étend de la Cyrénaïque à l'Éthiopie obéissait à Antoine.

LXVIII. Mais il s'était rendu si dépendant d'une femme, qu'avec une telle supériorité de forces de terre il préféra de combattre sur mer, par le seul motif de plaire à Cléopâtre; et cela quand il voyait ses triérarques, faute de rameurs, enlever dans cette Grèce déjà si malheureuse, les voyageurs, les muletiers, les moissonneurs et les jeunes gens, sans pouvoir

compléter les équipages de ses vaisseaux, dont un grand nombre manquaient de matelots, et ne naviguaient que difficilement. Les vaisseaux de César n'avaient ni cette masse ni cette hauteur qui ne sont bonnes que pour l'ostentation; ils étaient agiles, propres à toutes les manœuvres, et fournis de tout abondamment. Il les tenait dans les ports de Tarente et de Brunduse, d'où il envoya dire à Antoine de ne plus perdre un temps précieux, mais de venir avec toutes ses forces, en lui offrant des rades et des ports où il aborderait sans obstacle, et lui promettant de se retirer avec son armée de terre loin de la côte d'Italie, de tout l'espace que fournit un cheval dans une course, jusqu'à ce qu'il eût débarqué ses troupes en sûreté, et établi son camp. Antoine, pour répondre à cette bravade, lui proposa, quoique le plus vieux, un combat singulier, et lui fit dire que s'il s'y refusait, il n'avait qu'à se rendre dans la plaine de Pharsale, pour y combattre en bataille rangée, comme l'avaient déjà fait César et Pompée. Pendant qu'Antoine se tenait à l'ancre près du promontoire d'Actium (*), à l'endroit où est aujour-

(*) Ville et promontoire de l'Acarnanie, devenus fameux par la bataille navale qui décida de l'empire du monde entre Auguste et Antoine. Nicopolis, ou ville de la Victoire, qui en était voisine, avait été bâtie par Auguste.

d'hui la ville de Nicopolis, César le prévint, et, traversant la mer Ionienne, alla s'emparer d'une petite ville du continent de l'Épire appelée Toryne. Antoine paraissant troublé de cette nouvelle, parce qu'il n'avait pas encore son armée de terre, Cléopâtre lui dit, en jouant sur ce mot : « Eh bien, qu'y a-t-il donc de si fâ« cheux que César soit assis à Toryne ? »

LXIX. Le lendemain, à la pointe du jour, Antoine voyant les ennemis se mettre en mouvement, et craignant qu'ils ne vinssent s'emparer de ses vaisseaux qu'ils trouveraient sans défenseurs, fit armer ses rameurs, qu'il plaça sur le pont seulement pour la montre; et leur ayant ordonné de faire sortir leurs rames des deux côtés des vaisseaux, il tint sa flotte au port d'Actium, la proue tournée vers l'ennemi, pour lui faire croire que ses vaisseaux étaient garnis de tout leur équipage, et disposés à combattre. César, dupe de ce stratagème, se retira. Antoine sut aussi lui couper adroitement l'eau, qui, dans tous les environs, n'était ni abondante ni bonne, et qu'il environna de tranchées, pour empêcher l'ennemi d'aller en chercher. Il montra encore, contre l'avis de Cléopâtre, une grande générosité envers Domitius, qui, ayant la fièvre et s'étant mis dans une chaloupe, comme pour prendre l'air, passa du

côté de César. Antoine, malgré le chagrin qu'il eut de sa désertion, lui renvoya tous ses équipages, ses amis et ses domestiques. Domitius, apparemment par une suite du remords que lui causa la publicité donnée à sa perfidie et à sa trahison, mourut très peu de temps après. Deux des rois ses alliés, Amyntas et Déjotarus, le quittèrent aussi, et se rendirent auprès de César. Antoine, à qui rien ne réussissait, voyant que sa flotte n'arrivait pas assez tôt pour pouvoir lui être de quelque secours, fut forcé de recourir encore à son armée de terre. Canidius, qui la commandait, changeant d'avis à l'approche du danger, conseillait à Antoine de renvoyer Cléopâtre, et de se retirer dans la Thrace ou dans la Macédoine, pour y combattre par terre : car Dicomes, roi des Gètes, promettait de lui amener un renfort considérable. « Il ne peut y avoir de honte pour vous, ajouta-« t-il, d'abandonner la mer à César, qui, dans « la guerre de Sicile, s'est déjà exercé aux com-« bats maritimes; mais il serait fort étrange « qu'ayant l'expérience la plus consommée dans « les combats de terre, vous rendissiez inutile « la valeur de vos légions en les dispersant sur « des vaisseaux, et y consumant sans fruit toute « leur force. » Mais ces représentations échouèrent contre la volonté de Cléopâtre, qui fit dé-

cider qu'on combattrait sur mer ; car déjà elle songeait à la fuite, et avait de son côté tout disposé, non pour contribuer à la victoire, mais pour s'assurer une retraite facile quand elle ne verrait plus de ressource.

LXX. Une longue chaussée menait du camp d'Antoine à la rade où ses vaisseaux étaient à l'ancre ; c'était par là qu'il allait avec la plus grande sécurité visiter sa flotte. Un domestique de César ayant dit à son maître qu'il serait facile d'enlever Antoine quand il passait sur cette chaussée, César y plaça des soldats en embuscade ; ils furent si près de le prendre, qu'ils se saisirent de la personne qui marchait devant lui ; mais ils s'étaient levés trop tôt de leur ambuscade, et Antoine se sauva, non sans peine, en courant de toute sa force. Dès qu'il fut décidé qu'on combattrait sur mer, il fit brûler tous les vaisseaux égyptiens, à l'exception de soixante, et sur ses galères les plus grandes et les meilleures, depuis celles à trois rangs de rames jusqu'à celles de dix, il plaça vingt mille soldats légionnaires et deux mille hommes de trait. Un chef de bandes d'infanterie qui avait combattu plusieurs fois sous les ordres d'Antoine, et dont le corps était criblé de blessures, le voyant passer, lui dit d'une voix douloureuse : « Eh ! mon général, pourquoi, vous défiant

« de ces blessures et de cette épée, mettez-vous « vos espérances dans un bois pourri? Laissez « les hommes d'Égypte et de Phénicie combat- « tre sur mer, et donnez-nous la terre sur la- « quelle, accoutumés à tenir ferme, nous sa- « vons ou vaincre ou mourir. » Antoine ne lui répondit rien; il se contenta seulement de lui faire signe en passant, de la tête et de la main, comme pour l'encourager et lui donner une espérance qu'il n'avait pas lui-même : car ses pilotes ayant voulu laisser les voiles, il les obligea de les prendre et de les mettre sur les vaisseaux, afin, leur dit-il, qu'il ne puisse échapper à votre poursuite aucun ennemi.

LXXI. Ce jour-là et les trois suivans, l'agitation de la mer empêcha de combattre; mais le cinquième jour, la chute du vent ayant rétabli le calme sur les eaux, les deux flottes s'avancèrent l'une contre l'autre. Antoine et Publicola étaient à l'aile droite, Célius à la gauche, Marcus Octavius et Marcus Justéius occupaient le centre. César avait donné son aile gauche à Agrippa, et s'était réservé la droite. Canidius commandait l'armée de terre d'Antoine; Taurus, celle de César : toutes deux rangées en bataille sur le rivage s'y tenaient immobiles. Quant aux deux généraux, Antoine, sur une chaloupe, parcourait ses lignes,

exhortant ses soldats à profiter de la pesanteur de leurs vaisseaux pour y combattre de pied ferme comme sur la terre : il ordonnait aux pilotes de soutenir le choc des ennemis avec la même immobilité que s'ils étaient à l'ancre, et d'éviter les difficultés qu'offrait aux vaisseaux l'issue du port. César, en sortant de sa tente avant le jour, pour aller visiter la flotte, rencontra, dit-on, un homme qui conduisait un âne; il lui demanda son nom. Cet homme, qui le reconnut, lui dit qu'il s'appelait Euthycus; et son âne Nicon (*). Dans la suite, lorsqu'il fit orner ce lieu des becs des galères qu'il avait prises, il y plaça deux statues de bronze, dont l'une représentait l'homme, et l'autre son âne.

LXXII. César, après avoir examiné l'ordonnance de sa flotte, se transporta sur une chaloupe à l'aile droite, et vit avec surprise les ennemis se tenir dans le détroit, tellement immobiles, qu'on eût dit, à les voir, qu'ils étaient à l'ancre. César lui-même en fut si persuadé, qu'il tint les siens éloignés de la flotte ennemie de la distance de huit stades (**). Il était la sixième heure du jour (***), et les soldats d'An-

(*) Le premier de ces noms signifie *heureux*; le second, *vainqueur*.
(**) Près d'une demi-lieue.
(***) Midi.

toine, qui souffraient impatiemment ces délais, et qui d'ailleurs avaient beaucoup de confiance dans la grandeur et la hauteur de leurs vaisseaux, profitèrent d'un vent léger qui s'éleva de la mer, pour ébranler leur aile gauche. César, ravi de ce mouvement, fit reculer sa droite, afin d'attirer les ennemis plus loin du détroit, et de pouvoir avec ses vaisseaux, qui étaient légers et agiles, envelopper et charger facilement les galères d'Antoine, que leur grande masse et le défaut de rameurs rendaient pesantes et difficiles à mettre en action. Quand le combat fut engagé, on ne vit pas les vaisseaux se choquer et se briser les uns les autres; les navires d'Antoine, appesantis par leur grandeur, ne pouvaient fondre sur ceux des ennemis avec cette impétuosité qui donne au choc tant de roideur et fait entr'ouvrir les vaisseaux; ceux de César évitaient de donner de leur proue contre la proue des galères ennemies, qui étaient armées d'un fort éperon d'airain; ils craignaient même de les charger en flanc, parce que leurs éperons se brisaient facilement en quelque endroit qu'ils heurtassent ces gros vaisseaux construits de fortes poutres carrées, attachées ensemble par des liens de fer. Cette bataille navale ressemblait donc à un combat de terre, ou

plutôt au siége d'une ville. Trois ou quatre galères de César se réunissaient pour attaquer un seul vaisseau d'Antoine, avec des épieux, des piques, des pontons et des traits enflammés, et les galères d'Antoine faisaient pleuvoir des batteries de leurs tours une grêle de traits. Agrippa ayant étendu son aile gauche pour envelopper Antoine, Publicola fut forcé de donner plus de largeur à sa droite, et par là il se trouva séparé du centre, dont les vaisseaux, déjà pressés par ceux que commandait Arruntius, furent encore plus troublés par ce mouvement.

LXXIII. Le combat était encore douteux et la victoire incertaine, lorsque tout à coup les soixante vaisseaux de Cléopâtre, déployant les voiles pour faire leur retraite, prirent la fuite à travers les galères qui combattaient; comme ils étaient placés derrière les gros vaisseaux d'Antoine, en passant au milieu des lignes ils les mirent en désordre. Les ennemis, qui les suivaient des yeux, les virent avec la plus grande surprise, poussés par un bon vent, cingler vers le Péloponnèse. Ce fut alors qu'Antoine, bien loin de montrer la prudence d'un général, ou le courage et même le bon sens le plus ordinaire, vérifia ce que quelqu'un a dit

en badinant : Que l'âme d'un homme amoureux vit dans un corps étranger (*). Entraîné par une femme, comme s'il eût été collé, et qu'il fût obligé de suivre tous ses mouvemens, il ne vit pas plus tôt le vaisseau de Cléopâtre déployer ses voiles, qu'oubliant tout, qu'abandonnant, que trahissant ceux qui combattaient et mouraient pour lui, il monta sur une galère à cinq rangs de rames, et, sans autres compagnons de sa fuite qu'Alexandre de Syrie (**) et Scellius, se mit à la suite d'une femme qui se perdait et qui devait bientôt le perdre lui-même.

LXXIV. Cléopâtre, ayant reconnu son vaisseau, éleva un signal sur le sien : Antoine s'en étant approché, y fut reçu ; et sans voir la reine, sans être vu d'elle, il alla s'asseoir seul à la proue, gardant le plus profond silence, et tenant sa tête entre ses mains. Cependant les vaisseaux légers de César, qui s'étaient mis à sa poursuite, ayant paru, Antoine commanda à son pilote de tourner la proue de sa galère contre ces bâtimens, qui furent bientôt écartés ; un Lacédémonien seul, nommé Euryclès, s'attacha plus vivement à sa poursuite, et agitant

(*) C'est Caton l'ancien. *Voyez* sa Vie.

(**) Cet Alexandre Syrien sera nommé plus bas Alexas de Laodicée.

de dessus le tillac une longue javeline, il cherchait à la lancer contre lui. Antoine s'avançant sur la proue : « Quel est, dit-il, celui qui s'obstine si fort à poursuivre Antoine? — C'est moi, « repondit le Lacédémonien, c'est Euryclès, « fils de Lacharès, qui profite de la fortune de « César pour venger, s'il le peut, la mort de « son père. » Ce Lacharès, accusé d'un vol, avait eu la tête tranchée par ordre d'Antoine. Euryclès, n'ayant pu joindre la galère, alla contre l'autre galère amirale (car il y en avait deux), et il la heurta si rudement, qu'il la fit tournoyer, et l'ayant jetée sur le côté, il la prit avec un autre vaisseau sur lequel il trouva une magnifique vaisselle de table. Dès qu'Euryclès se fut retiré, Antoine retourna s'asseoir dans la même posture et le même silence; il passa trois jours seul sur la proue, soit qu'il fût irrité contre Cléopâtre, soit qu'il eût honte de la voir, et il arriva au cap de Ténare, où les femmes de Cléopâtre, leur ayant ménagé une entrevue particulière, finirent par leur persuader de souper et de passer la nuit ensemble.

LXXV. Un grand nombre de vaisseaux ronds, et plusieurs de leurs amis échappés de la défaite, s'étant rassemblés auprès d'eux, ils apprirent que la flotte était perdue, mais qu'on croyait l'armée de terre encore entière. A cette

nouvelle, Antoine dépêcha sur-le-champ des courriers à Canidius, pour lui porter l'ordre de se retirer en diligence dans la Macédoine, et de passer de là en Asie; lui-même, résolu de partir du cap de Ténare pour l'Afrique, choisit un vaisseau de charge sur lequel étaient des sommes d'argent considérables, une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, et d'autres meubles précieux qui avaient servi aux rois ses alliés; il donna toutes ces richesses à ses amis, en leur disant de les partager entre eux, et de songer ensuite à leur retraite. Ils fondaient tous en larmes, et ne voulaient pas accepter ses présens; mais il les consola d'un ton plein de douceur et d'amitié, et les renvoya avec des lettres pour Théophile, gouverneur de Corinthe, qu'il priait de veiller à leur sûreté et de les tenir cachés jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur paix avec César. Théophile était père de cet Hipparque qui, après avoir eu le plus grand crédit auprès d'Antoine, fut le premier de ses affranchis qui passa dans le parti de César, et alla s'établir ensuite à Corinthe. Voilà ce qui eut lieu du côté d'Antoine.

LXXVI. Sa flotte se défendit long-temps devant Actium; mais enfin, violemment agitée par les flots qui la battaient en proue, elle fut

obligée de céder à la dixième heure (*). Il ne périt pas dans l'action plus de cinq mille hommes; mais il y eut, suivant le rapport de César lui-même, trois cents vaisseaux de pris. Le gros de la flotte ne s'était pas aperçu de la retraite d'Antoine, et ceux qui l'apprenaient ne pouvaient la croire, ni se persuader qu'un général eût abandonné dix-neuf légions et douze mille chevaux qui n'avaient encore reçu aucun échec, et qu'il eût pris lâchement la fuite, comme s'il n'eût pas souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, et qu'il n'eût pas une longue expérience de ces vicissitudes si communes dans la guerre. Les soldats, qui désiraient fort son retour, et qui s'attendaient à chaque instant à le voir reparaître, montrèrent tant de fidélité et de courage, qu'après même qu'ils ne purent plus douter de sa fuite, ils restèrent sept jours entiers sans se séparer, n'ayant aucun égard aux ambassades que César leur envoyait pour les attirer à son parti. Enfin Canidius, qui les commandait, s'étant dérobé du camp pendant la nuit, ces troupes, abandonnées et trahies par leurs chefs, se rangèrent du côté du vainqueur. César, après sa victoire, fit voile vers Athènes,

(*) Quatre heures du soir.

et ayant pardonné aux Grecs, il fit distribuer le blé qui restait des provisions qu'on avait amassées pour la guerre, à ces villes si misérables, qui n'avaient plus ni argent, ni esclaves, ni bêtes de somme. J'ai entendu raconter à mon bisaïeul Néarque que les habitans de Chéronée avaient été forcés de porter sur leurs épaules chacun une certaine mesure de blé jusqu'à la mer d'Anticyre (3), pressés à coups de fouet par des soldats; ils avaient déjà fait un premier voyage, et on les avait commandés pour porter une seconde charge lorsqu'on apprit la défaite d'Antoine. Cette nouvelle sauva notre ville : car à l'instant les commissaires et les soldats prirent la fuite, et les habitans partagèrent entre eux le blé.

LXXVII. Antoine ayant pris terre en Afrique, envoya Cléopâtre de Parétonium (*) en Égypte, et se retira dans une vaste solitude, où il fut errant et vagabond, accompagné seulement de deux amis, l'un Grec, c'était le rhéteur Aristocratès, et l'autre Romain, qui était ce Lucius dont nous avons parlé ailleurs (**), qui, à la bataille de Philippes, pour donner à

(*) Ville maritime d'Afrique, à l'entrée de la Cyrénaïque, avec un port de près de quarante stades, ou deux lieues.

(**) Dans la Vie de Brutus.

Brutus le temps de s'enfuir, se fit prendre par ceux qui poursuivaient ce général, en disant qu'il était Brutus, et qui, sauvé par Antoine, en fut si reconnaissant, qu'il lui garda la plus grande fidélité, et lui resta constamment attaché jusqu'à ses derniers momens. Lorsque Antoine apprit la défection du commandant à qui il avait confié son armée d'Afrique, il voulut se donner la mort; mais ses amis l'en ayant empêché, il se fit porter à Alexandric, où il trouva Cléopâtre tout occupée d'une entreprise aussi grande que hardie. Entre la mer Rouge et la mer d'Égypte, est un isthme qui sépare l'Asie de l'Afrique, et qui dans sa partie la plus resserrée, entre les deux mers, n'a pas plus de trois cents stades (*); elle avait entrepris de faire transporter tous ses vaisseaux par cet isthme, de les rassembler dans le golfe Arabique avec toutes ses richesses et des forces considérables, pour chercher à s'établir dans une terre éloignée, où elle fût à l'abri de la guerre et de la servitude. Mais quand les Arabes qui habitent les environs de Pétra eurent brûlé les premiers vaisseaux qu'elle avait fait ainsi traîner le long de l'isthme, voyant qu'Antoine comptait encore sur l'armée qui était près d'Ac-

(*) Quinze lieues.

tium, elle abandonna son entreprise, et fit seulement garder les passages qui pouvaient donner entrée dans ses états.

LXXVIII. Antoine ayant quitté Alexandrie et renoncé à tout commerce avec ses amis, fit construire une jetée dans la mer près du Phare, et y bâtit une retraite, dans laquelle il se proposait de vivre loin de toute société. Il aimait et voulait imiter, disait-il, la vie de Timon, dont le sort avait été le même que le sien; l'épreuve qu'il avait faite de l'ingratitude et de l'injustice de ses amis lui avait donné de la défiance et de la haine contre tous les hommes. Ce Timon était un Athénien qui vivait au temps de la guerre du Péloponnèse, comme on le voit par les comédies d'Aristophane et de Platon (*), qui le raillent sur sa misantropie. Evitant, repoussant même tout rapport avec les autres Athéniens, il recherchait Alcibiade, alors jeune et audacieux, et lui faisait beaucoup de caresses. Apémantus, étonné de cette préférence, lui en demanda la cause. « J'aime ce jeune « homme, lui répondit Timon, parce que je « prévois qu'il fera beaucoup de mal aux Athé« niens. » Apémantus était le seul avec qui Timon fît quelque société, parce qu'il avait à

(*) C'est le poète comique de ce nom.

peu près le même caractère et qu'il menaît le même genre de vie. Un des jours de la fête des Choes (4), comme ils soupaient ensemble, Apémantus dit à Timon : « Le bon souper que nous « faisons ici, Timon ! — Oui, répondit Timon, « si tu n'en étais pas. » Un jour d'assemblée, il monta sur la tribune. La nouveauté du fait tenant tous les spectateurs dans l'attente de ce qu'il allait dire, lui attira le plus grand silence; alors prenant la parole : « Athéniens, dit-il, « j'ai dans ma maison une petite place occupée « par un figuier, où plusieurs citoyens se sont « déjà pendus ; comme je dois bâtir sur ce ter- « rain, j'ai voulu vous en avertir publiquement, « afin que si quelqu'un de vous a envie de s'y « pendre, il se hâte de le faire avant que le fi- « guier soit abattu. » Après sa mort, il fut enterré près du bourg d'Hales (*), sur le bord de la mer. Le terrain s'étant éboulé en cet endroit, les flots environnèrent son tombeau, et empêchèrent qu'on ne pût en approcher. On y avait gravé l'inscription suivante :

Après avoir fini ma course déplorable,
Je suis en paix ici : ne cherchez point, passans,
A connaître mon nom : vous êtes tous méchans;
Puissiez-vous donc périr d'une mort misérable !

(*) Il y avait deux bourgs de ce nom dans l'Attique.

On prétend qu'il avait fait lui-même cette épitaphe de son vivant. Celle qui court dans le public est du poète Callimaque :

Je suis Timon, connu par ma misantropie ;
J'habite ce tombeau. Passant, retire-toi ;
Maudis-moi, j'y consens, pourvu que de ta vie
Tu veuilles me jurer de n'approcher de moi.

Voilà quelques traits, entre une foule d'autres, de la misantropie de Timon.

LXXIX. Antoine apprit de Canidius lui-même la perte entière de son armée d'Actium, et fut informé en même temps qu'Hérode, roi des Juifs, qui commandait quelques légions et quelques cohortes, avait embrassé le parti de César ; que les autres princes l'avaient également abandonné, et qu'aucun de ses alliés du dehors ne lui était resté fidèle. Peu troublé de ces nouvelles, paraissant même charmé de renoncer à ses espérances pour être délivré de toute espèce de soins, il quitte sa retraite maritime, qu'il appelait la maison de Timon. Cléopâtre l'ayant reçu dans son palais, il remplit bientôt Alexandrie de festins, de débauches, et recommença ses prodigalités. Il inscrivit dans le rôle des jeunes gens le fils de Cléopâtre et de César, et donna à Antyllus, l'aîné des fils qu'il avait eus de Fulvie, la robe virile, qui

était une longue robe sans bordure de pourpre. Pendant les jours que dura cette cérémonie, ce ne fut dans toute la ville que jeux, que banquets, que divertissemens. Ils supprimèrent leur société des Amimétobies, et en formèrent une autre, sous le nom des *Synapothanumènes* (*), qui ne le cédait à la première ni en mollesse, ni en luxe, ni en magnificence. Leurs amis entrèrent dans cette association, dont la première loi était de mourir ensemble, et ils passaient toutes les journées à faire bonne chère, et à se traiter réciproquement les uns les autres.

LXXX. Cependant Cléopâtre ramassait toutes sortes de poisons mortels, dont elle faisait l'essai sur des prisonniers condamnés à mort. Ayant reconnu par ses expériences que ceux dont l'effet était prompt faisaient mourir dans des douleurs cruelles, et que les poisons doux ne donnaient la mort que très lentement, elle essaya des bêtes venimeuses, et en fit appliquer en sa présence de plusieurs espèces sur diverses personnes. Après avoir fait chaque jour de ces essais, elle reconnut que la morsure de l'aspic était la seule qui, sans causer ni convulsions ni déchiremens,

(*) Ceux qui doivent mourir ensemble. On a vu plus haut que la première société était de ceux dont on ne pouvait imiter la vie.

jetait dans une pesanteur et un assoupissement accompagnés d'une légère moiteur au visage, et, par un affaiblissement successif de tous les sens, conduisait à une mort si douce, que ceux qui en étaient piqués, semblables à des personnes profondément endormies, étaient fâchés qu'on les réveillât ou qu'on les fît lever. Ils envoyèrent néanmoins en Asie des ambassadeurs à César : Cléopâtre, pour lui demander d'assurer à ses enfans le royaume d'Egypte; Antoine, pour le prier, s'il ne voulait pas le laisser en Egypte, de lui permettre de vivre à Athènes en simple particulier. La méfiance où les avait jetés la désertion de leurs amis les obligea de lui députer Euphronius, le précepteur de leurs enfans, car Alexas de Laodicée, à qui Timagène avait procuré à Rome la faveur d'Antoine, et qui avait plus de crédit auprès de lui qu'aucun autre Grec, qui était même le plus fort instrument dont se servît Cléopâtre pour renverser les résolutions qu'Antoine formait quelquefois de retourner à Octavie, cet Alexas avait été envoyé vers Hérode pour le retenir dans le parti d'Antoine; mais il trahit sa confiance, et demeura auprès d'Hérode, dont la protection lui inspira l'audace d'aller trouver César; cette protection lui fut inutile : César le fit jeter dans une prison, d'où il l'envoya

chargé de fers dans sa patrie, en donnant l'ordre qu'on le fît mourir. Ainsi Antoine, de son vivant, vit Alexas puni de sa trahison.

LXXXI. César rejeta la demande d'Antoine, et répondit à Cléopâtre qu'elle devait attendre de lui les conditions les plus favorables, pourvu qu'elle fît mourir Antoine ou qu'elle le bannît de ses états. En même temps il lui envoya Thyréus, un de ses affranchis, qui ne manquait pas d'intelligence, et qui, député par un jeune empereur à une reine naturellement fière, et qui comptait si fort sur sa beauté, était capable de l'amener à faire ce que César désirait. Thyréus ayant eu avec Cléopâtre des entretiens plus longs que les autres personnes qui l'approchaient, et en étant traité avec beaucoup de distinction, devint suspect à Antoine, qui, après l'avoir fait battre de verges, le renvoya à César, en lui écrivant que Thyréus l'avait irrité par son insolence et sa fierté, dans un temps où ses malheurs le rendaient facile à s'aigrir. « Vous-« même, ajoutait-il, si vous êtes offensé de ce « que j'ai fait, vous avez auprès de vous Hip-« parque, un de mes affranchis, que vous pou-« vez aussi faire battre de verges, afin que nous « n'ayons rien à nous reprocher. » Depuis ce moment, Cléopâtre, pour dissiper les soupçons d'Antoine, et faire cesser ses reproches, lui té-

moigna plus d'affection que jamais. Après avoir célébré, avec une simplicité convenable à sa fortune présente, le jour anniversaire de sa naissance, elle surpassa, pour celui d'Antoine, l'éclat et la magnificence qu'elle avait mis dans toutes les fêtes précédentes, en sorte que des convives qui étaient venus pauvres au banquet s'en retournèrent riches.

LXXXII. Agrippa écrivit plusieurs fois à César de revenir à Rome, où l'état des affaires exigeait sa présence. Ce voyage fit différer la guerre; mais aussitôt après l'hiver, César marcha contre Antoine par la Syrie, et ses lieutenans par l'Afrique. Ceux-ci s'étant emparés de Péluse, le bruit courut que Séleucus l'avait livrée du consentement de Cléopâtre, qui, pour s'en justifier auprès d'Antoine, lui remit la femme et les enfans de Séleucus, afin qu'il les fît périr. Cette reine avait fait construire, près du temple d'Isis, des tombeaux d'une élévation et d'une magnificence étonnantes, où elle transporta tout ce qu'elle avait de plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébène, l'ivoire, le cinnamome; après quoi elle fit remplir ces monumens de torches et d'étoupes. César, qui craignait que Cléopâtre, dans un moment de désespoir, ne mît le feu à tant de richesses, lui envoyait tous les jours de nouveaux émissaires pour lui pro-

mettre de sa part le traitement le plus doux; cependant il s'approchait d'Alexandrie, à la tête de ses troupes. Quand il y fut arrivé, et qu'il eut assis son camp près de l'Hippodrome, Antoine fit une sortie sur lui, et combattit avec tant de valeur, qu'il mit en fuite la cavalerie de César, et la poursuivit jusqu'à ses retranchemens. Tout glorieux de cette victoire, il rentra dans le palais, embrassa Cléopâtre, tout armé, et lui présenta celui de ses soldats qui avait donné les plus grandes marques de courage. La reine, pour le récompenser, lui fit présent d'une cuirasse et d'un casque d'or; cet homme, après les avoir reçus, déserta la nuit suivante et passa dans le camp de César. Antoine ayant envoyé défier une seconde fois César à un combat singulier, César répondit qu'Antoine avait plus d'un chemin pour aller à la mort. Cette réponse fit faire réflexion à Antoine que la mort qu'on trouve en combattant était la plus honorable qu'il pût choisir; il résolut donc d'attaquer César et par terre et par mer. Le soir à souper il commanda, dit-on, à ses gens de lui servir un excellent repas, parce qu'il ne savait pas si le lendemain ils seraient à temps de le faire, ou s'ils n'auraient pas passé à de nouveaux maîtres, et s'il ne serait pas lui-même réduit à n'être qu'un squelette. Voyant ses amis fondre en lar-

mes à ce discours, il leur dit qu'il ne les mènerait pas à un combat, où il chercherait une mort glorieuse plutôt que la victoire et la vie.

LXXXIII. On prétend qu'au milieu de cette nuit, pendant que la ville, saisie de frayeur, dans l'attente des événemens, était plongée dans le silence et la consternation, tout à coup une harmonie d'instrumens de toute espèce, mêlée de cris bruyans, de danses de satyres et de chants de réjouissances, tels que ceux qui accompagnent les fêtes de Bacchus, se fit entendre au loin : il semblait que ce fût une troupe bachique, qui, après s'être promenée avec grand bruit et avoir traversé la ville, s'était avancée vers la porte qui regardait le camp de César ; à mesure qu'elle marchait le bruit devenait plus fort, et elle était enfin sortie hors de la ville par cette porte. Ceux qui réfléchirent sur ce prodige conjecturèrent que c'était le dieu qu'Antoine s'était toujours montré le plus jaloux d'imiter, qui l'abandonnait aussi. Le lendemain, à la pointe du jour, il rangea son armée de terre en bataille, sur des hauteurs qui dominaient la ville, d'où il vit ses vaisseaux s'avancer en pleine mer contre ceux de César. Il attendit, sans faire aucun mouvement, pour voir quelle serait l'issue de cette attaque ; mais lorsque ses galères furent près de celles de Cé-

sar elles les saluèrent de leurs rames; les galères de César leur ayant rendu le salut, les autres passèrent de leur côté; et les deux flottes n'en faisant plus qu'une, voguèrent ensemble, la proue tournée contre la ville. Antoine, en même temps qu'il vit cette désertion, fut abandonné de sa cavalerie; et son infanterie ayant été défaite, il rentra dans la ville, en s'écriant qu'il était trahi et livré par Cléopâtre à ceux qu'il ne combattait que pour l'amour d'elle.

LXXXIV. Cette princesse, qui craignit son emportement et son désespoir, s'enfuit dans le tombeau qu'elle avait construit; et ayant abattu la herse qui le fermait, et qui était fortifiée par de bons leviers et de grosses pièces de bois, elle envoya porter à Antoine la nouvelle de sa mort. Antoine, qui la crut vraie, se dit à lui-même: « Qu'attends-tu de plus, Antoine? la fortune te « ravit le seul bien qui te faisait aimer la vie. » En disant ces mots, il entre dans sa chambre, détache sa cuirasse; et après l'avoir entr'ouverte: « Cléopâtre, s'écria-t-il, je ne me plains « pas d'être privé de toi, puisque je vais te re« joindre dans un instant; ce qui m'afflige, c'est « qu'un empereur aussi puissant que moi soit « vaincu en courage et en magnanimité par une « femme. » Il avait auprès de lui un esclave fidèle, nommé Eros, à qui depuis long temps il

avait fait promettre qu'il lui donnerait la mort au premier ordre qu'il en recevrait. Eros, sommé de sa promesse, tire son épée, et la lève comme pour frapper Antoine; mais, détournant la tête, il s'en perce lui-même et tombe mort à ses pieds. « Brave Eros, s'écrie Antoine, « ce que tu n'as pas eu la force de faire sur moi, « tu m'apprends, par ton exemple, à le faire « moi-même. » En même temps il se plonge l'épée dans le sein, et se laisse tomber sur un petit lit. Mais le coup n'était pas de nature à lui donner une prompte mort, et le sang s'étant arrêté après qu'il fut couché, il reprit ses sens, et pria ceux qui étaient auprès de lui de l'achever; mais ils s'enfuirent tous de sa chambre, le laissant s'écrier et se débattre, jusqu'à ce que Diomède, le secrétaire de Cléopâtre, vint de la part de cette princesse pour le faire porter dans le tombeau.

LXXXV. Antoine, apprenant qu'elle vivait encore, demande instamment à ses esclaves de le transporter auprès d'elle, et ils le portèrent sur leurs bras à l'entrée du tombeau. Cléopâtre n'ouvrit point la porte; mais elle parut à une fenêtre, d'où elle descendit des chaînes et des cordes avec lesquelles on l'attacha; et, à l'aide de deux de ses femmes, les seules qu'elle eût menées avec elle dans le tombeau, elle le tirait à

elle. Jamais, au rapport de ceux qui en furent témoins, on ne vit de spectacle plus digne de pitié. Antoine, souillé de sang et n'ayant plus qu'un reste de vie, était tiré vers cette fenêtre; et se soulevant lui-même autant qu'il le pouvait, il tendait vers Cléopâtre ses mains défaillantes. Ce n'était pas un ouvrage aisé pour des femmes que de le monter ainsi : Cléopâtre, les bras roidis et le visage tendu, tirait les cordes avec effort, tandis que ceux qui étaient en bas l'encourageaient de la voix, et l'aidaient autant qu'il leur était possible. Quand il fut introduit dans le tombeau, et qu'elle l'eut fait coucher, elle déchira ses voiles sur lui; et se frappant le sein, se meurtrissant elle-même de ses mains, elle lui essuyait le sang avec son visage qu'elle collait sur le sien, l'appelait son maître, son mari, son empereur : sa compassion pour les maux d'Antoine lui faisait presque oublier les siens. Antoine, après l'avoir calmée, demanda du vin, soit qu'il eût réellement soif, ou qu'il espérât que le vin le ferait mourir plus promptement. Quand il eut bu, il exhorta Cléopâtre à s'occuper des moyens de sûreté qui pouvaient se concilier avec son honneur, et à se fier à Proculéius plutôt qu'à aucun autre des amis de César. Il la pria de ne pas s'affliger pour ce dernier revers qu'il avait éprouvé, mais au contraire

de le féliciter des biens dont il avait joui dans sa vie, du bonheur qu'il avait eu d'être le plus illustre et le plus puissant des hommes, surtout de pouvoir se glorifier à la fin de ses jours, qu'étant Romain, il n'avait été vaincu que par un Romain.

LXXXVI. En achevant ces mots, il expira, au moment même que Proculéius arrivait, envoyé par César : car aussitôt qu'Antoine, après s'être frappé de son épée, eût été porté chez Cléopâtre, Dercétéus, un de ses gardes, prit l'épée, et la cachant sous sa robe, sortit secrètement du palais, et courut chez César, à qui il apprit la mort d'Antoine, en lui montrant l'épée teinte de sang. A cette nouvelle, César s'étant retiré au fond de sa tente, donna des larmes à la mort d'un homme, son allié, son collègue à l'empire, avec lequel il avait partagé les périls de tant de combats, et le maniement de tant d'affaires politiques; appelant ensuite ses amis, et leur faisant la lecture des lettres qu'il avait écrites à Antoine, et des réponses qu'il en avait reçues, il leur montra qu'à des propositions toujours justes et raisonnables Antoine n'avait jamais répondu qu'avec beaucoup d'emportement et de fierté. Alors il envoya Proculéius au palais, en lui recommandant de prendre, s'il lui était possible, Cléo-

pâtre vivante : car, outre qu'il craignait la perte des trésors de cette reine, rien ne lui paraissait plus glorieux pour lui que de la faire servir d'ornement à son triomphe. Mais elle ne voulut pas se remettre entre les mains de Proculéius; elle eut seulement avec lui un long entretien à la porte du tombeau, en dehors duquel se tenait Proculéius, et dont l'entrée, fortement barricadée en dedans, pouvait cependant donner passage à la voix. Dans cette conversation, Cléopâtre demanda le royaume d'Égypte pour ses enfans; et Proculéius l'exhorta à mettre sa confiance en César, et à s'en rapporter à lui de tous ses intérêts.

LXXXVII. Proculéius, qui avait bien observé les dispositions du lieu, en fit son rapport à César, qui envoya Gallus à Cléopâtre pour lui parler encore. Gallus, qui ne s'entretint avec elle qu'à travers la porte, ayant, à dessein, prolongé la conversation, Proculéius, pendant ce temps-là, approcha une échelle de la muraille, et entra par la même fenêtre qui avait servi aux femmes de Cléopâtre à introduire Antoine dans le tombeau; suivi de deux officiers qui étaient entrés avec lui, il descendit au bas de la porte où Cléopâtre n'était attentive qu'à ce que lui disait Gallus. Une des femmes qui étaient enfermées avec elle les

ayant vus : « Malheureuse Cléopâtre, s'écria-« t-elle, vous voilà prise vivante ! » A ces mots la reine se retourne, et voyant Proculéius, elle veut se frapper d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture; mais Proculéius courant à elle, et la prenant entre ses bras : « Cléo-« pâtre, lui dit-il, vous vous faites tort à vous-« même, et vous êtes injuste envers César, à « qui vous voulez ôter la plus belle occasion de « faire éclater sa douceur; vous donnerez lieu « de calomnier le plus clément des empereurs, « en le faisant passer pour un homme sans pi-« tié et implacable dans ses ressentimens. » En même temps il lui ôte le poignard de la main, et secoue sa robe pour s'assurer qu'elle n'y avait pas caché de poison. César envoya auprès d'elle Épaphrodite, un de ses affranchis, qu'il chargea de la garder avec le plus grand soin, de veiller à ce qu'elle n'attentât pas à sa vie, et de lui accorder d'ailleurs tout ce qu'elle pourrait désirer.

LXXXVIII. César entra dans Alexandrie, en s'entretenant avec le philosophe Aréus qu'il tenait par la main, afin que cette distinction singulière lui attirât plus d'honneur et de respect de la part de ses concitoyens. Il se rendit au gymnase, et monta sur un tribunal qu'on avait dressé pour lui; tous les Alexandrins, saisis de

frayeur, s'étant jetés à ses pieds, César leur ordonna de se relever : « Je pardonne, dit-il, au « peuple d'Alexandrie toutes les fautes dont il « s'est rendu coupable, premièrement par res- « pect pour Alexandre son fondateur; en second « lieu par admiration pour la grandeur et la « beauté de la ville; troisièmement enfin, pour « faire plaisir au philosophe Aréus, mon ami. » Tel fut le témoignage honorable qu'Aréus reçut de César. Ce philosophe lui demanda grâce pour plusieurs habitans, en particulier pour Philostrate, le plus habile des philosophes de son temps à parler sans préparation, mais qui se donnait faussement pour un disciple de l'Académie. César, qui détestait ses mœurs, rejetait les prières d'Aréus; mais Philostrate, couvert d'un manteau noir, et avec sa barbe blanche qu'il avait laissé croître à dessein, suivait toujours Aréus, en lui répétant ce vers :

Les vrais sages toujours s'intéressent aux sages.

César, qui l'entendit, et qui voulut plutôt mettre Aréus à l'abri de la haine que délivrer Philostrate de ses craintes, lui accorda sa grâce.

LXXXIX. Des enfans d'Antoine, Antyllus, son fils aîné, qu'il avait eu de Fulvie, fut livré par Théodore, son précepteur, et mis à mort; les soldats lui ayant coupé la tête, Théodore

prit une pierre de très grand prix que ce jeune homme portait au cou, et la cousit à sa ceinture. Il niait ce vol; mais on trouva la pierre sur lui, et il fut attaché à une croix. César ayant fait mettre sous une sûre garde les enfans de Cléopâtre avec leurs gouverneurs, fournit honorablement à leur entretien. Césarion, qu'on disait fils de César, avait été envoyé par sa mère en Éthiopie avec de grandes richesses, et de là dans l'Inde. Son précepteur, nommé Rhodon, digne émule de Théodore, lui persuada de s'en retourner à Alexandrie, où César, lui disait-il, le rappelait pour lui donner le royaume d'Égypte. Comme César délibérait sur ce qu'il devait faire de ce jeune homme, on prétend qu'Aréus lui dit :

Cette pluralité de César n'est point bonne.

César le fit mourir peu de temps après la mort de Cléopâtre. Plusieurs rois et plusieurs capitaines demandèrent le corps d'Antoine pour lui rendre les honneurs funèbres; mais César ne voulut pas en priver Cléopâtre : il lui permit même de prendre pour ses funérailles tout ce qu'elle voudrait; elle l'enterra de ses propres mains avec une magnificence royale.

XC. L'excès de son affliction et les douleurs qu'elle souffrait depuis que les coups dont elle

s'était meurtrie avaient enflammé sa poitrine, lui ayant causé la fièvre, elle saisit volontiers ce prétexte pour ne point manger, et pouvoir, sans obstacle, se laisser mourir, en ne prenant point de nourriture. Elle avait pour médecin ordinaire Olympus, à qui elle communiqua son dessein, et qui lui donna ses conseils et ses secours, pour l'aider à se délivrer de la vie, comme il l'a consigné lui-même dans l'histoire qu'il en a écrite. César, qui soupçonna ce qu'elle voulait faire, employa les menaces pour l'en détourner, en lui faisant tout craindre pour ses enfans. Ces menaces et ces craintes furent comme des batteries qui forcèrent sa résistance; et elle se laissa traiter comme on voulut. Peu de jours après, César alla la voir pour lui parler et la consoler; il la trouva couchée sur un petit lit, dans un extérieur fort négligé. Quand il entra, quoiqu'elle n'eût qu'une simple tunique, elle sauta promptement à bas de son lit, et courut se jeter à ses genoux, le visage horriblement défiguré, les cheveux épars, tous les traits altérés, la voix tremblante, les yeux presque éteints à force d'avoir versé des larmes, et le sein meurtri des coups qu'elle s'était donnés; tout son corps enfin n'était pas en meilleur état que son esprit. Cependant sa grâce naturelle, et la fierté que sa beauté lui inspirait, n'étaient

pas entièrement éteintes; et du fond même de cet abattement où elle était réduite il sortait des traits pleins de vivacité, qui éclataient dans tous les mouvemens de son visage.

XCI. César l'ayant obligée de se remettre au lit, et s'étant assis auprès d'elle, elle entreprit de se justifier, en rejetant tout ce qui s'était fait sur la nécessité des circonstances et sur la crainte que lui inspirait Antoine. Mais comme elle se vit arrêtée sur chaque article, et convaincue par les faits mêmes, elle ne songea plus qu'à exciter sa compassion, et eut recours aux prières, pour laisser croire qu'elle avait un grand désir de vivre. Elle finit par lui remettre un état de toutes ses richesses. Séleucus, un de ses trésoriers, lui ayant reproché d'en cacher une partie, elle se leva, le saisit par les cheveux, et lui donna plusieurs coups sur le visage. César, qui ne put s'empêcher de rire de son emportement, ayant voulu la calmer : « N'est-il pas horrible, César, lui dit-elle, que « lorsque vous avez daigné venir me voir et « me parler, dans l'état déplorable où je me « trouve, mes propres domestiques viennent me « faire un crime d'avoir mis en réserve quelques « bijoux de femme, non pour en parer une « malheureuse comme moi, mais pour faire « quelques légers présens à votre sœur Octavie

« et à Livie votre épouse, afin de m'assurer « par leur protection votre clémence et votre « bonté? » Ce discours fit plaisir à César, qui ne douta plus qu'elle n'eût repris l'amour de la vie. Il lui donna tout ce qu'elle avait réservé de ses bijoux; et après lui avoir promis que le traitement qu'elle recevrait irait au-delà même de ses espérances, il la quitta, persuadé qu'il l'avait trompée, mais étant lui-même sa dupe.

XCII. César avait au nombre de ses amis un jeune homme de la plus haute naissance, nommé Cornélius Dolabella, qui, sensible aux malheurs de Cléopâtre, lui avait promis, à sa prière, de lui donner avis de tout ce qui se passerait; il lui manda donc secrètement que César, qui se disposait à s'en retourner par terre à travers la Syrie, devait la faire partir dans trois jours avec ses enfans. Sur cet avis, elle demanda et obtint de César la permission d'aller faire les effusions funèbres sur le tombeau d'Antoine. Elle s'y fit porter; et se jetant sur ce tombeau, en présence de ses femmes : « Mon cher An-« toine, s'écria-t-elle, il y a peu de jours que « je t'ai déposé, avec des mains encore libres, « dans ce dernier asile; aujourd'hui je viens « faire ces libations sur tes tristes restes, cap-« tive et gardée à vue, afin que je ne puisse dé-« figurer par mes coups et par mes gémissemens

« ce corps réduit à l'esclavage, et réservé pour « une pompe fatale, où l'on va triompher de « toi. N'attends pas de Cléopâtre d'autres hon-« neurs que ces libations funèbres : ce sont les « dernières qu'elle t'offrira, puisqu'on veut l'ar-« racher d'auprès de toi. Tant que nous avons « vécu, rien n'a pu nous séparer l'un de l'au-« tre; maintenant nous allons être éloignés, « par la mort, des lieux de notre naissance. Ro-« main, tu resteras sous cette terre d'Égypte; « et moi, malheureuse, je serai enterrée en « Italie, moins malheureuse cependant de « l'être dans les lieux où tu es né. Si les dieux « de ton pays ont quelque force et quelque « pouvoir (car les nôtres nous ont trahis), n'a-« bandonne pas ta femme vivante; ne souffre « pas qu'on triomphe de toi, en la menant en « triomphe; cache-moi dans cette terre avec « toi; laisse moi partager ta tombe : des maux « innombrables qui m'accablent, le plus grand, « le plus affreux pour moi, a été ce peu de « temps que j'ai vécu sans toi. »

XCIII. Après avoir ainsi exhalé ses plaintes, elle couronna le tombeau de fleurs, l'embrassa, et commanda qu'on lui préparât un bain. Quand elle l'eut pris, elle se mit à table, où on lui servit un repas magnifique, pendant lequel il vint un homme de la campagne qui portait un pa-

nier. Les gardes lui ayant demandé ce qu'il portait, le paysan ouvrit le panier, écarta les feuilles, et leur fit voir qu'il était plein de figues. Les gardes ayant admiré leur grosseur et leur beauté, cet homme en souriant les invita d'en prendre; son air de franchise écarta tout soupçon, et on le laissa entrer. Cléopâtre, après le dîner, prit ses tablettes, où elle avait écrit une lettre pour César, et après les avoir cachetées elle les lui envoya; ensuite ayant fait sortir tous ceux qui étaient dans son appartement, excepté ses deux femmes, elle ferma la porte sur elle. Lorsque César eut ouvert la lettre, les prières vives et touchantes par lesquelles Cléopâtre lui demandait d'être enterrée auprès d'Antoine lui firent connaître ce qu'elle avait fait; il voulut d'abord courir à son secours; mais il se contenta d'y envoyer au plus tôt pour voir ce qui s'était passé. La mort de Cléopâtre fut prompte: car les gens de César, malgré leur diligence, trouvèrent les gardes à leur poste, ignorant encore ce qui venait de se passer. Ils ouvrirent les portes et la trouvèrent sans vie, couchée sur un lit d'or, et vêtue de ses habits royaux. De ses deux femmes, l'une, nommée Iras, était morte à ses pieds; l'autre, qui s'appelait Charmion, déjà appesantie par les approches de la mort, et ne pouvant plus se soutenir, lui ar-

rangeait encore le diadème autour de la tête. Un des gens de César lui ayant dit en colère : « Voilà qui est beau, Charmion ! — Oui, répon-« dit-elle, très beau, et digne d'une reine is-« sue de tant de rois. » Après ce peu de mots, elle tomba morte au pied du lit.

XCIV. On prétend qu'on avait apporté à Cléopâtre un aspic sous ces figues couvertes de feuilles ; que cette reine l'avait ordonné ainsi, afin qu'en prenant des figues elle fût piquée par le serpent, sans qu'elle le vît ; mais l'ayant aperçu en découvrant les figues : « Le « voilà donc, s'écria-t-elle ; » et en même temps elle présenta son bras nu à la piqûre. D'autres disent qu'elle gardait cet aspic enfermé dans un vase ; et que l'ayant provoqué avec un fuseau d'or, l'animal irrité s'élança sur elle, et la saisit au bras. Mais on ne sait pas avec certitude le genre de sa mort. Le bruit courut même qu'elle portait toujours du poison dans une aiguille à cheveux qui était creuse, et qu'elle avait dans sa coiffure. Cependant il ne parut sur son corps aucune marque de piqûre, ni aucun signe de poison ; on ne vit pas même de serpent dans sa chambre ; on disait seulement en avoir aperçu quelques traces près de la mer, du côté où donnaient les fenêtres du tombeau. Selon d'autres, on vit sur le bras de

Cléopâtre deux légères marques de piqûre, à peine sensibles; et il paraît que c'est à ce signe que César ajouta le plus de foi : car, à son triomphe, il fit porter une statue de Cléopâtre dont le bras était entouré d'un aspic. Telles sont les diverses traditions des historiens. César, tout fâché qu'il était de la mort de cette princesse, admira sa magnanimité; il ordonna qu'on l'enterrât auprès d'Antoine, avec toute la magnificence convenable à son rang; il fit faire aussi à ses deux femmes des obsèques honorables. Cléopâtre mourut à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné vingt-deux, dont plus de quatorze avec Antoine, qui avait à sa mort cinquante-trois ans, et, suivant d'autres, cinquante-six. Les statues d'Antoine furent abattues; mais celles de Cléopâtre restèrent sur pied : un certain Archibius, qui avait été un des amis de cette reine, donna mille talens (*) à César, afin qu'elles n'eussent pas le même sort que celles d'Antoine.

XCV. Antoine laissa sept enfans de ses trois femmes : Antyllus, l'aîné de ceux qu'il avait eus de Fulvie, fut le seul que César fit mourir; Octavie prit les autres et les fit élever avec les siens. Elle maria la jeune Cléopâtre, fille de la

(*) Cinq millions de notre monnaie.

reine de ce nom, à Juba, le plus aimable de tous les princes. Elle procura au jeune Antoine, second fils de Fulvie, une si grande fortune, qu'après Agrippa, qui tenait le premier rang auprès de César, et après les fils de Livie qui occupaient le second, il était le troisième en puissance et en crédit. Octavie avait eu de Marcellus, son premier mari, deux filles et un fils nommé aussi Marcellus, que César adopta et choisit pour son gendre. Il fit épouser à Agrippa une des filles d'Octavie. Le jeune Marcellus étant mort peu de temps après son mariage, et César ne pouvant pas choisir facilement parmi ses amis un autre gendre qui méritât sa confiance, Octavie lui proposa de donner pour femme à Agrippa, qui répudierait sa fille, la veuve de Marcellus. César d'abord, et ensuite Agrippa, ayant agréé cette proposition, Octavie reprit sa fille, qu'elle maria au jeune Antoine, et Agrippa épousa la fille de César. Il restait deux filles d'Antoine et d'Octavie, dont l'une fut mariée à Domitius Enobarbus, et l'autre, nommée Antonia, aussi célèbre par sa beauté que par sa vertu, épousa Drusus, fils de Livie et beau-fils de César. De ce mariage naquirent Germanicus, et Claude, qui fut depuis empereur. Des fils de Germanicus, Caïus, après un règne fort court, qu'il signala par sa

démence, fut tué avec sa femme et sa fille. Agrippine, qui de son mari Domitius Enobarbus avait un fils nommé Lucius Domitius, épousa en secondes noces l'empereur Claude, qui adopta le fils de sa femme et le nomma Néron Germanicus. C'est celui qui a régné de nos jours, qui a fait périr sa mère, et qui, par ses débauches et par ses extravagances, a été sur le point de renverser l'empire romain. Il était le cinquième descendant d'Antoine.

PARALLÈLE

DE

DÉMÉTRIUS ET D'ANTOINE.

I. D'après les vicissitudes que Démétrius et Antoine ont éprouvées dans leur fortune, considérons-les d'abord dans ce haut degré de puissance et de gloire auquel ils se sont élevés. Démétrius le trouva tout acquis par son père Antigonus, le plus puissant des successeurs d'Alexandre, qui avait parcouru et soumis la plus grande partie de l'Asie, lorsque Démétrius était à peine sorti de l'enfance. Antoine, né d'un père honnête d'ailleurs, mais qui, n'ayant jamais fait la guerre, ne lui avait laissé aucun moyen de s'illustrer, osa cependant aspirer à la puissance de César, à laquelle sa naissance ne lui donnait aucun droit ; il succéda aux travaux et aux exploits du dictateur, et par ses seules ressources il parvint à un si haut point de grandeur, que l'empire romain ayant été divisé en deux parties, il prit la plus considéra-

ble; que souvent, quoique absent de l'armée, il vainquit les Parthes par ses lieutenans, et repoussa jusqu'à la mer Caspienne les nations barbares répandues autour du mont Caucase. Les reproches même qu'on lui fait sont des témoignages de sa grandeur. Antigonus avait regardé comme un grand avantage pour Démétrius de lui faire épouser, malgré la disproportion de l'âge, Phila, fille d'Antipater; ce fut une tache pour Antoine que d'épouser Cléopâtre, qui, par sa puissance et sa splendeur, surpassait tous les rois de son temps, Arsace seul excepté; mais il était devenu si grand, qu'on le jugeait d'une plus haute fortune que celle où il aspirait lui-même.

II. Si on les juge sur les motifs qui les élevèrent tous deux à l'empire, Démétrius sera sur ce point à l'abri de tout reproche; il régna sur des peuples accoutumés à la monarchie, et qui demandaient eux-mêmes des rois; mais on ne peut disculper Antoine du reproche de violence et de tyrannie, pour avoir réduit en servitude le peuple romain qui venait depuis peu de s'affranchir du gouvernement monarchique de César. Ainsi le plus grand, le plus éclatant des exploits d'Antoine, sa guerre contre Brutus et Cassius, eut pour objet de priver de la liberté sa patrie et ses concitoyens. Démétrius,

avant les revers funestes qu'il éprouva, s'était sans cesse occupé de rendre libres les villes de la Grèce et d'en chasser les garnisons étrangères ; bien différent d'Antoine, qui se faisait honneur d'avoir tué dans la Macédoine ceux qui avaient affranchi Rome de la servitude. Il est, dans Antoine, une qualité digne d'éloges : c'est sa libéralité et sa magnificence dans les dons qu'il faisait ; mais, sous ce rapport même, Démétrius est si fort au-dessus de lui, qu'il donna plus encore à ses ennemis, que les amis d'Antoine ne reçurent de lui. La manière généreuse dont Brutus fut enterré fit honneur à Antoine : mais Démétrius accorda les honneurs de la sépulture à tous ceux de ses ennemis qui étaient restés sur le champ de bataille; et il renvoya à Ptolémée tous ses prisonniers comblés de présens.

III. Abusant l'un et l'autre de leur fortune, ils se plongèrent dans le luxe et dans les plaisirs ; mais on ne saurait reprocher à Démétrius que, dans le sein même des débauches et des voluptés, il ait laissé échapper aucune occasion de se signaler par de grands exploits ; les plaisirs n'étaient pour lui que les ressources de son loisir; et la courtisane Lamia ne servait, comme celle de la fable, qu'à l'amuser ou à l'endormir. Lorsqu'il faisait ses préparatifs pour la

guerre, sa pique n'était pas entourée de lierre; son casque n'exhalait pas l'odeur des parfums; il ne sortait pas de l'appartement des femmes pour aller aux combats, respirant la joie et tout brillant de volupté; mais, laissant se reposer les chœurs de danse, et renonçant à tous les divertissemens bachiques, il devenait, pour me servir de l'expression d'Euripide,

Le disciple zélé de l'homicide Mars.

Jamais ni les plaisirs, ni la paresse, n'ont causé ses revers; Antoine, au contraire, imitant Hercule, tel que les peintres nous le représentent, dépouillé par Omphale de sa massue et de sa peau de lion, fut souvent aussi dépouillé de ses armes par Cléopâtre, dont les caresses séduisantes lui firent plusieurs fois abandonner les expédition les plus nécessaires, et les plus belles occasions d'acquérir de la gloire, pour aller s'amuser avec elle et perdre un temps précieux sur les rivages de Canope et de Taphosiris. Enfin, comme un autre Pâris, il quittait le champ de bataille pour aller se jeter dans ses bras : surpassant même en lâcheté Pâris, qui ne se réfugia dans l'appartement d'Hélène qu'après avoir été vaincu, Antoine, pour suivre Cléopâtre, prit honteusement la fuite, et abandonna une victoire assurée.

IV. Démétrius épousa plusieurs femmes par un usage que la loi ne défendait pas, et que Philippe et Alexandre avaient introduit parmi les rois de Macédoine. Lysimachus et Ptolémée le suivirent aussi; mais du moins il traita toujours avec beaucoup d'égards les femmes qu'il avait épousées. Antoine eut deux femmes à la fois, ce qu'aucun Romain n'avait osé faire avant lui; il chassa la femme romaine qu'il avait épousée légitimement, pour s'attacher uniquement à une étrangère avec laquelle il s'était uni au mépris des lois. Aussi n'arriva-t-il aucun malheur à Démétrius de ses divers mariages : celui de Cléopâtre fut pour Antoine la source des plus grands maux. A la vérité, dans toute la vie d'Antoine, on ne voit pas d'impiété pareille à celle dont Démétrius se rendit coupable dans ses débauches : les historiens disent qu'on ne laissait entrer aucun chien dans la citadelle d'Athènes, parce que cet animal s'accouple publiquement; mais ce fut dans le temple même de Minerve que Démétrius s'unit à des prostituées, et qu'il corrompit des femmes d'une condition honnête. D'ailleurs, le vice qu'on croirait le moins alliable avec le luxe et la volupté, je veux dire la cruauté, s'associait aux plaisirs de Démétrius. Il n'empêcha pas, ou plutôt il causa la perte du plus

beau et du plus sage des jeunes gens d'Athènes, qui préféra à l'infamie la mort la plus cruelle. En un mot, si Antoine se nuisit à lui-même par son intempérance, celle de Démétrius fut funeste à bien d'autres.

V. Démétrius se montra toujours irréprochable envers ses parens. Antoine, pour obtenir la mort de Cicéron, sacrifia le frère même de sa mère; action si cruelle et si détestable, qu'à peine pourrait-on la pardonner à Antoine, quand même la mort de Cicéron aurait été le prix de la vie de son oncle. Ils violèrent l'un et l'autre la foi qu'ils avaient jurée, l'un en arrêtant Artabaze (*) prisonnier, l'autre en faisant massacrer Alexandre; mais du moins Antoine en avait un prétexte plausible dans la trahison d'Artabaze, qui l'avait abandonné dans la Médie; au contraire, Démétrius, s'il faut en croire plusieurs historiens, supposa de fausses accusations pour justifier ce meurtre; il calomnia un prince innocent, et se vengea, non des torts qu'il avait reçus, mais de ceux qu'il avait eus lui-même.

VI. Démétrius ne dut qu'à lui seul ses grands exploits; Antoine n'eut des succès que lors-

(*) C'est le même qu'il a nommé Artavasde dans la Vie d'Antoine.

qu'il n'était pas à la tête de ses armées; et ce fut par ses lieutenans qu'il remporta ses plus illustres victoires. Tous deux détruisirent eux-mêmes leur fortune, mais par des causes différentes : l'un fut abandonné par les Macédoniens, l'autre abandonna son armée, prit la fuite, et trahit ceux qui s'exposaient pour lui aux plus grands dangers. Ainsi la faute de Démétrius est de s'être fait des ennemis de ses propres soldats; celle d'Antoine, d'avoir trahi l'affection et la fidélité singulière que les siens avaient pour lui.

VII. On ne peut louer la mort de l'un ni de l'autre; mais celle de Démétrius est la plus blâmable : il souffrit d'être fait prisonnier, et ne rougit pas de gagner encore trois ans de vie, pour les consumer dans les débauches de la table, et de s'apprivoiser à la servitude, comme les animaux qu'on enferme dans des loges. Antoine mourut avec lâcheté : ses derniers momens sont misérables et honteux; mais du moins il sortit de la vie avant que son ennemi devînt le maître de son corps.

NOTES

SUR ANTOINE.

(1) La Clepsydre était une fontaine de la citadelle d'Athènes; on lui avait donné ce nom parce qu'elle se remplissait lorsque les vents étésiens commençaient à souffler, et qu'elle était à sec lorsque ces vents avaient cessé. Il y avait une pareille fontaine à Délos. On sait que la Clepsydre était un instrument astronomique qui servait à mesurer les heures. C'était un vase plein d'eau, dont le fond était percé d'un très petit trou, par où l'eau s'écoulait fort lentement: on l'employait dans les jugemens; chaque orateur n'avait qu'un certain temps pour son plaidoyer, et ce temps était déterminé par l'écoulement de l'eau de la clepsydre.

(2) Il y a dans ce mot une double signification que notre langue ne peut pas conserver. *Taryne* était le nom d'une ville d'Albanie, sur les confins de l'Epire, et signifiait aussi une cuiller à pot; et c'est sur cette dernière acception que porte la plaisanterie de Cléopâtre. C'est comme si elle disait: « Qu'y a-t-il donc de « si fâcheux que César soit assis sur une cuiller à « pot? »

(3) Il y avait deux villes de ce nom, l'une sur le golfe de Corinthe, l'autre dans la Phthiotide, sur le golfe de Malée. Il y a apparence que c'est de la pre-

mière que Plutarque parle ici : car pour porter des vivres à Actium, où était Antoine, ce chemin était le plus court ; à moins que la disposition de la flotte de César n'en empêchât, et ne mît dans la nécessité de faire un grand détour. On sait que les îles d'Anticyre étaient renommées pour la quantité de bon ellébore qu'elles produisaient ; et que c'était là qu'on envoyait les fous pour être guéris.

(4) La fête des Choes faisait partie de celle que les Athéniens célébraient dans le mois Anthestérion ou février, en l'honneur de Bacchus, et qu'on appelait *Anthesteria* ; c'était le nom général de la solennité : mais elle durait trois jours, dont chacun était destiné à une fête particulière.



DION.

SOMMAIRE.

I. Service rendu par l'Académie aux Grecs, en formant Dion, et aux Romains, en formant Brutus. II. Traits généraux de conformité entre Dion et Brutus. III. Denys s'empare de la tyrannie de Syracuse. Faveur de Dion auprès de lui. IV. Caractère de Dion. Avantages qu'il retire de la conversation de Platon. V. Denys mécontent des vérités que lui dit Platon, le fait vendre. VI. Franchise de Dion envers Denys. VII. Mort de Denys. Offres que Dion fait à son fils qui lui succède. VIII. Les courtisans cherchent à corrompre Denys et à lui rendre Dion suspect. IX. La sévérité du caractère de Dion déplaît à Denys. X. Dion exhorte Denys à l'étude de la philosophie. XI. Nouvelles instances de Dion auprès du tyran. XII. Il le détermine à faire venir Platon en Sicile. XIII. Les ennemis de Dion lui opposent Philistus. XIV. Changement que la présence de Platon opère sur Denys. XV. Les courtisans parviennent à rendre Dion suspect au tyran. XVI. Il l'exile en Italie. XVII. Passion de Denys pour Platon et pour la philosophie. XVIII. Platon retourne en Grèce, et travaille à adoucir l'austérité de Dion. XIX. Honneurs que Dion reçoit en Grèce. XX. Denys presse Platon de revenir en Sicile. XXI. Platon retourne à Syracuse. XXII. Platon, maltraité par Denys, est redemandé par Archytas et renvoyé en Grèce. XXIII. Denys force la femme de Dion d'épouser Timocrate. XXIV. Dion se décide à la guerre

contre Denys. XXV. Il rassure ses troupes effrayées d'aller en Sicile. XXVI. Eclipse de lune. Interprétation que le devin Miltas donne de ce présage. XXVII. Horrible tempête dont la flotte de Dion est assaillie. XXVIII. Son arrivée en Sicile. XXIX. Il marche vers Syracuse. XXX. Il est joint par plusieurs corps de troupes. XXXI. Les Syracusains sortent au devant de lui. Timocrate prend la fuite. XXXII. Dion entre dans Syracuse, où il est élu capitaine général. XXXIII. Négociations feintes de Denys avec les Syracusains. XXXIV. Il attaque subitement la ville, et est repoussé avec une grande perte. XXXV. Lettre de Denys, où il tâche de rendre Dion suspect aux Syracusains. XXXVI. Effet qu'elle produit. Le peuple lui donne Héraclide pour collègue. XXXVII. Intrigues d'Héraclide pour perdre Dion. XXXVIII. Accusation calomnieuse de Sosis contre Dion. XXXIX. Sosis, convaincu d'imposture, est condamné à mort. XL. Philistus battu par les Syracusains, pris et mis à mort. XLI. Reproches à Timée sur ses calomnies, et à Ephore sur son amour pour la tyrannie. XLII. Denys s'enfuit. Dion est destitué du commandement par les Syracusains. XLIII. Dion sort de Syracuse. XLIV. Les Syracusains le poursuivent et sont repoussés deux fois. XLV. Dion se retire à Léontium. XLVI. Nyptius, capitaine de Denys, surprend Syracuse. XLVII. La ville envoie prier Dion de venir à son secours. XLVIII. Dion se dispose à partir pour Syracuse. XLIX. Les soldats de Denys commettent d'horribles cruautés dans Syracnse. L. Dion arrive devant la ville. LI. Victoire de Dion sur les troupes de Denys. LII. Réponse de Dion à ses amis, qui lui conseillent de faire mourir Héraclide et Théodote. LIII. Il pardonne à Héraclide, qui est nommé de nouveau amiral. LIV. Nouvelles intrigues d'Héraclide contre Dion. LV. Son entreprise pour chasser Dion. Le Lacédémonien Gésylus les réconcilie. LVI. Le fils de Denys abandonne la citadelle. LVII. Dion reprend sa femme Arété. LVIII. Générosité et modestie de Dion. LIX. Héraclide recommence ses in-

trigues. Dion consent à sa mort. LX. Trame perfide de Callippus contre Dion. LXI. Spectre qui apparaît à Dion. Mort de son fils. LXII. Callippus rassure, par les plus forts sermens, la femme et la sœur de Dion. LXIII. Dion est tué par des soldats. Emprisonnement de sa femme et de sa sœur. LXIV. Callippus est bientôt tué. LXV. Icetès fait mourir la femme et la sœur de Dion.

I. Simonide, mon cher Sossius Sénécion, dit que la ville de Troie n'eut aucun ressentiment contre les Corinthiens qui s'étaient unis aux Grecs pour lui faire la guerre, parce que Glaucus, originaire de Corinthe, combattait avec zèle pour sa défense. Les Grecs et les Romains n'ont pas non plus à se plaindre de l'Académie, qui les a également favorisés, comme vous le verrez dans ce volume qui contient les Vies de Dion et de Brutus. Le premier reçut les leçons de Platon lui-même, l'autre fut nourri des principes de ce philosophe; et tous deux sortirent, comme d'une même salle d'exercices, pour aller livrer les plus grands combats. La ressemblance, et pour ainsi dire la fraternité de leurs actions, ont rendu ce témoignage au philosophe qui fut leur guide dans le chemin de la vertu, qu'un homme d'état, pour donner à sa conduite politique toute la grandeur et tout l'éclat dont elle est susceptible,

doit, avec la fortune et la puissance, unir dans sa personne la prudence et la justice; et l'on ne doit pas s'en étonnner, car Hippomachus, le maître de gymnase, reconnaissait de loin, à ce qu'il assurait, ceux qui avaient fait leurs exercices dans sa palestre, à la manière seule dont ils rapportaient leurs provisions du marché. De même les hommes qui ont été bien élevés ont pour compagne dans toutes leurs actions la raison, qui met dans leur conduite un accord et une harmonie toujours conformes à ce que prescrit la bienséance.

II. Les accidens de la fortune qu'ils éprouvèrent l'un et l'autre, et qui furent moins l'effet de leur détermination que la suite des événemens, mettent dans leur vie une grande conformité. Ils ont péri tous deux avant d'avoir atteint le but de leurs entreprises, et sans avoir retiré aucun fruit de leurs grands et nombreux travaux. Mais des divers traits de ressemblance qu'ils ont entre eux, le plus étonnant sans doute c'est que les dieux les firent avertir l'un et l'autre de leur mort par l'apparition d'un horrible fantôme. Bien des gens, il est vrai, rejettent ces sortes d'apparitions, et prétendent que jamais ni spectre ni esprit n'ont apparu à un homme sensé, et que les enfans, les femmes et les hommes dont la tête est affectée

par quelque maladie, dont l'esprit est aliéné ou le corps altéré, sont les seuls qui admettent ces imaginations vaines et absurdes, et se frappent dè l'idée superstitieuse qu'ils ont en eux un mauvais génie. Mais si des hommes aussi graves, aussi instruits dans la philosophie, que Dion et Brutus, incapables de se laisser surprendre et entraîner par aucune passion, ont été si vivement affectés de l'apparition de ce fantôme, qu'ils en ont fait part à leurs amis, je ne sais si nous ne devons pas admettre cette opinion, tout étrange qu'elle est, que l'antiquité nous a transmise: qu'il existe des démons envieux et méchans, qui, jaloux des hommes vertueux, s'opposent à leurs bonnes actions, et portent dans leur esprit des troubles et des frayeurs qui agitent et quelquefois même ébranlent leur vertu. Ces mauvais génies craignent que si ces hommes demeuraient fermes et inébranlables dans le bien, ils n'eussent en partage, après leur mort, une meilleure vie que la leur. Mais ce serait là le sujet d'un traité particulier; dans ce douzième livre de nos parallèles, nous allons raconter d'abord les actions du plus ancien des deux.

III. Denys l'ancien s'étant emparé de la tyrannie de Syracuse, épousa la fille d'Hermocrate, un des habitans de cette ville. Comme

sa puissance n'était pas encore bien affermie, les Syracusains se révoltèrent contre lui, et exercèrent sur sa femme tant d'indignités et tant d'outrages, que, de désespoir, elle se donna la mort. Denys ayant recouvré et mieux établi sa domination, épousa en même temps deux femmes, l'une du pays des Locriens, nommée Doris, l'autre de Syracuse, appelée Aristomaque, fille d'Hipparinus, un des principaux Syracusains, et qui avait partagé le commandement la première fois que Denys avait été nommé général des troupes syracusaines. Il épousa ces deux femmes le même jour, et jamais on n'a su laquelle des deux avait été mariée la première. Tout le reste de sa vie il témoigna constamment à l'une et à l'autre la même affection: elles mangeaient toutes deux ensemble à sa table, et passaient la nuit avec lui chacune à son tour. Le peuple de Syracuse voulait que celle de son pays eût la préférence sur l'étrangère; mais l'avantage que la Locrienne eut de donner la première un fils à son mari la soutint contre la prévention qu'avait fait naître son origine. Aristomaque fut long-temps sans devenir mère, quoique Denys désirât si fort d'en avoir des enfans, qu'il fit mourir la mère de Doris, l'accusant d'empêcher, par des sortiléges, Aristomaque de devenir grosse. Dion

était frère d'Aristomaque, et cette parenté lui attira d'abord de la considération de la part de Denys. Dans la suite, le grand sens dont il donna des preuves le fit aimer et rechercher du tyran pour son propre mérite. Outre les autres témoignages que Denys lui donna de son estime, il ordonna à ses trésoriers de remettre à Dion tout l'argent qu'il leur demanderait, à condition seulement de venir lui dire, le jour même, ce qu'ils lui auraient donné.

IV. Dion était d'un naturel fier, magnanime et courageux. Ces qualités s'accrurent encore en lui dans un voyage que Platon fit en Sicile, par un bonheur vraiment divin, et auquel la prudence humaine n'eut aucune part. Il faut plutôt croire qu'un dieu, qui jetait de loin le fondement de la liberté des Syracusains, et préparait la ruine de la tyrannie, amena Platon d'Italie à Syracuse, et ménagea à Dion le bonheur de l'entendre. Sa grande jeunesse le rendait plus propre à s'instruire, et plus prompt à saisir les préceptes de vertu donnés par Platon, qu'aucun des disciples de ce philosophe. C'est le témoignage que lui rend Platon lui-même, et ses actions en sont encore une meilleure preuve. Élevé dans le palais d'un tyran, formé à des mœurs serviles, à une vie lâche et timide, toujours entouré d'un faste insolent,

nourri dans un luxe effréné, rassassié de ces délices et de ces voluptés dans lesquelles l'on place le souverain bien, il n'eut pas plus tôt goûté les discours de Platon et les leçons de sa sublime philosophie, que son âme fut enflammée d'amour pour la vertu. La facilité avec laquelle Platon lui avait inspiré l'amour du bien lui faisant croire, par une suite de cette simplicité naturelle à son âge, que les discours de ce philosophe auraient le même pouvoir sur le cœur du tyran, il pressa si vivement Denys, il lui fit tant d'instances, qu'il lui persuada enfin d'entendre Platon, et d'avoir à loisir des entretiens particuliers avec lui.

V. Dans leur première entrevue, la conversation eut pour objet la vertu, et l'on disputa long-temps sur le courage. Platon prouva qu'il n'y avait pas d'hommes moins courageux que les tyrans. Ensuite, traitant de la justice, il fit voir que la vie de l'homme juste était la seule heureuse, et qu'il n'y en avait point de plus misérable que celle de l'homme injuste. Le tyran, qui se sentait convaincu par les raisonnemens du philosophe, souffrait impatiemment cet entretien, et voyait avec chagrin que tous ceux qui étaient présens, remplis d'admiration pour Platon, étaient entraînés par le charme de ses discours. N'étant plus maître enfin de sa

colère, il demande à Platon ce qu'il est venu faire en Sicile. « Y chercher un homme, lui « répondit le philosophe. — Comment! répliqua « Denys, tu ne l'as donc pas encore trouvé ? » Dion crut que la colère de Denys n'irait pas plus loin; et voyant que Platon désirait de s'en retourner, il le fit embarquer sur une galère à trois rangs de rames qui transportait en Grèce le Spartiate Pollis. Mais le tyran pria Pollis en secret de faire périr ce philosophe dans le cours de la navigation, ou du moins de le vendre : « Car, lui dit Denys, il ne perdra rien à ce « changement d'état : comme c'est un homme « juste, il sera heureux, même dans l'escla- « vage. » Pollis, dit-on, mena Platon à Égine, et l'y vendit; les Éginètes, qui étaient en guerre avec les Athéniens, avaient ordonné par un décret que tout citoyen d'Athènes pris dans leur île serait vendu.

VI. Cependant Dion ne perdit rien de l'estime et de la confiance que Denys avait pour lui; il fut chargé de plusieurs ambassades importantes, et en particulier de celle de Carthage. Dion s'y fit singulièrement admirer; et à son retour il fut le seul qui osât dire sans crainte ce qu'il pensait, sans que le tyran fût blessé de sa franchise. La remontrance qu'il lui fit au sujet de Gélon en est une preuve. Denys

raillait ce prince sur la manière dont il avait gouverné ; il disait que Gélon avait été la risée de la Sicile (*). Tous les courtisans s'étant récriés sur la finesse de cette plaisanterie, Dion en fut indigné ; et adressant la parole à Denys : « Ignorez-vous donc, lui dit-il, que si vous ré« gnez, c'est parce que la conduite de Gélon a « fait prendre confiance en vous ; et que vous « serez cause qu'à l'avenir on ne se fiera plus à « personne ? » En effet, Gélon avait fait voir qu'il n'est pas de plus beau spectacle qu'une ville gouvernée par un bon prince ; et Denys prouvait qu'il n'en est point de plus odieux que le gouvernement d'un tyran. Denys avait trois enfans de Doris et quatre d'Aristomaque ; entre ces derniers il y avait deux filles, dont l'une, nommée Sophrosyne, fut mariée à Denys, fils aîné du tyran ; la seconde, qui s'appelait Arété, épousa Théoridès, frère du jeune Denys ; Arété ayant perdu son mari, devint l'épouse de Dion, dont elle était nièce.

VII. Denys tomba malade ; et sa fin paraissant prochaine, Dion voulut lui parler en faveur des enfans qu'il avait eus d'Aristomaque ; mais les médecins, pour faire leur cour au jeune

(*) C'est une froide plaisanterie sur le nom de Gélon, qui en grec signifie *rire*.

Denys qui devait lui succéder, n'en laissèrent pas le temps à Dion. Le Tyran, au rapport de Timée, ayant demandé un remède soporatif, ils lui en donnèrent un qui engourdit tous ses sens, et le fit passer promptement du sommeil à la mort. Cependant, la première fois que le jeune Denys assembla ses amis, Dion exposait si bien ce qu'exigeait la conjoncture présente, que tous les autres ne parurent auprès de lui en prudence que des enfans, et en franchise que des esclaves de la tyrannie, qui, par une crainte lâche, n'avaient cherché dans leurs avis qu'à complaire à ce jeune prince; mais ce qui les étonna le plus, ce fut de voir que pendant qu'ils redoutaient l'orage qui se formait du côté de Carthage, et menaçait la puissance de Denys, Dion osa promettre que si le prince voulait la paix, il s'embarquerait sur-le-champ pour l'Afrique, et la ferait conclure aux conditions les plus avantageuses; que s'il préférait la guerre, il lui fournirait cinquante trirèmes qu'il équiperait à ses dépens. Le jeune Denys, plein d'admiration pour des offres si généreuses, lui témoigna combien il était sensible à sa bonne volonté.

VIII. Mais les courtisans, qui regardèrent la générosité de Dion comme la censure de leur avarice, et la puissance qu'il allait acquérir comme l'affaiblissement de leur crédit, saisi-

rent sur-le-champ cette occasion de lui nuire, et n'oublièrent rien de ce qui pouvait aigrir l'esprit du jeune prince. Ils lui insinuèrent que des forces maritimes aussi considérables que celles de Dion étaient pour lui un moyen facile d'envahir la tyrannie et de transporter aux fils d'Aristomaque, ses neveux, la puissance souveraine. Mais le motif le plus fort et le plus sensible de leur envie et de leur haine contre lui, c'était la différence qu'il y avait entre leur vie et la sienne, et le peu de société qu'il faisait avec eux. Ils s'étaient emparés de bonne heure de l'esprit du jeune prince, qui avait été très mal élevé; et toujours assidus auprès de sa personne, ils lui prodiguaient les flatteries, ils l'enivraient de plaisirs, ils lui ménageaient chaque jour de nouvelles voluptés, et, le plongeant dans la débauche de la table et dans l'amour des femmes, ils le livraient tout entier à la dissolution la plus honteuse. Une vie si voluptueuse, en amollissant la tyrannie, comme le fer est amolli par le feu, la fit paraître plus douce aux sujets de Denys; émoussée, non par la bonté du prince, mais par sa paresse, elle perdit à leurs yeux ce qu'elle avait de dur et de farouche. Ce relâchement des ressorts de l'autorité s'augmentant de jour en jour, et affaiblissant peu à peu sa puissance, délia et

fondit, pour ainsi dire, ces chaînes de diamant dont l'ancien Denys avait dit qu'il laisserait la tyrannie liée. Une fois enfoncé dans ces désordres, le jeune Denys passa, dit-on, trois mois de suite dans une débauche continuelle; et pendant tout ce temps son palais, fermé aux hommes vertueux et aux entretiens honnêtes, ne retentissait que des chants de l'ivresse, que du bruit des danses, du son des instrumens, et des bouffonneries les plus obscènes.

IX. On sent combien devait être odieuse aux courtisans la présence de Dion, lui qui ne se permettait même aucun des plaisirs et des amusemens de son âge. Aussi, donnant à ses vertus les noms des vices qui semblaient y avoir quelque rapport, faisant de ces vertus l'objet de leurs calomnies, ils appelaient sa gravité arrogance, et sa franchise opiniâtreté. Donnait-il un avis sage, c'était une censure de la conduite des autres. Refusait-il de participer à leur débauche, c'était mépris de sa part. Il est vrai qu'il avait naturellement une fierté, une austérité de mœurs, qui le rendaient d'un accès difficile et presque insociable. Ce n'était pas seulement à un jeune prince dont les oreilles étaient corrompues par la flatterie que son commerce paraissait désagréable et dur; ceux mêmes qui étaient intimement liés avec lui, en admirant la noble sim-

plicité de son caractère, lui reprochaient que son ton et ses manières avaient quelque chose d'austère et de sauvage qui ne convenait pas aux affaires politiques. C'était par rapport à ce défaut que, dans la suite, Platon, par une sorte de prophétie de ce qui devait lui arriver, lui écrivait de se défendre de la fierté, compagne ordinaire de la solitude. Cela n'empêchait pas qu'il ne fût traité avec la plus grande distinction; et l'état même des affaires en faisait une loi au prince, parce qu'il était le seul, ou du moins celui qui pouvait défendre le plus sûrement la tyrannie contre les orages qui la menaçaient. Il reconnut bientôt lui-même qu'il devait les honneurs et la puissance dont il jouissait non à l'affection du prince, mais au besoin qu'il avait de lui, besoin qui lui arrachait ces hommages forcés.

X. Persuadé que les vices de Denys ne venaient que de son ignorance, Dion fit tous ses efforts pour lui donner le goût des occupations honnêtes, pour lui inspirer l'amour des sciences et des arts propres à former les mœurs, afin que, cessant de craindre la vertu, il s'accoutumât à trouver du plaisir dans la pratique du bien. Ce jeune prince n'était pas, de son naturel, un des plus mauvais tyrans; mais son père, craignant que si son esprit se développait, et qu'il vînt à

goûter les entretiens des personnes sensées, il ne conspirât contre lui, et ne lui enlevât le pouvoir suprême, l'avait tenu renfermé dans son palais, où, séparé de tout commerce, absolument étranger aux affaires, il n'avait, à ce qu'on assure, d'autre occupation que de faire de petits chariots, des chandeliers, des siéges et des tables de bois. La crainte avait rendu cet ancien Denys si méfiant et si timide, que, suspectant et redoutant tout le monde, il ne souffrait pas qu'on lui fît les cheveux avec des ciseaux; il se servait pour cela d'un garçon sculpteur, qui, avec un charbon ardent, lui brûlait alentour sa chevelure. Il n'admettait dans son appartement ni son frère, ni son fils, avec les habits qu'ils portaient en s'y présentant; il fallait que chacun d'eux, avant d'entrer, quittât sa robe, et qu'après avoir été visité par les gardes, il en prît une autre. Un jour son frère Leptines voulant lui faire le tableau d'une terre, prit la pique d'un des gardes de Denys, et en traça le plan sur le sable. Le tyran s'emporta contre lui avec beaucoup de violence, et fit mourir le garde qui avait donné sa pique. Il suspectait ses amis même, par ce qu'il les connaissait, disait-il, pour des hommes de sens qui aimeraient mieux être tyrans eux-mêmes que d'obéir à un tyran. Il tua Marsyas, un de ses officiers, qu'il avait

promu lui-même à un commandement dans ses armées, parce qu'il avait vu en songe cet officier qui l'égorgeait : il prétendit qu'il n'avait eu ce songe dans la nuit que parce que Marsyas en avait fait le complot pendant le jour, et l'avait communiqué à d'autres. Cependant cet homme si timide et si lâche, dont l'âme était remplie de tant d'indignes faiblesses, s'emportait contre Platon, qui ne voulait pas le déclarer le plus courageux des mortels.

XI. Dion, comme je viens de le dire, voyant le fils de ce tyran mutilé, s'il est permis de parler ainsi, par son ignorance, et dépravé dans ses mœurs, l'exhortait à se tourner vers l'étude; il le pressait d'employer auprès du premier des philosophes les instances les plus vives pour l'attirer en Sicile, et dès qu'il y serait venu, de s'abandonner entièrement à lui, afin que, par ses discours, il réformât ses mœurs et les dirigeât vers le bien; que formé sur le modèle divin, le plus parfait de tous, celui qui conduit seul l'univers, et par qui tous les êtres tirés du sein du chaos constituent cet ordre de choses qu'on appelle le monde, il s'assurât à lui-même et à ses sujets une véritable félicité. Il verrait alors ses peuples, qui n'obéissaient qu'à la crainte et à la nécessité, s'attacher à un gouvernement patertenel, fondé sur la tempérance et la justice,

et, au lieu d'avoir à détester un tyran, aimer en lui un véritable roi. « Sachez, lui disait-il, que « les chaînes de diamant ne sont pas, comme le « croyait votre père, la crainte, la force, le grand « nombre de vaisseaux, et ces milliers de bar-« bares qui composent votre garde, mais l'affec-« tion, le zèle et la reconnaissance qu'inspirent « aux sujets la justice et la vertu de leurs rois. « Ces derniers liens, quoique moins roides et « bien plus doux que ces autres chaînes, ont « beaucoup plus de force pour maintenir les em-« pires; et sans cela un prince peut-il obtenir « l'estime et l'affection des peuples, lorsque, cou-« vrant son corps d'habits magnifiques, ornant « sa maison avec la somptuosité la plus recher-« chée, il n'a, dans sa raison et dans ses discours, « aucune supériorité sur le dernier de ses sujets, « et qu'il ne daigne pas orner le palais de son « âme avec la décence et la richesse qui convien-« nent à une reine? »

XII. Ces représentations, souvent répétées et appuyées encore de quelques maximes de Platon que Dion avait soin d'y semer de temps en temps, excitèrent dans l'âme de Denys un désir violent, une sorte de fureur de voir et d'entendre ce philosophe. Il partit aussitôt pour Athènes plusieurs lettres de Denys, auxquelles Dion joignit ses propres sollicitations; il en

vint aussi de l'Italie, de la part des philosophes Pythagoriciens, qui pressaient Platon d'aller s'emparer de l'âme d'un jeune prince qui, aveuglé par sa puissance, se laissait entraîner à une vie licencieuse, et de l'en retirer par la force de ses raisonnemens. Platon, cédant à ce qu'il se devait à lui-même, comme il le témoigne dans ses écrits, et ne voulant pas qu'on pût lui reprocher que, philosophe seulement de paroles, il ne justifiait pas ce titre par ses actions; espérant d'ailleurs qu'en guérissant un seul homme qui était comme la partie dominante du corps politique il procurerait la guérison de toute la Sicile, travaillée de maladies dangereuses, il se détermina à partir pour Syracuse.

XIII. Les ennemis de Dion, qui redoutaient le changement de Denys, lui persuadèrent de rappeler de son exil Philistus, homme très instruit dans les lettres, et qui avait une grande habitude des mœurs des tyrans; ils voulaient avoir en lui un contre-poids qui pût balancer Platon et sa philosophie. Philistus, lors de l'établissement de la tyrannie, s'en était montré le plus zélé partisan, et avait long-temps commandé la garnison de la citadelle; on disait même qu'il avait vécu avec la mère de l'ancien Denys, et que le tyran ne l'avait pas igno-

ré. Mais après que Leptines, qui avait eu deux filles d'une femme déjà mariée à un autre, eut donné à Philistus une de ces filles en mariage sans en parler à Denys, le tyran, irrité, fit mettre en prison et charger de fers cette femme, et chassa de la Sicile Philistus, qui se retira chez des amis et des hôtes qu'il avait dans la ville d'Adria (*). Ce fut là que, jouissant d'un grand loisir, il composa la plus grande partie de son histoire [1] : car il ne revint pas en Sicile, tant que le vieux Denys vécut ; ce ne fut qu'après sa mort, comme je viens de le dire, que l'envie des courtisans contre Dion le ramena dans sa patrie, parce qu'ils le crurent un instrument très propre à leur dessein, et un des plus fermes appuis de la tyrannie. En effet, il fut à peine arrivé qu'il se déclara pour le parti du tyran, et que tous les autres courtisans renouvelèrent leurs calomnies contre Dion ; ils lui imputèrent d'avoir cherché, de concert avec Théodote et Héraclide, les moyens de détruire la tyrannie. Il paraît que Dion avait espéré que le séjour de Platon à Syracuse ferait perdre à la tyrannie ce qu'elle avait de despotique et d'arbitraire, et qu'il ferait de Denys un prince modéré, dont le gouvernement serait réglé par la jus-

(*) Ville du Picenum, aujourd'hui la Marche d'Ancône.

tice. Si le tyran s'y refusait, et qu'il ne se laissât pas adoucir par les préceptes de la philosophie, il avait résolu de renverser sa domination et de remettre l'autorité entre les mains des habitans de Syracuse : non qu'il approuvât la *démocratie*; mais il la croyait meilleure que la *tyrannie*, quand on ne pouvait pas établir une saine aristocratie.

XIV. Telle était la situation des affaires à l'arrivée de Platon en Sicile ; il y reçut l'accueil le plus flatteur ; on lui prodigua les honneurs les plus distingués, les marques d'affection les plus singulières. A la descente de sa galère, il trouva un char du prince magnifiquement paré, dans lequel il monta, et Denys offrit un sacrifice aux dieux, comme pour l'événement le plus heureux qui pût arriver à son empire. La frugalité qui régna depuis dans les repas, la modestie qui parut dans la cour, la douceur que le tyran lui-même montra dans ses audiences et dans ses jugemens, tout fit concevoir aux Syracusains les plus grandes espérances d'un changement heureux. Les courtisans eux-mêmes se portaient tous avec une ardeur incroyable à l'étude des lettres et de la philosophie; le nombre de ceux qui s'appliquaient à la géométrie était si grand, que le palais était semé partout de cette poussière

sur laquelle les géomètres tracent leurs figures. Peu de jours après, dans un sacrifice solennel qui se faisait dans le palais, le héraut ayant, selon l'usage, prié les dieux de conserver longtemps la tyrannie à l'abri de tous les revers, Denys qui était présent : « Ne cesseras-tu pas, « lui dit-il, de faire des imprécations contre « moi ? » Cette parole affligea vivement Philistus, qui sentit combien le temps et l'habitude rendraient invincible le pouvoir de Platon, puisqu'en si peu de jours ses conversations avaient produit un tel changement dans l'esprit de ce jeune prince.

XV. Ce ne fut donc plus séparément ni en secret, mais tous ensemble et ouvertement qu'ils se déchaînèrent contre Dion. « On ne peut plus « douter, disaient-ils, qu'il ne se serve des dis« cours de Platon pour charmer, pour ensor« celer l'âme du prince, pour lui persuader « d'abdiquer volontairement l'empire, afin de « s'en saisir lui-même, et de le transporter aux « fils d'Aristomaque, ses neveux. Il est bien « douloureux, disaient quelques autres, que les « Athéniens, qui, étant venus autrefois en Si« cile avec des forces si considérables de terre « et de mer, ont tous péri avant d'avoir pu se « rendre maîtres de Syracuse, parviennent au« jourd'hui, par le moyen d'un seul sophiste,

« à détruire la tyrannie, en persuadant à De-« nys de se débarrasser de ces dix mille gardes « dont il est environné, de renvoyer les quatre « cents galères qu'il a dans ses ports, ses dix « mille chevaux, et la plus grande partie de « ses troupes de pied, pour aller dans l'Acadé-« mie chercher ce souverain bien dont on fait un « mystère, mettre son bonheur dans la géomé-« trie, et abandonner à Dion, à ses neveux, la « souveraineté bien plus réelle des richesses et « des plaisirs. » Tous ces propos jetèrent d'abord des soupçons dans l'âme du tyran; des soupçons il passa à la colère, qui aboutit à une rupture ouverte.

XVI. Dans ce même temps, on apporta secrètement à Denys des lettres que Dion avait écrites aux magistrats de Carthage, pour leur dire de ne pas traiter de la paix avec le tyran sans qu'il fût présent aux conférences, parce qu'il servirait à rendre le traité plus solide. Denys communiqua ces lettres à Philistus; et après en avoir délibéré avec lui, il amusa Dion, suivant Timée, par une feinte réconciliation. L'ayant trompé par de belles paroles, il le mena seul un jour au-dessous de la citadelle, sur le bord de la mer; là il lui lut ses lettres, et l'accusa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut se justifier; mais le tyran,

sans l'écouter le fit monter sur-le-champ tel qu'il était dans un brigantin, et commanda aux matelots d'aller le débarquer sur les côtes d'Italie. Cette violence ne fut pas plus tôt connue du public, que Denys révolta tout le monde par sa cruauté; les femmes firent retentir le palais de leur douleur, et la ville de Syracuse reprit courage, dans l'espoir que le tumulte qui suivrait l'exil de Dion, et la défiance qu'il jeterait dans les esprits, amèneraient bientôt dans les affaires des changemens favorables. Denys, qui craignit les suites de cette disposition des esprits, consola ses amis et les femmes du palais; il les assura que l'absence de Dion n'était pas un exil, mais un simple voyage qu'il lui avait ordonné dans la crainte que son opiniâtreté ne le forçât à prendre contre lui des mesures plus violentes. Il fournit aux parens de Dion deux vaisseaux pour y charger ce qu'ils voudraient emmener de ses biens et de ses domestiques, et l'aller joindre dans le Péloponnèse. Dion avait des possessions immenses, et l'état de sa maison différait peu de celui d'un tyran. Ses amis chargèrent ses richesses sur ces deux vaisseaux et les lui portèrent en Grèce. Les femmes du palais et ses meilleurs amis y avaient ajouté des présens considérables, en sorte que Dion, par sa fortune et par l'éclat de sa dépense, tint le

plus grand état dans la Grèce, et que l'opulence d'un banni fit juger de la puissance du tyran.

XVII. Après le départ de Dion, Denys logea Platon dans la citadelle; c'était sous prétexte de le traiter avec honneur en l'approchant plus près de sa personne, lui donner une prison honnête, de peur qu'en allant trouver Dion il ne fût auprès des Grecs un témoin de son injustice envers lui. Le temps et l'habitude lui inspirèrent un goût si vif pour les entretiens de ce philosophe, que, comme une bête féroce qui s'apprivoise enfin avec l'homme, son amour pour lui devint tyrannique: il voulait être aimé seul de Platon, ou du moins avoir plus de part que personne à son estime, prêt à le rendre maître de tout ce qu'il possédait, et de l'empire même, s'il voulait ne pas préférer l'amitié de Dion à la sienne. Cette passion, ou plutôt cette manie, était pour Platon un véritable malheur, comme celle d'un amant jaloux en est un pour la personne qu'il aime. C'étaient presque en même temps des emportemens subits et des repentirs accompagnés de prières vives pour obtenir sa réconciliation. Il brûlait d'envie d'entendre Platon, et d'être initié aux secrets de la philosophie; et il en rougissait devant ceux qui cherchaient à l'en détourner,

comme d'une étude capable de le corrompre.

XVIII. La guerre qui survint dans ce temps-là détermina Denys à renvoyer Platon en Grèce, après lui avoir promis de rappeler Dion au printemps. Mais il ne lui tint point parole, et fit passer seulement à Dion ses revenus, priant Platon d'excuser ce délai dont la guerre était la cause, et l'assurant qu'il le ferait revenir dès que la paix serait faite, à condition cependant qu'à son retour il vivrait tranquille, sans exciter aucun mouvement, et qu'il ne le décrierait pas auprès des Grecs. Platon fit son possible pour l'obtenir de Dion; il le dirigea vers l'étude de la philosophie, et le retint auprès de lui à l'Académie. Dion logeait à Athènes chez un de ses amis nommé Callippus. Il avait acheté une maison de plaisance dont, à son départ pour la Sicile, il fit présent à Speusippe, celui de ses amis avec qui il avait vécu davantage. Platon, en les liant ensemble, avait voulu adoucir les mœurs austères de Dion par le commerce d'un homme aimable qui savait mêler à propos à des conversations sérieuses des plaisanteries honnêtes; et tel était Speusippe, de qui, pour cette raison, le poète Timon a dit dans ses silles (a) qu'il raillait avec finesse. Pendant le séjour de Dion à Athènes, Platon fut obligé de donner des jeux et de défrayer le chœur des jeunes gens;

Dion en fit seul tous les frais : Platon voulut lui fournir ce moyen de montrer devant les Athéniens une magnificence qui devait procucurer à Dion plus de bienveillance de la part du peuple que d'honneur à Platon même.

XIX. Dion parcourut les autres villes de la Grèce ; il assista à leurs fêtes solennelles, et s'entretint avec les hommes les plus sages et les plus versés dans la politique. Jamais il ne montra ni affectation, ni arrogance, ni mollesse, ni rien qui se sentît de ses longues habitudes avec un tyran ; partout il fit paraître sa tempérance, sa vertu, sa force d'âme, ses grandes connaissances dans la philosophie et dans les lettres. Cette conduite lui concilia tellement l'affection et l'estime générale, que laplupart des villes lui décernèrent, par des décrets publics, des honneurs particuliers, et que les Lacédémoniens eux-mêmes, sans s'inquiéter du ressentiment que pourrait en avoir Denys qui les secondait puissamment dans leur guerre contre les Thébains, lui donnèrent le titre de citoyen de Sparte. On dit qu'il fut invité par Ptoïodorus de Mégare à venir dans sa maison : c'était un des hommes les plus riches et les plus puissans de la ville. Dion, en arrivant chez lui, trouva une foule de peuple assemblée à sa porte, qui, par la multitude d'affaires dont Ptoïodorus était chargé, ne pouvait aborder

facilement. Dion voyant ses amis en murmurer hautement : « Pourquoi nous en plaindre ? leur « dit-il, ne faisions-nous pas de même à Syra-« cuse ? »

XX. Denys, dont la jalousie contre Dion augmentait de jour en jour, et qui craignait les effets de la bienveillance que les Grecs lui témoignaient, cessa de lui envoyer ses revenus, et les fit administrer par ses propres intendans. Mais, en même temps, pour détruire la mauvaise opinion que sa conduite envers Platon avait donnée de lui aux philosophes de la Grèce, il assembla plusieurs hommes des plus savans, et en voulant se piquer, dans les conférences qu'il avait avec eux, de les surpasser par son savoir, il lui arrivait nécessairement d'appliquer fort mal à propos ce qu'il avait entendu dire à Platon. Se reprochant alors de n'avoir pas su profiter de sa présence, ni suivi assez long-temps les leçons admirables qu'il lui donnait, il désira de le revoir ; et comme un tyran est toujours effréné dans ses désirs, toujours porté avec violence vers les extrêmes, dans l'impatience qu'il avait de le faire revenir en Sicile, il mit tout en œuvre pour y réussir. Il obligea Archytas, philosophe pythagoricien, de lui écrire pour l'engager à partir, et de se rendre caution auprès du philosophe athénien

qu'il tiendrait toutes les paroles qu'il lui avait données : c'était Platon qui avait procuré à Archytas la connaissance et l'hospitalité de Denys. Archytas envoya donc de sa part Archidemus à Platon; et Denys fit partir deux trirèmes avec plusieurs de ses amis qui devaient prier instamment Platon de faire ce second voyage. Il lui écrivit même de sa main pour lui déclarer sans détour que s'il ne se laissait pas persuader de revenir auprès de lui, Dion ne devait s'attendre à aucun traitement favorable; mais que s'il revenait à Syracuse, il n'y avait rien qu'il ne fît pour Dion.

XXI. Dion, de son côté, reçut plusieurs lettres de sa femme et de sa sœur, qui le sollicitaient vivement de déterminer Platon à se rendre aux désirs du tyran, et de ne pas donner des prétextes à ses mauvais desseins. Ce fut ainsi que Platon, comme il le dit lui-même, aborda pour la troisième fois au port de Sicile.

Pour affronter encor cette horrible Charybde!

Son arrivée combla de joie Denys, et donna de grandes espérances à la Sicile, qui, aux vœux les plus ardens, joignait tous ses efforts, afin que Platon l'emportât sur Philistus, et que la philosophie triomphât de la tyrannie. Les femmes du palais lui firent un accueil distingué.

Denys lui donna une marque singulière de confiance que personne n'avait encore reçue de lui: ce fut de le laisser approcher de sa personne sans le faire visiter. Aristippe de Cyrène ([3]), souvent témoin des présens considérables que Denys offrait à Platon, et des refus constans de ce philosophe, disait que Denys ne risquait rien à se montrer généreux; qu'il donnait peu à ceux qui lui demandaient beaucoup, et qu'il donnait beaucoup à Platon qui n'acceptait jamais rien. Après les premiers témoignages d'amitié, Platon ne tarda pas à lui parler de Dion; mais Denys renvoya d'abord à un autre moment ce sujet d'entretien. Bientôt ce furent des plaintes et des querelles qui n'éclataient pas au dehors, car Denys les cachait avec soin, et prodiguait en public à Platon tous les honneurs, toutes les complaisances qu'il pouvait imaginer, afin de le détacher de l'amitié qu'il avait pour Dion. Dans les premiers jours, Platon ne lui parla point de sa perfidie et de ses mensonges; il sut les supporter et les dissimuler. Pendant qu'ils étaient dans cette disposition réciproque, qu'ils croyaient ignorée de tout le monde, Hélicon de Cyzique (*), un des amis de Platon, prédit

(*) Hélicon de Cyzique, disciple de Platon, était un de

une éclipse de soleil ; elle arriva au jour précis qu'il avait marqué ; et le tyran en fut si ravi, qu'il lui donna un talent. Aristippe, badinant à cette occasion avec les autres philosophes, dit qu'il avait aussi à prédire quelque chose d'extraordinaire. Les philosophes l'ayant pressé de dire ce que c'était : « Je vous annonce, leur « dit-il, qu'avant peu Denys et Platon seront « ennemis. »

XXII. Enfin Denys ayant fait vendre tous les biens de Dion, en retint l'argent ; il fit quitter à Platon l'appartement qu'il lui avait donné dans ses jardins, et le renvoya au milieu de ses satellites, qui, irrités des conseils qu'il donnait à Denys, de renoncer à la tyrannie et de casser sa garde, le haïssaient depuis long-temps et cherchaient à le tuer. Archytas, informé du péril où se trouvait Platon, envoya promptement à Denys, sur une galère à trente rames, des ambassadeurs chargés de lui redemander Platon, et de le faire ressouvenir que ce philosophe n'était allé en Sicile que parce qu'Archytas s'était rendu caution auprès de lui qu'il y serait en sûreté. Denys, pour se justifier du reproche de haïr Platon, eut soin de le combler avant

ces philosophes qu'on appelait *mathématiciens*, nom sous lequel on désignait ordinairement les astronomes.

son départ de témoignages d'estime et d'amitié; et quand il fut sur le point de s'embarquer : « Platon, lui dit-il, je crois que, de retour à « Athènes, vous direz bien du mal de nous avec « vos philosophes.—A dieu ne plaise, lui répon- « dit Platon en souriant, que nos sujets de con- « versation à l'Académie soient assez stériles « pour que nous ayons le temps d'y parler de « vous! » C'est ainsi que Platon fut renvoyé; cependant ce que ce philosophe lui-même en a écrit n'est pas entièrement conforme à ce récit. Dion fut indigné de la conduite de Denys; et peu de temps après, informé de la violence dont il avait usé envers sa femme, il prit contre lui les dispositions les plus hostiles. Platon fit entendre à Denys ce grief de Dion, mais en termes obscurs et presque énigmatiques. Il s'agissait de la femme de ce dernier. Après qu'il eut été chassé de Sicile, Denys en renvoyant Platon le chargea de demander secrètement à Dion s'il consentirait que sa femme fût mariée à un autre : car il courait un bruit, soit véritable, soit forgé par ses ennemis, que ce mariage n'avait pas été du goût de Dion, et que la société de sa femme ne lui plaisait pas.

XXIII. Platon ne fut pas plus tôt de retour à Athènes, qu'après avoir instruit Dion de tout ce qui s'était passé en Sicile, il écrivit au tyran une

lettre intelligible sur le reste à tout le monde, mais où l'article seul du mariage ne pouvait être entendu que de lui. Il mandait à Denys qu'à la première ouverture qu'il en avait faite, Dion lui avait déclaré qu'il serait très irrité contre Denys, s'il se permettait de le faire. Les espérances de réconciliation qui subsistaient encore empêchèrent Denys de rien entreprendre contre sa sœur, et il lui permit de demeurer avec le fils qu'elle avait eu de Dion ; mais lorsque tout espoir fut évanoui, et que Platon eut été renvoyé d'une manière odieuse, Denys força sa sœur Arété, femme de Dion, d'épouser Timocrate, un de ses amis. Il n'imitait point en cela la douceur de son père envers Polyxénus, mari de Thesta, sœur du tyran. Ce beau-frère, devenu l'ennemi de Denys, et craignant sa vengeance, s'enfuit de Sicile. Denys fit venir sa sœur, et se plaignit de ce qu'ayant su la fuite de son mari, elle ne l'en avait pas prévenu. Thesta, sans témoigner ni étonnement ni crainte : « Denys, lui « dit-elle, me croyez-vous donc une femme si « timide et si lâche, que, sachant la fuite de mon « mari, je n'aie pas eu le courage de m'embar- « quer avec lui et de partager sa fortune? Mais « je ne l'ai point sue : car j'aurais bien mieux « aimé être appelée la femme de Polyxénus « banni que la sœur du tyran? » Denys ne put

refuser son admiration à la liberté courageuse de Thesta : aussi les Syracusains, charmés de sa vertu, lui conservèrent, après le renversement de la tyrannie, les ornemens et les honneurs de la dignité royale; et après sa mort tout le peuple accompagna son convoi. Je n'ai pas cru cette digression inutile.

XXIV. Le retour de Platon à Athènes décida Dion à la guerre. Ce philosophe s'y opposait, par égard pour l'hospitalité qui l'unissait à Denys, et à cause de sa vieillesse; mais Speusippe et les autres amis de Dion partageaient ses sentimens, et le pressaient d'aller rendre la liberté à la Sicile, qui lui tendait les bras et qui le recevrait avec ardeur: car Speusippe, pendant le séjour qu'il avait fait avec Platon à Syracuse, avait beaucoup fréquenté les habitans de cette ville, et s'était assuré de leurs dispositions. Ils avaient d'abord craint de lui parler ouvertement, dans la pensée que le tyran se servait de lui pour les sonder; mais quand ils eurent pris confiance en lui, il leur entendit dire à tous unanimement qu'ils désiraient fort le retour de Dion; qu'il pouvait arriver sans vaisseaux, sans infanterie, sans cavalerie, et monter sur le premier vaisseau marchand qu'il trouverait, pour venir prêter son nom et son bras aux Siciliens contre Denys. Dion, encouragé par le

rapport que Speusippe lui fit de ces dispositions, leva secrètement des troupes étrangères, et par des personnes interposées, afin de cacher ses projets. Un grand nombre de philosophes et d'hommes d'état secondèrent son entreprise, entre autres Eudemus de Cypre, dont la mort a été l'occasion du dialogue d'Aristote sur l'âme (*), et Timonides de Leucade, qui attirèrent dans son parti le devin Miltas de Thessalie, collègue de Dion dans l'Académie. De tous les Siciliens que le tyran avait bannis, et qui n'étaient pas moins de mille, il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnèrent à cette expédition; tous les autres l'abandonnèrent, retenus par la crainte.

XXV. Ses troupes, rassemblées dans l'île de Zacynthe, ne formaient que près de huit cents hommes, mais tous déjà connus par plusieurs guerres importantes, tous singulièrement fortifiés par de rudes exerciees, supérieurs à tous les autres soldats par leur expérience et leur audace, très capables enfin d'enflammer le courage des troupes plus nombreuses que Dion es-

(*) Ce dialogue d'Aristote est perdu. Eudemus, qui en avait été l'occasion, n'est connu que comme ami d'Aristote : car il ne faut pas le confondre avec Eudemus de Rhodes, à qui le fondateur du Lycée avait adressé son grand Traité des morales, et qui lui-même avait composé plusieurs ouvrages philosophiques.

pérait trouver en Sicile, et de les animer à combattre avec la plus grande valeur. Cependant, quand on leur annonça que c'était pour la Sicile et contre Denys que cet armement était destiné, ils furent saisis d'étonnement et perdirent courage. Cette expéditon leur parut l'effet de la démence et de la fureur de Dion, qui, emporté par son ressentiment et faute de meilleures espérances, se jetait en aveugle dans une entreprise désespérée. Ils s'emportèrent contre leurs capitaines et contre ceux qui, en les enrôlant, ne leur avaient pas déclaré d'abord à quelle guerre ils voulaient les mener. Mais Dion, dans le discours qu'il fit, leur exposa tout ce que la tyrannie avait de faible, leur insinua que c'était moins comme soldats qu'il les conduisait à cette expédition, que comme des capitaines destinés à commander les Syracusains et les autres peuples de la Sicile, qui, depuis long-temps, étaient disposés à la révolte. Alcimène, le premier des Grecs par sa naissance et par sa réputation, leur ayant parlé après Dion, ils consentirent à partir. On était alors au milieu de l'été ; les vents étésiens (*) régnaient sur la mer, et la lune était dans son plein. Dion, ayant fait

(*) Ces vents soufflaient périodiquement du nord et du nord-ouest, vers la canicule.

préparer un sacrifice magnifique pour Apollon, se rendit en pompe au temple de ce dieu, avec ses soldats couverts de toutes leurs armes. Après le sacrifice il leur donna un grand festin dans le lieu de l'île où se faisaient les exercices. Ils furent très surpris de voir la quantité de vaisselle d'or et d'argent, et la magnificence des tables sur lesquelles ils étaient servis; une telle opulence paraissait au-dessus de la fortune d'un particulier. Ils pensèrent alors qu'un homme d'un âge mûr, qui possédait de si grandes richesses, ne se serait pas jeté dans une entreprise si hasardeuse s'il n'avait des espérances bien fondées, et si ses amis de Sicile ne lui fournissaient pas tous les secours nécessaires pour en assurer le succès.

XXVI. A la fin du repas, après les libations d'usage et les vœux solennels, la lune s'éclipsa. Ce phénomène n'étonna point Dion, qui connaissait les révolutions périodiques du soleil et de la lune sur l'écliptique, et qui savait que l'ombre qui couvre alors la lune, est l'effet de l'interposition de la terre entre cette planète et le soleil; mais les soldats en étaient troublés, et il leur fallait quelque éclaircissement qui les rassurât. Le devin Miltas se levant donc au milieu d'eux, leur dit de reprendre courage et de concevoir les meilleures espérances. « Par ce signe, ajou-

« ta-t-il, la divinité fait connaître que ce qu'il « y a aujourd'hui de plus brillant souffrira quel- « que éclipse. Or rien en ce moment n'a plus « d'éclat que la tyrannie de Denys, et vous allez « la faire éclipser dès que vous serez arrivés en « Sicile. » Telle est l'explication que Miltas donna de l'éclipse au milieu de l'armée. Quant aux abeilles qu'on vit auprès des vaisseaux, et dont un essaim alla se poser sur celui que montait Dion, le devin dit en particulier à lui et à ses amis qu'il craignait que ses actions, qui lui attireraient certainement baucoup de gloire, après avoir jeté de l'éclat pendant peu de temps, ne finissent bientôt par se flétrir. On dit que les dieux envoyèrent aussi au tyran plusieurs signes extraordinaires. Un aigle enleva la pique d'un de ses gardes, et, après l'avoir portée très haut dans les airs, la laissa tomber dans la mer. L'eau de la mer qui baigne la citadelle de Syracuse fut douce et potable pendant un jour : tous ceux qui en burent y trouvèrent cette douceur. Il naquit à Denys des cochons qui, bien conformés dans tout le reste, n'avaient point d'oreilles. Les devins, consultés sur ces divers prodiges, dirent que le dernier était un signe de désobéissance et de révolte : qu'il annonçait que les sujets du tyran n'écouteraient plus ses ordres. Ils expliquèrent la douceur des eaux de la mer, du chan-

gement heureux que la situation triste et pénible des Syracusains allait éprouver. Ils déclarèrent enfin, sur le premier prodige, que l'aigle étant le ministre de Jupiter, et la pique le symbole de la domination et de la puissance, c'était un signe que le plus grand des dieux se préparait à renverser, à faire disparaître la tyrannie. Voilà ce que rapporte Théopompe.

XXVII. Les soldats de Dion s'embarquèrent sur deux vaisseaux de charge, suivis d'un troisième d'une grandeur médiocre, et de deux galères à trente rames. Outre les armes dont ses troupes étaient couvertes, Dion avait encore sur ces navires deux mille boucliers, une grande quantité de traits et de piques, avec des provisions très abondantes, afin qu'elles ne manquassent de rien pendant la traversée; car ils devaient, dans tout le cours de leur navigation, être à la merci des vents et des flots, parce qu'avertis que Philistus était à l'ancre, sur les côtes de l'Iapygie, pour les attaquer au passage, ils craignaient d'approcher de la terre. Après douze jours de navigation par un vent doux et frais, ils se trouvèrent le treizième au cap de Pachyne (*), en Sicile. Là, le pilote leur conseilla de débarquer promptement, s'ils ne voulaient pas,

(*) Entre Cyrène et Tripoli, au sud-est de la Sicile.

en s'éloignant des côtes et abandonnant le cap, s'exposer à être violemment agités en pleine mer, durant plusieurs jours et plusieurs nuits, qu'il leur faudrait attendre le vent du midi, dans la saison de l'été où l'on était alors (*). Mais Dion, qui craignait de descendre à terre si près des ennemis, et qui préférait d'aborder plus loin, doubla le cap de Pachyne. A l'instant le vent du nord se déchaînant avec violence sur la mer, souleva les flots et éloigna les vaisseaux de la Sicile : c'était le lever de l'Arcture. Les éclairs et les tonnerres, accompagnés de torrens de pluie, excitèrent une si furieuse tempête, que les matelots effrayés ne reconnaissaient plus leur route. Bientôt ils s'aperçurent que les vaisseaux, poussés par les vagues, étaient portés vers l'Afrique contre l'île de Cercine (**), à l'endroit où la côte, hérissée de rochers, les menaçait du plus grand danger. Déjà ils touchaient au moment d'être jetés et brisés contre ces rochers, lorsque les matelots, faisant, avec leurs perches, les plus grands efforts, parvinrent, non sans peine, à s'éloigner de la côte. Enfin la tempête s'apaisa, et ils rencontrèrent un petit bâtiment qui leur apprit

(*) Parce que les vents étésiens soufflaient pendant quarante-cinq ou cinquante jours.

(**) Située à l'entrée de la petite Syrte.

qu'ils étaient aux têtes de la grande Syrte (*). Le calme qui survint, et pendant lequel ils voguaient au hasard, augmentait leur découragement, lorsqu'ils sentirent de la côte quelques légers souffles du vent du midi; changement auquel ils s'attendaient si peu, qu'ils avaient peine à le croire. Ce vent ayant pris peu à peu de la force, ils déployèrent toutes leurs voiles; et après avoir adressé leurs prières aux dieux, ils gagnèrent la haute mer, et, s'éloignant des côtes d'Afrique, cinglèrent vers la Sicile.

XXVIII. Une navigation rapide de quatre jours les conduisit dans le port de Minoa (**), petite ville de Sicile, de la dépendance des Carthaginois. Le commandant de la place, nommé Synalus, Carthaginois de nation, hôte et ami de Dion, était alors dans la ville; et comme il ignorait que ce fût la flotte de Dion, il voulut s'opposer à la descente des soldats; ils l'exécutèrent pourtant les armes à la main, mais sans tuer personne: car Dion le leur avait défendu, par égard pour ses liaisons avec le

(*) Il y en avait deux, la grande et la petite; c'étaient des bas-fonds pleins de sable que les flots y déposaient, et d'où les vaisseaux, une fois qu'ils étaient engagés, ne pouvaient presque plus se retirer.

(**) Ville sur la côte méridionale de Sicile, entre Agrigente et le promontoire de Lilybée.

commandant. Ils mirent aisément en fuite les troupes de Synalus, et entrèrent avec elles dans la ville, dont ils se rendirent les maîtres. Mais après que les deux commandans se furent reconnus et salués, Dion rendit la ville à Sylanus, sans y avoir causé aucun dommage; Synalus nourrit les soldats de Dion, et lui donna tous les secours dont il put avoir besoin. Mais rien ne l'encouragea plus, lui et ses troupes, que l'événement heureux de l'absence de Denys : il s'était embarqué peu de jours auparavant avec quatre-vingts vaisseaux, et avait fait voile pour l'Italie. Aussi, quoique Dion exhortât ses soldats à se refaire des maux qu'ils avaient soufferts dans une si longue et si pénible navigation, ils s'y refusèrent; et voulant saisir une occasion si favorable, ils pressèrent Dion de les mener à Syracuse.

XXIX. Laissant donc à Minoa les armes qu'il avait de trop, avec tous ses bagages, qu'il pria Synalus de lui renvoyer quand il en serait temps, Dion marcha droit à Syracuse. En chemin, deux cents chevaux d'Agrigente, du quartier d'Ecnomus (*), vinrent les premiers le join-

(*) Ecnomus était, à ce qu'il paraît, un quartier d'Agrigente, ville considérable de Sicile, dont on trouve une description détaillée dans Polybe; elle était située sur le bord

dre, et furent bientôt suivis de ceux de Géla. Le bruit de sa marche étant porté rapidement à Syracuse, Timocrate, celui qui avait épousé la femme de Dion, sœur de Denys, et que le tyran avait mis à la tête des partisans qui lui restaient dans la ville, envoya en toute diligence un courrier en Italie, avec des lettres qui apprenaient à Denys l'arrivée de Dion. Pour lui, il s'occupa de prévenir les troubles et les mouvemens qui pouvaient naître de la disposition à la révolte où étaient tous les esprits; disposition que la crainte seule et la défiance les empêchaient de manifester. Il arriva au courrier envoyé à Denys par Timocrate un accident bien extraordinaire. Après être abordé en Italie et avoir traversé la ville de Rhége, il hâtait sa marche vers Caulonie (*), où était le tyran, lorsqu'il rencontra un homme de sa connaissance qui portait une victime qu'on venait d'immoler; il en reçut de lui une portion, et poursuivit sa route. Après avoir marché une partie de la nuit, la fatigue l'obligea de s'arrêter pour prendre quelque repos; il se coucha

du fleuve Hypsas, entre le cap de Pachyne et celui de Lilybée. Géla était dans son voisinage.

(*) Caulonie se nommait autrefois Alounie, et tirait son nom d'Aulon, vallon de la Calabre, célèbre par son vignoble.

dans un bois qui touchait au chemin ; un loup, attiré par l'odeur, vint enlever les chairs de la victime que le courrier avait attachée avec la valise où étaient les lettres. Cet homme, à son réveil, ne trouvant plus sa valise, et l'ayant cherchée inutilement dans les environs, n'osa pas se présenter devant le tyran sans les lettres; il s'enfuit et ne reparut plus; en sorte que Denys n'apprit que par d'autres et, beaucoup plus tard, la guerre qui se faisait en Sicile.

XXX. Dion fut joint dans sa marche par les habitans de Camarine (*), et par un grand nombre de Syracusains répandus dans les campagnes, et qui s'étaient révoltés contre le tyran. Les Léontins et les Campaniens gardaient, avec Timocrate, le quartier de Syracuse appelé l'Épipole; Dion leur ayant fait donner le faux avis qu'il allait commencer la guerre par le siége de leurs villes, ils abandonnèrent Timocrate pour aller défendre leurs concitoyens. Sur la nouvelle qu'en eut Dion, qui campait alors auprès de Macres (**), il fit partir ses troupes la nuit même, et arriva aux bords du fleuve Anapus,

(*) Ville sur la côte méridionale de Sicile.

(**) Ce nom est inconnu: c'est Acres qu'il faut lire; c'était une ville, entre le promontoire Pachyne et Syracuse; elle avait été bâtie par les Syracusains, soixante-dix ans après Syracuse.

qui n'est qu'à dix stades (*) de la ville. Il s'y arrêta, fit un sacrifice sur le rivage, et adressa ses prières au soleil levant. Les devins lui promirent la victoire de la part des dieux ; et ceux qui étaient présens, voyant Dion avec la couronne de fleurs qu'il avait mise pour le sacrifice, se couronnèrent tous, par un mouvement unanime et spontané. Ils n'étaient pas moins de cinq mille hommes, qu'il avait recueillis dans sa marche ; ils avaient, à la vérité, de mauvaises armes, s'en étant fait de tout ce qui leur était tombé sous la main; mais ils suppléaient par leur courage à ce qui leur manquait à cet égard. Aussi Dion n'eut pas plus tôt donné l'ordre de partir, qu'ils coururent, transportés de joie, en poussant de grands cris et s'animant les uns les autres à secouer le joug de la tyrannie.

XXXI. Les plus honnêtes et les plus considérables d'entre les Syracusains qui étaient restés dans la ville ayant pris des robes blanches, allèrent au devant d'eux aux portes de Syracuse, et le peuple courut se jeter sur les amis du tyran. Il enleva d'abord les Prosagogides, gens détestables, ennemis des dieux et des hommes, qui, se répandant chaque jour dans la ville et se

(*) Une demi-lieue.

mêlant parmi les Syracusains, recherchaient tout avec curiosité, et allaient rapporter au tyran ce qu'on avait dit et ce qu'on avait pensé; il furent les premiers punis par le peuple, qui les assomma sur-le-champ. Timocrate n'ayant pas eu le temps de s'enfermer dans la citadelle avec la garnison, prend un cheval, sort de la ville, et, dans sa fuite, sème partout le trouble et l'effroi, en exagérant à dessein les forces de Dion, pour ne pas paraître avoir abandonné la ville sur de légers motifs de crainte. Dans ce moment Dion parut à la vue des Syracusains; il marchait à la tête de ses troupes, couvert d'armes brillantes, ayant à ses côtés Mégaclès son frère et l'Athénien Callippus, tous deux couronnés de fleurs, et suivis de cent soldats étrangers qui lui servaient de gardes; les autres marchaient en ordre de bataille sous la conduite de leurs capitaines. Les Syracusains, ravis de les voir, les reçurent comme une pompe sacrée, digne du regard des dieux, et qui leur ramenait, après quarante-huit ans, la liberté et la démocratie, exilées de leur ville.

XXXII. Quand Dion fut entré dans la ville par les portes Ménitides, il fit apaiser le tumulte à son de trompe, et publier par un héraut que Dion et Mégaclès, qui étaient venus pour abolir la tyrannie, affranchissaient les Sy-

racusains et les autres peuples de Sicile du joug du tyran. Comme il voulait haranguer la multitude, il monta le long de l'Achradine, et trouva que les Syracusains avaient dressé partout, des deux côtés de la rue, des tables chargées de coupes, et préparé des victimes. A mesure qu'il passait devant eux, ils jetaient sur lui des fleurs et des fruits, et lui adressaient leurs prières comme à un dieu. Au-dessous de la citadelle et du lieu appelé Pentapyle (*), était une horloge solaire fort élevée et très découverte que Denys avait fait bâtir; ce fut là que Dion se plaça pour parler au peuple, et l'exhorter à défendre sa liberté. Les Syracusains, charmés de l'entendre, et jaloux de lui témoigner leur reconnaissance, le nommèrent lui et son frère capitaines généraux, avec un pouvoir absolu; mais, de leur consentement, ou même à leur prière, ils leur donnèrent pour collègues vingt de leurs concitoyens, dont dix étaient du nombre de ceux qui, bannis par le tyran, étaient revenus avec Dion. Les devins regardèrent comme un présage heureux que Dion, en haranguant le peuple, eût sous ses pieds le bâtiment que Denys avait élevé avec une magnificence affectée; mais comme c'était

(*) Les cinq portes.

une horloge solaire, et qu'il y avait été nommé général, ils craignirent qu'il n'éprouvât dans son entreprise quelque revers de fortune. Dion se rendit ensuite maître de l'Épipole, délivra tous les prisonniers qui y étaient détenus, et l'environna de fortifications.

XXXIII. Sept jours après, Denys entra par mer dans la citadelle; et le même jour on apporta sur des chariots les armes que Dion avait laissées en dépôt à Synalus; il les distribua à ceux des Syracusains qui n'en avaient pas; ceux à qui il ne put en donner s'armèrent le mieux qu'il leur fut possible, et ils montrèrent tous la plus grande ardeur. Denys envoya d'abord en particulier des ambassadeurs à Dion, afin de le sonder; mais Dion lui ayant répondu qu'il devait s'adresser aux Syracusains, devenus un peuple libre, le tyran leur fit porter, par ces mêmes ambassadeurs, les propositions les plus favorables : il leur promettait une diminution considérable d'impôts, et une exemption de service, excepté dans les guerres qu'ils auraient eux-mêmes approuvées. Les Syracusains reçurent avec dérision ces promesses; et Dion répondit aux ambassadeurs que Denys n'eût plus à traiter avec les Syracusains tant qu'il n'aurait pas abdiqué la tyrannie. « Cette « démarche faite, ajouta-t-il, je l'aiderai vo-

« lontiers, par égard pour notre ancienne liai-
« son, à lui faire accorder ce qui sera juste, et
« même à obtenir tous les avantages qui dé-
« pendront de moi. » Denys parut content de ces offres, et envoya de nouveaux ambassadeurs pour demander qu'il vînt dans la citadelle quelques Syracusains avec qui il traiterait des intérêts communs, et des sacrifices respectifs que chacun pourrait faire. On y envoya des députés dont Dion avait approuvé le choix. Aussitôt le bruit se répandit de la citadelle dans la ville que Denys allait déposer la tyrannie, moins par égard pour Dion, que pour l'amour de lui-même. Mais ce n'était de la part du tyran qu'une ruse et une feinte pour surprendre les Syracusains : car il retint prisonniers les députés ; et le lendemain, dès la pointe du jour, ayant fait boire avec excès ses soldats étrangers, il les envoya brusquement attaquer la muraille que les Syracusains avaient élevée autour de la citadelle.

XXXIV. Cette attaque imprévue, et l'audace de ces barbares, dont les uns abattaient avec un grand bruit la muraille, tandis que les autres tombaient rudement sur les Syracusains, effraya tellement ceux-ci, qu'il n'y en eut pas un qui osât résister, et que les troupes étrangères de Dion soutinrent seules le choc des en-

nemis. Elles n'eurent pas plus tôt entendu le tumulte, qu'elles volèrent au secours des Syracusains, sans trop savoir d'abord ce qu'elles devaient faire, parce qu'elles n'entendaient pas les ordres qu'on leur donnait, troublées par les cris des Syracusains, qui, en fuyant, se jetaient au milieu d'elles et y portaient le désordre. Dion, enfin, voyant qu'il était impossible de se faire entendre, leur montre d'action ce qu'il faut faire : il fond le premier sur les barbares; et comme il n'était pas moins connu des ennemis que de ses amis mêmes, il attire autour de lui le combat le plus vif et le plus terrible. Les soldats de Denys le chargent tous avec des cris effroyables; et quoique appesanti par l'âge il fût moins propre à des combats si vigoureux, il y supplée par sa force et son courage, soutient l'assaut de ceux qui fondent sur lui, et en taille plusieurs en pièces. Mais enfin il est blessé à la main d'un coup de pique; sa cuirasse résiste à peine à la multitude de traits et de coups de pique qu'il reçoit à travers son bouclier; frappé sans relâche par les javelines qui se brisent contre lui, il est renversé par terre. Ses soldats l'enlèvent aussitôt, et il leur laisse Timonide pour les commander; mais montant tout de suite à cheval, il court par toute la ville, arrête les

fuyards ; et prenant avec lui les soldats étrangers qui gardaient l'Achradine, il mène ces troupes fraîches et pleines d'ardeur contre les barbares, qu'elles trouvent fatigués et rebutés de l'essai qu'ils viennent de faire. Ils avaient espéré qu'au premier assaut ils emporteraient la ville d'emblée ; et voyant, contre leur attente, qu'ils avaient affaire à des hommes aguerris et pleins de vigueur, ils commencèrent à reculer vers la citadelle. Dès que les Grecs les voient plier, ils tombent sur eux avec plus de roideur, et les ayant bientôt mis en fuite, ils les obligent de se renfermer dans leurs murailles. Les barbares ne tuèrent à Dion que soixante-quatorze hommes, et ils perdirent un grand nombre des leurs.

XXXV. Les Syracusains, pour récompenser les troupes d'une victoire si brillante, leur distribuèrent cent mines (*) par tête ; et les soldats donnèrent à Dion une couronne d'or. Cependant il vint de la part de Denys des hérauts apporter à Dion des lettres des femmes du palais. Il y en avait une avec cette adresse, A mon père ; on la crut d'Hipparinus, car c'était le nom du fils de Dion, quoique l'historien Timée prétende qu'il s'appelait Arétéus, du nom

(*) 9,000 liv.

d'Arété sa mère; mais sur cela il faut, ce me semble, en croire plutôt Timonide, l'ami et le compagnon d'armes de Dion. Les autres lettres furent lues en présence des Syracusains; elles ne contenaient que des prières et des supplications de la part des femmes. Quand on en vint à celle qu'on croyait d'Hipparinus, les Syracusains ne voulaient pas qu'elle fût décachetée et lue publiquement; mais Dion s'obstina à l'ouvrir; elle était de Denys; et quoique adressée à Dion, elle était réellement écrite pour les Syracusains. Sous la forme de prière et d'apologie, elle n'était au fond qu'une calomnie adroitement dirigée contre Dion : il lui rappelait avec quel zèle il avait contribué autrefois à l'établissement de la tyrannie; il y joignait des menaces terribles contre les personnes qui lui étaient les plus chères : sa sœur, sa femme et son fils, et la terminait par des supplications et des gémissemens sur son sort. Mais rien n'offensa tant Dion que la prière qu'il lui faisait de ne pas abolir la tyrannie, et de la garder pour lui; de ne pas rendre la liberté à des hommes qui le haïssaient et qui conservaient du ressentiment des maux qu'il leur avait faits; de les tenir au contraire dans sa dépendance, afin de ménager à ses amis et à ses proches une entière sûreté.

XXXVI. La lecture publique de cette lettre, au lieu de faire admirer aux Syracusains, comme ils le devaient, la fermeté et la grandeur d'âme de Dion, qui sacrifiait à la justice et à l'honnêteté les liens les plus forts de la nature et du sang, leur inspira des soupçons et des craintes; ils en prirent occasion de le croire dans la nécessité de ménager le tyran; et ils jetèrent les yeux sur d'autres chefs pour les mettre à leur tête. La nouvelle du retour d'Héraclide les fortifia dans cette pensée. Héraclide était un des bannis de Sicile; il avait du talent pour la guerre, et s'était fait connaître dans les armées par les emplois qu'il y avait eus sous les tyrans; mais c'était un esprit mobile, léger en tout, et sur la stabilité duquel on pouvait encore moins compter, lorsqu'il s'agissait de prééminence et d'honneurs. Un différend qu'il avait eu dans le Péloponnèse avec Dion lui fit prendre le parti d'aller avec une flotte particulière contre le tyran; et en arrivant à Syracuse avec sept galères et trois autres vaisseaux, il trouva Denys assiégé pour la seconde fois dans la citadelle, et les Syracusains pleins de confiance. Son premier soin fut de s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple, et il avait naturellement ce qu'il fallait pour attirer, pour exciter une populace qui veut toujours être flattée. Il gagna donc facilement à son

parti la multitude, à qui la gravité de Dion commençait à déplaire : elle la regardait comme inconciliable avec l'esprit de gouvernement ; et, dans cette disposition d'audace et de licence où la victoire l'avait mise, elle voulait être conduite d'une manière démocratique, avant d'être un peuple libre.

XXXVII. Ayant donc convoqué une assemblée de leur propre autorité, ils nommèrent Héraclide amiral. Dion, s'étant rendu à l'assemblée, se plaignit du commandement qu'on venait de donner à Héraclide, et déclara que c'était lui ôter le pouvoir qu'ils lui avait confié : qu'il n'était plus général en chef si un autre que lui commandait sur mer. Ces représentations forcèrent les Syracusains, quoique à regret, de dépouiller Héraclide de la charge dont ils venaient de le revêtir. Dion, après avoir reçu cette satisfaction, mande chez lui Héraclide, lui fait quelques légers reproches sur le tort qu'il avait eu de vouloir, contre la bienséance et l'utilité publique, rivaliser avec lui d'honneur, dans une conjoncture difficile, où la moindre division pouvait tout perdre. Il convoque ensuite lui-même une nouvelle assemblée, nomme Héraclide amiral, et conseille au peuple de lui donner des gardes, comme il en avait lui-même. Héraclide, dans tout ce qu'il

disait, dans tout ce qu'il faisait publiquement, s'étudiait à plaire à Dion : il avouait les obligations qu'il lui avait, l'accompagnait partout avec l'air le plus soumis, et exécutait ponctuellement ses ordres ; mais en secret il travaillait à corrompre la multitude, à soulever ceux qui désiraient des nouveautés ; et par ses intrigues il suscita tant de troubles, qu'il mit Dion dans le plus grand embarras. Celui-ci proposait-il de laisser sortir Denys de la citadelle par un traité? on l'accusait de vouloir épargner le tyran et de chercher à le sauver. Voulait-il, pour ne pas indisposer le peuple, continuer le siége? on lui imputait de prolonger à dessein la guerre, afin de faire durer son commandement et de tenir ses concitoyens sous sa dépendance.

XXXVIII. Il y avait à Syracuse un homme nommé Sosis, fort connu par son audace et par sa méchanceté, et qui regardait comme la perfection de la liberté de ne mettre aucune borne à sa licence. Il ne cessait de tendre des piéges à Dion. Un jour, s'étant levé en pleine assemblée, il fit les reproches les plus outrageans aux Syracusains, de ce qu'ils ne voyaient pas qu'en se délivrant d'une tyrannie manquée par l'ivresse et l'emportement ils s'étaient donné un maître vigilant et sobre. Après cette déclara-

tion publique de sa haine contre Dion, il sortit de l'assemblée; et le lendemain on le vit courir dans la ville, la tête et le visage pleins de sang, et paraissant fuir des gens qui le poursuivaient. Il se précipite dans cet état au milieu du peuple assemblé sur la place, dit que les soldats étrangers de Dion ont voulu le tuer, et montre une blessure qu'il avait à la tête. Il excite par ses plaintes l'indignation de bien des gens, qui, s'élevant contre Dion, l'accusent de tyrannie et de cruauté, et lui reprochent d'ôter aux citoyens la liberté de parler, en leur faisant craindre les plus grands dangers et la mort même.

XXXIX. Malgré le tumulte et les mouvemens séditieux qui agitaient cette assemblée, Dion s'y rendit pour se justifier; il fit connaître que Sosis était frère d'un des gardes de Denys, et que c'était à l'instigation de son frère qu'il avait cherché à exciter le trouble et la sédition dans Syracuse, parce que le tyran ne voyait de salut pour lui que dans les dissensions et les défiances réciproques des habitans. D'un autre côté, les chirurgiens qui visitèrent la plaie de Sosis reconnurent qu'elle n'avait qu'effleuré la tête, et ne pouvait être l'effet d'un coup violent : car les blessures faites avec l'épée sont plus profondes dans le milieu : celle de Sosis,

légère dans toute sa longueur, avait d'ailleurs plusieurs têtes, parce qu'elle avait été faite à plusieurs reprises, la douleur l'ayant forcé de s'arrêter et de recommencer ensuite. Il vint en même temps des personnes connues qui apportèrent un rasoir à l'assemblée, et déclarèrent qu'ils avaient rencontré, dans la rue, Sosis tout ensanglanté, et criant qu'il fuyait les soldats étrangers de Dion qui venaient de le blesser; qu'ils s'étaient mis aussitôt à la poursuite de ces soldats, mais qu'ils n'avaient vu personne; et que près de là ils avaient trouvé ce rasoir sous une roche creuse d'où ils avaient vu sortir Sosis. Son affaire allait déjà fort mal, lorsque ses propres domestiques vinrent fournir de nouvelles preuves, en déposant que Sosis était sorti seul de sa maison, avant le jour, avec ce rasoir dans sa main. Tous les calomniateurs de Dion se retirèrent alors de l'assemblée; et le peuple, ayant condamné Sosis à mort, se réconcilia avec Dion. Cependant les soldats étrangers lui furent toujours suspects, surtout depuis que la plupart des combats contre le tyran se donnaient sur mer.

XL. Mais après que Philistus fut arrivé de l'Iapygie avec plusieurs galères qu'il amenait à Denys, les Syracusains, voyant que ces troupes étrangères n'étaient propres qu'à des

combats de terre, et qu'elles devenaient inutiles pour cette guerre, crurent qu'elles allaient être sous la dépendance de leurs soldats qui combattaient sur mer, et que leurs vaisseaux rendaient les plus forts. La victoire navale qu'ils remportèrent sur Philistus ayant encore augmenté leur fierté, ils se montrèrent cruels et barbares envers cet ennemi. Ephore, il est vrai, dit que Philistus, lorsqu'il vit sa galère prise, se donna lui-même la mort ; mais Timonide, qui depuis le commencement de cette guerre combattit toujours auprès de Dion, raconte, dans une lettre au philosophe Speusippe, que la galère de Philistus ayant échoué contre terre, il fut pris en vie par les Syracusains, qui d'abord lui ôtèrent sa cuirasse, le dépouillèrent de tous ses vêtemens, et, sans respect pour sa vieillesse, lui firent mille outrages. Ils finirent par lui couper la tête et livrèrent son corps à leurs enfans, qu'ils obligèrent de le traîner le long de l'Achradine, et d'aller ensuite le jeter dans les carrières. Timée, ajoutant encore à l'indignité de ce traitement, dit que ces enfans ayant pris le cadavre par la jambe boiteuse, le traînèrent dans toutes les rues de la ville, pendant que les Syracusains en faisaient mille plaisanteries, et s'amusaient de voir traîner ainsi par sa jambe

celui qui avait dit que Denys aurait tort de prendre un cheval léger à la course pour s'enfuir de la tyrannie, et qu'il devait s'en laisser tirer par la jambe plutôt que de la quitter volontairement. Cependant Philistus rapporte ce mot comme dit à Denys par un autre que lui.

XLI. Mais Timée, se faisant un prétexte, d'ailleurs assez fondé, du zèle et de la fidélité de Philistus pour maintenir la tyrannie, a rempli son histoire d'imputations calomnieuses contre lui. Ceux qui eurent à souffrir des injustices du tyran peuvent être excusables d'avoir assouvi leur colère sur un cadavre insensible; mais que, dans un temps si éloigné, des historiens à qui Philistus n'a fait aucun tort, et qui au contraire ont profité de ses écrits, se permettent de lui reprocher, avec une raillerie insultante, des malheurs dans lesquels la fortune peut précipiter les hommes même les plus vertueux, c'est une injustice dont le soin de leur réputation aurait dû seul les garantir. Éphore ne montre pas plus de sagesse dans les louanges qu'il donne à Philistus : quelque talent qu'ait cet historien pour colorer de prétextes spécieux les actions les plus injustes, pour donner à des mœurs dépravées des motifs raisonnables, pour trouver des discours capables d'en imposer, il ne pourra

jamais détruire l'idée qu'on a que Philistus fut le plus grand partisan de la tyrannie, l'admirateur le plus passionné du faste, de la puissance, des richesses et des alliances des tyrans. Celui donc qui s'abstient et de louer les actions pe Philistus, et de lui reprocher ses malheurs, est un historien fidèle et impartial.

XLII. Après la mort de Philistus, Denys envoya dire à Dion qu'il lui abandonnerait la citadelle, et lui livrerait les armes et les troupes qu'il avait à sa solde, avec l'argent nécessaire pour les entretenir pendant cinq mois, si, par un traité, on voulait lui permettre d'aller vivre en Italie des revenus d'une contrée du territoire de Syracuse, appelée Gyate, pays riche et fertile qui s'étendait depuis la mer jusqu'au milieu des terres. Dion ne reçut pas ces propositions, et le renvoya aux Syracusains, qui, espérant prendre Denys en vie, chassèrent ses ambassadeurs. Le tyran alors remit la citadelle à l'aîné de ses fils, Apollocrate; et lui-même, profitant d'un vent favorable, embarqua sur ses vaisseaux les personnes qui lui étaient les plus chères, avec ce qu'il avait de plus précieux, et mit à la voile sans être aperçu par Héraclide. Cet amiral voyant que ses concitoyens mécontens l'accablaient de reproches, leur détache un démagogue nommé Hippon, qui

appelle le peuple au partage des terres, en disant que l'égalité des biens est la base de la liberté, comme la pauvreté est la source de la servitude. Héraclide, en appuyant les discours d'Hippon, et excitant contre Dion qui les combattait des mouvemens séditieux, persuada aux Syracusains de décréter ce partage, de supprimer la paie des soldats étrangers, et de nommer d'autres généraux, afin de se délivrer de l'austérité de Dion. Les Syracusains, croyant pouvoir se délivrer en un instant de la tyrannie, cette longue et funeste maladie, et se gouverner, avant le temps, comme un peuple libre, prirent les plus fausses mesures, et conçurent de l'aversion pour Dion, qui, comme un habile médecin, voulait les assujettir encore à un régime exact et sage.

XLIII. Lorsqu'ils furent assemblés pour élire de nouveaux magistrats (on était alors au milieu de l'été), il survint tout à coup des tonnerres affreux et des signes effrayans qui durèrent quinze jours sans interruption, et qui, frappant le peuple d'une terreur religieuse, l'empêchèrent de procéder à ces élections. Quand le calme parut rétabli, les orateurs assemblèrent de nouveau le peuple; et pendant qu'ils nommaient leurs magistrats, un bœuf qui traînait un chariot, et pour qui le bruit

de la foule n'était pas nouveau, s'étant ce jour-là irrité contre son conducteur, secoua le joug, et courut au théâtre, où il écarta le peuple, qui prit la fuite dans le plus grand désordre. Du théâtre l'animal se jeta dans le quartier de la ville qui fut depuis occupé par les ennemis, bondissant et renversant tout ce qui se trouvait sur son passage. Les Syracusains, ne tenant aucun compte de cet accident, nommèrent vingt-cinq magistrats, du nombre desquels fut Héraclide. Ils firent ensuite proposer secrètement aux soldats étrangers d'abandonner Dion et de s'attacher à eux, en leur promettant de leur donner tous les droits de citoyen ; mais ils rejetèrent leurs offres, et gardèrent à Dion la fidélité et l'affection la plus entière. Ils le prirent au milieu d'eux, et lui faisant un rempart de leurs corps et de leurs armes, ils le conduisirent ainsi hors de la ville, sans faire du mal à personne, mais reprochant à tous ceux qu'ils rencontraient leur perfidie et leur ingratitude. Les Syracusains, méprisant leur petit nombre, et prenant pour crainte leur réserve à ne pas les attaquer, se fiant d'ailleurs sur leur propre multitude, coururent sur eux, ne doutant pas qu'il ne leur fût aisé de les défaire dans la ville et de les massacrer tous.

XLIV. Dion, réduit à la nécessité que lui

imposait la fortune, ou de combattre contre ses concitoyens, ou de mourir avec ses soldats, tendait les mains aux Syracusains, et les conjurait de la manière la plus pressante de se retirer, en leur montrant la citadelle pleine d'ennemis qui, placés sur les murailles, considéraient avec joie tout ce qui se passait. Mais quand il vit que rien ne pouvait arrêter la fougue impétueuse du peuple, et que la ville, semblable à un vaisseau battu de la tempête, était livrée au souffle orageux de ses orateurs, il défendit à ses soldats de charger les Syracusains; ils se bornèrent donc à jeter de grands cris, et à faire retentir leurs armes, comme s'ils allaient fondre sur eux. Les Syracusains en furent si effrayés qu'il n'y en eut pas un seul qui osât tenir ferme, et qu'ils se dispersèrent dans toutes les rues, quoique personne ne les poursuivît : car Dion ne les vit pas plus tôt prendre la fuite, qu'il fit avancer ses soldats pour aller au pays des Léontins. Les chefs des Syracusains, devenus l'objet des railleries de toutes les femmes, et voulant se laver d'une fuite si honteuse, armèrent de nouveau leurs troupes et se mirent à la poursuite de Dion. Ils l'atteignirent au passage d'une rivière, et commencèrent à le harceler avec leur cavalerie; mais lorsqu'ils virent qu'au lieu de sup-

porter comme auparavant leurs insultes avec une douceur paternelle il n'écoutait plus que sa colère, et que, faisant tourner tête à ses soldats, il les mettait en bataille, ils prirent la fuite avec plus de honte encore que la première fois, et regagnèrent promptement Syracuse, après avoir perdu quelques-uns des leurs.

XLV. Les Léontins comblèrent Dion d'honneurs, prirent ses troupes à leur solde, et leur donnèrent le droit de bourgeoisie. Ils envoyèrent à Syracuse des ambassadeurs chargés de demander justice pour ces étrangers, et les Syracusains députèrent de leur côté vers les Léontins, pour accuser Dion. Tous les alliés s'assemblèrent dans la ville de Léontium ; et après avoir entendu les deux partis, ils donnèrent le tort aux Syracusains, qui, devenus fiers et insolens, parce qu'ils n'obéissaient plus à personne, et que leurs commandans eux-mêmes étaient leurs esclaves, refusèrent de s'en tenir au jugement des alliés. Cependant des galères envoyées par Denys sous les ordres de Nypsius de Naples, pour porter du blé et de l'argent aux assiégés, arrivèrent à Syracuse. Dans le combat naval qui eut lieu à cette occasion, la victoire resta aux Syracusains, qui prirent quatre galères ennemies. L'ivresse de ce succès et l'anarchie dans laquelle ils vivaient leur

inspirèrent tant de joie, qu'ils se livrèrent aux festins les plus licencieux, aux réjouissances les plus folles, et que, négligeant toutes les précautions de sûreté, au moment où ils se croyaient déjà maîtres de la citadelle, ils perdirent la ville.

XLVI. Nypsius voyant que tous les quartiers de Syracuse étaient atteints de la même folie; que le peuple, depuis le matin jusque fort avant dans la nuit, n'avait fait que boire et danser au son de la flûte; que les magistrats eux-mêmes, partageant les plaisirs de ces assemblées tumultueuses, n'osaient donner aucun ordre à des hommes plongés dans l'ivresse, et ne pouvaient s'en faire obéir; Nypsius, dis-je, saisit habilement l'occasion, et faisant donner l'assaut à la muraille qui enfermait la citadelle, il s'en rendit maître, en abattit une partie, et lâcha les barbares dans la ville, avec ordre de traiter à leur gré, et comme ils le pourraient, tous ceux qui leur tomberaient sous la main. Les Syracusains ne tardèrent pas à sentir leur danger; mais la frayeur où ils étaient les empêcha de remédier promptement au mal. La ville était véritablement au pillage; on massacrait les habitans, on détruisait les murailles, on emmenait dans la citadelle les femmes et les enfans sans être touché de leurs gémissemens et de leurs

cris. Les magistrats ne pouvaient faire agir les Syracusains contre les ennemis qui, partout, étaient confondus avec eux; et ils désespéraient de rétablir l'ordre dans le ville. Déjà le quartier de l'Achradine était menacé; et dans une situation si critique, tout le monde pensait au seul homme en qui la ville pût mettre sa dernière espérance; mais personne n'osait le nommer: tant on avait honte de l'excès d'ingratitude et de démence auquel on s'était porté envers Dion. Enfin l'extrême nécessité où ils se trouvaient leur en faisant une loi, il s'éleva du côté des alliés et de la cavalerie une voix qui demanda le rappel de Dion et des troupes du Péloponnèse qui étaient chez les Léontins.

XLVII. Dès que cette parole qu'on avait eu enfin le courage de prononcer, eut été entendue, ce ne fut, de la part des Syracusains, qu'un cri unanime accompagné de larmes de joie; ils suppliaient les dieux de le leur renvoyer: ils témoignaient le plus grand désir de le revoir; ils se rappelaient son courage et son ardeur au milieu des périls où son intrépidité les rendait eux-mêmes intrépides, et leur faisait affronter l'ennemi sans aucune crainte. Ils lui députèrent donc sur-le-champ deux alliés, Archonides et Télésidès, et cinq cavaliers, au nombre desquels était Hellanicus. Ces députés, courant à toute

bride, arrivent chez les Léontins avant la nuit; *ils* ont à peine mis pied à terre, que, se jetant aux genoux de Dion, et fondant en larmes, ils lui exposent le danger où se trouve Syracuse. Déjà quelques Léontins et plusieurs d'entre les soldats du Péloponnèse, se doutant, à l'empressement de ces députés et à leur humble posture, qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire, s'étaient rassemblés autour de Dion. Il mène aussitôt les députés à l'assemblée, où tout le peuple se rend avec ardeur; là, Archonides et Hellanicus exposent rapidement la grandeur de leurs maux, et conjurent les soldats étrangers de venir au secours de Syracuse, et d'oublier les injures dont le peuple de cette ville était plus rigoureusement puni que ne l'auraient désiré ceux même qu'il avait le plus maltraités.

XLVIII. Dès qu'ils eurent fini de parler, et qu'un silence profond régna dans tout le théâtre, Dion se leva; mais à peine il eut pris la parole, que les larmes qu'il répandit en abondance lui étouffèrent la voix. Les soldats étrangers, touchés de sa douleur, l'exhortèrent à la confiance. Enfin il se remit, et reprenant son discours: « Péloponnésiens, leur dit-il, et vous « nos alliés, je vous ai rassemblés ici afin que « vous délibériez sur ce qui vous concerne per« sonnellement : car il me serait honteux de

« penser à moi quand Syracuse est au moment « de périr. Si je ne puis la sauver, j'irai du moins « me jeter au milieu des feux qui la consume- « ront, et m'ensevelir sous ses ruines. Pour vous, « si vous daignez encore nous secourir, nous « les plus imprudens et les plus malheureux des « hommes, venez relever une ville qui est votre « ouvrage. Que si les sujets de plainte que vous « ont donnés les Syracusains vous portent à les « abandonner, je prie les dieux de vous récom- « penser dignement de la vertu et du zèle que vous « m'avez précédemment témoignés. Souvenez- « vous de Dion, qui ne vous a pas abandonnés « quand ses concitoyens ont été injustes envers « vous, et qui n'abandonne pas ses concitoyens « quand ils sont dans l'infortune. » Il parlait encore, lorsque les troupes étrangères s'étant levées poussent de grand cris, et le pressent de les mener à l'instant même au secours des Syracusains. Les députés, pleins de reconnaissance, les serrent dans leurs bras, et leur souhaitent, ainsi qu'à Dion, tous les biens que les dieux peuvent accorder aux hommes. Quand le bruit eut cessé, Dion dit à ses soldats d'aller se préparer pour le départ, et, après qu'ils auraient pris leur repas, de revenir avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il voulait partir

la nuit même pour aller au secours des Syracusains.

XLIX. Cependant à Syracuse les généraux de Denys, après avoir fait pendant tout le jour le plus de mal qu'ils avaient pu, se retirèrent dans la citadelle à l'entrée de la nuit avec perte de quelques-uns des leurs. Alors les orateurs des Syracusains reprenant confiance, dans l'espoir que les ennemis, contens des maux qu'ils leur avaient causés, se tiendraient, tranquilles conseillèrent aux habitans de ne plus penser à Dion, ou s'il venait à leur secours avec ses troupes, de ne pas le recevoir, et de ne pas céder en courage à ces étrangers, comme s'ils étaient plus braves que les Syracusains; mais de ne devoir qu'à eux-mêmes le salut et la liberté de leur patrie. Les magistrats de Syracuse envoient donc de nouveaux députés à Dion, pour le détourner de venir, tandis que le corps de la cavalerie et les principaux habibitans en font partir d'autres pour presser sa marche. Ce fut un motif pour lui de la ralentir. La nuit était fort avancée lorsque les ennemis de Dion se saisirent des portes pour lui fermer l'entrée de la ville; mais Nypsius, faisant sortir de la ville les soldats en plus grand nombre et plus ardens que la veille, ils achevèrent de détruire la muraille qui les enfermait; de là se répandant de tous côtés dans la ville, ils la met-

tent au pillage; ils égorgent non seulement les hommes, mais les femmes et les enfans; peu s'arrêtent à piller, tous les autres ne s'occupent qu'à détruire: Denys, qui désespérait de son rétablissement, et qui avait voué aux Syracusains une haine implacable, voulait en quelque sorte ensevelir la tyrannie sous les ruines de Syracuse. Les soldats, pour prévenir le secours de Dion, eurent recours au moyen de destruction le plus rapide, celui du feu: ils brûlaient avec des torches et des flambeaux tout ce qui était à leur portée, et lançaient des traits enflammés sur les maisons éloignées. Les Syracusains qui fuyaient pour éviter les flammes étaient arrêtés et égorgés dans les rues; ceux qui se réfugiaient dans les maisons en étaient chassés par les flammes; plusieurs édifices embrasés tombaient sur les passans et les écrasaient.

L. Cet incendie, en ramenant tous les esprits à un même sentiment, ouvrit à Dion les portes de Syracuse. Dès qu'il avait su que les ennemis s'étaient renfermés dans la citadelle, il avait ralenti sa marche; mais le matin des cavaliers allèrent au devant de lui pour l'informer de la seconde irruption que les troupes de Denys avaient faite dans la ville; et, bientôt après, quelques-uns même de ceux qui lui étaient opposés vinrent le prier de hâter sa marche.

Comme le mal augmentait à chaque instant, Héraclide lui dépêcha d'abord son frère, et ensuite son oncle Théodote, pour le supplier d'accourir à leur secours, parce que personne n'était plus en état de tenir contre l'ennemi; qu'il était lui-même blessé, et la ville presque ruinée et réduite en cendres. Dion était à soixante stades (*) des portes de Syracuse, lorsqu'il reçut ces nouvelles; il apprit à ses soldats le danger extrême où était Syracuse; et après leur avoir donné ses ordres, il changea de pas, et les mena avec le plus de précipitation qu'il lui fut possible, pressé par les courriers qui venaient coup sur coup le prier d'avancer. Ses soldats montrèrent tant d'ardeur et firent une telle diligence, qu'il arriva très promptement aux portes, dans le quartier appelé Hécatompédon. Là il fit prendre les devants aux troupes légères, pour aller sur-le-champ attaquer l'ennemi, et rendre, par leur présence, le courage aux Syracusains. Il rangea lui-même en bataille son infanterie et ceux qui venaient par troupes se joindre à lui; il les divisa en petits corps séparés, auxquels il donna de la profondeur, et mit à leur tête différens chefs, afin qu'en attaquant les ennemis de plusieurs côtés à la

(*) Trois lieues.

fois ils leur inspirassent plus de terreur. Après avoir fait toutes ses dispositions et adressé sa prière aux dieux, il traverse la ville et marche à l'ennemi.

LI. Les Syracusains, en le voyant, jettent des cris de joie, et mêlent à leurs acclamations des prières et des encouragemens pour Dion, qu'ils appellent leur sauveur et leur dieu, en même temps qu'ils donnent aux soldats étrangers les noms de citoyens et de frères. Il n'y eut personne dans cette occasion qui s'aimât assez soi-même, ou qui fût assez attaché à la vie pour n'être pas moins inquiet du salut de tous les autres que de celui de Dion, qu'on voyait marcher à un si grand péril à travers le sang, le feu et les morts dont les rues étaient couvertes. Les ennemis de leur côté offraient l'aspect le plus redoutable; animés par la rage, ils étaient rangés en bataille le long du mur qu'ils avaient abattu, et dont les décombres rendaient l'abord pénible et difficile à forcer. Mais rien n'embarrassait et ne troublait plus la marche des troupes de Dion que le danger dont les feux les menaçaient : environnées de toutes parts des flammes qui dévoraient les maisons, obligées de marcher sur des ruines brûlantes, prêtes à tout moment d'être écrasées par la chute de toits ou de pans de muraille, il fallait que, sans rompre leurs rangs,

elles s'ouvrissent un chemin au travers d'un nuage de fumée et de poussière. Lorsqu'elles eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un petit nombre qui put en venir aux mains dans un terrain si inégal et si étroit; mais enfin les soldats de Dion, animés par les cris et par l'ardeur des Syracusains, forcèrent ceux de Nypsius, dont le plus grand nombre se sauva dans la citadelle, très voisine du lieu où l'on combattait; ceux qui restèrent dehors s'étant dispersés, furent poursuivis et taillés en pièces par les soldats étrangers. La circonstance ne permit pas de goûter sur-le-champ le fruit de la victoire, ni de se livrer à la joie et aux plaisirs que méritait un si grand exploit; tous les Syracusains ne songèrent qu'à aller au secours de leurs maisons; et ils eurent bien de la peine, en travaillant toute la nuit, à éteindre l'incendie.

LII. Dès que le jour eut paru, aucun des orateurs n'osa rester dans la ville; la conscience de leurs crimes leur fit prendre à tous la fuite. Héraclide et Théodote seuls vinrent se livrer eux-mêmes à Dion, en s'avouant coupables, et le priant d'être meilleur pour eux qu'ils ne l'avaient été pour lui. Ils ajoutèrent qu'il était digne de Dion, déjà si supérieur par toutes ses autres vertus au reste des hommes, de surpas-

ser, par son courage à triompher de son ressentiment, des ingrats forcés aujourd'hui de se reconnaître vaincus dans la vertu même qu'ils avaient osé lui disputer. Les amis de Dion, témoins de ces prières, conseillaient à Dion de ne pas épargner les hommes envieux et méchans, de livrer Héraclide aux soldats, et d'extirper du gouvernement cette adulation envers le peuple, maladie furieuse et non moins funeste que la tyrannie. Dion ayant pris la parole pour les adoucir : « Les autres capitaines, « leur dit-il, font leur principal exercice de la « guerre et des armes ; pour moi j'ai vécu long- « temps dans l'Académie pour apprendre à « dompter la colère, l'envie et l'opiniâtreté. « La preuve de cette victoire sur ses passions « n'est pas la douceur et la modération que « l'on montre envers ses amis et les personnes « vertueuses, c'est la clémence et l'humanité « qu'on exerce envers ceux qui nous ont fait « des injustices. Je me propose bien moins de « surpasser Héraclide en prudence et en auto- « rité qu'en douceur et en justice : c'est dans « ces vertus que consiste la véritable supério- « rité. Les exploits guerriers, lors même que « personne ne prétend nous en disputer la « gloire, sont au moins en partie revendiqués « par la fortune. Si Héraclide est un homme

« méchant, perfide et envieux, faut-il pour « cela que Dion altère sa vertu en se livrant à « la colère? Les lois, il est vrai, autorisent la « vengeance plutôt que l'injustice qui l'a pro- « voquée; mais le sentiment naturel nous ap- « prend qu'elles viennent l'une et l'autre de « la même faiblesse. La méchanceté humaine, « difficile sans doute à guérir, n'est pourtant « pas si sauvage et si brutale qu'elle ne cède « à des bienfaits souvent répétés. »

LIII. Dion, réglant sa conduite sur ces sages raisonnemens, mit Héraclide en liberté, et s'occupa tout de suite de relever la muraille dont il avait enfermé la citadelle; il ordonna à tous les Syracusains d'aller couper chacun un pieu, et de l'apporter. Dès que la nuit fut venue, et pendant que les Syracusains dormaient, il y fit travailler les soldats étrangers, et la citadelle se trouva environnée d'une bonne palissade avant que personne s'en fût aperçu. Lorsque, le lendemain matin, on vit avec quelle promptitude cet ouvrage avait été fait, les citoyens et les ennemis en furent également dans l'admiration. Le travail fini, il fit enterrer les morts d'entre les Syracusains, délivra les prisonniers qui n'étaient pas moins de deux mille, et convoqua l'assemblée du peuple. Héraclide s'étant avancé, proposa d'élire Dion généra-

lissime des troupes de terre et de mer. Tout ce qu'il y avait de meilleurs citoyens reçut avec empressement cette proposition, et demanda qu'elle fût sanctionnée par les suffrages du peuple; mais la tourbe des mariniers et des artisans ne pouvant souffrir de voir Héraclide dépouillé de la charge d'amiral, et persuadée que quelque peu estimable qu'il fût dans tout le reste il était au moins plus populaire que Dion et plus dépendant de la multitude, s'y opposa jusqu'à causer du tumulte. Dion céda sur ce point au désir de cette populace, et remit à Héraclide le commandement des forces maritimes; mais il lui déplut singulièrement, en empêchant le partage qu'elle voulait faire des terres et des maisons, et en annulant tout ce qui avait été décrété sur cet objet.

LIV. Ce fut pour Héraclide un nouveau prétexte d'intrigues. Il était alors à Messine, où il ne cessait de pratiquer les soldats et les matelots qui s'étaient embarqués avec lui; il les aigrissait contre Dion, qu'il accusait d'aspirer à la tyrannie, et pendant ce temps-là il traitait lui-même secrètement avec Denys, par l'entremise du Spartiate Pharax. Les principaux des Syracusains en ayant eu le soupçon, il s'excita dans le camp une sédition qui réduisit Syracuse à une si grande disette, que Dion, em-

barrassé sur le parti qu'il devait prendre, se voyait encore blâmé par tous ses amis d'avoir fortifié contre lui-même un homme aussi intraitable, aussi corrompu par l'ambition et par l'envie que l'était Héraclide. Pharax s'étant campé sous les murs de Néapolis, dans le territoire d'Agrigente, Dion marcha contre lui avec les Syracusains; et comme il attendait, pour le combattre, un moment plus favorable, Héraclide et ses matelots se récrièrent que Dion ne voulait pas terminer la guerre par un seul combat, mais la traîner en longueur pour faire durer son commandement. Il fut donc forcé de livrer la bataille et la perdit; la défaite, il est vrai, fut peu considérable, et vint surtout de la mutinerie des soldats. Dion se préparait à un second combat, et déjà il rangeait ses troupes en bataille, en les encourageant à bien faire, lorsqu'à l'entrée de la nuit il reçut l'avis qu'Héraclide faisait voile vers Syracuse avec toute sa flotte, pour s'emparer de la ville et en défendre l'entrée à ses soldats.

LV. Il choisit à l'instant même les plus braves et les plus dispos de ses cavaliers, et après avoir marché toute la nuit avec une extrême célérité, il arrive aux portes de Syracuse vers

la troisième heure du jour (*), ayant fait sept cents stades (**). Héraclide voyant son entreprise manquée, malgré la diligence qu'il avait faite, se remit en mer, errant de côté et d'autre sans aucun projet arrêté. Dans cette incertitude, il rencontre le Spartiate Gésyle, qui lui dit qu'il vient de Lacédémone pour commander les Siciliens, comme l'avait fait autrefois Gylippe. Héraclide le reçoit avec joie, et l'attachant à sa personne comme un préservatif contre Dion, il le montre avec complaisance aux alliés, et envoie un héraut porter l'ordre aux Syracusains de recevoir ce Spartiate pour leur commandant. Dion répondit que Syracuse ne manquait pas de généraux. « Mais, ajouta-« t-il, si l'état des affaires exige absolument « un Spartiate pour chef, c'est moi-même qui « dois commander, puisque j'ai été reçu ci-« toyen de Sparte. » D'après cette réponse, Gésyle renonça au commandement, et, s'étant rendu auprès de Dion, il ménagea la réconciliation d'Héraclide, qui garantit sa fidélité sous les sermens les plus sacrés et les protes-

(*) Neuf heures du matin.

(**) Trente-cinq lieues : ce qui paraît presque impossible à faire depuis l'entrée de la nuit jusqu'à neuf heures du matin.

tations les plus fortes. Gésyle étant intervenu dans cette promesse, jura qu'il vengerait Dion et punirait lui-même Héraclide, si jamais il devenait parjure.

LVI. Les Syracusains licencièrent aussitôt leurs troupes de mer, qui leur devenaient inutiles, qui d'ailleurs étaient un grand objet de dépense pour ceux qui faisaient ce service, et un prétexte continuel de séditions pour les commandans. Ils travaillèrent ensuite à rétablir la muraille dont ils avaient enfermé la citadelle, et reprirent le siége. Comme les assiégés ne recevaient aucun secours, que les vivres commençaient à leur manquer, et les soldats à secouer le joug de la discipline, le fils du tyran, désespérant de pouvoir s'y tenir, capitula avec Dion, à qui il remit la citadelle, les armes et les autres provisions de guerre; après quoi prenant sa mère et ses sœurs, il remplit cinq galères de ses effets et des personnes qu'il emmenait avec lui; et ayant eu de Dion toute sûreté pour son départ, il alla rejoindre son père. Il n'y eut personne dans Syracuse qui ne voulût jouir du spectacle de sa retraite; l'on se récriait contre ceux qui ne venaient pas être témoins d'un si beau jour, où le soleil éclairait de ses rayons naissans la liberté de Syracuse. Si encore aujourd'hui la fuite de Denys est re-

gardée comme un des plus éclatans et des plus mémorables exemples des viscissitudes de la fortune, quelle ne dut pas être alors la joie des Syracusains, quelle noble fierté ne durent-ils pas concevoir, eux qui, par des moyens si faibles, venaient de renverser la tyrannie la plus puissante qui eût jamais existé!

LVII. Apollocrate ayant mis à la voile, Dion marcha vers la citadelle. Les femmes que le tyran y avait renfermées n'eurent pas la patience de l'attendre, et allèrent au devant de lui jusqu'aux portes. Aristomaque conduisait le fils de Dion; Arété marchait derrière elle, fondant en larmes et ne sachant comment elle devait saluer son mari, après en avoir épousé un autre. Dion embrassa sa sœur et son fils. Aristomaque lui présentant Arété : « Dion, lui dit-elle, vo« tre exil nous a rendues bien malheureuses, « votre retour et votre victoire nous délivrent « tous du poids de nos misères, excepté cette « infortunée, que j'ai eu la douleur de voir for« cée de prendre un autre mari, pendant que « vous viviez encore. Puisque la fortune vous « rend l'arbitre de notre sort, que prononcez« vous sur cette funeste nécessité qui lui a été « imposée? vous saluera-t-elle comme son on« cle, vous embrassera-t-elle comme son ma« ri? » Ce discours d'Aristomaque toucha vi-

vement Dion ; le visage baigné de larmes, il embrassa tendrement sa femme, lui remit son fils entre les mains, et l'envoya dans la maison où il habitait, parce qu'il avait rendu la citadelle aux Syracusains.

LVIII. Après un succès si complet, Dion ne voulut pas jouir de sa nouvelle fortune qu'il n'eût auparavant témoigné sa reconnaissance à ses amis, fait des présens à ses alliés, et distribué surtout aux citoyens avec qui il avait des liaisons, et aux soldats étrangers, une partie des récompenses et des honneurs qui leur étaient dus. Généreux envers les autres au delà de son pouvoir, il était pour lui-même simple et modeste, et se contentait des choses les plus communes. Il était l'objet de l'admiration générale, lorsque, fixant par ses prospérités les regards, non seulement de la Sicile et de Carthage, mais de la Grèce entière, et reconnu pour le capitaine de son temps dont la valeur et la fortune avaient été les plus éclatantes, il était aussi simple dans ses habits, ses équipages et sa table, que s'il eût vécu dans l'Académie de Platon, et non avec des officiers et des soldats pour qui les débauches et les plaisirs sont les adoucissemens ordinaires de leurs fatigues et de leurs dangers. Aussi Platon lui écrivait-il que la terre entière avait les regards tournés vers lui. Mais Dion n'avait les siens atta-

chés que sur une petite maison d'une seule ville, l'Académie; il ne reconnaissait d'autres spectateurs de sa conduite que les philosophes qui la fréquentaient, et qui, au lieu d'admirer ses exploits, son courage et ses victoires, examinaient seulement s'il userait avec sagesse et avec modération de sa fortune, et s'il se montrerait modeste dans de si grands succès. Pour la gravité qu'il portait dans son commerce, et la sévérité qu'il exerçait envers le peuple, il se fit un devoir de n'en rien relâcher, quoique sa situation eût demandé de la douceur et de la grâce, et quoique Platon même lui en fît des reproches, et lui écrivît, comme nous l'avons déjà rapporté (*), que l'opiniâtreté était la compagne de la solitude. Mais son caractère était opposé à ces moyens d'insinuation, et il voulait ramener à des mœurs plus sévères les Syracusains corrompus par la flatterie.

LIX. Cependant Héraclide recommençait ses intrigues. Appelé au conseil par Dion, il refusa de s'y rendre, et dit que, n'étant plus que simple particulier, il se trouverait à l'assemblée avec tous les autres citoyens (**). En second lieu,

(*) Voyez le chap. IX de cette Vie.

(**) Le conseil était la marque de l'aristocratie, et l'assemblée celle de la démocratie; ainsi, par ce refus, Héraclide faisait sa cour au peuple.

il fit un crime à Dion de n'avoir ni rasé la citadelle, ni permis au peuple d'ouvrir le tombeau de l'ancien Denys, pour en tirer son cadavre et le jeter à la voierie; d'avoir, par un dédain insultant pour ses concitoyens, fait venir des gens de Corinthe, pour l'aider de leurs conseils et gouverner avec lui. Dion, en effet, avait appelé des Corinthiens, dans l'espérance qu'aidé de leur secours il lui serait plus facile d'établir la forme de gouvernement qu'il se proposait d'introduire : il voulait bannir cette démocratie pure qu'il regardait moins comme un gouvernement que comme un encan public de toutes les espèces de gouvernemens, suivant Platon, et y substituer une forme de république composée de celles de Lacédémone et de Crète, qui étaient un mélange de royauté et de Démocratie, en sorte que l'aristocratie y dominât et décidât des plus grandes affaires; il voyait que le gouvernement de Corinthe tenait plus de l'oligarchie, et que la plupart des affaires n'y étaient pas soumises à la discussion du peuple. Mais, s'attendant bien qu'Héraclide traverserait tous ses projets, le connaissant pour un esprit turbulent, léger et séditieux, il l'abandonna à ceux qu'il avait autrefois empêchés de le tuer, et qui alors s'étant transportés dans sa maison

l'y mirent à mort. Il fut fort regretté des Syracusains; mais les magnifiques obsèques que lui fit Dion, le soin qu'il eut d'accompagner son convoi avec toute l'armée, et de haranguer ensuite le peuple, lui firent pardonner aisément ce meurtre; ils sentaient d'ailleurs que tant qu'Héraclide et Dion auraient gouverné ensemble, la ville aurait été sans cesse agitée de séditions et de troubles.

LX. Dion avait pour ami un Athénien, nommé Callippus, qu'il avait connu, suivant Platon, non dans le cours de ses études, mais dans le commerce du monde et dans les initiations aux mystères. Ils avaient fait la guerre ensemble, et Callipus s'y était distingué; il fut même de tous les amis de Dion le premier qui entra dans Syracuse une couronne sur la tête, et dans tous les combats où il s'était trouvé, il avait donné des preuves éclatantes de valeur. Mais lorsque la guerre eut privé Dion de ses meilleurs amis, et qu'Héraclide eut été mis à mort, Callippus, qui vit que le peuple de Syracuse n'avait plus de chef, et que les soldats mêmes de Dion jetaient les yeux sur lui, se montra alors le plus scélérat des hommes : ne doutant pas que la Sicile ne devînt le prix du meurtre de son hôte et de son ami, ayant même reçu, à ce qu'on assure, des ennemis de Dion,

vingt talens (*), pour salaire de ce crime, il corrompit quelques soldats étrangers, et les aposta pour ourdir la trame la plus perfide et la plus criminelle. Il rapportait tous les jours à Dion les discours vrais ou faux qu'on tenait contre lui, et par là il sut si bien s'insinuer dans sa confiance et s'assurer une grande liberté, qu'il pouvait parler en secret à qui il voulait, et dire contre Dion tout ce qu'il jugeait à propos. Dion même le lui avait ordonné, afin de connaître tous ceux qui nourrissaient des germes de haine et de sédition. Il en résulta que Callippus connut bientôt ceux qui avaient l'esprit corrompu, et qu'il lui fut facile de les soulever contre Dion. Si quelqu'un des soldats rejetait ses propositions, et allait dénoncer à Dion ses intrigues, celui-ci n'en était ni inquiet ni troublé, puisque Callippus, à ce qu'il croyait, n'avait fait qu'exécuter ses ordres.

LXI. Le complot était déjà formé, lorsqu'il apparut à Dion un fantôme effrayant et monstrueux. Un jour qu'il était assis dans un portique de sa maison, seul et livré à ses réflexions, il entend tout à coup du bruit à l'autre bout du portique; il y porte ses regards, et, à la faveur du jour qui restait encore, il aperçoit une grande

(*) 100,000 liv.

femme qui, par les traits de son visage et par son habillement, ressemblait à une furie de théâtre, et balayait la maison. Surpris et effrayé de cette apparition, il fait appeler ses amis, leur raconte la vision qu'il a eue, et les prie de passer la nuit auprès de lui, en leur avouant qu'il est hors de lui-même, et qu'il craint que ce fantôme ne vienne s'offrir encore à lui quand il sera seul; mais il ne reparut pas. Peu de jours après, son fils, qui touchait à l'adolescence, ayant eu quelque sujet assez léger de colère, se précipita du toit de la maison, la tête la première, et se tua. Ce malheur fut pour Callippus un motif de presser l'exécution de son dessein : il fit courir le bruit parmi les Syracusains que Dion, n'ayant plus d'enfans, avait résolu d'appeler Apollocrate, le fils de Denys, pour le faire son héritier, comme cousin de sa femme et fils de la fille de sa sœur.

LXII. Déjà Dion, sa femme et sa sœur soupçonnaient les intrigues de Callippus, et ils en recevaient de toutes parts des avis; mais Dion, que le meurtre d'Héraclide affligeait toujours, et qui, la regardant comme une tache sur sa vie et sur ses actions, en était sans doute toujours tourmenté, dit qu'il aimait mieux mourir mille fois, et présenter sa gorge au premier qui voudrait le frapper, que de vivre ainsi dans la défiance et dans les

précautions, non seulement contre ses ennemis, mais contre ses amis mêmes. Cependant Callippus voyant que la femme et la sœur de Dion faisaient des recherches exactes du complot qu'on leur avait dénoncé, et craignant qu'elles ne parvinssent à en acquérir la certitude, alla les trouver, et là, fondant en larmes, il traita de calomnie tout ce qu'on lui imputait, et leur offrit telle garantie qu'elles voudraient exiger de sa fidélité à Dion. Elles lui demandèrent de faire le grand serment, dont voici la forme. Celui qui doit le prêter descend au temple des Thesmophores (*), et, après les sacrifices d'usage, se couvre du manteau de pourpre d'une des déesses; ensuite, une torche allumée à la main, il prononce la formule du serment. Callippus, après avoir satisfait à toutes ces cérémonies, et prêté le serment, témoigna tant de mépris pour ces déesses, qu'il renvoya l'exécution du meurtre de Dion au jour même où l'on célébrait la fête de Proserpine, par laquelle il avait juré; insultant ainsi à la déesse, qu'il aurait sans doute toujours offensée dans quelque autre temps qu'il eût fait périr un homme qu'il avait

(*) Ces déesses sont Cérès et Proserpine, dont le surnom signifie : *qui ont établi les lois;* on le leur donna parce qu'on les regardait comme les inventrices de l'agriculture, source des lois.

initié lui-même aux saints mystères, mais dont la majesté était bien plus violée par le choix qu'il faisait pour ce meurtre, du jour même de sa fête.

LXIII. Callippus s'était associé plusieurs complices; et un jour que Dion était avec ses amis dans une salle où il y avait plusieurs lits, les conjurés entourèrent sa maison; les uns gardèrent les portes et les fenêtres; les autres, qui devaient porter les mains sur lui (c'étaient des soldats de Zacynthe) (*), entrèrent dans la salle en simple tunique et sans épée. Ceux qui étaient restés en dehors fermèrent la porte sur eux. Les meutriers, s'étant jetés sur Dion, s'efforcèrent de l'étouffer; mais n'ayant pu en venir à bout, ils demandèrent une épée. Personne, de ceux qui étaient en dedans, n'eut le courage d'ouvrir la porte, quoique Dion eût auprès de lui plusieurs de ses amis qui, espérant chacun qu'en le laissant périr il sauverait sa vie, n'osèrent pas le secourir. Après quelque délai, un Syracusain nommé Lycon tendit par la fenêtre, à un des soldats, un poignard, avec lequel ils égorgèrent Dion comme une victime qui, trem-

(*) Aujourd'hui Zante, île et ville de la mer Ionienne, à l'ouest de la Morée, vers le midi de l'île de Céphalonie, dont elle n'est séparée que par le bras de mer qu'on appelle le Canal de Zante.

blante de frayeur, se voyait depuis long-temps menacée du coup fatal. Ils enfermèrent aussitôt sa sœur et sa femme qui était grosse, et qui accoucha misérablement d'un fils dans la prison; elles résolurent de le nourrir; et les gardes, qui savaient que Callippus se trouvait dans une situation assez embarrassante, le leur accordèrent facilement.

LXIV. Après le meurtre de Dion, Callippus jouit d'abord d'une fortune brillante, et se vit le maître dans Syracuse; il informa même de cet événement la ville d'Athènes, celle qu'un si grand forfait aurait dû, après les dieux immortels, lui faire le plus respecter et craindre. Mais on a dit avec vérité de cette ville que les hommes de bien y étaient parfaitement bons, et que les méchans y étaient d'une malice profonde : semblable en cela à son propre terroir, qui produit le meilleur miel (*) et la ciguë la plus mortelle. Au reste, Callippus ne justifia pas long-temps le reproche qu'on pouvait faire à la fortune et aux dieux de souffrir qu'un homme eût acquis par un crime si impie une si grande puissance : il ne tarda pas à en recevoir le juste châtiment. En voulant s'emparer de Catane, il perdit bientôt Syracuse, et dit lui-même, à cette

(*) Celui du mont Hymète, dans l'Attique.

occasion, qu'il avait perdu une grande ville pour ne prendre qu'une râpe à fromage. (5) Etant allé ensuite attaquer Messine, il y perdit un grand nombre des siens, et en particulier les soldats de Zacynthe qui avaient tué Dion. Rejeté de toutes les villes de Sicile, qui le chassaient comme un monstre digne de toute leur haine, il se retira à Rhége, où, réduit à la plus grande détresse, et nourrissant fort mal les soldats mercenaires qu'il commandait, il fut assassiné par Leptines et Polyperchon; et, à ce qu'on assure, avec le même poignard dont on s'était servi pour tuer Dion : on le reconnut à sa forme et à la beauté de l'ouvrage; il était court comme ceux de Sparte, et d'un travail parfait. Ce fut ainsi que Callippus porta la punition de son crîme.

LXV. Aristomaque et Arété, en sortant de prison, furent reçues par Icétès de Syracuse, un ami de Dion. Il en eut d'abord le plus grand soin, et leur garda la fidélité qu'il devait à la mémoire de son ami; mais enfin, gagné par les ennemis de Dion, il fit préparer un vaisseau, et y embarqua ces femmes comme pour les envoyer dans le Péloponnèse, avec ordre à ceux qui les conduisaient de les égorger en chemin et de les jeter dans la mer. On prétend qu'ils les y jetèrent en vie, et l'enfant avec elles.

Icétès fut aussi bientôt puni de sa perfidie : il tomba dans les mains de Timoléon, qui le mit à mort; et, pour achever la vengeance du meurtre de Dion, les Syracusains firent mourir les deux filles d'Icétès, comme nous l'avons rapporté dans la Vie de Timoléon.

NOTES

SUR DION.

(1) Philistus de Syracuse n'était pas seulement homme de guerre, mais encore historien distingué. Son meilleur ouvrage, au rapport de Cicéron, était l'Histoire du règne de Denys, en quatre livres. Il avait outre cela composé une histoire d'Egypte en douze livres, celle de Sicile, onze et quelques autres ouvrages.

(2) Ce Timon, différent du fameux misantrope de ce nom, était un poète connu par plusieurs ouvrages dramatiques, et par des silles, espèce de parodies satiriques, qui tiraient leur nom de Silène, le nourricier de Bacchus. Timon y attaquait les philosophes, et surtout ceux qu'on appelait dogmatiques, parce qu'ils donnaient leurs opinions pour des décrets et des dogmes.

(3) Aristippe, philosophe célèbre de Cyrène en Afrique, avait commencé par prendre les leçons de Socrate; mais la morale sévère du maître de Platon ne fut pas du goût d'Aristippe; il abandonna cette école, et fonda une nouvelle secte, qui prit le nom de Cyrénaïque, de Cyrène, patrie de son fondateur. La morale d'Aristippe était douce et commode, conforme à ses goûts et à ses penchans, qui lui faisaient rechercher les grands et les princes, dont il aimait à partager la société et les plaisirs.

(4) C'était un acte de religion, chez les anciens, de porter à sa famille une portion des victimes qui avaient été immolées; et c'en était aussi un quand on rencontrait quelqu'un qui emportait cette partie de victime d'en prendre ou d'en recevoir une portion.

(5) Cette râpe à fromage s'appelait *patane;* mais les gens du peuple prononçaient mal ce mot, et disaient catane. C'est cette différence de prononciation qui fait l'équivoque sur laquelle joue Callippus.



BRUTUS.

SOMMAIRE.

I. Naissance de Brutus. Son éducation. II. Sa famille paternelle et maternelle. III. Il s'attache à la philosophie de Platon. IV. Il accompagne en Cypre Caton, son oncle. V. Dans la guerre civile, il prend parti pour Pompée. VI. César recommande à ses troupes d'épargner Brutus. VII. Il va trouver César, qui le reçoit avec distinction. VIII. Il est nommé gouverneur de la Gaule Cisalpine, et ensuite préteur de Rome. IX. César conçoit des soupçons contre Brutus. X. Ce qui engage Brutus à conspirer contre César. XI. Il reçoit de toutes parts des avis pour l'exhorter à exécuter son dessein. XII. Cassius l'y détermine. XIII. Brutus et Cassius gagnent Ligarius et d'autres amis. XIV. Labéon et Albinus entrent dans la conjuration. XV. Comment sa femme lui montre qu'elle est digne d'entrer dans son secret. XVI. Le jour de l'exécution fixé aux ides de mars. XVII. Divers accidens qui troublent les conjurés. XVIII. On vient annoncer à Brutus la mort de sa femme. Il reste dans le sénat. XIX. Inquiétudes des conjurés sur une conversation de Lénas avec César. XX. Meurtre de César. XXI. Brutus s'oppose au meurtre d'Antoine. XXII. Antoine se rapproche des conjurés. XXIII. Indignation du peuple à la lecture du testament de César par Antoine. XXIV. Fureur du peuple contre les meurtriers. XXV.

Brutus sort de Rome, et y fait célébrer des jeux en son absence. XXVI. Arrivée d'Octave à Rome. XXVII. Brutus se retire dans la Lucanie. Douleurs que son départ cause à Porcia. XXVIII. Brutus se rend à Athènes, d'où il commence à lever des troupes. XXIX. Elles grossissent de jour en jour. Accident qui lui est causé par le froid. XXX. Caïus, frère d'Antoine, est battu par Brutus, et fait prisonnier. XXXI. Octave se réconcilie avec Antoine. Triumvirat et proscriptions. XXXII. Brutus fait mourir par représailles le frère d'Antoine. XXXIII. Parallèle de Brutus et de Cassius. XXXIV. Éloge de Brutus. Pureté de ses intentions. XXXV. Cassius se rend maître de Rhodes. Brutus assiége la ville de Xanthe. XXXVI. Désespoir des Lyciens, qui brûlent eux-mêmes leur ville. XXXVII. La modération de Brutus lui soumet les autres villes. XXXVIII. Il fait mourir Théodote, qui avait conseillé le meurtre de Pompée. XXXIX. Querelle entre Brutus et Cassius. Aventure de Favonius. XL. Exactitude de Brutus dans ses jugemens. Elle déplaît à Cassius. XLI. Apparition d'un fantôme à Brutus. XLII. Discours de Cassius à Brutus au sujet de ce fantôme. XLIII. Brutus et Cassius campés devant César et Antoine à Philippes. XLIV. Cassius, ébranlé par des prodiges, veut différer le combat; Brutus est d'un avis contraire. XLV. Brutus fait décider la bataille contre l'avis de Cassius. XLVI. Entretien de Brutus et de Cassius avant la bataille. XLVII. L'aile droite, commandée par Brutus, remporte un grand avantage. XLVIII. L'aile de Cassius est entièrement défaite. XLIX. Une méprise de Brutus et de Cassius cause leur perte. L. Cassius est enveloppé par les ennemis. Ses troupes se débandent. LI. Cassius se donne la mort. LII. Douleur de Brutus; il rend la confiance à ses troupes. LIII. Inquiétude de Brutus sur les dispositions de ses troupes. LIV. Brutus dément dans une occasion sa justice et sa modération ordinaires. LV. César et Antoine risquent une seconde bataille. LVI. Nouvelle apparition du fantôme à Brutus. LVII. Il est défait. LVIII. Lucilius se fait mener à An-

toine sous le nom de Brutus. LIX. Brutus envoie visiter son camp. LX. Il se tue. LXI. Honneurs rendus à son corps par Antoine. Mort de Porcia. — Parallèle de Dion et de Brutus.

I. Marcus Brutus avait pour ancêtre ce Junius Brutus dont les anciens Romains placèrent la statue de bronze dans le Capitole, au milieu de celles de leurs rois; elle tenait une épée nue à la main, pour marquer qu'il avait chassé les Tarquins sans rétour. Mais ce premier Brutus ayant conservé toute la rudesse de son caractère sans l'adoucir par la culture, semblable à ces épées qui, trempées brûlantes dans l'eau froide, contractent plus de dureté, porta sa haine contre les tyrans jusqu'à faire mourir ses deux fils. Au contraire, Marcus Brutus, dont nous écrivons la vie, s'étant appliqué à former ses mœurs par l'étude de la philosophie et des lettres, ayant ajouté à la douceur et à la gravité de son naturel l'énergie nécessaire pour exécuter les plus grandes choses, avait, ce me semble, reçu de la nature les dispositions les plus heureuses pour la vertu. Aussi ceux même qui ne lui pardonnent pas sa conjuration contre César lui attribuent ce qu'il peut y avoir de glorieux dans cette entreprise; et ce qu'elle a de plus odieux, ils le mettent sur le compte de Cassius, allié et

ami de Brutus, mais qui n'avait ni la simplicité ni la candeur de son caractère.

II. Servilie, mère de Brutus, faisait remonter son origine à ce Servilius Ahala qui, voyant Spurius Mélius aspirer à la tyrannie et exciter des séditions parmi le peuple, prit un poignard sous son bras, se rendit sur la place publique, s'approcha de Spurius comme pour lui parler de quelque affaire, et, lorsque celui-ci baissa la tête pour l'écouter, lui enfonça le poignard dans le sein et le tua. Cette descendance est généralement reconnue. Quant à l'origine paterternelle de Brutus, ceux qui lui conservent de la haine et du ressentiment à cause du meurtre de César soutiennent qu'il ne descend pas de cet ancien Brutus qui chassa les Tarquins ; ils prétendent que celui-ci, après avoir fait mourir ses enfans, ne laissa point de postérité; que d'ailleurs Marcus Brutus était de race plébéienne, fils d'un Brutus intendant de maison, et qu'il n'était parvenu que depuis peu aux dignités de la république. Mais le philosophe Posidonius dit qu'outre les deux fils de Brutus qui, déjà dans l'adolescence, furent mis à mort par leur père, comme l'histoire le rapporte, il y en avait un troisième, encore en bas âge, qui fut la tige de la famille des Brutus. Il ajoute qu'il existait de son temps des personnages illustres de cette

maison, à qui l'on trouvait beaucoup de ressemblance avec la statue de l'ancien Brutus. Mais c'en est assez sur cet objet.

III. Caton le philosophe était frère de Servilie, mère de Brutus; ce fut lui surtout que Brutus se montra jaloux d'imiter, comme son oncle. Il devint même son gendre. On peut dire qu'il n'y avait point de philosophe grec dont Brutus ne connût la doctrine; mais il donna une préférence marquée à l'école de Platon. Il eut peu d'estime pour la nouvelle et la moyenne Académie, et s'attacha particulièrement à l'ancienne ([1]). Aussi eut-il toujours la plus grande admiration pour Antiochus l'Ascalonite (*), dont le frère, nommé Ariston, fut l'ami et le commensal de Brutus. Il était moins instruit que bien d'autres philosophes; mais il ne le cédait à aucun d'eux en sagesse et en douceur. Empylus, dont Brutus et ses amis parlent souvent dans leurs lettres, comme d'un de ses commensaux, était un orateur qui a laissé sur le meurtre de César un écrit assez court, intitulé *Brutus*, et qui n'est pas un ouvrage méprisable. Brutus possédait assez bien sa langue pour haranguer les troupes et pour plaider dans le barreau. Il savait aussi la langue grecque; et l'on voit par

(*) Ascalon était dans la Palestine.

ses lettres qu'il savait prendre quelquefois un style laconique et sentencieux. Lorsque la guerre fut commencée, il écrivit en ces termes aux habitans de Pergame : « J'entends dire que « vous avez donné de l'argent à Dolabella ; si « c'est volontairement, reconnaissez que vous « m'avez fait une injustice ; si c'est malgré vous, « prouvez-le moi, en m'en donnant de bon gré. « Vos délibérations, écrivait-il aux Samiens, « sont longues, et les effets en sont lents. Quelle « pensez-vous qu'en sera la fin ? » Il disait dans une autre lettre, au sujet des habitans de Patare (*) : « Les Xanthiens, dédaignant ma clé- « mence, ont, dans leur désespoir, fait de leur « patrie leur tombeau. Ceux de Patare, en se « livrant à ma bonne foi, ont conservé tous les « avantages de leur liberté. Choisissez du bon « sens des derniers, ou du sort des Xanthiens. »

IV. Dès sa première jeunesse, il accompagna Caton, son oncle, à l'expédition de Cypre contre Ptolémée. Ce prince s'étant donné lui-même la mort, Caton, que des affaires importantes

(*) Patare, ville de Lycie, était sur la côte méridionale de l'Asie, à l'embouchure du Xanthe, du côté de l'orient. La ville de Xanthe, dont il est question tout de suite, était dans la Lycie, au-dessus de l'embouchure du Xanthe à l'occident. Ce fleuve n'est pas, comme on voit, le même que le Xanthe de la Troade, si fameux dans la fable.

retenaient à Rhodes, avait chargé Caninius, un de ses amis, de veiller à la conservation des richesses qu'il avait trouvées en Cypre; mais, craignant que Caninius n'en fût pas un gardien fidèle, il écrivit à Brutus de quitter la Pamphylie, où il se rétablissait d'une maladie qu'il avait eue, et de se rendre promptement en Cypre. Cette commission déplaisait à Brutus, soit par les égards qu'il croyait devoir à Caninius, à qui Caton faisait un affront sensible, soit par la nature même de cet emploi, qu'il ne trouvait ni honnête en soi, ni convenable à un jeune homme qui ne s'était encore appliqué qu'à l'étude des lettres. Il fit cependant le voyage, et mit dans sa commission tant d'exactitude et de soin, qu'il mérita les louanges de Caton. Il fit vendre tous les effets de Ptolémée, et porta lui-même à Rome l'argent qu'il en avait tiré.

V. Lorsqu'à Rome la division éclata entre César et Pompée, et que dans la guerre qui s'alluma tout l'empire se partagea entre ces deux rivaux, on ne douta pas que Brutus, dont Pompée avait fait mourir le père, ne se déclarât pour César; mais il sacrifia son ressentiment à l'intérêt public : et, persuadé que les motifs de Pompée pour prendre les armes étaient plus justes que ceux de César, il embrassa la cause du premier. Jusque-là, quand

il le rencontrait, il ne daignait pas même lui parler : il eût cru se rendre coupable d'impiété en adressant la parole au meurtrier de son père ; mais alors, ne voyant plus en lui que le chef de la république, il crut devoir marcher sous ses ordres, et se rendit en Sicile comme lieutenant de Sestius, à qui le sort avait donné le gouvernement de cette province. Il n'y trouva aucune occasion de se distinguer; et comme les deux généraux étaient déjà en présence, prêts à décider de l'empire par le sort des armes, il alla, simple volontaire, en Macédoine, afin de partager le péril commun. Lorsqu'il arriva au camp de Pompée, ce général, qui était assis dans sa tente, fut si surpris et si charmé de le voir, qu'il se leva et l'embrassa devant tout le monde, comme l'officier le plus considérable de son armée. Dans le camp, tout le temps qu'il ne passait pas avec Pompée, il l'employait à l'étude et à la lecture, non seulement les jours que les armées étaient dans l'inaction, mais la veille même de cette grande bataille qui se donna dans la plaine de Pharsale. On était au fort de l'été; il faisait une chaleur extrême, et l'on campait dans un terrain marécageux. Les esclaves qui portaient sa tente n'arrivant pas, quoiqu'il fût très fatigué, il ne se décida que

sur le midi à prendre le bain et à se faire frotter d'huile ; il fit ensuite un léger repas ; et, pendant que les autres officiers ou dormaient, ou songeaient avec inquiétude à la journée du lendemain, il resta jusqu'au soir exposé à l'ardeur du soleil, et s'occupant à faire l'abrégé de l'histoire de Polybe.

VI. On dit que, dans cette journée, César témoigna pour lui le plus vif intérêt : il recommanda à ses officiers de ne pas le tuer dans le combat, et, s'il se rendait volontairement, de le lui amener ; s'il se défendait contre ceux qui l'arrêteraient, de le laisser aller et de ne lui faire aucune violence. Il voulait, dit-on, en cela, obliger Servilie, mère de Brutus : car, dans sa première jeunesse, il avait eu des habitudes avec cette femme qui l'aimait éperdûment ; et comme Brutus naquit pendant que cette passion était dans toute sa force, César se persuada qu'il en était le père. Un jour qu'on traitait dans le sénat de cette importante conjuration de Catilina, qui fut sur le point de renverser la république, Caton et César, qui différaient d'opinion, étant placés l'un près de l'autre, on apporta du dehors un billet à César, qui se mit à le lire à part. Caton s'écria qu'il était horrible à César d'entretenir des relations avec les ennemis de la

patrie et d'en recevoir des lettres. Cette parole ayant causé du tumulte parmi les sénateurs, César passa le billet à Caton, qui le lut tout bas; et voyant que c'était une lettre amoureuse que Serviliie sa sœur écrivait à César, il la lui jeta en disant : « Tiens, ivrogne; » et il reprit l'opinion qu'il avait commencée. C'est ainsi que la passion de Servilie pour César était publiquement connue à Rome.

VII. Après la déroute de Pharsale et la fuite de Pompée vers la mer, son camp ayant été forcé, Brutus se déroba secrètement par une porte qui conduisait à un lieu marécageux, plein d'eaux stagnantes et de roseaux; il s'y tint caché le reste du jour et se sauva la nuit à Larisse (*), d'où il écrivit à César, qui, charmé de le savoir en vie, lui manda de venir le joindre; et, non content de lui pardonner, il le traita avec plus de distinction qu'aucun autre de ses amis. Personne ne savait de quel côté Pompée avait fui, et ne pouvait en instruire César, qui, marchant seul avec Brutus le long d'un chemin, voulut savoir ce qu'il en pensait; et ses conjectures sur le lieu où Pompée avait dû se retirer lui paraissant fondées

(*) Ville de Thessalie.

sur de meilleures raisons que celles des autres, il suivit son opinion et marcha droit en Égypte; mais Pompée, qui en effet s'y était retiré, suivant que Brutus le conjecturait, y avait trouvé une mort funeste. Brutus adoucit César en faveur de Cassius, et plaida pour le roi d'Afrique (*); accablé dans sa défense par le nombre et le poids des accusations, il obtint, à force d'instances, que ce prince conserverait la plus grande partie de son royaume. La première fois que Brutus parla sur cette affaire, César dit à ses amis : « Je ne sais pas ce « que veut ce jeune homme; mais tout ce qu'il « veut il le veut fortement. » Il est vrai que Brutus, né avec un esprit ferme, ne cédait pas facilement aux prières et à la faveur : toujours guidé par la raison, quelque parti qu'il prît, il se portait par un choix libre à ce qu'il connaissait de meilleur; et déployant dans ses actions toute son énergie, il parvenait toujours à ses fins. La flatterie ne pouvait rien sur lui dans les demandes injustes; et loin de se laisser vaincre par une imprudente importunité, faiblesse que bien des gens appellent honte de refuser, il la regardait comme une défaite humiliante pour

(*) Juba.

un grand homme : il avait coutume de dire que ceux qui ne pouvaient rien refuser devaient avoir mal usé de la fleur de leur jeunesse.

VIII. Quand César fut près de passer en Afrique pour y faire la guerre contre Caton et Scipion, il nomma Brutus gouverneur de la Gaule Cisalpine ; et ce choix fit le bonheur de cette province. Bien différent des autres gouverneurs, dont l'avarice et l'insolence traitaient les provinces qui leur étaient confiées comme des pays de conquête, Brutus fut pour la sienne la consolation et la fin des calamités précédentes ; et rapportant à César tout le bien qu'il faisait, il attirait sur lui seul toute la reconnaissance des peuples. Aussi, quand César, à son retour, traversa l'Italie, le bon état de ces villes fut pour lui le spectacle le plus doux ; et il ne fut pas moins satisfait de Brutus, qui n'avait travaillé qu'à augmenter la gloire du dictateur qu'il se faisait même un honneur d'accompagner. Il y avait à Rome plusieurs prétures, dont la première en dignité, qu'on appelait la préture urbaine, paraissait destinée à Brutus ou à Cassius. On prétend que, déjà refroidis ensemble pour d'autres sujets, ils furent amenés plus facilement, par cette rivalité, à une rupture ouverte, malgré leur alliance, Cassius ayant épousé Junie sœur de Brutus. D'autres

veulent que cette concurrence ait été l'ouvrage de César, qui les avait flattés secrètement l'un et l'autre de l'espoir de cette magistrature. La dispute et l'aigreur furent poussées si loin, qu'ils plaidèrent publiquement leur cause. La réputation et la vertu de Brutus militaient en sa faveur contre les nombreux et brillans exploits que Cassius avait faits chez les Parthes. César, après les avoir entendus et en avoir délibéré avec ses amis, avoua que les raisons de Cassius étaient plus justes, mais qu'il fallait donner la première préture à Brutus. Cassius n'eut donc que la seconde; et il fut bien moins reconnaissant pour celle qu'il avait obtenue qu'offensé du refus de l'autre.

IX. Brutus, disposant de même sur tout le reste de la puissance de César, il n'eût tenu qu'à lui d'être le premier de ses amis et de jouir auprès de lui du crédit le plus absolu; mais la faction de Cassius s'appliquait à l'en détourner, et l'attirait insensiblement à son parti: non qu'il fût réconcilié avec Cassius depuis la rivalité qui les avait brouillés; mais les amis de Brutus ne cessaient de lui répéter qu'il ne devait pas se laisser adoucir et amollir par César, dont les faveurs et les caresses tyranniques avaient bien moins pour objet d'honorer sa vertu que d'affaiblir son courage, et de l'enchaîner à sa per-

sonne. César même n'était pas sans quelque soupçon sur son compte, et souvent on lui faisait de lui des rapports défavorables; mais s'il craignait l'élévation de son âme, sa dignité personnelle et le crédit de ses amis, il se fiait à la bonté de son naturel et de ses mœurs. Cependant quelqu'un étant venu lui dire qu'Antoine et Dolabella tramaient quelques nouveautés: « Ce ne « sont pas, repondit-il, ces gens si gras et si bien « peignés que je crains, mais ces hommes mai- « gres et pâles. » Il désignait par là Brutus et Cassius. Quelque temps après, comme on lui dénonça Brutus, en l'avertissant de se tenir en garde contre lui, il porta la main sur son corps: « Eh quoi! dit-il, croyez-vous que Brutus n'at- « tendra pas la fin de ce corps si faible? » Il voulait faire entendre qu'après lui Brutus était le seul à qui pût appartenir une si grande puissance.

X. Il est vraisemblable en effet que si Brutus, consentant à être quelque temps le second, eût laissé la puissance de César diminuer peu à peu, et la gloire de ses grands exploits se flétrir, il serait incontestablement devenu le premier dans Rome. Mais Cassius, homme emporté, qui haïssait particulièrement César, bien plus qu'il n'avait avec le public de haine contre la tyrannie, échauffa le courage de Brutus, et lui fit préci-

piter ses desseins. Aussi disait-on que Brutus haïssait la tyrannie, et Cassius le tyran. Outre quelques autres sujets de plainte qu'il avait contre César, il ne lui pardonnait pas de lui avoir enlevé des lions qu'il avait fait rassembler et conduire à Mégare pour les jeux de son édilité: César, qui les trouva dans cette ville quand elle fut prise par Calenus, les avait gardés pour lui. Ces lions devinrent funestes aux Mégariens: lorsqu'ils virent leur ville au pouvoir des ennemis, ils ouvrirent les loges de ces animaux, et leur ôtèrent leurs chaînes, pour empêcher les ennemis de se précipiter sur eux; mais au contraire les lions se jetèrent sur les habitans; et comme ils fuyaient de tous côtés sans armes, ils furent cruellement déchirés par ces animaux, et excitèrent la pitié des ennemis eux-mêmes. On veut que cet affront ait été la principale cause de la conspiration de Cassius contre César; mais c'est une erreur: Cassius avait toujours eu une haine naturelle et une aversion invincible contre tous les tyrans; et dès son enfance même il fit connaître cette disposition. Il allait à la même école que Faustus, fils de Sylla; cet enfant s'étant mis un jour à exalter, à combler d'éloges au milieu de ses camarades la puissance absolue de son père, Cassius se leva de sa place et alla lui donner deux soufflets. Les tuteurs et

les parens de Faustus voulaient poursuivre Cassius en justice; mais Pompée les arrêta; et ayant fait venir les deux enfans devant lui, il leur demanda comment la chose s'était passée. Alors Cassius prenant la parole: « Allons, Faustus, « dit-il, répète devant Pompée, si tu l'oses, « ce qui m'a si fort irrité contre toi, afin que « je t'applique encore un soufflet. » Tel était Cassius.

XI. Cependant Brutus était sans cesse excité par les discours de ses amis, par les bruits qui couraient dans la ville, et par des écrits qui l'appelaient, qui le poussaient vivement à exécuter son dessein. Au pied de la statue de Brutus, son premier ancêtre, celui qui avait aboli la royauté, on trouva deux écriteaux, dont l'un portait: « Plût à Dieu, Brutus, que tu fusses en- « core en vie! Et l'autre: Pourquoi, Brutus, « n'es-tu pas vivant! » Le tribunal même où Brutus rendait la justice était tous les matins semé de billets sur lesquels on avait écrit: « Tu dors, « Brutus. Non, tu n'es pas véritablement Bru- « tus. » Toutes ces provocations étaient occasionées par les flatteurs de César, qui, non contens de lui prodiguer des honneurs odieux, mettaient la nuit des diadèmes sur ses statues, dans l'espérance qu'ils engageraient par là le peuple à changer son titre de dictateur en celui de

roi ; mais il arriva tout le contraire, comme nous l'avons dit dans sa Vie. Lorsque Cassius sonda ses amis sur la conspiration contre César, ils lui promirent tous d'y entrer, pourvu que Brutus en fût le chef. Une pareille entreprise, disaient-ils, demande moins du courage et de l'audace que la réputation d'un homme tel que lui qui commence le sacrifice, et dont la présence seule en garantisse la justice. Sans lui les conjurés seraient moins fermes dans l'exécution de leur projet, et, après l'avoir terminée, plus suspects aux Romains, qui ne pourraient croire que Brutus eût refusé de prendre part à une action dont le motif aurait été juste et honnête.

XII. Cassius ayant approuvé leurs raisons, alla trouver Brutus : c'était la première fois qu'il le voyait depuis leur querelle. Après leur réconciliation et les premiers témoignages d'amitié, Cassius demande à Brutus s'il compte aller au sénat le jour des ides de mars. « J'ai entendu dire, ajouta-t-il, que ce jour-là les « amis de César doivent proposer de le faire « roi. » Brutus ayant répondu qu'il n'irait pas. « Mais si nous y sommes appelés? reprit Cassius.—Alors, répliqua Brutus, mon devoir sera « de ne pas me taire, mais de m'y opposer et « de mourir avant de voir expirer la liberté. » Cassius, enhardi par cette réponse : « Quel est

« donc le Romain, lui dit-il, qui voudrait consentir à votre mort? Ignorez-vous, Brutus, « qui vous êtes? Croyez-vous que ce soient de « vils artisans, et non pas les premiers et les « plus puissans de la ville qui couvrent votre tribunal des écrits que vous y trouvez tous « les jours? Ils attendent des autres préteurs les « distributions d'argent, les spectacles, les combats de gladiateurs; mais ils réclament de vous, « comme une dette héréditaire (*), le renversement de la tyrannie. Ils sont prêts à tout « souffrir pour vous, si vous voulez vous montrer tel qu'ils pensent que vous devez être. » En disant ces mots, il serra étroitement Brutus dans ses bras; et s'étant séparés, ils allèrent chacun trouver leurs amis.

XIII. Caïus Ligarius, accusé devant César pour avoir suivi le parti de Pompée, dont il était l'ami, avait été absous par le dictateur; mais, moins reconnaissant du bienfait qu'irrité du danger qu'il avait couru, il était toujours l'ennemi de César et l'intime ami de Brutus. Celui-ci étant allé le voir et l'ayant trouvé malade dans son lit : « Ah! Ligarius, lui dit-il, « dans quel temps vous êtes malade! » Ligarius

(*) Il fait allusion à sa descendance du premier Brutus, celui qui avait chassé les Tarquins.

se soulevant et s'appuyant sur le coude : « Bru-« tus, dit-il en lui serrant la main, si vous for-« mez quelque entreprise digne de vous, je me « porte bien. » Dès-lors ils sondèrent secrètement leurs amis et les personnes en qui ils avaient confiance ; ils leur faisaient part de leur projet, et choisissaient les conjurés non seulement entre leurs amis, mais encore parmi ces hommes dont l'audace et le mépris de la mort leur étaient plus connus. C'est pour cela qu'ils cachèrent leur dessein à Cicéron, celui de tous leurs amis sur l'affection et la fidélité duquel ils pouvaient le plus compter ; mais naturellement il manquait d'audace ; et l'âge lui ayant donné de plus cette timide circonspection des vieillards, il voulait par le seul raisonnement porter tout ce qu'on proposait au dernier degré de sûreté. Ces considérations leur firent craindre que, dans une entreprise qui demandait de la célérité, il n'émoussât leur courage et ne ralentît leur ardeur. Brutus ne s'en ouvrit pas non plus à deux autres de ses amis : Statilius, le philosophe épicurien, et Favonius, l'émule de Caton, parce qu'un jour, dans un entretien philosophique qu'il avait avec eux, ayant jeté pour les sonder un propos vague qu'il fit venir de loin par un long détour, Favonius avait répondu qu'une guerre civile était bien plus fu-

neste que la plus injuste monarchie; et Statilius, qu'un homme sage et prudent ne s'exposait pas au danger pour des insensés et des méchans.

XIV. Labéon, présent à cet entretien, réfuta vivement ces deux philosophes; mais Brutus n'insista pas davantage, comme si cette question lui eût paru difficile à décider. Le lendemain il alla chez Labéon, et lui fit part du projet, dans lequel Labéon entra avec ardeur. On fut d'avis de gagner un autre Brutus, surnommé Albinus; non qu'il fût homme actif et courageux, mais il entretenait pour les spectacles publics un certain nombre de gladiateurs, ce qui lui donnait un certain pouvoir; et d'ailleurs César avait confiance en lui. Lorsque Labéon et Cassius lui en parlèrent, il ne répondit rien; mais il alla trouver Brutus en particulier; et ayant su de lui-même qu'il était le chef de la conspiration, il s'engagea volontiers à le seconder de tout son pouvoir. La réputation de Brutus en attira un grand nombre d'autres des plus considérables d'entre les Romains; et tous, sans s'être liés par aucun serment, sans s'être donné mutuellement la foi au milieu des sacrifices, ils gardèrent si bien le secret, et l'ensevelirent dans un si profond silence en le renfermant dans les seuls conjurés, que, malgré

les avertissemens que les dieux en donnèrent par des prédictions, des prodiges et des signes des victimes, personne ne crut à ce projet.

XV. Brutus, qui voyait les personnages de Rome les plus illustres par leur naissance, leur courage et leurs vertus, attacher leur fortune à la sienne, et qui considérait toute la grandeur du péril auquel ils s'exposaient, s'efforçait en public d'être maître de lui-même, et de ne rien laisser échapper au dehors qui pût trahir sa pensée; mais, rentré dans sa maison, et surtout la nuit, il n'était plus le même : l'inquiétude dont il était agité le réveillait en sursaut; il s'enfonçait dans des réflexions qui lui faisaient sentir toutes les difficultés de son entreprise. Sa femme, qui était auprès de lui, s'aperçut bientôt qu'il éprouvait un trouble extraordinaire, et qu'il roulait dans son esprit quelque projet difficile dont il avait peine à trouver l'issue. Porcia, comme nous l'avons dit, était fille de Caton : Brutus, dont elle était cousine, l'avait épousée jeune encore, quoiqu'elle fût déjà veuve de Bibulus, qui lui avait laissé un fils du même nom que son père, et dont on a encore un petit ouvrage intitulé : Mémoires de Brutus. Porcia, qui avait fait son étude de la philosophie, et qui aimait tendrement son mari, joignait à une grande élévation d'esprit beau-

coup de prudence et de bon sens ; elle ne voulut demander à Brutus le secret dont il était si occupé qu'après avoir fait l'épreuve de son courage. Elle prit un de ces petits couteaux dont les barbiers se servent pour faire les ongles, et, ayant renvoyé toutes ses femmes, elle se fit à la cuisse une incision profonde, d'où il sortit une grande quantité de sang, et qui lui causa bientôt après des douleurs très vives et une fièvre violente accompagnée de frissons. Brutus était dans la plus vive inquiétude sur un état si alarmant, lorsque sa femme, au fort de la douleur, lui tint ce discours : « Brutus, je suis fille « de Caton, et je suis entrée dans votre mai« son, non pour y être comme une de ces con« cubines qui ne partagent que le lit et la ta« ble, mais pour être associée à tous vos biens « et à tous vos maux. Vous ne m'avez donné, « depuis mon mariage, aucun sujet de plainte ; « mais moi, quelle preuve puis-je vous donner « de ma reconnaissance et de ma tendresse, si « vous ne me croyez capable ni de supporter « avec vous un accident qui demande du se« cret, ni de recevoir une confidence qui exige « de la fidélité ? Je sais qu'en général on croit « les femmes trop faibles pour garder un se« cret ; mais, Brutus, une bonne éducation et « le commerce des personnes vertueuses ont

« de l'influence sur les mœurs; et j'ai l'avan-
« tage d'avoir Caton pour père et Brutus pour
« mari. Cependant je n'ai pas tellement compté
« sur ce double appui que je ne me sois assu-
« rée que je serais invincible à la douleur. » En même temps elle lui montre sa plaie et lui raconte l'épreuve qu'elle a faite. Brutus, frappé d'étonnement, lève les mains au ciel, et demande aux dieux de lui accorder un tel succès dans son entreprise, qu'il soit jugé digne d'être l'époux de Porcia; et aussitôt il lui fait donner tous les secours que son état exigeait.

XVI. Le jour ayant été fixé pour une assemblée du sénat, à laquelle il paraissait certain que César se rendrait, les conjurés le prirent pour l'exécution de leur dessein. Ils devaient s'y trouver tous réunis, sans qu'on pût avoir le moindre soupçon; autour d'eux devaient être les personnages les plus distingués de Rome, qui, voyant une si grande entreprise exécutée, se déclareraient à l'instant les défenseurs de la liberté. Le lieu même semblait leur être indiqué par la providence, comme le plus favorable à leur dessein : c'était un des portiques qui environnent le théâtre, et dans lequel est une salle garnie de siéges, où la ville avait placé une statue de Pompée, lorsqu'il avait embelli ce quartier en y faisant construire ce théâtre et ces por-

tiques. Ce fut là qu'on convoqua le sénat pour le 15 de mars, jour que les Romains appellent les ides; et il semblait qu'une divinité amenât César en ce lieu, pour venger par sa mort celle de Pompée. Lorsque le jour fut venu, Brutus, sans avoir d'autre confident de son dessein que sa femme, sort de chez lui, avec un poignard sous sa robe, et se rend au sénat. Les autres conjurés s'étaient assemblés chez Cassius, d'où ils accompagnèrent à la place publique son fils, qui, ce jour-là, prenait la robe virile. Ils entrèrent de là dans le portique de Pompée, et attendirent César qui devait bientôt arriver. C'est là que quelqu'un qui aurait su le projet qu'on allait exécuter n'eût pu s'empêcher d'admirer la constance, je dirais presque l'impassibilité des conjurés à l'approche d'un si grand danger. Plusieurs d'entre eux, obligés, comme préteurs, de rendre la justice, non seulement écoutaient avec la plus grande tranquillité les différens des parties, comme s'ils eussent eu l'esprit très libre, mais encore, par l'application extrême qu'ils y apportaient, ils rendaient les sentences les plus exactes et les mieux motivées. Un accusé qui venait d'être condamné, et qui refusait de payer l'amende, en ayant appelé à César en faisant beaucoup de cris et de protestations, Brutus,

jetant les yeux sur l'assemblée : « César, dit-il, « ne m'empêche pas et ne m'empêchera jamais « de juger selon les lois. »

XVII. Ccpendant il survint plusieurs accidens bien faits pour les troubler : le premier et le plus inquiétant, ce fut le retardement de César, qui arriva lorsque le jour était déjà fort avancé. Comme il n'avait pu obtenir des sacrifices favorables, sa femme l'avait retenu, et les devins lui avaient défendu de sortir. Un second sujet d'inquiétude, c'est qu'un homme s'étant approché de Casca, l'un des conjurés, et l'ayant pris par la main : « Casca, lui dit-il, vous m'avez « fait mystère de votre secret ; mais Brutus m'a « tout dit. » Casca fut fort étonné ; mais cet homme reprenant la parole en riant : « Et com- « ment, lui dit-il, seriez-vous devenu en si « peu de temps assez riche pour briguer l'édi- « lité ? » Sans ces dernières paroles, Casca, trompé par l'équivoque de son discours, allait tout lui révéler. Un sénateur, nommé Popilius Lénas, ayant salué Brutus et Cassius d'un air plus empressé qu'il ne faisait ordinairement, leur dit à l'oreille : « Je prie les dieux qu'ils « donnent un heureux succès au dessein que « vous méditez ; mais je vous conseille de ne « pas perdre un moment, car l'affaire n'est plus

« secrète. » Il les quitta aussitôt, leur laissant dans l'esprit de grands soupçons que la conjuration était découverte.

XVIII. Dans ce moment, un esclave de Brutus vient, en courant, lui annoncer que sa femme se meurt. Porcia, pleine d'inquiétude sur l'événement, et ne pouvant supporter le poids de son chagrin, avait bien de la peine à se tenir dans sa maison; au moindre cri, au plus léger bruit qu'elle entendait, tressaillant de tout son corps, comme les femmes qui sont saisies de la fureur des bacchantes, elle allait demander à tous ceux qui revenaient de la place ce que faisait Brutus, et à tout moment elle envoyait pour en savoir des nouvelles. Enfin, l'affaire traînant en longueur, les forces lui manquèrent. L'agitation violente que lui causait son inquiétude la jeta dans un tel accablement, qu'elle n'eut pas le temps de rentrer dans sa chambre. Pendant qu'elle était assise dans sa cour, elle tomba dans une défaillance qui la priva de tout sentiment; son visage en fut défiguré, et elle perdit l'usage de la voix. Quand ses femmes la virent dans cet état, elles poussèrent des cris affreux qui attirèrent les voisins, et le bruit de sa mort se répandit promptement dans la ville; mais, revenue bientôt de son évanouissement, et ayant repris ses

sens, les soins que ses femmes lui donnèrent la remirent dans son état naturel. La nouvelle de sa mort jeta Brutus dans le plus grand trouble. Cependant son malheur personnel ne lui fit pas abandonner l'intérêt public, et il ne sortit pas du sénat pour aller chez lui.

XIX. Déjà l'on annonçait l'arrivée de César en litière. Alarmé des signes défavorables des victimes, il avait résolu de ne terminer ce jour-là aucune affaire importante, et de proroger l'assemblée du sénat sous prétexte d'une indisposition. Il était à peine descendu de litière, que Popilius Lénas, celui qui, un peu auparavant, avait souhaité à Brutus et à Cassius l'heureux succès de leur entreprise, s'étant emparé de César, eut avec lui un long entretien auquel César paraissait donner la plus grande attention. Les conjurés, car je puis leur donner ce nom, ne pouvant pas entendre ce qu'il disait, conjecturèrent, d'après le soupçon qu'ils avaient de Lénas, qu'un entretien si long ne pouvait être qu'une dénonciation détaillée de la conjuration. Accablés de cette pensée, ils se regardent les uns les autres, et s'avertissent par l'air de leur visage de ne pas attendre qu'on vienne les saisir, et de prévenir cet affront par une mort volontaire. Déjà Cassius et quelques autres mettaient la main sous leurs robes pour en

tirer les poignards, lorsque Brutus reconnut aux gestes de Lénas qu'il s'agissait entre César et lui d'une prière très vive plutôt que d'une accusation. Il ne dit rien aux conjurés, parce qu'il y avait au milieu d'eux beaucoup de sénateurs qui n'étaient pas du secret; mais par la gaîté qu'il montra sur son visage il rassura Cassius; et bientôt après Lénas, ayant baisé la main de César, se retira, ce qui fit voir que sa conversation n'avait eu pour objet que ses affaires personnelles.

XX. Quand le sénat fut entré dans la salle, les conjurés environnèrent le siége de César, feignant d'avoir à lui parler de quelque affaire; et Cassius portant, dit-on, ses regards sur la statue de Pompée, l'invoqua, comme si elle eût été capable de l'entendre. Trébonius tira Antoine vers la porte, et en lui parlant il le retint hors de la salle. Quand César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur; et dès qu'il fut assis, les conjurés, se pressant autour de lui, firent avancer Tullius Cimber pour lui demander le rappel de son frère. Ils joignirent leurs prières aux siennes; et prenant les mains de César, ils lui baisaient la poitrine et la tête. Il rejeta d'abord des prières si pressantes; et comme ils insistaient, il se leva pour les repousser de force. Alors Tullius,

lui prenant la robe des deux mains, lui découvre les épaules; et Casca, qui était derrière le dictateur, tire son poignard et lui porte le premier, le long de l'épaule, un coup dont la blessure ne fut pas profonde. César, saisissant la poignée de l'arme dont il venait d'être frappé, s'écrie dans sa langue : « Scélérat de Casca, « que fais-tu? » Casca appelle son frère à son secours en langue grecque. César, atteint de plusieurs coups à la fois, porte ses regards autour de lui pour repousser les meurtriers; mais dès qu'il voit Brutus lever le poignard sur lui, il quitte la main de Casca qu'il tenait encore, et, se couvrant la tête de sa robe, il livre son corps au fer des conjurés. Comme ils le frappaient tous à la fois sans aucune précaution, et qu'ils étaient serrés autour de lui, ils se blessèrent les uns les autres. Brutus, qui voulut avoir part au meurtre, reçut une blessure à la main, et tous les autres furent couverts de sang.

XXI. Quand César eut expiré, Brutus, s'avançant au milieu de la salle, voulut parler pour rassurer et retenir le sénat; mais les sénateurs, saisis d'effroi, prirent la fuite en désordre. Ils se précipitaient tous vers la porte, quoiqu'ils ne fussent ni poursuivis ni pressés par personne : car les conjurés avaient pris la

ferme résolution de ne tuer que César et d'appeler tous les citoyens à la liberté. Lorsqu'ils formèrent le projet de la conjuration, ils voulaient tous qu'avec César on tuât aussi Antoine, homme fier et insolent, partisan déclaré de la monarchie, à qui sa familiarité habituelle avec les soldats donnait un grand crédit sur les troupes. Un motif plus fort encore c'est que son audace et son ambition naturelles étaient encore fortifiées par la dignité du consulat qu'il partageait avec César. Brutus combattit cet avis, d'abord parce qu'il était contraire à toute justice; en second lieu, par l'espoir qu'il leur donna du changement d'Antoine. Il ne désespérait pas qu'un homme d'un caractère élevé, ambitieux et avide de gloire, quand il verrait César mort, ne s'enflammât, à leur exemple, d'une noble émulation pour la vertu, et ne voulût contribuer à la liberté de sa patrie. Ces réflexions sauvèrent Antoine, qui, le jour du meurtre de César, profitant de la frayeur publique, prit la fuite, déguisé en homme du peuple. Brutus et les autres conjurés se retirèrent au Capitole, les mains teintes de sang; et montrant aux Romains leurs poignards nus, ils les appelaient à la liberté. Au premier bruit de cet événement, ce ne fut dans toutes les rues que courses et cris confus de gens qui augmen-

taient ainsi le trouble et l'effroi; mais quand ils virent qu'il ne se commettait point d'autre meurtre et qu'on ne pillait rien de ce qui était exposé en public, alors les sénateurs et un grand nombre d'autres citoyens reprenant courage, se rendirent au Capitole auprès des conjurés. Le peuple s'étant assemblé, Brutus lui fit un discours analogue aux circonstances, et propre à gagner ses bonnes grâces : aussi fut-il approuvé et loué par le peuple même, qui cria aux conjurés de descendre du Capitole. Encouragés par cette invitation, ils se rendirent sur la place, où ils furent suivis par la multitude. Les plus illustres d'entre les citoyens avaient Brutus au milieu d'eux, et lui formant ainsi l'escorte la plus honorable, ils le conduisirent du Capitole à la tribune. Ils en imposèrent à la populace, quoiqu'elle fût composée de gens ramassés au hasard, et tout prêts à exciter une sédition; leur respect pour Brutus les tint en silence, et ils observèrent le plus grand ordre.

XXII. Quand il s'avança pour leur parler, ils l'écoutèrent paisiblement; mais ils firent voir combien ce meurtre leur déplaisait, lorsque Cinna, dans le discours qu'il leur fit, ayant commencé par accuser César, ils entrèrent en fureur et vomirent contre lui tant d'injures, que les conjurés se retirèrent une seconde fois

dans le Capitole. Brutus, qui craignit de s'y voir assiégé, renvoya les principaux d'entre ceux qui l'y avaient suivi, ne trouvant pas juste de faire partager le péril à ceux qui n'avaient pas eu de part à l'action. Cependant le lendemain le sénat s'assembla dans le temple de la Terre, où Antoine, Plancus et Cicéron ayant proposé une amnistie, et invité tout le monde à la concorde, le sénat arrêta que non seulement on donnerait une sûreté entière aux conjurés, mais encore que les consuls feraient un rapport sur les honneurs qu'il fallait leur décerner ; le décret fut porté, et le sénat se sépara. Antoine envoya son fils au Capitole pour servir d'otage aux conjurés, qui en descendirent aussitôt. Quand tout le monde fut réuni, on s'embrassa avec beaucoup de cordialité. Cassius soupa chez Antoine, et Brutus chez Lépidus; les autres conjurés furent emmenés par leurs amis ou par les personnes de leur connaissance. Le lendemain, dès le point du jour, le sénat s'assembla de nouveau, et remercia Antoine, dans les termes les plus honorables, d'avoir étouffé les premiers germes d'une guerre civile. On combla Brutus d'éloges, et l'on distribua les provinces : l'île de Crète fut décernée à Brutus, et l'Afrique à Cassius; Trébonius eut l'Asie, Cimber la Bithynie, et l'on donna à

l'autre Brutus la Gaule qui s'étend aux environs du Pô.

XXIII. Ces dispositions faites, on parla du testament de César et de ses funérailles. Antoine demanda qu'on fît une lecture publique du testament, et qu'on l'enterrât à la vue de tout le peuple, parce que des obsèques faites secrètement et sans aucune distinction pourraient l'irriter. Cassius combattit avec force cette proposition ; Brutus céda et consentit à la demande d'Antoine. Ce fut de sa part une seconde faute : il en avait fait une première en épargnant Antoine et fortifiant contre les auteurs de la conjuration un ennemi aussi dangereux que puissant ; celle de laisser à Antoine la faculté de faire, comme il le voudrait, les funérailles de César, ne fut pas moins funeste que la première. D'abord le legs de soixante-quinze drachmes (*) par tête que César laissait aux Romains, et le don qu'il faisait au peuple des jardins qu'il avait au delà du Tibre, à l'endroit où est maintenant le temple de la Fortune, excitèrent dans tous les citoyens une affection singulière pour lui, et de vifs regrets de sa mort. Son corps ayant été porté sur la place, Antoine fit, suivant l'usage, son orai-

(*) 7 liv. 10 sous.

son funèbre; et voyant le peuple ému par ses discours, pour exciter davantage sa compassion, il prit la robe de César toute sanglante, et la déployant à ses yeux, il lui montra les coups dont elle était percée, et le grand nombre de blessures qu'il avait reçues. Dès ce moment il n'y eut plus aucun ordre parmi toute cette populace; les uns criaient qu'il fallait exterminer les meurtriers; les autres, renouvelant ce qu'on avait fait aux funérailles de Clodius, cet orateur séditieux, arrachant des boutiques les bancs et les tables, et les mettant en un tas, dressent un grand bûcher, sur lequel ils placent le corps de César et le font brûler au milieu des temples et d'autres lieux d'asile regardés comme inviolables. Quand le bûcher fut embrasé, ces factieux, s'en approchant chacun de son côté, prennent des tisons ardens et courent aux maisons des conjurés pour y mettre le feu; mais comme ils s'étaient fortifiés d'avance, ils repoussèrent ce danger.

XXIV. Un poète nommé Cinna, qui n'avait pris aucune part à la conjuration, qui même avait été l'ami de César, eut un songe dans lequel il crut voir César qui l'invitait à souper. Il avait refusé d'abord son invitation; mais enfin César le pressant et lui faisant même une sorte de violence, l'avait pris par la main, et

l'avait mené dans un lieu vaste et obscur, où Cinna le suivait en frissonnant d'horreur. Cette vision lui fit une impression si forte, qu'il en eut la fièvre toute la nuit. Cependant, le matin, quand on emporta le corps de César, il eut honte de ne pas accompagner le convoi, et il se rendit sur la place, où il trouva le peuple déjà fort aigri. Quand on le vit, il fut pris pour cet autre Cinna qui, dans la dernière assemblée, avait mal parlé de César; et le peuple s'étant jeté sur lui, le mit en pièces. Brutus et les autres conjurés craignant le même sort, surtout depuis le changement d'Antoine, sortirent de la ville et se retirèrent à Antium (*), pour y attendre que la fureur du peuple fût passée, et dans l'intention de retourner à Rome quand les esprits seraient plus calmes; ils l'espéraient bientôt d'une multitude aussi inconstante qu'impétueuse dans ses mouvemens. D'ailleurs ils pouvaient compter sur l'affection du sénat, qui, à la vérité, n'avait fait aucune information contre ceux qui avaient mis en pièces Cinna, mais qui avait poursuivi et fait arrêter les séditieux qui, avec des tisons ardens, avaient voulu mettre le feu aux maisons des conjurés.

(*) Ville du Latium, près de la mer, aujourd'hui Anzorovinato, dans la Campagne de Rome.

XXV. Déjà même le peuple, mécontent d'Antoine, qui semblait vouloir succéder à la tyrannie de César, désirait Brutus, et espérait le voir bientôt à Rome, pour y célébrer les jeux qu'il devait donner comme préteur. Mais Brutus ayant su qu'un grand nombre de soldats vétérans, de ceux qui avaient reçu de César, pour récompense de leurs services, des terres et des maisons dans des colonies, lui dressaient des embûches, et se glissaient par pelotons dans la ville, il n'osa pas y retourner. Son absence ne priva pas le peuple du spectacle des jeux : ils furent célébrés avec une magnificence extraordinaire. Brutus voulut que rien n'y fût épargné. Il avait fait acheter un très grand nombre d'animaux féroces; il défendit qu'on en donnât ou qu'on en réservât un seul, et commanda qu'ils fussent tous employés dans les jeux. Il alla lui-même jusqu'à Naples, pour y louer plusieurs comédiens; et comme il désirait d'en avoir un nommé Canutius, qui avait le plus grand succès sur les théâtres, il en écrivit à ses amis, et les pria de ne rien négliger pour l'engager à paraître dans ses jeux : car il ne croyait pas convenable de forcer aucun Grec. Il écrivit aussi à Cicéron, pour le prier instamment d'y assister.

XXVI. Telle était la situation des affaires à

Rome, lorsque l'arrivée du jeune Octave vint leur donner une nouvelle face. Il était fils de la nièce du dictateur, qui l'avait adopté et institué son héritier. Il était à Apollonie lorsque César fut tué : il y suivait le cours de ses études, en attendant que son oncle l'emmenât à l'expédition qu'il avait projetée contre les Parthes. Mais il n'eut pas plus tôt appris la mort de César, qu'il se rendit à Rome, où d'abord, pour s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple, il prit le nom de César ; et ayant distribué aux citoyens l'argent que le dictateur leur avait légué, il les excita contre Antoine, et par ses largesses attira dans son parti un grand nombre de vétérans qui avaient servi sous César. Cicéron, n'écoutant que sa haine contre Antoine, se déclara pour le jeune César, et en fut vivement repris par Brutus, qui lui reprocha de ne pas craindre un maître, mais seulement un maître qui le haïssait ; et qu'en faisant dans ses discours et dans ses lettres l'éloge de la douceur de César, il ne cherchait qu'à se ménager une servitude moins dure. « Mais nos ancètres, « ajoutait-il, n'ont jamais supporté les maîtres « même les plus doux. Pour moi, jusqu'à ce « moment, je ne suis décidé ni pour la guerre « ni pour la paix ; la seule chose qui soit bien « arrêtée dans mon esprit, c'est de n'être ja-

s esclave de personne; mais ce qui m'é-
ne, c'est que Cicéron, qui craint les dan-
s d'une guerre civile, ne redoute pas l'in-
iie d'une paix déshonorante, et qu'il ne
ille d'autre récompense d'avoir chassé An-
ie de la tyrannie, que de nous donner Cé-
pour tyran. » Tel se montra Brutus dans
emières lettres qu'il écrivit.

VII. Déjà Rome se partageait entre César
toine; les armées étaient comme à l'en-
et se vendaient à celui qui mettait la plus
enchère. Brutus alors, désespérant de
ir les affaires, prit le parti de quitter
e; et, traversant par terre la Lucanie, il
idit à Élée, sur le bord de la mer. Porcia,
evait de là retourner à Rome, s'efforçait
cher la douleur que lui causait sa sépara-
'avec son mari; mais son courage échoua
pect d'un tableau dont le sujet était tiré
istoire grecque; il représentait les adieux
tor et d'Andromaque, qui recevait, des
de son mari, Astyanax, son fils, encore
t, et tenait les yeux fixés sur Hector. La
e ce tableau, en rappelant à Porcia son
e malheur, la fit fondre en larmes; elle
considérer plusieurs fois dans le jour, et
ie fois cette image de sa situation renou-
ses pleurs. Acilius, un des amis de Bru-

tus, témoin de la douleur de Porcia, prononça ces paroles d'Andromaque à Hector :

« Seul vous me tenez lieu d'un père et d'une mère,
« Vous êtes à la fois mon époux et mon frère.

— Pour moi, lui dit Brutus en souriant, je ne « puis pas adresser à Porcia les paroles d'Hec-« tor à Andromaque :

« Allez ; et reprenant vos toiles, vos fuseaux,
« A vos femmes, chez vous, partagez leurs travaux :

« Car si la faiblesse de son corps ne lui permet « pas les mêmes exploits qu'à nous, elle nous « égalera du moins à combattre pour sa patrie, « par la fermeté de son âme. » Ce trait nous a été conservé par Bibulus, fils de Porcia.

XXVIII. D'Élée, Brutus se rendit par mer à Athènes, où le peuple le reçut avec de vives acclamations, et fit pour lui des décrets honorables. Il demeurait chez un de ses anciens hôtes, et allait tous les jours entendre Théomneste, philosophe académicien, et Cratippe, qui était de la secte du Lycée. Là, s'entretenant avec eux de matières philosophiques, il paraissait vivre dans un grand loisir, et ne s'occuper d'aucune affaire ; cependant il se préparait secrètement à la guerre, sans qu'on en eût aucun soup-

çon. Il envoya Hérostrate en Macédoine, pour attirer à son parti les commandans des troupes de cette province ; il fit venir auprès de lui les jeunes Romains qui faisaient leurs études à Athènes, entre lesquels était le fils de Cicéron, à qui Brutus donne les plus grands éloges. Il dit de lui qu'endormi comme éveillé, il conservait toujours un grand courage et une haine décidée contre les tyrans. Lorsqu'il eut commencé à se mettre ouvertement à la tête des affaires, il apprend que des vaisseaux romains, qui venaient d'Asie, chargés de richesses, étaient commandés par un homme honnête, avec lequel il était fort lié; il va au devant de lui, et, l'ayant rencontré près de Caryste (*), le détermine à lui livrer ses vaisseaux. Ce jour même il lui donne à souper et le traite avec magnificence. C'était par hasard le jour anniversaire de la naissance de Brutus. Lorsqu'on eut commencé à boire, on fit des libations pour la victoire de Brutus et pour la liberté des Romains. Brutus, voulant encourager ses convives, demande une plus grande coupe, et, la tenant dans sa main, prononce ce vers

(*) Ville de l'Eubée, au pied du mont Ocha, près de laquelle il y avait des carrières dans lesquelles on trouvait de l'amiante, au rapport de Strabon.

de Patrocle à Hector, que rien n'avait amené.

Apollon et mon sort ont terminé ma vie.

On ajoute qu'à Philippes, lorsqu'il sortit de sa tente pour aller livrer le dernier combat, il donna pour mot à ses soldats, Apollon; et l'on pensa que ce vers qu'il avait prononcé était comme le présage de sa défaite.

XXIX. Quelques jours après, Antistius lui remit cinq cent mille drachmes (*) sur l'argent qu'il portait en Italie. Tous les soldats de Pompée qui erraient encore dans la Thessalie vinrent le joindre avec plaisir; il enleva cinq cents chevaux que Cinna conduisait à Dolabella en Asie; et s'étant transporté par mer à Démétriade, où l'on faisait pour Antoine un enlèvement considérable d'armes que Jules César avait préparées pour la guerre contre les Parthes, il s'en rendit maître. Hortensius lui remit son gouvernement de Macédoine, et tous les rois, tous les princes voisins, s'étant unis avec lui, le secondèrent de tout leur pouvoir. Il apprit en même temps que Caïus, frère d'Antoine, arrivait d'Italie pour aller à Apollonie et à Épidamne (*) prendre le commandement

(*) 450,000 liv.

(**) Deux villes de l'Épire, sur la côte de la mer.

des troupes que Gabinius avait sous ses ordres. Brutus voulant le prévenir, et enlever ses troupes avant son arrivée, part à l'instant avec ce qu'il avait de soldats, les conduit, pendant une neige abondante, à travers des chemins raboteux et difficiles, et devance de beaucoup ceux qui portaient ces provisions. Quand il fut près d'Épidamne, la difficulté de la marche et la rigueur du froid lui causèrent la boulimie (*), maladie qu'éprouvent également les hommes et les animaux, quand ils se sont fatigués à marcher dans la neige, soit que la chaleur naturelle, concentrée dans l'intérieur par le froid et par la densité de l'air, consume promptement la nourriture qu'ils ont prise; soit que la vapeur subtile et incisive de la neige, pénétrant le corps, fasse exhaler et dissiper au dehors la chaleur intérieure, car les sueurs, qui sont un des symptômes de cette maladie, semblent être l'effet de cette dissipation que subit la chaleur lorsqu'elle est saisie par le froid à la superficie du corps. Mais nous avons traité cette matière dans un autre ouvrage. Brutus donc étant tombé en défaillance, et personne dans son camp n'ayant rien à lui donner, ses domestiques furent forcés d'avoir recours aux enne-

(*) Faim violente.

mis ; ils s'approchèrent des portes de la ville, et demandèrent du pain aux premières gardes. Ces soldats n'eurent pas plus tôt appris l'accident de Brutus, qu'ils lui apportèrent eux-mêmes de quoi manger et boire. En reconnaissance de ce service, Brutus, quand il eut pris la ville, traita avec humanité, non seulement ces gardes, mais encore tous les habitans, par rapport à eux.

XXX. Caïus Antonius étant entré dans Apollonie, fit appeler à lui tous les soldats répandus dans les environs ; mais quand il les vit aller joindre Brutus, et qu'il reconnut dans les Apolloniates une disposition à les imiter, il abandonna la ville, et s'en alla à Buthrote (*); il perdit en chemin trois cohortes, qui furent taillées en pièces par Brutus. Ayant ensuite entrepris de forcer les postes que les troupes de Brutus occupaient autour de Byllis (**), il engagea contre Cicéron (***) un combat dans lequel il fut battu : car Brutus employait déjà ce jeune homme, auquel il dut de grands succès. Brutus,

(*) Buthrote, ville de l'Épire, située dans une presqu'île, et qui avait une colonie romaine.

(**) Byllis, ville maritime de l'Illyrie, qu'Étienne de Byzance dit avoir été fondée par les Myrmidons, sous la conduite de Néoptolème.

(***) C'est le fils de l'orateur.

de son côté, ayant surpris Caïus Antonius dans des endroits marécageux, et loin de son poste, empêcha ses soldats de le charger; il se contenta de le faire envelopper, et leur ordonna d'épargner des troupes qui seraient bientôt à eux; ce qui arriva en effet : elles se rendirent avec leur général, et par là Brutus se vit à la tête d'un corps d'armée assez considérable. Caïus resta long-temps auprès de lui, traité avec honneur et conservant même les marques du commandement, quoique plusieurs amis de Brutus, et Cicéron même, lui écrivissent de Rome pour le presser de s'en défaire; mais s'étant aperçu qu'il travaillait secrètement à lui débaucher ses capitaines et à exciter du mouvement, il l'envoya sur une galère, où il le fit garder avec soin. Les soldats qu'il avait corrompus s'étant retirés à Apollonie, d'où ils écrivirent à Brutus de venir les trouver, il leur répondit qu'il n'était pas d'usage chez les Romains que des soldats rebelles mandassent leur général; que c'était à eux à venir solliciter leur pardon et apaiser sa colère; ils se rendirent auprès de lui, et par leurs prières ils obtinrent leur grâce.

XXXI. Brutus se disposait à passer en Asie, lorsqu'il apprit les changemens arrivés dans Rome. Le jeune César, fortifié par le sénat

contre la puissance d'Antoine, ne l'avait pas eu plus tôt chassé d'Italie, qu'il se rendit lui-même redoutable; il demandait le consulat contre les dispositions des lois, et entretenait de grandes armées dont la ville n'avait aucun besoin. Mais ensuite, voyant le sénat, mécontent de sa conduite, jeter les yeux sur Brutus, lui confirmer ses anciens gouvernemens, et lui en décerner de nouveaux, il craignit lui-même, et il rechercha l'amitié d'Antoine. En même temps il investit Rome de troupes, et se fit donner le consulat, ayant à peine atteint l'âge de l'adolescence, car il n'était que dans sa vingtième année, comme il le dit lui-même dans ses Commentaires. Il appela tout de suite en justice Brutus et les autres conjurés, pour avoir fait périr, sans aucune formalité de justice, le premier et le plus grand personnage de Rome par ses dignités. Il nomma Lucius Cornificius et Agrippa pour accusateurs, le premier de Brutus, et le second de Cassius. Les accusés n'ayant pas comparu, il força les juges de les condamner par contumace. Lorsque le héraut appela, suivant l'usage, Brutus du haut de la tribune pour comparaître, le peuple en gémit, dit-on, hautement; et les citoyens les plus honnêtes, baissant la tête, gardèrent un profond silence; on vit même Publius Silicius

verser des larmes, et cette marque de sensibilité le fit mettre dans la suite au nombre des proscrits. Enfin César, Antoine et Lépidus, s'étant réconciliés, partagèrent entre eux les provinces, et proscrivirent deux cents citoyens qu'ils vouèrent à la mort, et Cicéron fut une des victimes.

XXXII. Brutus, à qui ces nouvelles furent portées en Macédoine, faisant céder sa douceur à tant de cruautés, écrivit à Hortensius de faire mourir Caïus Antonius, par représailles de la mort de Cicéron et de Brutus, dont l'un était son ami et l'autre son parent. Dans la suite, Antoine ayant fait Hortensius prisonnier à la bataille de Philippes, l'égorgea sur le tombeau de son frère. Brutus, en apprenant la mort de Cicéron, dit qu'il en avait moins de douleur que de honte de ce qui l'avait causée; qu'il blâmait ses amis de Rome, qui devaient s'imputer à eux-mêmes plus qu'à leurs tyrans l'esclavage dans lequel ils étaient tombés, puisqu'ils ne craignaient pas de voir et de souffrir des indignités dont ils n'auraient pas dû supporter même le récit. Quand il eut conduit en Asie son armée, déjà nombreuse et puissante, il fit équiper une flotte dans la Bithynie et à Cyzique(*); et pen-

(*) La Bithynie est dans l'Asie, au midi du Pont-Euxin;

dant ce temps-là il parcourut par terre la province, rétablit la tranquillité dans les villes, et donna audience aux gouverneurs. Il écrivit aussi à Cassius de quitter l'Égypte et de venir le joindre en Syrie. « Ce n'est pas, lui disait-« il, pour acquérir l'empire, mais pour délivrer « notre patrie de la servitude et opprimer les « tyrans que nous avons rassemblé des armées : « au lieu donc d'errer de côté et d'autre, il faut « toujours nous souvenir du but que nous nous « sommes proposé ; et pour ne pas nous en écar-« ter, ne nous éloignons pas de l'Italie, mais « rapprochons-nous-en, le plus tôt que nous « pourrons, afin d'aller au secours de nos con-« citoyens. » Cassius ayant goûté ses raisons, se mit en marche pour aller le trouver. Brutus alla au devant de lui, et ils se rencontrèrent près de Smyrne ; c'était leur première entrevue, depuis qu'ils s'étaient séparés au port du Pirée, pour aller l'un en Macédoine et l'autre en Syrie. Ce fut pour eux un grand sujet de joie ; et la vue des troupes qu'ils avaient l'un et l'autre sous leurs ordres augmenta beaucoup leur confiance. Ils étaient partis d'Italie comme des bannis méprisables, sans argent, sans

et Cyzique dans la Mysie, en revenant à l'occident sur l'Hellespont.

, sans un seul vaisseau armé, sans un sol-
nfin sans une seule ville qui fût dans leurs
ts ; et après un espace de temps assez court,
trouvaient réunis, à la tête d'une flotte
ante, d'une infanterie et d'une cavalerie
reuses, avec de l'argent pour les entrete-
t ils étaient en état de disputer, les armes
nain, l'empire à leurs ennemis.

XIII. Cassius désirait de rendre à Brutus
t d'honneur qu'il en recevait de lui; mais
is, par égard pour son âge et pour la fai-
de son tempérament qui ne pouvait pas
nir la fatigue, le prévenait presque tou-
, et allait le plus souvent chez lui. Cassius
la réputation d'être un grand homme de
e ; mais il était violent et ne savait gou-
r que par la crainte ; avec ses amis il ai-
à railler, et se livrait trop à la plaisante-
Brutus, aimé du peuple pour sa vertu,
de ses amis, admiré de tous les gens hon-
, n'était pas même haï de ses ennemis. Il
t cette affection générale à son extrême
eur, à une élévation d'esprit peu commune,
fermeté d'âme qui le rendait supérieur à
lère, à l'avarice et à la volupté. Toujours
dans ses jugemens, inflexible dans son at-
ment à tout ce qui était juste et honnête,
concilia surtout la bienveillance et l'estime

publique, par la confiance qu'on avait dans la pureté de ses vues. On n'espérait pas que le grand Pompée lui-même, s'il eût vaincu César, eût soumis sa puissance aux lois; on croyait au contraire qu'il serait toujours resté maître de la république, sous le nom de consul, de dictateur, ou de quelque autre magistrature plus douce, pour consoler le peuple de la perte de sa liberté. Pour Cassius, dont on connaissait l'emportement et la colère, que l'intérêt entraînait souvent hors des voies de la justice, on était persuadé que s'il faisait la guerre, s'il courait de pays en pays, s'il s'exposait à tous les dangers, c'était bien moins pour rendre la liberté à ses concitoyens que pour s'assurer à lui-même une grande autorité.

XXXIV. Dans des temps antérieurs à celui dont nous parlons, les Cinna, les Marius, les Carbon, qui regardaient leur patrie comme le prix ou plutôt comme la proie du vainqueur, avouaient franchement qu'ils n'avaient combattu que pour la réduire en servitude; mais Brutus n'entendit jamais ses ennemis même lui reprocher ces vues tyranniques; et Antoine dit un jour devant plusieurs témoins que Brutus était le seul qui en conspirant contre César n'eût été conduit que par la grandeur et la beauté de l'entreprise; mais que tous les autres y avaient

été poussés par la haine et l'envie qu'ils portaient à César. Aussi les lettres de Brutus prouvent-elles évidemment qu'il mettait bien moins sa confiance dans ses troupes que dans sa vertu. A la veille même du danger il écrivait à Atticus que ses affaires étaient au point de fortune le plus brillant : « Car, ajouta-t-il, ou ma « victoire rendra la liberté aux Romains, ou « ma mort me délivrera de la servitude. Tout « le reste est pour nous dans un état ferme et « assuré ; une seule chose est encore incertaine, « c'est si nous vivrons ou si nous mourrons li- « bres. Antoine porte la juste peine de sa folie, « lui qui, pouvant se mettre au nombre des « Brutus, des Cassius et des Caton, aime mieux « n'être que le second d'Octave ; et s'il n'est « pas vaincu avec lui dans le combat qui va se « donner, il sera bientôt en guerre contre lui. » Le temps prouva que c'était une prédiction de ce qui devait arriver un jour.

XXXV. Pendant qu'ils étaient à Smyrne, Brutus pria Cassius de lui donner une partie des grandes sommes qu'il avait amassées ; il donnait pour motif de cette demande que l'argent qu'il avait eu de son côté avait été employé à l'équipement de cette flotte nombreuse qui les rendait maîtres de toute la mer Méditerranée. Les amis de Cassius l'en détournaient.

« Il n'est pas juste, lui disaient-ils, que ce que « vous avez conservé de vos épargnes, ce que « vous avez levé sur les peuples en vous atti- « rant leur haine, Brutus l'emploie à s'attacher « le peuple et à faire des largesses aux soldats. » Cependant il lui donna le tiers de tout ce qu'il avait amassé; après quoi ils se séparèrent pour aller, chacun de son côté, exécuter les entreprises dont ils s'étaient chargés. Cassius prit la ville de Rhodes, et n'usa pas avec douceur de sa victoire, quoique les habitans, lorsqu'il entra dans la ville, l'appelassent leur maître et leur roi. « Je ne suis, leur dit-il, ni maître ni « roi; je suis le meurtrier de celui qui voulait « être notre maître et notre roi, et que j'ai « puni de son ambition. » Brutus demanda aux Lyciens de l'argent et des hommes; mais Naucratès, un de leurs orateurs, ayant persuadé aux villes de se révolter et de s'emparer des hauteurs voisines pour fermer le passage aux Romains, Brutus envoya contre eux sa cavalerie, qui les surprit pendant leur dîner, et en passa six cents au fil de l'épée; il se rendit ensuite maître de plusieurs forts et de plusieurs petites villes, et renvoya sans rançon tous les prisonniers, espérant gagner par là l'affection de ce peuple; mais c'étaient des gens opiniâtres, qui, aigris par le dégât qu'on faisait dans

rs terres, ne tenaient aucun compte de ces rques d'humanité. Brutus alla donc mettre siége devant Xanthe, où les plus braves de nation s'étaient renfermés.

XXXVI. Quelques-uns des assiégés se jetant ns la rivière qui baignait leurs murailles (*), sauvaient en nageant entre deux eaux. Les iégeans s'en étant aperçus, tendirent au tra-rs du courant des filets au haut desquels ils iient attaché des sonnettes, qui les avertis-ent quand il y en avait quelqu'un de pris. s Xanthiens ayant fait une sortie pendant la it, et mis le feu à quelques batteries, les Ro-ins les aperçurent et les repoussèrent dans ville; mais un vent violent qui s'éleva tout coup porta les flammes jusqu'aux crénaux murailles et menaça les maisons voisines. itus, qui craignait pour la ville, donna l'or-d'aller à leur secours et d'éteindre le feu, squ'un désespoir affreux, plus fort que tous raisonnemens, et qu'on peut comparer à amour violent de la mort, saisit subitement Lyciens. Les femmes, les enfans, les hom-s de condition libre et les esclaves, sans dis-ction d'âge, accourant sur les murailles, at-uent les ennemis qui travaillaient à arrêter

*) Le Xanthe, comme on l'a vu plus haut.

l'incendie, portent eux-mêmes du bois, des roseaux et toutes sortes de matières combustibles; et en alimentant sans cesse le feu, ils l'eurent bientôt étendu dans toute la ville. Quand la flamme, ainsi répandue, et s'élevant en tourbillons dans les airs, eut embrasé l'enceinte des murailles, Brutus, touché de compassion, courut à cheval le long des murs, cherchant tous les moyens de les secourir; il leur tendait les mains, il les conjurait d'épargner, de sauver leur ville; mais il n'était écouté de personne: ils ne voulaient tous que mourir, non seulement les hommes et les femmes, mais les petits enfans même, dont les uns se jetaient au milieu des flammes en poussant des cris affreux, les autres se précipitaient du haut des murailles; quelques-uns présentaient leur gorge toute nue aux épées de leurs pères, et les excitaient à les frapper.

XXXVII. Quand la ville eut été consumée par les flammes, on vit une femme qui, portant au cou son enfant mort, et suspendue elle-même à un cordeau avec une torche allumée, mettait le feu à sa maison. Brutus, à qui l'on vint le dire, n'eut pas la force d'aller voir un spectacle si horrible; il ne put en entendre le récit sans verser des larmes, et fit proposer une récompense pour tout soldat qui aurait pu sau-

ver un Lycien; il n'y en eut, dit-on, que cent cinquante qui ne se refusèrent pas à leur conservation. Ce fut ainsi que les Lyciens, après avoir achevé dans un long espace d'années la révolution que le destin avait marquée pour leur ruine, renouvelèrent par leur audace la catastrophe de leurs ancêtres, qui, dans les guerres des Perses, brûlèrent eux-mêmes leur ville, et s'ensevelirent sous ses ruines. Brutus, voyant la ville de Patare (*) se préparer à une défense vigoureuse, et craignant un pareil désespoir, balançait à entreprendre le siége. Il avait fait quelques femmes prisonnières, qu'il renvoya sans rançon; et comme leurs maris et leurs pères étaient des premiers de la ville, elles leur vantèrent tellement la modération et la justice de Brutus, qu'elles les décidèrent à lui remettre leur ville. Dès lors toutes les autres villes se soumirent, et s'étant livrées à sa discrétion, elles en furent traitées avec plus de douceur et de clémence qu'elles ne l'avaient espéré. Tandis que Cassius, qui, dans le même temps, s'était emparé de Rhodes, avait obligé

(*) Patare, ville considérable de Lycie, avec un port et un grand nombre de temples. Ptolémée Philadelphe, qui l'avait augmentée, la nomma Arsinoé de Lycie, du nom de sa femme; mais l'ancien nom prévalut. (Strabon.)

les habitans de lui porter tout leur or et tout leur argent, ce qui produisit une somme de huit mille talens (*), outre une amende de cinq cents talens (**) qu'il exigea de la ville, Brutus ne leva sur les Lyciens qu'une contribution de cent cinquante talens (***); et, sans leur imposer aucune autre charge, il partit pour l'Ionie.

XXXVIII. Il y fit plusieurs actions mémorables, soit dans les récompenses, soit dans les châtimens qu'il décerna. Je n'en rapporterai qu'un seul exemple, celui dont il fut lui-même le plus satisfait, et qui fit le plus de plaisir aux honnêtes Romains. Pompée, après avoir dans sa défaite à Pharsale perdu ce grand empire qu'il disputait à César, se retira en Égypte; et lorsqu'il eut abordé à Péluse, les tuteurs du jeune prince qui régnait alors tinrent avec ses amis un conseil dans lequel les avis furent partagés. Les uns croyaient qu'il fallait recevoir Pompée, d'autres voulaient qu'on le chassât d'Égypte; mais un certain Théodote de Chio, qui enseignait la rhétorique au prince, et qui, faute de meilleurs ministres, était admis aux

(*) Quarante millions.

(**) Deux millions et demi.

(***) 750,000 liv.

eils, fit voir aux uns et aux autres qu'ils se
ipaient également : que dans les conjectu-
présentes il n'y avait qu'un seul parti utile,
ait de le recevoir et de le faire mourir; il
nina son opinion en disant qu'un mort ne
d point. Tout le conseil adopta son avis, et
rand Pompée devint un exemple mémora-
des événemens les plus extraordinaires et
noins attendus : sa mort fut l'ouvrage de la
e rhétorique d'un Théodote, comme ce so-
te s'en vantait lui-même. Peu de temps après
r étant arrivé en Egypte, punit ces perfi-
par une mort digne de leur scélératesse;
odote seul obtint de la fortune un délai
r traîner encore quelque temps une vie er-
e dans la honte et la misère; mais il ne put
érober à Brutus qui parcourait l'Asie;
né devant lui, il fut puni du dernier sup-
e, et devint plus fameux par sa mort qu'il
'avait été par sa vie.

XXIX. Brutus fit prier Cassius de venir à
les; et lorsqu'il le sut près d'arriver, il alla
levant de lui avec ses amis; toutes les trou-
sous les armes les saluèrent l'un et l'autre
itre d'*imperator;* mais, comme il n'est que
ordinaire dans des affaires d'une grande
ortance, et entre des hommes environnés
ne foule d'amis et de capitaines, ils eurent

réciproquement beaucoup de plaintes et de reproches à se faire. Ils ne furent pas plus tôt arrivés à Sardes, que, se retirant dans une chambre dont ils fermèrent les portes, et où personne ne fut admis, ils exposèrent d'abord leurs griefs respectifs, passèrent ensuite aux reproches, aux accusations et aux larmes même, et enfin à des outrages violens. Leurs amis qui les entendaient, étonnés de leur emportement et du ton de colère avec lequel ils parlaient, craignaient qu'ils ne se portassent à des extrémités fâcheuses; mais il leur était défendu d'entrer. Cependant Marcus Favonius, ce partisan si zélé de Caton, qui pratiquait la philosophie, moins par un choix de sa raison, que par une sorte d'impétuosité et de fureur, se présente à la porte qui lui est refusée par les domestiques; mais il n'était pas aisé de retenir Favonius, quelque chose qu'il désirât : violent et précipité dans toutes ses actions, il ne tenait aucun compte de sa dignité sénatoriale, et se faisait un plaisir de la rabaisser avec une liberté cynique. Il est vrai que le plus souvent on ne faisait que rire et plaisanter des injures toujours déplacées qu'il se permettait. Il força donc ceux qui gardaient la porte, et, en entrant dans la chambre, il prononça d'un ton de voix affecté les vers de Nestor dans Homère :

Écoutez-moi, je suis plus âgé que vous ;

le reste. Cassius ne fit que rire de cette apos-
ɔphe ; mais Brutus le mit dehors par les épau-
, en le traitant de véritable chien et de faux
nique. Cependant cette circonstance mit fin
eur contestation, et ils se séparèrent. Cassius
nna le soir même un souper où Brutus se
ndit et amena ses amis. On venait de se met-
à table, lorsque Favonius entra dans la
le au sortir du bain. Brutus, en le voyant,
otesta qu'il ne l'avait pas invité, et ordonna
'on le plaçât sur le lit d'en haut (2); mais
vonius se mit de force sur le lit du milieu.
repas fut assaisonné de plaisanteries agréa-
s, et la philosophie y trouva sa place.
XL. Le lendemain, Brutus jugea publique-
nt un ancien préteur, nommé Lucius Pella,
quel il avait donné lui-même des emplois de
nfiance, et qui était accusé de concussion
les Sardiens. Brutus l'ayant noté d'infamie,
ssius en fut très affligé, lui qui, peu de jours
paravant, ayant à juger deux de ses amis
nvaincus du même crime, après leur avoir
en particulier quelques réprimandes, les
ait renvoyés en les laissant dans leurs em-
is ; aussi se plaignit-il de ce jugement à Bru-
, qu'il accusa de montrer une exactitude

trop scrupuleuse aux lois et à la justice dans un temps où il fallait beaucoup donner à la politique et à l'humanité. Brutus lui répondit qu'il devait se souvenir de ces ides de Mars où ils avaient tué César, non qu'il dépouillât et tourmentât lui-même personne, mais parce qu'il fermait les yeux sur ceux qui le faisaient sous son nom. « S'il est, ajouta-t-il, des prétextes « honnêtes de violer la justice, il valait encore « mieux souffrir les injustices des amis de Cé« sar que de conniver à celles des nôtres. L'in« différence sur les premières n'eût passé que « pour défaut de courage; mais en tolérant « celles de nos amis nous encourons le soupçon « de complicité, et nous partageons les périls « auxquels ils s'exposent. » Tels étaient les principes d'après lesquels Brutus se conduisait.

XLI. Ils se disposaient à quitter l'Asie, lorsque Brutus eut un signe extraordinaire. Il aimait à veiller, et, autant par une suite de sa sobriété que par goût pour le travail, il ne donnait que très peu de temps au sommeil. Il ne dormait jamais le jour, et la nuit même il ne prenait quelque repos que lorsque tout le monde était couché, et qu'il n'avait plus rien à faire, ni personne avec qui il pût s'entretenir. Depuis surtout que, la guerre étant commencée, toutes les affaires roulaient sur lui, et qu'il avait

toujours l'esprit tendu sur ce qui pouvait arriver, il se contentait de dormir un peu après son souper, et passait le reste de la nuit à expédier les affaires les plus pressées. Lorsqu'il les avait finies de bonne heure, et qu'il lui restait du temps, il l'employait à lire jusqu'à la troisième garde (*), heure à laquelle les centurions et les autres officiers avaient coutume d'entrer dans sa tente. Lors donc qu'il se disposait à partir d'Asie avec toute son armée, dans une nuit très obscure, où sa tente n'était éclairée que par une faible lumière, pendant qu'un silence profond régnait dans tout le camp, Brutus, plongé dans ses réflexions, crut entendre quelqu'un entrer dans sa tente. Il tourne ses regards vers la porte, et voit un spectre horrible, d'une figure étrange et effrayante, qui s'approche et se tient près de lui en silence. Il eut le courage de lui adresser le premier la parole : « Qui es-« tu, lui dit-il, un homme ou un dieu? Que « viens-tu faire dans ma tente? Que me veux-« tu? — Brutus, lui répondit le fantôme, je « suis ton mauvais génie; tu me verras dans

(*) La nuit se partageait chez les Romains en quatre veilles, de trois heures chacune; elles commençaient à la fin du jour, c'est-à-dire à six heures; ainsi la troisième veille, ou garde, était à minuit.

« les plaines de Philippes. — Eh bien, repar-« tit Brutus sans se troubler, je t'y verrai. » Dès que le fantôme eut disparu, Brutus appela ses domestiques, qui lui dirent qu'ils n'avaient rien vu ni entendu, et il continua à s'occuper de ses affaires.

XLII. Le jour ayant paru, il se rendit chez Cassius et lui raconta sa vision. Cassius, qui faisait profession de la doctrine d'Épicure, et disputait souvent avec Brutus sur ces sortes de matières, lui dit alors : « Brutus, c'est un des « principes de notre philosophie que nos sens, « faciles à recevoir toutes sortes d'impressions, « nous trompent souvent en offrant à notre es-« prit des images et des sensations d'objets que « nous ne voyons et n'éprouvons pas réelle-« ment. Notre pensée, plus mobile encore, « excite sans cesse nos sens, et leur imprime « une foule d'idées dont les objets n'ont jamais « existé. Ils sont comme une cire molle qui se « prête à toutes les impressions qu'on lui donne; « et notre âme ayant en elle et ce qui produit « et ce qui éprouve l'impression, a aussi par « elle-même la faculté de varier et de diversifier « ses formes. C'est ce que prouvent les dif-« férentes images que nos songes nous offrent « dans le sommeil; l'imagination les excite par « le plus faible mouvement, et leur fait pren-

« dre ensuite toutes sortes d'affections ou de « figures fantastiques : car la nature de cette « faculté est d'être toujours en mouvement, et « ce mouvement n'est autre chose que l'imagi- « nation même et la pensée. Mais ce qu'il y a « de plus en vous, c'est que votre corps, affai- « bli par l'excès du travail, rend votre esprit « plus mobile et plus prompt à changer. Il n'est « pas vraisemblable qu'il existe des génies, ni, « s'il en existe, qu'ils prennent la figure et la « voix des hommes, ou que leur pouvoir s'é- « tende jusqu'à nous. Je voudrais qu'il y en « eût, afin que nous pussions mettre notre con- « fiance non seulement dans cette multitude « d'armes, de chevaux et de navires, mais en- « core dans le secours des dieux, qui se décla- « reraient sans doute pour les chefs de l'entre- « prise la plus sainte et la plus belle. » Telles furent les raisons dont Cassius se servit pour calmer Brutus. Quand les soldats commencèrent à se mettre en marche, deux aigles, fondant ensemble du haut des airs, allèrent se poser sur les premières enseignes, et accompagnèrent l'armée, nourris par les soldats, jusqu'à Philippes, d'où ils s'envolèrent la veille de la bataille.

XLIII. Brutus avait déjà soumis la plupart des peuples voisins; et les villes ou les princes

qui pouvaient rester encore à réduire, il acheva avec Cassius de les subjuguer; ils se rendirent maîtres de tout le pays jusqu'à la mer de Thasos (*). Norbanus y était campé dans un lieu appelé les détroits, près du mont Symbolum (**). Brutus et Cassius, l'ayant environné, le forcèrent d'abandonner ce poste; peu s'en fallut même qu'ils ne lui enlevassent toute son armée, parce que César n'avait pu le suivre, retenu par une maladie; mais Antoine vint à son secours après avoir fait une marche si rapide, que Brutus ne pouvait la croire. César, qui arriva dix jours après, campa vis-à-vis de Brutus, et Antoine en face de Cassius. L'espace qui séparait les deux camps est appelé par les Romains la plaine de Philippes; c'étaient les armées romaines les plus nombreuses qui se fussent trouvées en présence l'une de l'autre. Celle de Brutus l'était bien moins que celle de César; mais elle l'emportait par l'éclat et la magnificence des armes, dont la plupart étaient d'or ou d'argent. Brutus, qui, dans tout le reste, avait accoutumé ses officiers à la modestie et à la simplicité, leur avait prodigué ces métaux,

(*) Ile de la mer Égée, au-dessous de la Thrace.

(**) Il se réunit au mont Pangée, dans un lieu qui porte le même nom de Symbolum, entre Philippes et Néapolis.

persuadé que la richesse des armes dont les soldats sont couverts ou qu'ils portent dans leurs mains, relève le courage de ceux qui aiment la gloire, et qu'elle rend les avares plus acharnés au combat, parce qu'ils veulent conserver une armure qui vaut pour eux un fonds de terre. César fit distribuer à ses soldats une petite mesure de blé et cinq drachmes par tête (*) pour un sacrifice expiatoire qu'il faisait dans son camp. Brutus, pour insulter à cette disette ou à cette épargne sordide, purifia son armée en pleine campagne, comme c'est l'usage chez les Romains; il distribua un grand nombre de victimes, et cinquante drachmes (**) pour chaque soldat. Cette largesse redoubla l'affection et l'ardeur de ses troupes.

XLIV. Pendant ce sacrifice d'expiation, Cassius eut un signe qu'il jugea d'un présage funeste. Le licteur qui portait devant lui les faisceaux lui présenta la couronne à l'envers. On ajoute qu'un peu auparavant, dans une cérémonie publique, où l'on portait en pompe une Victoire d'or de Cassius, celui qui en était chargé fit un faux pas et laissa tomber la Victoire. Une multitude d'oiseaux carnassiers paraissaient tous

(*) 4 liv. 10 sous.
(**) 45 liv.

les jours dans son camp; et plusieurs essaims d'abeilles se rassemblèrent dans un endroit des retranchemens que les devins firent enfermer et mettre hors de l'enceinte pour faire cesser par leur expiation la crainte superstitieuse qui déjà commençait à ébranler, dans l'esprit de Cassius, les principes d'Épicure, et qui avait entièrement captivé celui des troupes. Aussi Cassius n'avait-il plus la même ardeur pour livrer la bataille; il préférait de traîner la guerre en longueur, parce qu'avec plus d'argent que l'ennemi ils avaient moins d'armes et de soldats. Brutus, au contraire, avait toujours pensé qu'il fallait en venir promptement à une action décisive, afin de rendre au plus tôt la liberté à sa patrie, ou du moins pour délivrer de tant de maux tous ces peuples qui étaient écrasés par les dépenses de la guerre et par tous les malheurs qu'elle entraîne après elle.

XLV. Il voyait d'ailleurs que dans toutes les escarmouches, dans toutes les rencontres qui avaient lieu, sa cavalerie avait toujours l'avantage; et ces premiers succès lui inspiraient une grande confiance. Il passait tous les jours dans le camp de César un grand nombre de déserteurs, et l'on en dénonçait encore beaucoup d'autres comme soupçonnés de vouloir suivre leur exemple. Ces considérations firent

passer dans le conseil plusieurs des amis de Cassius au sentiment de son collègue. Un seul des amis de ce dernier, nommé Atellius, fut d'un avis contraire, et proposa de différer jusqu'à l'hiver. « Et que gagnerez-vous, lui dit Brutus, « d'attendre encore une année? — Le moins « que je puisse en espérer, répondit Atellius, « c'est de vivre un an de plus. » Cette réponse déplut à Cassius, et indigna tous les autres officiers; la bataille fut résolue pour le lendemain. Brutus, rempli des meilleures espérances, s'entretint pendant le souper de matières philosophiques, et alla ensuite se reposer. Cassius, au rapport de Messala, soupa dans sa tente avec un petit nombre d'amis; et, contre son caractère, il fut, pendant tout le repas, pensif et taciturne. Après le souper, il prit la main de Messala, et la lui serrant avec amitié, comme il avait coutume de le faire : « Messala, lui « dit-il en grec, je vous prends à témoin que, « comme le grand Pompée, je suis forcé, con- « tre mon sentiment, de mettre au hasard d'une « seule bataille le sort de ma patrie. Nous avons « pourtant beaucoup de courage et une grande « confiance dans la fortune, dont nous serions « injustes de nous défier, quand même nous « prendrions un mauvais parti. » Cassius, en finissant ces mots, embrassa Messala et lui dit

adieu. Messala le pria à souper pour le lendemain, jour de sa naissance.

XLVI. Dès que le jour parut, on éleva dans le camp de Brutus et dans celui de Cassius la cotte-d'armes de pourpre qui était le signal de la bataille, et les généraux s'abouchèrent au milieu de l'espace qui séparait les deux camps. Cassius prenant le premier la parole : « Brutus, dit-il, fassent les dieux que nous remportions la victoire et que nous vivions heureux ensemble le reste de nos jours ! Mais comme les événemens qui intéressent le plus les hommes sont aussi les plus incertains, et que si l'issue de la bataille trompe notre attente il ne nous sera pas facile de nous revoir, dites-moi ce que vous choisirez, de la fuite ou de la mort. — Cassius, lui répondit Brutus, lorsque j'étais encore jeune et sans expérience, je composai, sans trop savoir pourquoi, un long discours philosophique dans lequel je blâmais Caton de s'être donné la mort : je disais qu'il n'était ni religieux, ni digne d'un homme de cœur, de se soustraire à l'ordre des dieux, et au lieu de recevoir avec courage tous les événemens de la vie, de s'y dérober par la fuite. Notre situation présente me fait penser autrement. Si Dieu ne nous accorde pas un heureux succès, je

« ne veux plus me livrer à de nouvelles espé-
« rances, ni faire de nouveaux préparatifs de
« guerre. Je me délivrerai de toutes mes pei-
« nes en me louant de la fortune de ce qu'ayant
« aux ides de Mars donné mes jours à ma pa-
« trie, j'ai mené depuis, par une suite de ce
« sacrifice, une vie aussi libre que glorieuse. »
A ces mots, Cassius embrassant Brutus en sou-
riant : « Puisque nous pensons tous deux de
« même, lui dit-il, allons à l'ennemi : ou nous
« remporterons la victoire, ou nous ne crain-
« drons pas les vainqueurs. » Ils parlèrent en-
suite, en présence de leurs amis, de l'or-
donnance qu'ils donneraient à leur bataille.
Brutus demanda que Cassius lui laissât le com-
mandement de l'aile droite, qui paraissait dû
plutôt à l'âge et à l'expérience de Cassius. Ce-
lui-ci néanmoins le lui accorda ; il voulut même
que Messala, qui commandait la légion la plus
aguerrie, combattît à cette aile. Aussitôt Bru-
tus fit sortir des retranchemens sa cavalerie su-
perbement parée, et mit son infanterie en ba-
taille.

XLVII. Les troupes d'Antoine étaient occu-
pées à tirer des fossés depuis les marais près
desquels elles campaient jusque dans la plaine,
pour couper à Cassius la retraite vers la mer.
César, ou du moins son armée, était tranquille

dans le camp, car une maladie avait obligé le général d'en sortir. Ses soldats ne s'attendaient pas à une bataille; ils croyaient seulement que les ennemis viendraient charger les travailleurs, et tâcher à coups de traits de les mettre en désordre. Ne songeant pas aux troupes qu'ils avaient devant eux, ils s'étonnaient du bruit qu'ils entendaient autour des tranchées, et qui venait jusqu'à leur camp. Cependant Brutus, après avoir fait passer à ses capitaines des billets qui contenaient le mot du guet, parcourait à cheval tous les rangs, et animait ses troupes à bien faire. Le mot du guet ne fut entendu que d'un petit nombre de soldats; la plupart, sans même l'attendre, allèrent impétueusement à la charge en poussant de grands cris. Le désordre avec lequel ils chargèrent mit beaucoup d'inégalité et de distance entre les légions. Celle de Messala d'abord, ensuite les autres, outrepassèrent l'aile gauche de César, dont elles ne firent qu'effleurer les derniers rangs, où elles massacrèrent quelques soldats. En poussant toujours en avant, elles arrivèrent au camp de César, qui, peu de temps auparavant, comme il le dit lui-même dans ses Commentaires, venait de se faire transporter ailleurs, d'après un songe qu'avait eu un de ses amis, nommé Marcus Artorius, et dans lequel il lui avait été ordonné

de dire à César qu'il s'éloignât au plus tôt des retranchemens. Cette retraite fit répandre le bruit de sa mort, parce que sa litière, qui était vide, fut criblée de coups de traits et de piques. On passa au fil de l'épée tous ceux qui furent pris dans le camp, et entre autres deux mille Lacédémoniens qui étaient venus tout récemment comme auxiliaires de César. Les troupes de Brutus, qui ne se portèrent pas sur ces derrières de l'aile gauche de César, et qui l'attaquèrent de front, la renversèrent facilement dans le trouble où l'avait déjà mise la perte de son camp; elles taillèrent en pièces trois légions, et se jetèrent dans le camp pêle-mêle avec les fuyards. Brutus était à cette partie de son aile droite.

XLVIII. Mais ce que les vainqueurs ne virent pas, l'occasion le fit apercevoir aux vaincus; ils virent l'aile gauche des ennemis nue et séparée de l'aile droite, qui s'était laissé emporter à la poursuite des fuyards. Ils fondirent sur ces troupes, dont le flanc était dégarni; mais ils ne purent enfoncer le centre de la bataille, où ils furent reçus avec la plus grande vigueur; ils renversèrent seulement l'aile gauche, où le désordre s'était mis, et qui d'ailleurs ignorait le succès de l'aile droite. Ils la poursuivirent si vivement, qu'ils entrèrent dans le camp avec

les fuyards, sans avoir à leur tête aucun des généraux : car Antoine, dit-on, voulant éviter l'impétuosité du premier choc, s'était, dès le commencement de l'action, retiré dans un marais voisin; et César, qui s'était fait transporter hors des retranchemens, ne paraissait nulle part. Quelques soldats même dirent à Brutus qu'ils l'avaient tué, et lui présentèrent leurs épées sanglantes, en lui peignant sa figure et son âge.

XLIX. Déjà le corps de bataille de Brutus ayant enfoncé ceux qui lui étaient opposés, en avait fait un grand carnage, et la victoire de Brutus paraissait décidée comme la défaite de Cassius. La seule chose qui les perdit, c'est que Brutus n'alla pas au secours de Cassius, qu'il croyait vainqueur, et que celui-ci n'attendit pas le retour de son collègue, dont il croyait la perte certaine. Messala donne pour preuve de leur victoire qu'ils avaient pris trois aigles et plusieurs enseignes aux ennemis, qui, de leur côté, n'en prirent pas une seule. Brutus, en s'en retournant après le pillage du camp de César, fut très surpris de ne pas voir le pavillon de Cassius dressé comme de coutume : car il était fort élevé et s'apercevait de loin. Il ne voyait pas non plus les autres tentes, dont la plupart avaient été abattues et mises en pièces quand les ennemis étaient entrés dans le camp.

Ceux qui croyaient avoir la vue plus perçante assuraient à Brutus qu'ils voyaient étinceler une grande quantité d'armes et de boucliers d'argent qui allaient de tous côtés dans le camp de Cassius; mais ils n'y reconnaissaient ni le nombre ni l'armure des troupes qu'on y avait laissées pour le garder; ils ajoutaient qu'on ne voyait pas au delà autant de morts qu'il devrait naturellement y en avoir, si tant de légions eussent été défaites.

L. Toutes ces circonstances firent soupçonner à Brutus le désastre de l'aile gauche; il laissa donc un corps suffisant de troupes pour garder le camp des ennemis, rappela ceux qui poursuivaient les fuyards, et les rallia pour aller au secours de Cassius. Ce général avait vu avec peine les troupes de Brutus fondre impétueusement sur les ennemis, sans attendre ni le mot ni l'ordre de l'attaque; et il ne fut pas moins mécontent de voir qu'après s'être emparées du camp de César elles n'avaient songé qu'à le piller, au lieu d'aller envelopper les ennemis; et par le temps qu'il perdit à considérer leurs fautes, plutôt que par l'activité et la capacité des généraux, il donna à l'aile droite de César la facilité de l'envelopper lui-même. Aussitôt sa cavalerie se débanda et s'enfuit vers la mer. Cassius voyant l'infanterie se préparer à la sui-

vre, s'efforça de la retenir et de la rallier; il prit l'enseigne d'un des officiers qui fuyaient, et la planta à terre à ses pieds, sans pouvoir empêcher la fuite de ses propres gardes. Forcé donc de s'éloigner, il se retira, suivi de très peu de monde, sur une éminence d'où l'on découvrait toute la plaine. Mais il ne pouvait rien voir lui-même de ce qui se passait; il avait la vue si faible, qu'il apercevait à peine le pillage de son camp. Ceux qu'il avait avec lui virent s'avancer un gros de cavalerie : c'était celle que Brutus lui envoyait; et Cassius la prit pour celle des ennemis qui venait à sa poursuite. Il dépêcha cependant un de ses officiers, nommé Titinnius, pour s'en assurer. Les cavaliers de Brutus l'ayant reconnu pour un des plus fidèles amis de Cassius, jettent des cris de joie; ses amis, mettant pied à terre, le reçoivent au milieu d'eux et le comblent de caresses; les autres l'entourent à cheval avec des cris de victoire, et font retentir toute la plaine du bruit de leurs armes.

LI. Ces démonstrations de joie devinrent très funestes : Cassius ne douta pas que Titinnius ne fût enveloppé par les ennemis. « Trop « d'attachement pour la vie, dit-il à ceux qui « l'environnaient, m'a fait attendre de voir un « homme que j'aime, enlevé par les troupes en-

« nemies. » En disant ces mots il se retire dans une tente abandonnée, où il entraîne un de ses affranchis, nommé Pindarus, que depuis la défaite de Crassus chez les Parthes il avait eu toujours à sa suite pour une semblable nécessité. Il avait échappé à la défaite de Crassus; mais alors, se couvrant la tête de sa robe, il tendit la gorge à son affranchi, et lui commanda de lui trancher la tête; car on la trouva séparée de son corps. Pindarus ne reparut plus depuis la mort de Cassius; ce qui fit soupçonner à quelques personnes qu'il l'avait tué sans en avoir reçu l'ordre. Peu de temps après on vit arriver cette cavalerie, précédée par Titinnius, qui, la tête couronnée, avait pris les devants pour rejoindre plus tôt Cassius; mais lorsque les cris, les gémissemens et le désespoir de ses amis lui eurent fait connaître la mort de son général et la cause de son erreur, il tira son épée, et après s'être fait à lui-même les plus vifs reproches de sa lenteur, il se tua.

LII. Brutus, informé de la défaite de Cassius, redoubla sa marche, et apprit sa mort quand il fut près du camp. Il pleura sur son corps, l'appela le dernier des Romains, persuadé que Rome ne pouvait plus produire un homme d'un si grand courage; il le fit ensevelir et l'envoya dans l'île de Thasos, de peur que la

vue de ses funérailles ne causât du trouble dans le camp. Ayant ensuite assemblé les soldats, il les consola; et pour les dédommager de la perte de leurs effets les plus nécessaires qui avaient été pillés, il leur promit deux mille drachmes (*) par tête. Cette promesse leur rendit le courage; ils admirèrent une si grande générosité; et quand il les quitta, ils l'accompagnèrent de leurs acclamations, en lui rendant le glorieux témoignage qu'il était le seul des quatre généraux qui n'eût pas été vaincu. Il avait justifié par ses actions la confiance qu'il avait eue de vaincre: avec le peu de légions qu'il commandait il renversa tous ceux qui lui firent tête; et si dans la bataille il eût pu faire usage de toutes ses légions, que la plus grande partie de son aile n'eût pas outre-passé les ennemis pour aller piller leur bagage, il n'y aurait pas eu un seul de leurs différens corps qui n'eût été défait. Il resta, du côté de Brutus, huit mille hommes sur le champ de bataille, en comptant les valets des soldats, que Brutus appelait briges; et suivant Messala, il en périt plus du double dans l'armée des ennemis.

LIII. Une perte si considérable avait jeté ces derniers dans le découragement; mais un es-

(*) 1800 liv.

clave de Cassius, nommé Démétrius, arriva le soir au camp d'Antoine, et lui remit la robe et l'épée de son maître. Cette vue enflamma leur courage, et le lendemain, dès le point du jour, ils présentèrent la bataille. Mais Brutus voyait les deux camps dans une agitation dangereuse; le sien était plein de prisonniers qui demandaient la surveillance la plus exacte; celui de Cassius supportait avec peine le changement de chef, et la honte de leur défaite leur avait inspiré une haine et une envie secrète contre les vainqueurs; il se borna donc à tenir ses troupes sous les armes, et refusa le combat. Il sépara les prisonniers en deux troupes, fit mettre à mort les esclaves que leurs rapports fréquens avec ses soldats lui rendaient suspects, et renvoya la plus grande partie des hommes libres, en disant que déjà pris par les ennemis ils seraient avec eux prisonniers et esclaves, au lieu qu'auprès de lui ils auraient été libres et citoyens; et comme il s'aperçut que ses amis et ses officiers avaient pour quelques-uns de ces prisonniers un ressentiment implacable, il les cacha pour les dérober à leur fureur, et les fit partir secrètement de l'armée. Il y avait parmi eux un mime nommé Volumnius, et un certain Saculion, bouffon de son métier, dont Brutus n'avait tenu aucun compte. Ses amis les lui

amenèrent, en se plaignant que ces hommes, même dans la captivité, se permettaient de les railler insolemment. Brutus, occupé de soins bien différens, ne leur ayant rien répondu, Messala Corvinus proposa qu'après les avoir fait battre de verges sur le théâtre, on les renvoyât tout nus aux généraux ennemis, pour les faire rougir d'avoir besoin, jusque dans les camps, d'amis et de convives de cette espèce. Quelques-uns de ceux qui étaient présens se mirent à rire de cette proposition; mais Casca, celui qui avait porté le premier coup à César, prenant la parole: « Ce n'est pas, dit-« il, par des jeux et des plaisanteries qu'il con-« vient de faire les obsèques de Cassius. Brutus, « ajouta-t-il, c'est à vous de faire voir quel sou-« venir vous conservez de ce général, en punis-« sant ou en laissant vivre ceux qui osent le « prendre pour le sujet de leurs railleries. » Brutus, vivement piqué de cette remontrance: « Pourquoi donc, dit-il à Casca, me deman-« dez-vous mon avis? que ne faites-vous ce que « vous jugez convenable? » Les amis de Brutus prenant cette réponse pour un consentement à la mort de ces malheureux, les emmenèrent et les firent mourir.

LIV. Brutus fit distribuer aux soldats l'argent qu'il leur avait promis; et après quelques

ers reproches sur leur précipitation à de-
ıcer l'ordre et le mot, pour aller téméraire-
nt et en désordre charger l'ennemi, il leur
omit que si dans la bataille suivante ils se
nduisaient en gens de cœur, il leur abandon-
rait le pillage de deux villes, Thessalonique
Lacédémone (3). C'est, dans toute la vie de
utus, le seul reproche dont on ne puisse le
tifier. Dans la suite, il est vrai, Antoine et
sar payèrent à leurs soldats des prix bien
ıs criminels de leurs victoires : ils chassèrent
presque toute l'Italie ses anciens habitans,
ur en abandonner à leurs troupes les terres
les villes qui ne leur appartenaient à aucun
re; mais ces deux généraux n'avaient d'autre
t dans cette guerre que de vaincre et de do-
ner. Brutus, au contraire, avait donné une si
ute opinion de sa vertu, que le peuple même
lui permettait de vaincre et de conserver sa
que par des voies justes et honnêtes, et plus
core depuis la mort de Cassius, qu'on accu-
t de pousser Brutus aux actes de violence qui
échappaient quelquefois. Mais comme sur
r, lorsque le gouvernail est brisé par la tem-
te, les matelots clouent et ajustent à la place,
mieux qu'ils peuvent, d'autres pièces de bois
'ils emploient par nécessité, de même Bru-
, qui, chargé du commandement d'une ar-

mée si nombreuse, et placé dans des conjonctures si difficiles, n'avait aucun général qui pût aller de pair avec lui, était obligé de se servir de ceux qu'il avait, et d'agir ou de parler souvent d'après leur opinion. Il croyait donc devoir faire tout ce qui pouvait rendre plus soumis les soldats de Cassius; l'anarchie les avait rendus audacieux dans le camp, et leur défaite lâches contre l'ennemi.

LV. Antoine et César n'étaient pas dans une meilleure situation : réduits à une extrême disette, et campés dans des lieux enfoncés, ils s'attendaient à passer un hiver très pénible. Ils étaient environnés de marais ; les pluies d'automne, survenues après la bataille, avaient rempli les tentes de boue, de fange et d'eau, que le froid déjà piquant gelait tout de suite. Dans une extrémité si fâcheuse, ils apprirent la perte que leurs troupes venaient de faire sur mer : des vaisseaux qui conduisaient d'Italie un renfort considérable à César, avaient été attaqués par la flotte de Brutus, qui les avait si complétement battus, qu'il ne s'était sauvé que très peu de soldats; et ceux qui avaient échappé à cette défaite se trouvèrent réduits à une telle famine, qu'ils mangèrent jusqu'aux voiles et aux cordages de leurs vaisseaux. Cette nouvelle les détermina à presser une bataille décisive, avant

que Brutus fût instruit du bonheur qu'il avait eu : car ce combat naval s'était donné le même jour que la bataille de terre, et le hasard, plutôt que la mauvaise volonté des capitaines de vaisseau, fit que Brutus ne l'apprit que vingt jours après. S'il l'eût su plus tôt, il n'aurait pas livré un second combat : il avait pour longtemps toutes les provisions nécessaires à son armée ; et il était campé si avantageusement, qu'il n'avait pas à craindre les rigueurs de l'hiver, et qu'il ne pouvait être forcé par les ennemis. Il était enfin maître de la mer ; il avait de son côté vaincu sur terre ; et ce double avantage devait lui donner la plus grande confiance et les plus hautes espérances. Mais l'empire romain ne pouvait être gouverné par plusieurs maîtres : il lui fallait un monarque ; et Dieu, voulant sans doute délivrer César du seul homme qui pût mettre obstacle à sa domination, empêcha que Brutus ne fût informé de cette victoire au moment même où il allait l'apprendre. La veille du jour qu'il devait combattre, un déserteur, nommé Clodius, vint le soir dans son camp, pour l'avertir que les généraux ennemis ne se hâtaient de donner la bataille, que parce qu'ils venaient d'apprendre la défaite de leur flotte. Mais on ne voulut pas le croire ; il ne fut pas même présenté à Brutus ; et tous les offi-

ciers méprisèrent cet avis, qu'ils regardèrent comme incertain ou comme inventé par cet homme pour faire plaisir à Brutus.

LVI. On prétend que le fantôme que Brutus avait déjà vu lui apparut encore cette nuit sous la même figure, et qu'il disparut sans lui avoir dit un seul mot; mais Publius Volumnius, homme très versé dans la philosophie, et qui n'avait pas quitté Brutus depuis le commencement de la guerre, ne parle point de cette apparition : il dit seulement que l'aigle de la première enseigne fut couverte d'abeilles; que le bras d'un de ses officiers distilla si abondamment de l'huile de rose, qu'on ne pouvait l'arrêter, avec quelque soin qu'on l'essuyât. Il ajoute que, peu de temps avant la bataille, deux aigles se battirent entre les deux armées; que pendant ce combat, qui attira l'attention de tout le monde, il régna dans toute la plaine un silence extraordinaire, et qu'enfin l'aigle qui était du côté de Brutus céda et prit la fuite. On parle aussi d'un Éthiopien qui, s'étant présenté le premier à l'ouverture des portes du camp, fut massacré par les soldats, qui prirent cette rencontre pour un mauvais augure. Quand Brutus eut fait sortir ses troupes, et qu'il les eut rangées en bataille, en face de l'armée ennemie, il attendit long-temps à donner le signal du com-

bat; en parcourant les rangs, il lui était venu sur quelques-unes de ses compagnies des soupçons et même des rapports inquiétans; il vit que sa cavalerie, peu disposée à commencer l'attaque, attendait de voir agir l'infanterie. Enfin, un de ses meilleurs officiers, singulièrement estimé pour sa valeur, sortit tout à coup des rangs, et passant à cheval devant Brutus, alla se rendre à l'ennemi; i se nommait Camulatus.

LVII. Brutus fut vivement affecté de cette désertion, et soit colère, soit crainte que le goût du changement et la trahison ne s'étendissent plus loin, il fit sur-le-champ marcher ses troupes à l'ennemi, comme le soleil inclinait déjà vers la neuvième heure du jour (*). Il enfonça tout ce qui lui était opposé, et, secondé par sa cavalerie, qui avait chargé vigoureusement avec les gens de pied, dès qu'elle avait vu les ennemis s'ébranler, il pressa vivement leur aile gauche, qu'il força de plier. Son autre aile, dont les officiers avaient étendu les rangs, parce qu'étant moins nombreuse que celle des ennemis ils craignaient qu'elle ne fût enveloppée, laissa, par ce mouvement, un grand intervalle dans le centre. Devenue alors faible, elle ne fit

(*) Trois heures de l'après-midi.

pas une longue résistance, et fut la première à prendre la fuite. Les ennemis, après l'avoir mise en déroute, revinrent sur l'aile victorieuse, et enveloppèrent Brutus, qui, dans un danger si pressant, fit de la tête et de la main tous les devoirs d'un grand général et d'un brave soldat, et mit tout en œuvre pour s'assurer la victoire. Mais ce qui la lui avait donnée à la première bataille la lui fit perdre à la seconde. Dans l'action précédente, tous les ennemis qui furent vaincus restèrent morts sur la place; dans celle-ci, où les troupes de Cassius prirent d'abord la fuite, il n'en périt qu'un très petit nombre, et ceux qui se sauvèrent, effrayés encore de leur première défaite, remplirent de trouble et de découragement le reste de l'armée (17). Ce fut là que le fils de Caton fut tué, en faisant des prodiges de valeur au milieu des plus braves de la jeunesse romaine; accablé de fatigue, il ne voulut ni fuir, ni reculer; combattant toujours avec le même courage, disant tout haut son nom et celui de son père, il tomba sur un monceau de morts ennemis. Les plus braves de l'armée se firent tuer en défendant Brutus.

LVIII. Ce général avait dans son armée un de ses amis, nommé Lucilius, homme plein de courage, qui, voyant quelques cavaliers barbares laisser tous les autres fuyards pour ne

s'attacher qu'à Brutus, résolut de sacrifier sa vie, s'il le fallait, pour les arrêter. Il se tint à quelque distance d'eux, et cria qu'il était Brutus. Ce qui fit ajouter foi à sa parole, c'est qu'il demanda d'être conduit à Antoine, à qui il se fiait, au lieu, disait-il, qu'il craignait César. Ces cavaliers se félicitant d'une rencontre si heureuse, emmènent leur prisonnier, qu'il faisait déjà nuit, et détachent quelques-uns d'entre eux pour en aller porter la nouvelle à Antoine, qui, ravi de joie, sortit au devant d'eux. Dès que les soldats eurent entendu dire qu'on amenait Brutus en vie, ils accoururent en foule, les uns en plaignant son infortune; les autres regardant comme indigne de sa gloire que, par un amour excessif de la vie, il eût consenti à être la proie des barbares. Quand les cavaliers approchèrent d'Antoine, il s'arrêta pour penser à l'accueil qu'il devait faire à Brutus; mais Lucilius s'avançant vers lui avec la plus grande confiance : « Antoine, lui dit-il, « aucun des ennemis n'a fait et ne fera Brutus « prisonnier; à Dieu ne plaise que la fortune ait « tant de pouvoir sur la vertu! On le trouvera, « sans doute, vivant; ou s'il est mort, on le « verra toujours digne de lui-même. Pour moi, « j'en ai imposé à vos soldats en me disant Bru- « tus, et je viens, prêt à souffrir pour ce men-

« songe les plus horribles tourmens. » Ces paroles frappèrent d'étonnement tous ceux qui les entendirent; et Antoine se tournant vers les soldats qui avaient amené Lucilius : « Mes compa-« gnons, leur dit-il, vous êtes sans doute irri-« tés d'une tromperie que vous regardez comme « une insulte; mais sachez que vous avez fait une « bien meilleure prise que celle que vous pour-« suiviez; au lieu d'un ennemi que vous cher-« chiez, vous m'avez amené un ami. Je ne sais, « je vous le jure, comment j'aurais traité Bru-« tus si vous me l'aviez amené vivant; mais « j'aime mieux acquérir des amis de ce mérite, « que d'avoir en ma puissance des ennemis. » A ces mots, il embrasse Lucilius, et le remet entre les mains d'un de ses amis; il l'employa souvent dans la suite, et éprouva en toute occasion son attachement et sa fidélité.

LIX. Il était déjà nuit lorsque Brutus, après avoir traversé une rivière dont les bords étaient escarpés et couverts d'arbres, s'éloigna du champ de bataille, et que, s'arrêtant dans un endroit creux, il s'assit sur un grand rocher, avec le petit nombre d'officiers et d'amis qui l'accompagnaient. Là, élevant d'abord ses regards vers le ciel, qui était semé d'étoiles, il prononça deux vers grecs, dont Volumnius rapporte celui-ci:

Punis, ô Jupiter! l'auteur de tant de maux! ....

Il dit avoir oublié l'autre. Il nomma ensuite tous ceux de ses amis qui avaient péri sous ses yeux, et soupira surtout au souvenir de Flavius et de Labéon: celui-ci était son lieutenant, et l'autre chef des ouvriers. Dans ce moment quelqu'un de sa suite, se sentant pressé par la soif, et voyant aussi Brutus très altéré, prit un casque et courut à la rivière pour y puiser de l'eau. Pendant qu'il y allait, on entendit du bruit à l'autre bord, et Volumnius, suivi de Dardanus, l'écuyer de Brutus, s'avança pour voir ce que c'était. Ils revinrent bientôt, et demandèrent de l'eau: « Elle est toute bue, répondit Brutus « à Volumnius avec un sourire plein de dou- « ceur; mais on va vous en apporter d'autre. » Il renvoya à la rivière celui qui avait été déjà en chercher, et qui manqua d'être pris; il fut blessé et ne se sauva qu'avec peine. Brutus, conjecturant qu'il devait avoir perdu peu de monde à cette bataille, Statilius s'offrit, pour l'en assurer, de passer au travers des ennemis, afin d'aller voir ce qui se passait dans son camp (car c'était le seul moyen de s'en éclaircir), en convenant avec Brutus, que s'il y trouvait les choses en bon état, il éleverait une torche allumée, et reviendrait aussitôt le rejoindre. Sta-

tilius parvint jusqu'au camp, et éleva le signal convenu; mais après un long intervalle, Brutus ne le voyant pas revenir : « Si Statilius, dit-« il, était en vie, il serait déjà de retour. » En effet, comme il retournait vers Brutus, il tomba entre les mains des ennemis, qui le massacrèrent.

LX. La nuit était fort avancée, lorsque Brutus se penchant, assis comme il était, vers Clitus, un de ses domestiques, lui dit quelques mots à l'oreille. Clitus ne lui répondit rien; mais ses yeux se remplirent de larmes. Alors Brutus tirant à part Dardanus, son écuyer, lui parla tout bas. Il s'adressa enfin à Volumnius, et lui parlant grec, il lui rappela les études et les exercices qu'ils avaient faits ensemble, et le pria de l'aider à tenir son épée et à s'en percer le sein. Volumnius s'y refusa, ainsi que ses autres amis; et l'un d'eux ayant dit qu'il ne fallait pas rester là plus long-temps, mais s'éloigner par la fuite : « Sans doute il faut fuir, « répondit Brutus en se levant, et se servir « pour cela non de ses pieds, mais de ses mains.» En même temps il leur serre à tous la main l'un après l'autre, et leur dit, avec un air de gaîté : « Je vois avec la satisfaction la plus vive « que je n'ai été abandonné par aucun de mes « amis, et ce n'est que par rapport à ma pa-

« trie que je me plains de la fortune. Je me « crois bien plus heureux que les vainqueurs, « non seulement pour le passé, mais pour le « présent : car je laisse une réputation de vertu « que ni leurs armes, ni leurs richesses, ne pour- « ront jamais leur acquérir, ni leur faire trans- « mettre à leurs descendans : on dira toujours « d'eux qu'injustes et méchans, ils ont vaincu « des hommes justes et bons, pour usurper un « empire auquel ils n'avaient aucun droit. » Il finit par les conjurer de pourvoir à leur sûreté, et se retira à quelque distance avec deux ou trois d'entre eux, du nombre desquels était Straton, qui, en lui donnant des leçons d'éloquence, s'était particulièrement lié avec lui. Il le fit mettre près de lui, et appuyant à deux mains la garde de son épée contre terre, il se jeta sur la pointe et se donna la mort. Quelques auteurs disent qu'il ne tint pas lui-même l'épée; mais que Straton, cédant à ses vives instances, la lui tendit en détournant les yeux; et que Brutus, se précipitant avec roideur sur la pointe, se perça d'outre en outre et expira sur l'heure. Messala, l'ami de Brutus, ayant fait depuis sa paix avec César, prit un jour de loisir pour lui présenter Straton, en lui disant, les larmes aux yeux : « Voilà, César, celui qui « a rendu à mon cher Brutus le dernier ser-

« vice. » César le reçut avec bonté, et l'eut depuis pour compagnon dans toutes ses guerres, en particulier dans celle d'Actium, où Straton lui rendit autant de services qu'aucun des Grecs qu'il avait à sa suite. César louant un jour ce même Messala, de ce qu'ayant été, par amitié pour Brutus, son plus grand ennemi à Philippes, il avait montré, à Actium, le plus grand zèle pour son service : « César, « lui répondit Messala, je me suis toujours at« taché au parti le meilleur et le plus juste. »

LXI. Antoine ayant trouvé le corps de Brutus, ordonna qu'on l'ensevelît dans la plus riche de ses cottes d'armes; et, dans la suite, ayant su qu'elle avait été dérobée, il fit mourir celui qui l'avait soustraite, et envoya les cendres de Brutus à sa mère Servilie. Nicolas le philosophe et Valère Maxime rapportent que sa femme Porcia, résolue de se donner la mort, mais en étant empêchée par tous ses amis qui la gardaient à vue, prit un jour dans le feu des charbons ardens, les avala, et tint sa bouche si exactement fermée, qu'elle fut étouffée en un instant. Cependant, il existe une lettre de Brutus, dans laquelle il reproche à ses amis d'avoir tellement négligé Porcia, qu'elle s'était laissé mourir pour se délivrer d'une pénible maladie. Il semble donc que ce serait de la

part de ces deux écrivains un anachronisme : car cette lettre, si elle est véritablement de Brutus, fait assez connaître la maladie de sa femme, son amour pour son mari, et le genre de sa mort.

PARALLÈLE

DE

DION ET DE BRUTUS.

I. Dion et Brutus eurent l'un et l'autre de grandes qualités; et l'on doit compter pour la première d'avoir su s'élever par de faibles commencemens à un si grand degré de puissance; mais, sous ce rapport, Dion a sur Brutus un grand avantage : il n'eut pas un concurrent qui excitât son émulation, comme Brutus l'avait dans la personne de Cassius, homme, à la vérité, inférieur à Brutus par sa réputation et sa vertu, mais qui par son audace, sa valeur et sa capacité dans la guerre, eut une grande part aux exploits de son collègue. On lui fait même honneur du commencement de leur entreprise, et l'on assure qu'il fut le premier auteur de la conspiration contre César, à laquelle Brutus était loin de penser. Dion, non content de fournir pour son expédition des armes, des vaisseaux et des soldats, sut encore attirer seul

à lui les amis qui les secondèrent dans l'exécution de son projet. Brutus trouva dans la situation des affaires et dans la guerre même, ses richesses et sa puissance. Mais Dion fit seul tous les frais de la guerre; et pour rendre la liberté à sa patrie, il sacrifia à ses concitoyens l'argent qui devait servir à l'entretenir dans son exil.

II. Brutus et Cassius, ne pouvant après leur sortie de Rome, trouver leur sûreté dans le repos, condamnés à mort et poursuivis par leurs ennemis, furent forcés de se jeter dans la guerre, comme dans le seul asile qui leur restât; et en se faisant un rempart de leurs armes, c'était plus pour eux-mêmes que pour leurs concitoyens qu'ils s'exposaient au danger. Dion, au contraire, menait dans son exil une vie plus sûre et plus douce que le tyran qui l'avait banni; et ce fut pour sauver la Sicile, que, s'arrachant de cet état paisible, il alla volontairement se précipiter dans les plus grands périls. Il y avait d'ailleurs bien de la différence à délivrer les Syracusains de la domination de Denys, ou les Romains de celle de César. Le premier ne cherchait pas à dissimuler sa tyrannie, et il avoit rempli des plus grands maux toute la Sicile. César, il est vrai, en établissant son autorité, ne ménagea pas ceux qui voulurent s'y opposer; mais après qu'il les eut vaincus et soumis,

il n'eut guère que le nom et l'apparence du pouvoir absolu; et loin qu'on eût à lui reprocher un seul acte de cruauté et de tyrannie, il prouva que l'état des affaires demandait absolument un monarque, et que Dieu l'avait donné aux Romains comme le médecin le plus doux et le plus capable de guérir leurs maux. Aussi le peuple regretta-t-il César presque aussitôt après sa mort, et se montra-t-il implacable dans son ressentiment contre les meurtriers; mais les concitoyens de Dion lui firent un crime d'avoir laissé Denys s'échapper de Syracuse, et de n'avoir pas détruit le tombeau du premier tyran.

III. Dion, comme général, est, dans la conduite de la guerre, à l'abri de tout reproche; les projets qu'il a conçus lui-même il les exécute avec la plus grande sagesse, et il répare toujours heureusement les fautes des autres. Brutus paraît avoir manqué de prudence en mettant toute sa fortune au hasard d'une seconde bataille; et, après l'avoir perdue, au lieu de chercher les moyens de rétablir ses affaires, il abandonne toute espérance, et n'a pas, comme Pompée, assez d'audace pour tenter encore le sort des armes, qui pouvait lui devenir favorable, puisque sa flotte était maîtresse de la mer. Le plus grand reproche qu'on

puisse lui faire, c'est qu'ayant dû à la clémence de César et sa propre vie et celle de tous les compagnons de sa captivité, dont il lui demanda le pardon, en ayant été traité comme ami, et plus honoré qu'aucun de ses autres courtisans, il ait attenté de sa propre main aux jours de son bienfaiteur. On ne peut rien reprocher de semblable à Dion : tant qu'il fut l'allié et l'ami de Denys, il l'aida à établir, à conserver sa puissance; et ce ne fut qu'après avoir été banni, après avoir éprouvé dans la personne de sa femme la plus grande injustice, après avoir été dépouillé de ses biens, qu'il entreprit contre lui une guerre juste et légitime.

IV. Mais ne peut-on pas considérer sous un rapport contraire cette partie de leur parallèle, et dire que la haine des tyrans et l'aversion pour le mal, qui fait le principal mérite de ces deux grands hommes, fut entièrement pure et désintéressée dans Brutus, qui, sans avoir aucun sujet personnel de plainte contre César, exposa généreusement sa vie pour le seul intérêt de sa patrie? Dion, sans les outrages qu'il reçut de Denys, ne lui aurait jamais déclaré la guerre, comme on le voit par les lettres de Platon, qui prouvent clairement que ce fut pour avoir été chassé de la cour du tyran, et non après l'avoir abandonnée volontairement, qu'il alla détruire

la tyrannie. J'ajoute encore que Brutus, d'abord ennemi de Pompée, devint son ami, par le seul motif du bien public, qui le rendit aussi l'ennemi de César, parce qu'il n'avait d'autre règle de son amitié et de sa haine que la seule justice. Tant que Dion eut la confiance du tyran, il lui rendit de grands services; dès qu'il l'eut perdue, il lui déclara la guerre: aussi tous ses amis ne furent-ils pas persuadés qu'après avoir chassé Denys il n'eût pas affermi la tyrannie sur sa tête, en attirant ses concitoyens par un nom plus doux que celui de tyran. Mais les ennemis de Brutus disaient hautement que de tous ceux qui avaient conspiré contre le tyran, il était le seul qui, depuis le commencement de l'entreprise jusqu'à la fin, n'eût eu d'autre but que de rendre aux Romains leur ancien gouvernement.

V. Au reste, le combat que Dion eut à soutenir contre Denis ne peut entrer en comparaison avec celui de Brutus contre César. De tous ceux qui vivaient familièrement avec Denys, il n'y en avait pas un à qui une vie passée dans la débauche du vin et des femmes et dans les jeux de hasard n'eût inspiré pour ce tyran le plus profond mépris; mais la pensée seule de faire périr César, sans craindre les talens, la puissance et la fortune d'un homme dont le nom

seul ôtait le sommeil au roi des Parthes et des Indiens; cette pensée, dis-je, ne pouvait être conçue que par une âme forte et élevée, incapable de faire céder ses résolutions aux plus grands motifs de crainte. Aussi Dion n'eut pas plus tôt paru en Sicile, qu'il vit s'assembler autour de lui, pour combattre le tyran, des milliers de ses concitoyens. Après la mort de César, le souvenir de sa gloire soutint la fortune de ses amis, et son nom seul porta à un tel degré d'élévation le jeune homme qui le prit, et qui n'avait presque aucune ressource, qu'il devint en peu de temps le premier des Romains, et qu'il attacha ce nom sur sa personne, comme un talisman contre la haine et la puissance d'Antoine.

VI. Objectera-t-on qu'il en coûta de grands combats à Dion pour chasser le tyran, et que Brutus tua César tout nu et sans gardes? Mais c'est cela même qui prouve l'habileté d'un grand capitaine, d'avoir pu surprendre nu et sans gardes un homme environné d'une si grande puissance. Il ne l'attaqua pas brusquement, ni seul, ni même avec peu de personnes; il avait prémédité de loin son dessein, et il l'exécuta avec un grand nombre de conjurés, dont aucun ne trahit sa confiance, soit que, dès l'origine, il les eût tous choisis bons, ou que son

choix les eût rendus tels. Dion, au contraire, ou jugeant mal ceux qu'il s'associa, se confia à des hommes méchans; ou s'il les avait choisis bons, l'usage qu'il fit d'eux les rendit mauvais: deux méprises qui ne sont pas d'un homme prudent et sage; aussi Platon le blâme-t-il dans ses Lettres d'avoir choisi pour amis des gens dont il fut la victime.

VII. La mort de Dion ne trouva point de vengeur; et Brutus reçut de ses ennemis mêmes des témoignages d'estime. Antoine lui fit des obsèques honorables, et César lui conserva les honneurs qu'on lui avait décernés de son vivant. On voyait sa statue de bronze à Milan, dans la Gaule Cisalpine. Quelque temps après la mort de Brutus, César ayant vu cette statue, dont la ressemblance et le travail étaient parfaits, passa outre; ensuite, s'étant arrêté quelques instans, il appela les magistrats de la ville, et leur dit, en présence de plusieurs personnes, qu'ils avaient violé le traité qu'il avait fait avec eux, puisqu'ils recelaient un de ses ennemis dans leurs murailles. Ces officiers s'en défendirent; et ne sachant de qui il voulait parler, ils se regardaient les uns les autres avec étonnement. César alors se tournant vers la statue et fronçant les sourcils: « N'est-ce pas « là, leur dit-il, mon ennemi que vous avez

cé au milieu de votre ville? » Ces magis-
interdits, gardèrent le silence; mais Cé-
'étant mis à sourire, loua les Milanais de la
té qu'ils conservaient à leurs amis, dans
revers même, et ordonna que la statue
t à sa place.

NOTES

SUR BRUTUS.

---

(1) On distingue trois âges de la secte académique. La première Académie, qu'on appelle l'ancienne, eut pour vrai fondateur Socrate, dont Platon fut le successeur : Speusippe son neveu devint après lui le chef de cette école; Xénocrate et Polémon le furent ensuite. La seconde Académie, nommée aussi la moyenne, eut pour auteur Arcésilas, auquel succédèrent Lacydes, Évandre, Hégésinus et Carnéade. Ce dernier fut le chef de la troisième Académie, ou la nouvelle, et eut pour successeur Clitomachus, Philon, Antiochus l'Ascalonite. Ce dernier, comme on l'a vu dans la Vie de Cicéron, C. IV, s'était un peu éloigné des sentimens de Carnéade, et avait donné lieu à quelques auteurs de compter une quatrième secte académique; il eut pour successeur Charmidas. Je ne pousserai pas plus loin cette succession des différentes écoles de l'Académie, les autres philosophes étant moins connus, et la philosophie ayant, après cette époque, beaucoup perdu de sa gloire. Ces trois Académies vont depuis Socrate jusqu'au temps d'Auguste, et renferment un espace d'environ trois cents ans.

(2) Il y avait trois lits autour de la table; et c'était de là que la salle à manger, chez les Romains, était

appelée *triclinium*. Le lit du milieu était le plus honorable, ensuite celui d'en haut; le lit du bas était le moindre.

(3) Le nom de Lacédémone paraît suspect en cet endroit: Théssalonique était dans la Macédoine, et par conséquent bien éloignée de Lacédémone. On ne voit pas d'ailleurs que les Lacédémoniens aient pris part à cette guerre, ni pour ni contre Brutus. On ne connaît pas non plus d'autre ville de ce nom dans les environs du lieu où se faisait la guerre. Etienne de Byzance nomme une autre ville de Lacédémone; mais c'est dans l'île de Cypre, qui ne paraît pas plus convenir ici que le Péloponnèse.

FIN DU TOME QUINZIÈME.

TABLE

DU TOME QUINZIÈME.



LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE.

On souscrit, sans rien payer d'avance:

Chez DESCHAMPS, libraire, rue Saint-Jacques, n° 160;
GRIMPRELLE, libraire, rue Poissonnière, n° 21;
à *Versailles*, chez LARCHER, libraire, rue des Réservoirs, n° 16;
à *Nantes*, chez SUIREAU-COUFFINHAL, libraire, place Royale;
à *Sens*, chez Thomas MALVIN, libraire;
à *Vendôme*, chez HENRION, libraire, rue du Change;
à *Angoulême*, chez PERREZ-LECLERC, libraire, place du Marché, n° 15;
à *Lille*, chez VANACKER, imp-lib. de Mgr. le dauphin;
à *Reims*, chez CORDIER, libraire;
à *Clermont-Ferrand*, chez PÉLISSON, r. St. Genès, n° 44;
à *Turin*, chez JOSEPH PUMBA, imp.-lib.

IMPRIMERIE DE ALLOIS,
a Versailles, avenue de Saint-Cloud, n° 3.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR

D. RICARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XVI.

Paris.

AU BUREAU DES ÉDITEURS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DES LETTRES,

rue Saint-Jacques, nº 156.

1829.

LES VIES

DES

OMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

ARATUS.

SOMMAIRE.

ırquoi Plutarque adresse la vie d'Aratus à Polycrate. Aratus enfant est sauvé des mains d'Abantidas. III. ercices de sa jeunesse. IV. Nicoclès usurpe la tyrannie Sicyone. Projet d'Aratus d'en délivrer sa patrie. V. Il ıie d'escalader la ville. VI. Ses préparatifs. Il trompe espions de Nicoclès. VII. Il se met en marche. VIII. st troublé par les chiens et par les patrouilles de la e. IX. Il se rend maître de Sicyone. Fuite de Nicoclès. Il fait entrer cette ville dans la ligue des Achéens. Caractère d'Aratus. XII. Sa modération et sa généité. XIII. Son voyage en Égypte. XIV. Histoire du leau d'Aristrate. XV. Aratus rétablit la concorde mi ses concitoyens. XVI. Antigonus veut le brouiller ec le roi Ptolémée. XVII. Aratus entreprend de se

rendre maître de la citadelle de Corinthe. XVIII. Importance de cette place. XIX. Comment Antigonus s'en était emparé. XX. Erginus promet à Aratus de la lui livrer pour soixante talens. XXI. Aratus engage son argenterie pour faire cette somme. XXII. L'entreprise est sur le point d'échouer. XXIII. Aratus entre dans la ville de Corinthe. XXIV. Il attaque la citadelle. XXV. Il s'en rend maître. XXVI. Il détermine les Corinthiens à s'unir aux Achéens. XXVII. Autres exploits d'Aratus. XXVIII. Il obtient une grande autorité dans la ligue achéenne. XXIX. Il entreprend de délivrer Argos du tyran Aristomachus. XXX. Aristomachus est tué. Aristippe prend sa place. XXXI. Vie misérable de ce tyran. XXXII. Aratus essaie inutilement de s'emparer d'Argos par surprise. XXXIII. Il reçoit un échec par sa faute. XXXIV. Il bat le tyran, qui est tué. XXXV. Sa réputation rétablie par ce succès. XXXVI. Lysiade, tyran de Mégalopolis, quitte la tyrannie, et réunit cette ville à la ligue des Achéens. XXXVII. Victoire d'Aratus sur les Étoliens à Pallène. XXXVIII. Aventure singulière dans le temple de Diane. XXXIX. Aratus tente de surprendre le Pirée. XL. Il le fait rendre aux Athéniens. XLI. Il fait entrer Aristomachus second dans la ligue des Achéens. XLII. Il est battu par Cléomène, et surprend Mantinée. XLIII. Mort de Lysiade. Tort que cet événement fait à Aratus. XLIV. Réflexion sur la conduite d'Aratus. XLV. Il empêche Cléomène de s'associer à la ligue des Achéens. Suite de cette affaire. XLVI. Les Corinthiens veulent se saisir de lui. Il leur échappe. XLVII. Il refuse les offres avantageuses de Cléomène. XLVIII. Il appelle Antigonus au secours des Achéens. XLIX. Antigonus le traite honorablement. L. Il reprend Argos sur Cléomène. LI. Divers reproches faits à Aratus. LII. Sa conduite à l'égard de Mantinée, inexcusable. LIII. Il est battu par les Étoliens près de Caphyas. LIV. Crédit d'Aratus auprès de Philippe. LV. Ce prince change de conduite. LVI. Aratus l'engage à rendre

Ithome aux Messéniens. LVII. Il se retire de la cour de Philippe. LVIII. Philippe le fait empoisonner. LIX. Honneurs funèbres qu'on lui rend à Sicyone. LX. Vengeance que le ciel tire du crime de Philippe.

I. Le philosophe Chrysippe, mon cher Polycrate, en citant un ancien proverbe, dans lequel sans doute il trouvait un mauvais sens, le présente non tel qu'il est, mais comme il le juge meilleur :

Mieux qu'un enfant heureux, qui peut louer son père ?

Mais Dionysodore de Trézène blâme ce changement, et rapporte le proverbe tel qu'il est réellement :

Mieux qu'un fils malheureux, qui peut louer son père ?

Il ajoute que le but de ce proverbe est de fermer la bouche à ceux qui, n'ayant par eux-mêmes aucun mérite, se couvrent des vertus de leurs ancêtres et les louent sans cesse outre mesure. Pour ceux en qui, selon Pindare,

La vertu des parens éclate tout entière,

comme on la voit briller en vous qui conformez votre vie à ces modèles si parfaits que vous ont laissés vos aïeux, ils trouvent un vrai bon-

heur à se souvenir des hommes vertueux qui ont honoré leur famille, à entendre rapporter, ou à raconter eux-mêmes leurs belles actions. Ce n'est pas faute de vertus personnelles qu'ils attachent leur réputation à des louanges étrangères; ajoutant leurs propres actions à celles de leurs ancêtres, ils les louent à la fois comme les auteurs de leur race et comme les modèles de leur vie. C'est pour cela que je vous adresse la vie d'Aratus, votre concitoyen et l'un de vos ancêtres, dont vous contribuez à honorer la mémoire, et par votre gloire personnelle et par le pouvoir dont vous êtes revêtu; non que je croie que vous n'ayez eu plus de soin que personne de vous instruire en détail de toutes vos belles actions; mais je veux que vos deux fils, Polycrate et Pythoclès, soient élevés au milieu de ces exemples domestiques de vertu, et qu'ils entendent raconter ou qu'ils lisent eux-mêmes ce qu'ils doivent imiter. Il est d'un esprit plus amoureux de soi-même que du beau et de l'honnête de se croire le plus parfait des hommes.

II. Lorsque l'aristocratie pure et dorienne [1] eut été détruite à Sicyone, comme une harmonie tombée dans la confusion, et qu'on l'y eut remplacée par les séditions, par les intrigues ambitieuses des démagogues; cette ville, toujours

agitée de troubles et de maux politiques, passait continuellement d'un tyran à un autre. Quand enfin on eut fait mourir Cléon, les Sicyoniens élurent pour magistrats Timoclides et Clinias, les deux personnages qui avaient le plus de réputation et d'autorité dans la ville. Le gouvernement commençait à prendre quelque assiette lorsque Timoclides vint à mourir. Abantidas, fils de Paséas, s'étant emparé de la tyrannie, tua Clinias, et chassa ou fit mettre à mort tous les parens et tous les amis de ce magistrat. Il cherchait son fils Aratus, âgé de sept ans, pour le faire périr; mais, dans la confusion dont la maison était remplie, cet enfant se sauva avec ceux qui prenaient la fuite; et, après avoir erré par la ville, saisi de frayeur et sans aucun secours, il entra par hasard dans la maison d'une femme nommée Soso, sœur d'Abantidas, et mariée à Prophantes, frère de Clinias. Cette femme, naturellement généreuse, persuadée d'ailleurs que c'était par la volonté de quelque dieu que cet enfant s'était réfugié chez elle, le cacha dans l'intérieur de sa maison, et le fit partir la nuit pour Argos.

III. Aratus, dérobé à un si grand péril et mis en sûreté, sentit dès lors naître en lui une haine violente contre les tyrans, qui ne fit que s'accroître et s'enflammer de plus en plus avec l'âge.

Il reçut une excellente éducation à Argos, chez les amis et les hôtes de son père. Devenu grand et robuste, il s'appliqua aux exercices du corps avec tant de succès, qu'il fut couronné aux cinq combats du pentathle (a). On reconnaît dans ses statues une figure d'athlète; et à travers l'air de prudence et de majesté qui brille dans ses traits on distingue la voracité et le hoyau d'un champion. Cette application aux exercices du gymnase empêcha qu'il ne se formât à l'éloquence autant qu'il convenait à un homme d'état. Il est vrai que quelques auteurs prétendent qu'il eut plus de talent pour la parole qu'on ne l'a cru communément; ils en jugent par les mémoires qu'il a laissés, et qu'il composait à la hâte au milieu des plus grandes occupations, et dans les termes qui s'offraient les premiers à sa plume.

IV. Abantidas assistait quelquefois et prenait même part aux entretiens philosophiques que Dinias et Aristote le dialecticien tenaient tous les jours sur la place publique; ils lui en avaient inspiré le goût, pour se ménager l'occasion d'exécuter le projet qu'ils avaient formé contre lui, et ils le firent périr. Après sa mort, Paséas, son père, ayant pris sa place, fut tué en trahison par Nicoclès, qui s'empara de la tyrannie. Ce dernier avait, dit-on, une ressemblance parfaite de visage

avec Périandre, fils de Cypsèle, comme le Perse Oronte ressemblait à Alcméon, fils d'Amphiaraüs. On attribue aussi une grande ressemblance avec Hector à ce jeune Lacédémonien qui, suivant le récit de Myrtile, fut écrasé par la foule de ceux qui, sur le bruit de cette conformité, accoururent de tous côtés pour le voir. Il y avait à peine quatre mois que Nicoclès régnait, et qu'il faisait souffrir à ceux de Sicyone les maux les plus cruels, lorsque les Étoliens lui dressèrent des embûches, et furent sur le point de lui enlever le trône. Aratus, entré dans l'adolescence, s'attirait déjà, par sa noblesse et par son courage, une grande considération. On ne voyait en lui rien de commun, rien de lâche; il montrait en tout une gravité au-dessus de son âge, et une prudence qui donnait du poids à ses conseils, et fixait sur lui les espérances des bannis de Sicyone. Nicoclès lui-même veillait sur sa conduite, et faisait secrètement observer toutes ses démarches: non qu'il craignît de sa part une entreprise aussi hardie et aussi périlleuse que celle qu'il exécuta; mais il le soupçonnait de solliciter contre lui les rois qui avaient été les amis et les hôtes de son père. Il est vrai qu'Aratus tenta d'abord cette voie; mais voyant qu'Antigonus manquait aux promesses qu'il lui avait faites, et que ses espérances sur le se-

cours de l'Égypte et de Ptolémée étaient fort éloignées, il résolut pour renverser le tyran de n'employer que ses propres ressources. Il communiqua d'abord son dessein à Aristomachus et à Ecdélus(*); le premier était un des bannis de Sicyone, et l'autre un Arcadien de Mégalopolis, homme versé dans la philosophie, mais plein d'activité, et qui avait pris à Athènes les leçons d'Arcésilas l'académicien. L'ardeur avec laquelle ils reçurent l'un et l'autre cette première ouverture l'engagea à parler aux autres bannis, dont un petit nombre, par la honte de se refuser à une si belle espérance, s'associèrent à son entreprise; tous les autres voulurent l'en détourner, et lui représentèrent que son peu d'expérience le rendait téméraire.

V. Pendant qu'il délibérait en lui-même sur les moyens de saisir quelque poste voisin de Sicyone, d'où il pût, comme d'une place d'armes, faire la guerre au tyran, il vint à Argos un Sicyonien qui s'était sauvé de prison; il était frère de Xénoclès, l'un des bannis; et amené par son frère à Aratus, il lui dit que l'endroit de la muraille par où il s'était sauvé était en dedans presque de niveau avec le terrain de la ville; qui, de ce côté-là, avait beau-

(*) Il le nomme ailleurs Ecdémus.

coup d'élévation, et était couvert de rochers escarpés, et qu'en dehors le mur pouvait être escaladé. Aratus, d'après ce rapport, fait repartir Xénoclès avec deux de ses esclaves, Seuthas et Technon, qu'il charge de reconnaître la muraille, résolu, si la chose était possible, de brusquer secrètement l'entreprise, et de tout hasarder plutôt que de se jeter dans une longue guerre, et d'engager ouvertement, simple particulier, plusieurs combats contre le tyran. Xénoclès et les esclaves, après avoir pris la hauteur de la muraille, revinrent lui rapporter que le lieu n'était de sa nature ni inaccessible, ni même difficile; mais qu'on ne pourrait guère en approcher sans être découvert par de petits chiens très-ardens qui appartenaient à un jardinier, et qu'il n'était pas possible d'apprivoiser. Aratus, malgré cet obstacle, se mit en devoir d'exécuter son projet.

VI. C'était alors une précaution ordinaire que de faire des provisions d'armes, parce qu'on ne voyait partout que des brigandages, que des courses continuelles des uns sur les autres. Euphranor, un des bannis, fit publiquement des échelles, son état de charpentier éloignant de lui tout soupçon. Les amis qu'Aratus avait à Argos lui fournirent chacun dix hommes sur le peu de domestiques qu'ils avaient à eux, et

lui-même arma trente des siens. Il prit à sa solde quelques-uns des bandits dont Xénophile était le premier chef, et leur fit entendre qu'il les menait à Sicyone enlever les haras du roi; il les envoya presque tous, par différens chemins, à la tour de Polygnote (*), avec ordre de l'y attendre. Il fit prendre les devants à Caphésias et à quatre autres, qui, en habit de voyageurs, devaient arriver de nuit chez le jardinier, comme des étrangers qui faisaient route, et, après avoir pris leur logement dans sa maison, l'enfermer avec ses chiens : car c'était le seul endroit par où l'on pût approcher de la muraille. Ils cachèrent dans des tonneaux des échelles qui se démontaient, et après les avoir chargées sur des chariots, ils les firent partir devant eux. Dans ce moment, des espions de Nicoclès arrivèrent à Argos, et le bruit courut qu'ils se promenaient déguisés dans la ville pour observer Aratus. Le lendemain, à la pointe du jour, Aratus se montra sur la place publique, et y resta long-temps à s'entretenir avec ses amis; il entra ensuite dans le gymnase, s'y fit frotter d'huile, et emmenant de là quelques jeunes gens avec lesquels il avait coutume de boire et de s'amuser, il s'en retourna dans sa

(*) Elle était située entre Argos et Némée.

maison. Bientôt après, on vit sur la place quelques-uns de ses domestiques, dont l'un portait des couronnes, l'autre achetait des flambeaux, un troisième s'entretenait avec ces musiciennes qui vont chanter et jouer des instrumens dans les repas. Cette conduite trompa les espions de Nicoclès, et ils se disaient en riant l'un à l'autre : « Qu'il est bien vrai que rien n'est plus « timide qu'un tyran. Nicoclès lui-même, maî- « tre d'une si grande ville, ayant sous ses or- « dres une armée nombreuse, a peur d'un jeune « homme qui passe ses jours à dépenser en amu- « semens et en festins ce qu'il devrait employer « à s'entretenir dans son exil. » Trompés ainsi par leurs conjectures, ils retournèrent à Sicyone.

VII. Aratus, à peine sorti de table, part d'Argos, et ayant joint les soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote, il les conduit à Némée (*), où il s'ouvrit de son projet à la plupart d'entre eux. Il excite leur courage par les grandes promesses qu'il leur fait; et leur donnant pour mot du guet Apollon très favorable, il les mène droit à Sicyone, hâtant sa marche à mesure que la lune baissait, la retardant ensuite pour jouir de sa clarté le reste du chemin, et n'arriver cependant à la maison du

(*) Ville sur le chemin d'Argos à Sicyone.

jardinier, voisine de la muraille, que lorsque la lune serait couchée. Ce fut là que Caphésias vint à sa rencontre. Il n'avait pu se rendre maître des chiens, qui avaient pris la fuite à son arrivée; mais il avait enfermé le jardinier. Cet accident découragea la plupart de ses soldats, qui lui conseillaient de renoncer à son entreprise, et de se retirer; mais il les rassura, en leur promettant de les ramener si les chiens devenaient trop importuns.

VIII. Il se fit en même temps précéder par ceux qui portaient les échelles sous la conduite d'Ecdelus et de Mnasithéus, et les suivit à petits pas; les chiens aboyaient avec force et couraient autour d'Ecdelus et de sa troupe; cependant ils approchèrent de la muraille et y plantèrent sans obstacle leurs échelles. Les premiers montaient déjà, lorsque l'officier qui devait être relevé le matin passa vis-à-vis d'eux avec une clochette et beaucoup de torches allumées, suivi de soldats qui faisaient un grand bruit; ceux d'Ecdelus se tapirent comme ils étaient sur leurs échelles, et se dérobèrent sans peine aux yeux des ennemis. Mais la garde du matin, qui venait relever celle de la nuit, les exposa à un plus grand danger; elle passa cependant sans les apercevoir; et aussitôt Ecdelus et Mnasithéus, ayant les premiers escaladé la muraille, se saisirent des

deux côtés du chemin, et envoyèrent Technon presser la marche d'Aratus. Il y avait peu de distance du jardin à la muraille et à la tour, où un grand chien de chasse faisait le guet; cet animal, soit lâcheté naturelle, soit fatigue du jour, ne sentit pas l'approche d'Aratus; mais les chiens du jardinier l'ayant comme provoqué en aboyant d'en bas, il répondit d'abord par un aboi sourd et obscur; et quand les gens d'Ecdelus passèrent devant la tour, il aboya de toute sa force, et fit retentir de ses cris tout le voisinage. La sentinelle placée en avant demanda au veneur à haute voix après qui son chien aboyait avec tant de fureur, et s'il n'y avait pas quelque chose de nouveau. Le veneur lui répondit de la tour qu'il n'y avait rien d'inquiétant, que c'étaient les torches des gardes et le son de la clochette qui avaient irrité son chien. Cette réponse encouragea les soldats d'Aratus, ils ne doutèrent pas que le veneur, d'intelligence avec leur chef, n'eût voulu les cacher, et qu'un grand nombre d'habitans ne favorisât leur entreprise. Mais quand ils commencèrent à monter, ils coururent un nouveau danger, et virent que l'affaire allait traîner en longueur, parce que les échelles pliaient, à moins qu'ils ne montassent doucement et l'un après l'autre: cependant l'heure pressait; déjà

le chant des coqs se faisait entendre, et l'on allait voir arriver les gens de la campagne qui portaient les denrées au marché.

IX. Aratus donc, après s'être fait précéder de quarante de ses soldats, se presse de monter; il attend encore quelques-uns de ceux qui étaient en bas, et marche avec eux sans délai au palais du tyran, dont les gardes passaient la nuit sous les armes; il les charge brusquement, les fait tous prisonniers sans en tuer un seul, et envoie sur-le-champ presser tous ses amis de sortir de leurs maisons et de venir le joindre. Ils accoururent de tous côtés comme le jour commençait à paraître, et bientôt le théâtre est rempli d'une multitude considérable qu'un bruit vague avait attirée, et qui ne savait encore rien de certain sur ce qui s'était passé; mais un héraut s'avançant au milieu de la foule, crie qu'Aratus, fils de Clinias, appelle les citoyens à la liberté. Ne doutant plus alors que l'événement qu'ils attendaient depuis si long-temps ne fût arrivé, ils courent tous au palais du tyran et y mettent le feu. Les tourbillons de flamme qui s'élevèrent de cet incendie furent vus de Corinthe, dont les habitans, surpris, se proposaient d'aller au secours des Sicyoniens. Nicoclès se sauva par des souterrains, et sortit de la ville; les soldats, aidés

par les habitans, éteignirent le feu et pillèrent le palais. Aratus n'empêcha pas le pillage; il fit même apporter et mettre en commun tout ce qui restait des richesses du tyran, pour le partager à ses concitoyens. Il n'y eut ni parmi ceux qui avaient escaladé la muraille, ni parmi les ennemis eux-mêmes, un seul homme de tué ou de blessé : la fortune eut soin que cette entreprise ne fût souillée par le sang d'aucun citoyen.

X. Aratus rappela tous ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de quatre-vingts, ainsi que ceux qui l'avaient été par les autres tyrans, et qui n'étaient pas moins de cinq cents. Ces derniers avaient erré loin de leur patrie pendant près de cinquante ans; ils revinrent la plupart dans une extrême misère, et se remirent en possession de leurs maisons, de leurs terres et de tous les biens qu'ils avaient avant leur exil; ils jetèrent par là Aratus dans un grand embarras. Il voyait Antigonus porter un œil d'envie sur la ville depuis qu'elle était libre, et épier l'occasion de s'en emparer : au-dedans elle était en proie aux troubles et aux séditions. Il prit donc le meilleur parti que pût lui suggérer la conjoncture présente; ce fut d'associer Sicyone à la ligue des Achéens. Comme les Sicyoniens étaient d'origine dorienne, ils

adoptèrent sans peine le nom et le gouvernement des Achéens, qui n'avaient pas encore beaucoup de considération et de puissance. Ils n'occupaient la plupart que de petites villes; leur territoire n'était ni bon ni fertile, la côte qu'ils habitaient n'avait point de ports et était bordée de rochers entre lesquels la mer pénétrait dans le continent (*). Mais, malgré cet état de faiblesse, ils firent voir mieux qu'aucun autre peuple que les Grecs ont une force invincible lorsqu'elle est dirigée par un général habile, qui sait leur faire observer une exacte discipline et les maintenir dans la concorde. Les Achéens, qui n'étaient qu'une très petite portion de ces anciens Grecs si florissans, qui n'avaient pas alors tous ensemble la puissance d'une ville peu considérable, parvinrent cependant, par leur docilité à écouter de bons conseils, à conserver l'union entre eux, à obéir, à suivre, sans aucun sentiment d'envie, celui que ses vertus élevaient au-dessus d'eux; parvinrent, dis-je, non seulement à maintenir leur liberté au milieu de tant de villes, de tant de souverains redoutables, et d'un si grand nombre de tyrans, mais encore à affranchir de la

(*) L'Achaïe, dont Corinthe était la capitale, s'étendait le long de la côte occidentale du Péloponnèse.

servitude et à conserver libres la plupart des autres Grecs.

XI. Aratus possédait les qualités d'un homme d'état; généreux et magnanime, plus occupé du bien public que du sien propre, ennemi implacable des tyrans, il n'avait d'autre mesure de ses amitiés et de ses haines particulières que l'utilité générale. Aussi ne paraissait-il pas ami aussi zélé qu'ennemi doux et facile, car il variait souvent dans ces deux affections, mais toujours par des motifs d'intérêt politique. Les nations, les villes, les assemblées, les théâtres, s'accordaient tous à dire qu'Aratus n'aimait que ce qui était honnête; qu'à la vérité, timide et défiant dans les guerres qu'il fallait faire à découvert et dans les batailles rangées, il était, pour exécuter des desseins secrets, pour surprendre des villes et des tyrans, le plus rusé de tous les hommes. De là vint qu'après avoir terminé avec gloire des entreprises dont on n'osait espérer le succès, et où il déploya la plus grande audace, il en manqua d'autres qui n'étaient pas moins importantes sans être plus difficiles, et qu'un excès de précaution fit seul échouer. Il est des animaux qui, clairvoyans dans les ténèbres, sont comme aveugles pendant le jour, parce que la sécheresse et la ténuité de l'humeur aqueuse de leurs yeux ne peut sup-

porter une grande lumière. On voit de même des hommes pleins de prudence et de courage, qui, faciles à troubler dans les périls qu'il faut braver ouvertement et en plein jour, montrent la plus grande assurance dans ces entreprises secrètes qu'ils font, pour ainsi dire, à la dérobée. Cette inégalité, dans des naturels d'ailleurs très bons, vient d'un défaut de philosophie; la nature seule, sans le secours de la science, produit en eux la vertu, comme ces fruits sauvages qui croissent spontanément et sans culture : c'est ce que nous allons rendre sensible par des exemples.

XII. Aratus, après s'être réuni, lui et sa ville, à la ligue des Achéens, servit dans la cavalerie, et mérita par son obéissance l'amitié de ses généraux. Quoiqu'il eût contribué de sa propre réputation et des forces de sa patrie à affermir cette ligue, il se montra toujours aussi soumis que le dernier soldat au chef qui commandait les Achéens, fût-il de Dyme, de Tritta, ou d'une autre ville plus petite encore. Le roi d'Égypte lui envoya vingt-cinq talens (*), qu'il accepta et qu'il distribua sur-le-champ aux citoyens pauvres, pour racheter leurs prison-

(*) Environ 125,000 liv. Ce roi est Ptolémée Philadelphe, auquel Évergète 1er succéda 247 ans avant J. C.

niers et pour subvenir à leurs autres besoins.

XIII. Cependant les bannis, rentrés dans Sicyone, ne se prêtaient à aucune conciliation, et pressaient vivement la restitution de leurs biens; cette division menaçait la ville d'une ruine prochaine, et Aratus, qui n'espérait de remède que de la libéralité de Ptolémée, résolut d'aller trouver ce prince et de lui demander l'argent nécessaire pour terminer ces différens. Il s'embarqua donc à Méthone, au-dessus du promontoire de Malée (3), pour aller de là droit en Égypte; mais il s'éleva un vent impétueux qui poussait les vagues contre son vaisseau avec tant violence, que le pilote, s'abandonnant aux flots, fut jeté hors de sa route, et n'aborda qu'avec beaucoup de peine à Adria, ville ennemie occupée par Antigonus, qui y tenait une garnison. Aratus, pour éviter cette ville, se hâta de débarquer, et laissant là son vaisseau, il s'éloigna de la mer, accompagné d'un seul de ses amis, nommé Timanthe; ils se jetèrent tous deux dans un bois épais où ils passèrent une très mauvaise nuit. Il était à peine sorti du vaisseau, que le commandant de la garnison arriva pour l'arrêter; mais les domestiques d'Aratus, à qui leur maître avait fait la leçon, le trompèrent, et lui dirent qu'Aratus avait pris précipitamment la fuite pour se ren-

dre en Eubée. Le commandant saisit le vaisseau comme ennemi, et le retint avec les domestiques et les effets. Au bout de quelques jours, Aratus se trouva fort embarrassé sur le parti qu'il devait prendre; mais par bonheur un vaisseau romain relâcha près du lieu où il se tenait, tantôt caché, tantôt épiant ce qui se passait. Le vaisseau faisait voile pour la Syrie; Aratus y monta, après avoir obtenu du patron qu'il le menât en Carie. Ce second voyage sur mer ne fut pas moins périlleux que le premier. De Carie il s'embarqua pour l'Égypte, où il n'arriva qu'après une longue traversée. Il eut sur-le-champ une audience du roi, qu'il trouva très bien disposé, et dont il avait déjà gagné l'affection par les ouvrages de peinture qu'il lui envoyait de Grèce. Aratus, bon connaisseur en ce genre, rassemblait les tableaux des meilleurs maîtres, surtout ceux de Pamphile et de Mélanthe (4), et les faisait passer à Ptolémée. Les arts florissaient alors à Sicyone, et la peinture passait pour y avoir sa beauté antique sans la moindre altération; au point qu'Apelle, déjà si admiré pour ses ouvrages, se transporta dans cette ville, et donna un talent (*) à ces deux artistes, moins pour se perfectionner auprès

(*) Environ 5000 liv.

d'eux dans son art, que pour partager leur réputation.

XIV. Aussi Aratus, qui, après avoir mis Sicyone en liberté, fit enlever tous les portraits des tyrans, balança-t-il long-temps s'il ôterait celui d'Aristrate, qui avait régné du temps de Philippe. Ce portrait était l'ouvrage de tous les élèves de Mélanthe, qui avaient représenté le tyran debout sur un char de victoire. Apelle lui-même y avait travaillé, au rapport de Polémon le géographe (5). Ce tableau était admirable, et Aratus, sensible à la beauté de l'art, voulut d'abord le conserver; mais bientôt sa haine contre les tyrans l'emporta, et il donna ordre de l'enlever. Le peintre Néalcès (6), ami d'Aratus, demanda grâce pour ce tableau, les larmes aux yeux; et comme Aratus le lui refusait : « Faisons, lui dit ce peintre, la guerre « aux tyrans, et non à leurs ouvrages; épar- « gnons au moins le char et la victoire, et je « ferai sortir Aristrate du tableau. » Aratus y ayant consenti, Néalcès effaça la figure d'Aristrate et mit une palme à la place, sans oser y ajouter autre chose; mais on dit que les pieds du tyran restèrent cachés au fond du char.

XV. L'envoi de ces tableaux avait donc, comme je l'ai dit, acquis à Aratus la bienveillance de Ptolémée. Mais lorsque ce prince eut

goûté les charmes de sa conversation, il l'aima bien davantage, et lui donna pour la ville de Sicyone cent cinquante talens (*) : Aratus en prit d'abord quarante (**), avec lesquels il retourna dans le Péloponnèse, et le roi partagea les autres en plusieurs paiemens qu'il lui envoya aux termes fixés. C'était pour Aratus une grande gloire d'avoir su ménager à ses concitoyens une somme si considérable, tandis que la plupart des capitaines et des chefs du peuple, pour de bien plus petites sommes qu'ils recevaient des rois, violaient toute justice, livraient leurs villes et les mettaient dans la plus honteuse dépendance ; mais ce qui lui fut bien plus glorieux, c'est l'emploi qu'il fit de cet argent pour apaiser les différens des pauvres et des riches, pour rétablir la concorde et rendre à tout le peuple le repos et la sûreté. On ne peut trop admirer sa modération dans une si grande puissance : nommé seul arbitre absolu pour apaiser les querelles des bannis, il ne voulut pas accepter un pouvoir si étendu ; mais s'étant associé quinze citoyens, il vint à bout avec eux, après beaucoup de peine et de travail, de terminer toutes les dissensions, et de

(*) 750,000 liv.

(**) 200,000 liv.

rétablir la paix et l'union dans la ville. En reconnaissance d'un service si important, les citoyens lui décernèrent en commun les honneurs qu'il méritait; et les bannis en particulier lui érigèrent une statue de bronze, avec cette inscription en vers élégiaques :

Les conseils généreux et la haute sagesse,
La force redoutable et les exploits divers
A qui nous avons dû le salut de la Grèce,
Sont connus en tous lieux dans ce vaste univers.
Mais nous, qui dans le sein d'une chère patrie
Te devons le retour, grand et juste Aratus,
Par ce bronze, le fruit d'une heureuse industrie,
Nous voulons consacrer tes sublimes vertus;
Parmi les dieux sauveurs nous plaçons ton image :
Cet honneur t'est bien dû : tu fus notre sauveur;
Tu rends à ton pays un gouvernement sage,
Tu lui donnes des lois qui feront son bonheur.

XVI. Les grands bienfaits dont Aratus avait comblé ses concitoyens le firent triompher de leur envie; mais le roi Antigonus, jaloux de sa gloire, et voulant ou l'attirer tout-à-fait à son parti, ou le rendre suspect à Ptolémée, lui donna des marques singulières d'affection qu'Aratus n'avait pas recherchées. Une fois entre autres qu'il avait fait un sacrifice à Corinthe, il lui envoya à Sicyone des portions de la victime; et pendant le festin, où les convives étaient nombreux, il dit tout haut : « J'avais

« cru que ce jeune Sicyonien n'avait qu'une « franchise généreuse, et n'aimait que la li- « berté de sa patrie; mais je vois aujourd'hui « qu'il juge très bien des caractères et de la « conduite des princes. Il avait d'abord fait peu « de cas de nous, et, portant ses espérances hors « de la Grèce, il admirait les richesses de l'É- « gypte, dont on lui vantait les éléphans, les « flottes et la cour fastueuse. Maintenant qu'il « a vu l'intérieur de la scène et qu'il a reconnu « que tout cet éclat n'est qu'une vaine décora- « tion de théâtre, il s'est tourné vers nous; « aussi j'accueille avec plaisir ce jeune homme, « résolu de de l'employer en toute occasion, « et je vous prie de le regarder comme votre « ami. » Ces mots, recueillis avec soin par les malins et les envieux, leur fournirent un prétexte d'écrire à Ptolémée, à l'envi les uns des autres, afin de lui donner contre Aratus des préventions fâcheuses; le roi d'Égypte lui envoya même quelqu'un pour se plaindre de sa conduite. Ainsi, dans les amitiés si ardentes de ces rois, qui, tels que des amans jaloux, se disputaient si vivement Aratus, il entrait beaucoup d'envie et de malignité.

XVII. Aratus, élu pour la première fois préteur des Achéens, alla ravager la Calydonie et la Locride qui est en face de l'Achaïe, au delà

du golfe de Corinthe. Il partit de là avec dix mille hommes pour aller au secours des Béotiens, mais il arriva trop tard : ils avaient été déjà battus par les Étoliens auprès de Chéronée, où leur béotarque Abœocritus était resté sur le champ de bataille avec mille des siens (*). L'année suivante il fut encore nommé préteur ; il se proposa de reprendre la citadelle de Corinthe, entreprise qui n'avait pas seulement pour objet d'affranchir Sicyone et l'Achaïe, mais encore de chasser la garnison des Macédoniens, qui tenait la Grèce entière sous un joug tyrannique. Charès, général des Athéniens, après un grand succès sur les généraux du roi de Perse, écrivit au peuple d'Athènes qu'il venait de remporter une victoire qu'on pouvait appeler la sœur de celle de Marathon (7). On peut aussi, sans craindre de se tromper, dire de cette entreprise d'Aratus, qu'elle fut la sœur de celles du Thébain Pélopidas et de Thrasybule l'Athénien, lorsqu'ils firent périr les tyrans ; avec cette différence, qui est tout à l'avantage de celle d'Aratus, qu'elle n'était pas

(*) Cette bataille ne doit pas être confondue avec la célèbre bataille de ce nom gagnée par Philippe sur les Athéniens et les Thébains, la troisième année de la cent dixième olympiade, 66 ans avant la naissance d'Aratus.

dirigée contre des Grecs, mais contre une puissance étrangère.

XVIII. En effet, l'isthme de Corinthe, qui sépare les deux mers, unit le continent de la Grèce à celui du Péloponnèse ; et la citadelle de Corinthe, qui, placée sur une haute montagne, s'élève du milieu de la Grèce, dès qu'elle est occupée par une garnison, rompt toute communication dans l'intérieur de l'isthme, empêche tout passage, même des gens de guerre, tout commerce par terre et par mer, et rend maître de toute la Grèce celui qui l'est de la place par ses troupes. Aussi Philippe le jeune (*), roi de Macédoine, appelait-il sérieusement et avec vérité la ville de Corinthe les fers de la Grèce ; sa citadelle était l'objet de l'envie commune, surtout des princes et des rois ; et le désir qu'Antigonus avait de la posséder était en lui une passion violente, une véritable fureur : toutes ses pensées, tous ses soins, avaient pour but de s'en emparer par surprise : car il ne pouvait se flatter de l'emporter de force.

XIX. Alexandre, qui l'occupait, étant mort,

(*) Il était fils de Démétrius : c'est celui qui fut vaincu par Quinctius Flamininus, et eut pour fils Persée, en qui finit le royaume de Macédoine, comme on l'a vu dans la Vie de Paul-Emile.

et, à ce qu'on croit, du poison qu'Antigonus lui avait fait donner, sa femme Nicéa prit en main le gouvernement des affaires et garda soigneusement la citadelle. Antigonus lui envoya d'abord Démétrius son fils, et lui donna l'espérance de le lui faire épouser : espérance flatteuse pour une femme de son âge, que de lui promettre pour mari un prince jeune et bien fait. Il se servit donc de son fils comme d'un appât pour l'attirer, et il y réussit quant au mariage; pour la citadelle, loin de l'abandonner, elle la garda avec plus de soin que jamais. Antigonus, feignant de ne s'en plus soucier, fit célébrer à Corinthe les noces de son fils, donna des spectacles et des festins qu'il continuait tous les jours, ne paraissant penser qu'à se divertir et à faire bonne chère. Le jour que le musicien Amébée devait chanter sur le théâtre, Antigonus ayant fait orner une litière avec une magnificence royale, conduisit lui-même au spectacle Nicéa, qui, ravie d'un tel honneur, ne s'attendait guère à ce qui allait lui arriver. Quand on fut au détour d'une rue qui montait au théâtre, il ordonna à ceux qui la portaient de l'y conduire; et laissant là le musicien Amébée et les plaisirs de la noce, il monta sur-le-champ à la citadelle, avec une activité au-dessus de son âge. Il en trouva la porte fermée; mais,

heurtant avec son bâton, il commanda qu'on la lui ouvrît; et les soldats, étonnés de le voir, la lui ouvrirent. Il fut si charmé de se voir maître de cette place, que, ne pouvant contenir sa joie, il se mit à boire au milieu des rues et de la place publique, accompagné de musiciennes, et couronné de fleurs. Oubliant son âge et les divers changemens de fortune qu'il avait éprouvés, il courait en débauché, arrêtait les passans et les embrassait : tant la joie qui n'est pas modérée par la raison transporte l'homme hors de lui-même, et agite plus son âme que la tristesse et la crainte! Antigonus s'étant ainsi emparé, par adresse, de la citadelle, y mit pour garnison les hommes dont il était le plus sûr, et en donna le commandement au philosophe Persée (8).

XX. Aratus, qui avait voulu s'en rendre maître du vivant d'Alexandre, abandonna ce projet lorsque ce prince fut entré dans la ligue achéenne; mais alors il s'offrit une occasion de tenter de nouveau l'entreprise. Il y avait à Corinthe quatre frères, Syriens de nation, dont l'un, nommé Dioclès, servait dans la garnison. Les trois autres ayant dérobé de l'argent du roi, se retirèrent à Sicyone, auprès d'un banquier nommé Égias, dont Aratus se servait dans les affaires qui concernaient son état. Ils lui remi-

rent d'abord une partie de cet argent; et Erginus, l'un des trois frères, en allant souvent chez lui, échangea peu à peu le reste. Ce trafic ayant établi de la familiarité entre eux, et le banquier ayant mis un jour la conversation sur la citadelle de Corinthe, Erginus lui dit qu'en allant y voir son frère il avait remarqué à l'endroit le plus escarpé de la montagne un sentier taillé obliquement dans le roc, qui conduisait à un endroit du château où la muraille était très basse. « Eh quoi! mon ami, lui dit « en riant Égias, vous allez, pour si peu d'ar- « gent, troubler les affaires du roi, lorsque vous « pourriez vendre si cher une heure de votre « temps? Si vous veniez à être pris, ne seriez- « vous pas puni pour ce larcin, comme si vous « aviez livré la citadelle? » Erginus lui répondit en souriant, qu'il sonderait Dioclès; car il ne se fiait pas trop à ses autres frères. Il revint peu de jours après trouver Égias, et s'engagea de conduire Aratus à un endroit de la muraille qui n'avait pas plus de quinze pieds de hauteur, et de le seconder, avec Dioclès, dans l'exécution de son entreprise.

XXI. Aratus promit de leur donner soixante talens (*) si l'entreprise réussissait; si au con-

(*) 300,000 liv.

traire elle manquait, et qu'il se sauvât avec eux, il s'engageait à leur donner à chacun une maison et un talent (*). Comme les soixante talens devaient être déposés chez Égias pour la sûreté d'Erginus, et qu'Aratus, qui ne les avait pas alors, ne voulait pas les emprunter de peur de faire soupçonner son dessein, il mit en gage, chez le banquier, la plus grande partie de sa vaisselle et des bijoux de sa femme. Plein de grandeur d'âme, épris de l'amour du beau et de l'honnête, et sachant qu'Épaminondas et Phocion avaient passé pour les plus justes et les plus vertueux des Grecs, parce qu'ils avaient refusé tous les présens qu'on voulait leur faire, et n'avaient pas rendu leur probité vénale, il alla plus loin encore, et dépensa secrètement son bien à cette entreprise, malgré le danger auquel il s'exposait seul pour ses concitoyens, qui ne savaient même pas ce qu'il faisait pour eux. Qui n'admirera une telle magnanimité? Qui encore aujourd'hui ne prendra un vif intérêt aux actions d'un homme qui achète si chèrement un si grand péril, qui engage ce qu'il a de plus précieux pour se faire mener, pendant la nuit, au milieu des ennemis, et y

(*) 5000 liv.

combattre pour sa propre vie, sans d'autre gage que l'espérance d'une belle action?

XXII. Cette entreprise, déjà si dangereuse en elle-même, le devint encore davantage par la faute qu'une méprise fit commettre dès le premier pas. Aratus avait chargé Technon, son esclave, de reconnaître la muraille avec Dioclès, que Technon ne connaissait pas de figure, mais dont il croyait avoir les traits bien empreints dans son esprit, d'après le portrait qu'Erginus lui en avait fait : il lui avait dit que son frère était brun, qu'il avait les cheveux frisés et n'avait point de barbe. Arrivé donc au lieu du rendez-vous, où Erginus devait se trouver avec Dioclès, il attendit près des portes de la ville, à un endroit qu'on appelait Ornis. Dans ce moment le frère aîné d'Erginus et de Dioclès, nommé Dionysius, qui ne savait rien du complot et n'avait aucune intelligence avec eux, mais qui ressemblait assez à Dioclès, passa par hasard auprès de Technon, qui, frappé de la ressemblance de cet homme avec le portrait qu'on lui avait fait de Dioclès, lui demanda s'il n'avait pas quelque relation avec Erginus. Dionysius lui répond qu'il est son frère. A ce mot, Technon ne doute plus qu'il ne parle à Dioclès; et sans lui demander son nom, sans attendre d'autre indice, il lui prend la main, lui parle

de l'intelligence qu'il avait avec Erginus, et lui fait à ce sujet beaucoup de questions. Dionysius reçoit avec adresse sa confidence, lui répond dans son sens, et reprenant le chemin de la ville, il s'entretient avec lui de manière à ne lui donner aucun soupçon. Ils approchaient déjà des portes, et Dionysius se préparait à saisir Technon, lorsque, par un nouveau hasard, Erginus arrive, qui, s'apercevant de l'erreur de Technon et du danger où il est, lui fait signe de s'enfuir; ils prennent tous deux leur course et se sauvent auprès d'Aratus. Cet accident ne lui fit rien perdre de ses espérances ; il envoie sur-le-champ Erginus porter de l'argent à son frère pour l'engager à se taire. Erginus va le trouver et le ramène avec lui à Aratus. Une fois maîtres de sa personne, ils ne lui permirent pas de s'en retourner ; ils le lièrent même, et le tenant enfermé dans une petite maison, ils se disposèrent à exécuter leur dessein.

XXIII. Quand tout fut prêt, Aratus donna l'ordre à ses troupes de passer la nuit sous les armes ; et lui-même, prenant quatre cents soldats d'élite, qui, à l'exception d'un petit nombre, ignoraient ce qu'ils allaient faire, il les conduisit à une des portes de la ville, le long du temple de Junon. On était alors au milieu de l'été; la lune, dans son plein et sans aucun

nuage rendait la nuit si claire, que l'éclat des armes qui réfléchissaient sa lumière leur fit craindre d'être découverts par les gardes. Les premiers de la troupe touchaient presque aux murailles, lorsqu'il s'éleva de la mer des nuages qui couvrirent la ville et ombragèrent tous les environs; là ils s'assirent pour ôter leurs souliers, soit pour faire moins de bruit, soit parce qu'en montant sur des échelles on glisse moins quand on a les pieds nus. Erginus, avec sept jeunes gens déguisés en voyageurs, s'étant glissé dans la porte sans être aperçu, tue la sentinelle et les gardes. En même temps on dresse les échelles; Aratus y fait monter d'abord cent hommes, ordonne aux autres de le suivre le plus promptement qu'ils pourront; et, retirant aussitôt les échelles, il descend dans la ville, et avec ses cent hommes monte à la citadelle, plein de joie, et ne doutant plus du succès puisqu'il n'a pas été découvert. En avançant, ils voient venir une patrouille de quatre hommes qui portaient de la lumière; ils n'en furent pas aperçus, parce qu'ils étaient encore dans l'ombre des nuages qui cachaient la lune, au lieu qu'ils les distinguaient très bien à la clarté de leur lumière. Ils se tinrent serrés le long de vieux murs et de masures en ruines, comme dans une embuscade; et lorsque ces hommes passèrent

devant eux, ils les chargèrent si brusquement, qu'ils en tuèrent trois; le quatrième, blessé à la tête d'un coup d'épée, s'enfuit précipitamment, en criant que les ennemis sont dans la ville. Bientôt les trompettes sonnent l'alarme, et dans un instant toute la ville est sur pied; les rues sont pleines de gens qui courent de tous côtés; on éclaire dans les quartiers bas et au haut de la citadelle; partout il s'élève un grand bruit dont on ne peut démêler la cause.

XXIV. Malgré ces obstacles, Aratus poursuit sa marche et s'efforce de gravir sur les roches escarpées qui mènent à la citadelle; il marche d'abord avec beaucoup de lenteur et de difficulté, parce qu'il avait manqué le sentier qui, enfoncé entre les rochers sous lesquels il était caché, aboutissait à la muraille par plusieurs détours; mais tout à coup, comme par miracle, la lune, dit-on, écartant les nuages, fait briller sa lumière et lui découvre les sinuosités obscures du sentier, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au pied de la muraille, à l'endroit qu'on lui avait désigné. Alors les nuages, se rassemblant de nouveau, dérobent la clarté de la lune et replongent tout dans l'obscurité. Les trois cents soldats qu'Aratus avait laissés hors des portes, près du temple de Junon, étaient entrés dans la ville; et la trouvant pleine de tu-

multe et éclairée de tous côtés, ils ne purent découvrir le sentier que les autres avaient pris, ni les suivre à la trace ; ils prirent donc le parti de se serrer tous dans le flanc d'un rocher dont l'ombre les couvrait; et là ils attendirent, dans une cruelle inquiétude, des nouvelles d'Aratus, qui était déjà aux prises avec les ennemis.

XXV. Ils faisaient pleuvoir sur lui une grêle de traits; on entendait du bas de la citadelle les cris des combattans; mais c'était un bruit confus que répétaient les échos des montagnes, et l'on ne pouvait discerner d'où il partait. Les trois cents hommes d'Aratus ne savaient donc de quel côté ils devaient tourner, lorsqu'ils virent Archilaüs, qui commandait les troupes du roi, monter à la tête d'un corps nombreux vers la citadelle, avec de grands cris et un grand bruit de trompettes pour aller charger Aratus en queue. Les trois cents qu'il avait passés sans les apercevoir, se levant tout à coup comme d'une embuscade, tombent sur lui, tuent les premiers qu'ils peuvent atteindre, donnent l'épouvante aux autres et à leur chef, les mettent en fuite et les dispersent dans la ville. Ils avaient à peine assuré leur victoire, qu'Erginus, envoyé par ceux qui combattaient au haut de la citadelle, vient leur annoncer qu'Aratus est aux mains avec les ennemis qui font la plus vigoureuse ré-

sistance; qu'il soutient un grand combat au pied de la muraille, et qu'il a besoin d'un prompt secours. Ils demandent d'y être conduits sur-le-champ; et en gravissant la montagne, ils font connaître par des cris leur approche, afin d'encourager leurs compagnons. La clarté de la lune, réfléchie par leurs armes, les faisait paraître plus nombreux le long du chemin qu'ils tenaient, et les échos, plus sensibles dans le silence de la nuit, en renforçant leurs cris, donnaient l'idée d'une troupe beaucoup plus considérable qu'elle ne l'était réellement. Ils joignirent enfin Aratus, et firent tous ensemble de si grands efforts, que, repoussant les ennemis, ils s'établirent sur la muraille, furent maîtres de la citadelle au point du jour, et virent les premiers rayons du soleil éclairer leur victoire. Le reste des troupes étant arrivé en même temps de Sicyone, les Corinthiens leur ouvrirent volontiers les portes, et les aidèrent à faire la garnison prisonnière.

XXVI. Quand Aratus eut assuré le succès de son entreprise, il descendit de la citadelle au théâtre, suivi d'une foule immense de peuple, qu'attirait le désir de voir et d'entendre le discours qu'il allait faire aux Corinthiens. Après avoir placé les Achéens en une double haie, sur les avenues du théâtre, il sortit du fond de

la scène tout armé, et s'avança jusqu'au milieu, le visage tellement changé par la fatigue et par les veilles, que l'abattement de son corps tenait comme affaissées la joie et la fierté de son âme. Dès qu'il parut, le peuple se répandit autour de lui, et fit éclater les témoignages de la plus vive affection. Aratus, ayant passé sa pique à la main droite, plia le genou, et appuyant tout son corps sur sa pique, il resta long-temps dans cette attitude, et reçut en silence les cris et les applaudissemens de la multitude, qui louait sa vertu et le félicitait de sa fortune. Quand ils eurent cessé, et que le calme fut rétabli, il recueillit ses forces, et fit sur la ligue des Achéens un discours analogue à l'action qu'il venait de faire; il persuada aux Corinthiens de s'associer à cette ligue, et leur rendit les clés de la ville, qui depuis le temps de Philippe n'étaient plus en leur pouvoir. Entre les officiers d'Antigonus, il mit en liberté Archélaüs, qu'il avait fait prisonnier, et fit mourir Théophraste, qui ne voulait pas sortir de la ville. Persée n'avait pas plus tôt vu la citadelle prise, qu'il s'était sauvé à Cenchrée (*). Quelque temps après, dans une conférence qu'il faisait sur la philosophie, l'un de ses auditeurs lui ayant dit que le sage seul

(*) Un des ports de Corinthe.

pouvait être un bon général : « Il est vrai, ré-« pondit-il, qu'autrefois j'ai fort approuvé cette « maxime de Zénon ; mais depuis la leçon que « m'a donnée ce jeune homme de Sicyone, j'ai « bien changé de sentiment. » Ce mot de Persée est rapporté par la plupart des historiens.

XXVII. Aratus, en sortant de l'assemblée, alla se saisir du temple de Junon, et du port de Léchée, où il se rendit maître de vingt-cinq vaisseaux du roi, prit cinq cents chevaux, et quatre cents Syriens qu'il fit vendre à l'encan. Les Achéens restèrent en possession de la citadelle, où ils mirent une garnison de quatre cents hommes avec cinquante chiens, et autant de veneurs entretenus dans la place. Les Romains, dont Philopémen avait attiré l'admiration, le nommèrent le dernier des Grecs, pour marquer qu'après lui il n'avait paru en Grèce aucun homme d'un aussi grand mérite. Pour moi, je dirais volontiers que cet exploit d'Aratus est le dernier qu'aient fait les Grecs, et qu'en audace et en bonheur il est comparable à ce que ce peuple a fait de plus éclatant. Les événemens qui suivirent en sont la preuve : car les Mégariens, quittant aussitôt le parti d'Antigonus, se joignirent à Aratus ; et les Trézéniens, avec ceux d'Épidaure, entrèrent dans la ligue des Achéens. Aratus, à sa première excursion hors

de Sicyone, se jeta dans l'Attique, passa ensuite à Salamine qu'il mit au pillage, et se servit des Achéens, comme d'un corps de troupes qu'il aurait tiré de prison pour l'employer à tout ce qu'il voulait entreprendre. Il renvoya sans rançon les prisonniers Athéniens, afin de jeter parmi eux les premières semences de révolte contre les Macédoniens.

XXVIII. Il fit entrer dans la ligue Achéenne le roi Ptolémée (*), à qui il laissa le commandement des troupes de terre et de mer ; et ce trait de politique lui acquit une si grande autorité parmi les Achéens, que la loi ne permettant pas de l'élire préteur tous les ans, on le nommait à cette charge de deux années l'une ; mais par l'influence que lui donnaient ses actions et ses conseils, il était réellement perpétué dans le gouvernement. On voyait que ni les richesses, ni la gloire, ni l'amitié des rois, ni l'intérêt de sa propre patrie, rien enfin ne lui était plus cher que l'accroissement de la ligue achéenne. Il pensait avec raison que des villes dont chacune en particulier est trop faible pour se soutenir, en se liant ensemble par un intérêt commun, se conservent par leur union mutuelle. Les parties du corps humain tirent leur aliment et

(*) Evergète.

leur vie de la liaison qu'elles ont entre elles : sont-elles séparées, elles ne prennent plus de nourriture et finissent par se détruire. De même tout ce qui rompt la société des villes, les conduit à leur dissolution ; elles s'accroissent au contraire les unes par les autres, lorsque, devennes parties d'un corps puissant, elles participent aux avantages d'une sagesse commune.

XXIX. Aratus voyait les principaux des peuples voisins vivre libres sous leurs propres lois ; et indigné que les Argiens languissent dans la servitude, il entreprit de les délivrer de leur tyran Aristomachus. Jaloux d'ailleurs de rendre à Argos la liberté, comme le prix de l'éducation qu'il y avait reçue, il voulait l'associer à la ligue des Achéens. Il trouva des Argiens qui osèrent le seconder dans cette entreprise, et qui eurent pour chefs Eschyle et le devin Charimènes. Mais ils manquaient d'épées : car il était défendu à tous les Argiens d'avoir des armes, et le tyran avait établi les plus fortes peines contre ceux à qui l'on en aurait trouvé. Aratus ayant fait forger à Corinthe de petits poignards, les cacha dans des ballots de mauvaises hardes dont on chargea des bêtes de somme, et les fit partir pour Argos. Mais le devin Charimènes ayant associé un de ses amis à la conjuration, Eschyle et les autres conjurés

en furent si irrités, que, se séparant de Charimènes, ils poursuivirent seuls leur entreprise. Charimènes s'en aperçut; et n'écoutant que sa colère, il alla les dénoncer, comme ils partaient déjà pour aller massacrer le tyran. Heureusement la plupart des conjurés eurent le temps de s'enfuir de la place publique et de se sauver à Corinthe.

XXX. Cependant Aristomachus fut tué, peu de temps après, par ses propres domestiques; mais un autre tyran plus cruel encore que ce dernier, nommé Aristippe, prévient les mesures des Argiens, et s'empare de la tyrannie. Aratus, se mettant à la tête de tous ceux des Achéens qui étaient en âge de porter les armes, marche promptement au secours d'Argos, persuadé qu'il trouverait les habitans disposés à le recevoir; mais l'habitude avait rendu leur esclavage volontaire; et personne ne s'étant déclaré pour lui, il se retira sans autre effet de son expédition que d'attirer aux Achéens le reproche d'avoir fait, en pleine paix, un acte d'hostilité, et de les voir cités en justice devant les Mantinéens. La cause ayant été plaidée sans qu'Aratus comparût, Aristippe la poursuivit avec chaleur, et fit condamner les Achéens à

une amende de trente mines (*). Depuis ce moment Aristippe, qui déjà haïssait Aratus autant qu'il le craignait, chercha les moyens de le faire périr, et fut secondé dans sa vengeance par Antigonus. Ils avaient partout des gens apostés qui épiaient l'occasion d'exécuter leur complot; mais il n'est pas pour un chef de garde plus sûre que l'affection ferme et sincère de ceux qu'il commande. Quand le peuple et les grands se sont accoutumés à ne pas craindre leur chef, mais à craindre pour lui, toutes les oreilles, tous les yeux, sont ouverts pour veiller à sa sûreté, et il est bientôt instruit de tout ce qui se passe.

XXXI. Je veux, à cette occasion, interrompre un moment le fil de ma narration pour faire connaître le genre de vie auquel Aristippe s'était réduit par l'amour de cette tyrannie si enviée, de cette autorité absolue dont on vante tant le bonheur. Ce tyran, qui avait Antigonus pour allié, qui entretenait pour sa sûreté un si grand nombre de troupes, et qui n'avait pas laissé dans Argos un seul de ses ennemis vivant, n'admettait pas dans son palais ses propres satellites, et les tenait dans les portiques

(*) Environ 27,000 liv.

extérieurs ; il avait à peine soupé, que, chassant au plus tôt tous ses domestiques, il fermait la porte de sa cour, et se retirait, avec sa concubine, dans une chambre haute fermée par une trappe sur laquelle il plaçait son lit pour y prendre un sommeil tel qu'on peut l'avoir dans cet état continuel de trouble et de frayeur. La mère de sa maîtresse ôtait l'échelle avec laquelle il était monté dans sa chambre, et allait l'enfermer dans une autre pièce ; le matin, elle la reportait, et appelait cet heureux tyran, qui sortait de sa chambre comme un serpent de son repaire. Aratus, au contraire, qui devait, non à la violence et aux armes, mais à l'autorité des lois et à ses vertus, une puissance perpétuelle, toujours vêtu d'une robe et d'un manteau très simple, reconnu pour l'ennemi commun de tous les tyrans, a laissé une postérité qui subsiste encore et qui est honorée de tous les Grecs. Mais de tous ces usurpateurs qui occupent des forteresses, qui entretiennent des satellites, qui, pour la sûreté de leur personne, s'entourent d'armes, de portes et de [illegible], il en est bien peu qui, comme les plus faibles animaux, échappent à une mort violente ; et il n'en est pas un qui laisse après lui une race, une maison, un tombeau, pour conserver d'eux un souvenir honorable.

XXXII. Aratus avait tenté plusieurs fois, et secrètement, et à force ouverte, de surprendre Aristippe et de lui enlever Argos sans avoir jamais pu y réussir. Une fois même, après avoir dressé les échelles, il avait, avec peu de monde et beaucoup de danger, gagné le haut de la muraille et tué les gardes qui étaient venus pour le repousser; mais au point du jour le tyran l'ayant assailli de tous côtés, les Argiens, comme si Aratus n'eût pas combattu pour leur liberté, et qu'ils eussent seulement présidé aux jeux Néméens, ne firent pas le moindre mouvement, et restèrent spectateurs équitables et impartiaux du combat. Aratus, en se défendant avec vigueur, reçut un coup de pique qui lui perça la cuisse. Cependant il se maintint jusqu'à la nuit dans le poste qu'il occupait sans que les ennemis, qui le pressaient vivement, pussent le repousser. S'il eût pu soutenir le combat toute la nuit, il n'aurait pas échoué dans son entreprise : car déjà le tyran pensait à s'enfuir, et avait envoyé sur ses vaisseaux la plus grande partie de ses effets. Mais personne n'en avertit Aratus; et l'eau commençant à lui manquer, ne pouvant d'ailleurs agir à cause de sa blessure, il ramena ses troupes à Sicyone.

XXXIII. Abandonnant donc les moyens de surprise, il se jeta ouvertement avec toute son

armée dans l'Argolide, où il pilla tout le pays. Il livra un grand combat contre Aristippe près de la rivière de Charés, et mérita le reproche d'avoir quitté la mêlée et laissé échapper la victoire de ses mains. Une partie des troupes avait vaincu et poursuivi fort loin les fuyards; mais Aratus, sans être pressé par les ennemis qu'il avait en tête, se défiant tout à coup du succès, et comme saisi d'une terreur subite, se retira en désordre dans son camp. Le reste de son armée, en revenant de la poursuite des ennemis, se plaignit qu'après les avoir mis en déroute, et leur avoir tué beaucoup plus de monde qu'ils n'en avaient perdu eux-mêmes, on eût laissé dresser par les vaincus un trophée contre les vainqueurs. Honteux de ce reproche, Aratus voulut tenter un second combat pour le trophée seul; et ayant donné à son armée un jour de repos, il la mit le lendemain en bataille; mais voyant les troupes ennemies, considérablement augmentées, se disposer au combat avec plus d'assurance, il n'osa pas risquer la bataille, et se retira après avoir fait une trève pour enlever ses morts. Cependant il sut, par la douceur et les grâces de sa conversation, par son expérience dans l'art de gouverner, effacer

cette faute. Il attira Cléones (*) dans les alliances des Achéens, et fit célébrer les jeux Néméens dans cette ville, où ils avaient pris leur origine, et à qui par conséquent ils appartenaient bien plus qu'à celle d'Argos. Les Argiens les célébrèrent aussi chez eux; et ce fut alors qu'on viola pour la première fois la sûreté et le droit de franchise dont avaient joui de tout temps ceux qui venaient combattre à ces jeux. Les Achéens firent vendre comme ennemis ceux des athlètes qui, au retour des jeux, repassaient sur leurs terres : tant Aratus était ardent et implacable dans sa haine contre les tyrans!

XXXIV. Bientôt après, informé qu'Aristippe épiait l'occasion de surprendre Cléones, mais qu'il était retenu par la peur en le voyant si près de lui à Corinthe, Aratus envoya partout des ordres pour rassembler les troupes; et leur ayant fait prendre des vivres pour plusieurs jours, il descendit à Cenchrée, dans l'espoir que cette ruse provoquerait Aristippe à attaquer les Cléoniens en son absence. Il ne fut pas trompé dans son attente; le tyran partit sur-le-champ d'Argos, et parut devant Cléones

(*) Ville de l'Argolide, entre Corinthe et Argos.

avec son armée; mais Aratus retournant à Corinthe, la nuit déjà fermée, et plaçant des gardes sur tous les chemins, se mit en marche à la tête de ses Achéens, qui le suivirent avec tant d'ordre, tant de bonne volonté et de diligence, que non seulement ils ne furent pas découverts dans la route, mais qu'ils entrèrent cette nuit même dans Cléones, et se mirent en bataille sans qu'Aristippe en eût eu aucun avis. Le lendemain, dès que le jour parut, il fit ouvrir les portes; et les trompettes ayant donné le signal de la bataille, il fondit avec tant d'impétuosité sur les ennemis en poussant des cris de victoire, qu'il les mit en fuite au premier choc, et les poursuivit par le chemin qu'il imagina que le tyran avait dû prendre pour s'enfuir, car la plaine était traversée par plusieurs routes. Dans la poursuite, ils allèrent jusqu'à Mycènes, où le tyran fut atteint par un Crétois que Dinias nomme Tragiscus, et qui l'égorgea. Il resta plus de quinze cents ennemis sur le champ de bataille.

XXXV. Aratus, malgré cette victoire éclatante, qui ne lui avait pas coûté un seul homme, ne put cependant se rendre maître d'Argos, ni remettre cette ville en liberté. Agias et le jeune Aristomachus y entrèrent avec les troupes du roi, et s'emparèrent de l'autorité. Mais du moins

un succès si glorieux imposa silence à la calomnie, et arrêta les discours injurieux et les railleries insultantes de ceux qui, pour flatter les tyrans et leur complaire, répétaient partout que les entrailles du préteur des Achéens se troublaient à l'approche d'une bataille; que le son des trompettes lui causait des étourdissemens et des vertiges; qu'après avoir mis son armée en bataille et donné le mot aux soldats, il demandait à ses lieutenans et à ses officiers si, maintenant que le sort en était jeté, sa présence était nécessaire, et s'il ne pouvait pas aller attendre un peu loin l'événement du combat. Ces bruits s'étaient tellement accrédités, que lorsque les philosophes, dans leurs écoles, recherchaient si le battement du cœur, si l'altération des traits du visage dans des circonstances périlleuses, prouvaient de la timidité, ou si c'étaient les suites d'un vice de constitution, d'une froideur naturelle de tempérament, ils citaient toujours Aratus comme un exemple d'un bon général à qui ces accidens arrivaient au moment du combat.

XXXVI. Aratus, après la défaite et la mort d'Aristippe, s'occupa de détruire la tyrannie de Lysiade, qui avait asservi Mégalopolis, sa propre patrie. Ce Lysiade n'avait pas un cœur bas et insensible à l'honneur; il ne s'était pas

porté à cette usurpation, comme la plupart des autres tyrans, pour assouvir son intempérance et son avarice; sa jeunesse et un vif désir de gloire dont il était animé lui ayant fait adopter comme vrais ces discours faux et trompeurs qui représentent la tyrannie comme l'état le plus heureux et le plus digne d'envie, il s'empara, dans son pays, de l'autorité souveraine. Mais, dégoûté bientôt des embarras qu'entraîne la tyrannie, enviant le bonheur d'Aratus, et craignant aussi les embûches qu'il lui dressait, il conçut le généreux dessein, d'abord de se délivrer de ses craintes, de faire cesser la haine qu'on lui portait, de renvoyer sa garnison, ses satellites, et ensuite de devenir le bienfaiteur de sa patrie. Il invita donc Aratus à venir le trouver, déposa devant lui le pouvoir dont il était revêtu, et fit entrer Mégalopolis dans la ligue des Achéens, qui, pleins d'admiration pour sa grandeur d'âme, le nommèrent préteur. Dès son entrée dans cette charge, l'ambition qu'il eut de surpasser la gloire d'Aratus lui fit faire plusieurs démarches qui ne paraissaient pas nécessaires, et en particulier celle de déclarer la guerre aux Lacédémoniens. Aratus, qui ne voulait pas qu'on la fît, parut n'agir que par envie. Lysiade fut élu général pour la seconde fois, malgré l'opposition d'Aratus,

qui en proposait un autre; car Aratus, comme nous l'avons dit, ne commandait que tous les deux ans. La faveur du peuple porta Lysiade à une troisième préture, et il l'exerçait alternativement avec Aratus; mais enfin, s'étant déclaré l'ennemi personnel d'Aratus, et l'ayant accusé plusieurs fois devant les Achéens, il se fit renvoyer, parce qu'on reconnut qu'avec une vertu feinte et simulée il voulait lutter contre une vertu véritable et sincère. Le coucou, dit Ésope, demandait un jour aux petits oiseaux quelle raison ils avaient de le fuir. « C'est, lui « répondirent-ils, parce que nous craignons « que tu ne deviennes faucon. » Il paraît aussi que la tyrannie de Lysiade avait laissé dans les esprits quelque soupçon sur la sincérité de son changement.

XXXVII. La conduite d'Aratus dans la guerre des Étoliens accrut beaucoup sa réputation. Les Achéens voulaient leur livrer bataille sur les confins de Mégare; et le roi de Lacédémone, Agis, qui était venu les joindre avec son armée, les y excitait vivement. Aratus s'y opposa; il soutint les injures, les railleries, les imputations de mollesse et de lâcheté, sans que la crainte de vains reproches pût lui faire abandonner les mesures sages qu'il avait concertées pour l'intérêt public; il se retira devant les en-

nemis, qui passèrent le mont Gérania ([10]), et entrèrent dans le Péloponnèse sans éprouver la moindre résistance. Mais lorsqu'ils eurent pris en passant la ville de Pallène, alors il ne se montra plus le même; et sans différer d'un instant, sans attendre que toutes ses forces fussent réunies, il marcha aux ennemis avec ce qu'il avait de troupes, sachant que leur victoire les avait affaiblis en les rendant indisciplinés et insolens. A peine entrés dans Pallène, les soldats s'étaient répandus dans les maisons, et en se heurtant les uns les autres ils avaient fini par se battre pour le partage du butin. Les capitaines et les autres officiers enlevaient les femmes et les filles, et leur mettaient leurs casques sur la tête pour empêcher que d'autres ne les prissent, et pour faire reconnaître à quel maître elles appartenaient. Pendant qu'ils commettaient toutes ces violences, ils apprirent tout à coup qu'Aratus venait sur eux. Saisis de frayeur à cette nouvelle, comme ils devaient l'être dans un pareil désordre, ils n'étaient pas encore tous avertis du danger, que les premiers, ayant donné dans l'armée des Achéens, aux portes et dans les faubourgs, prennent la fuite, déjà vaincus par la peur, et jettent l'épouvante parmi ceux qui se

ralliaient pour aller à leur secours, et qui ne savent plus à quoi se résoudre.

XXXVIII. Dans ce tumulte, une des captives, fille d'Épigèthes, l'un des plus nobles citoyens de Pallène, femme d'une beauté et d'une taille admirables, était assise dans le temple de Diane, où elle avait été déposée par le capitaine qui l'avait prise, et qui lui avait mis sur la tête son casque ombragé de trois panaches. Le bruit du pillage la fit sortir brusquement du temple; quand elle fut sur la porte, et que du haut du perron on la vit, avec ce casque à trois panaches, regarder les combattans, les Palléniens crurent voir en elle une figure au-dessus de la condition humaine; et les ennemis, la prenant pour une divinité, furent tellement saisis d'étonnement et de frayeur, qu'aucun d'eux ne songea à se défendre. Les Palléniens font à ce sujet un autre récit. Leur statue de Diane, disent-ils, reste ordinairement enfermée sans que personne y touche; quand la prêtresse l'ôte de sa place et qu'on la porte en cérémonie dans les rues, les assistans n'osent pas la regarder en face et détournent les yeux, parce que sa vue est terrible et funeste aux hommes, que partout où elle passe elle frappe les arbres de stérilité et fait tomber les fruits.

Ils prétendent que dans cette occasion, la prêtresse ayant tiré cette statue de sa place et lui tenant le visage tourné du côté des Étoliens, sa vue les mit tout hors d'eux-mêmes et leur ôta l'entendement. Mais Aratus, dans ses Mémoires, ne rapporte rien de semblable; il dit seulement, qu'après avoir rompu les Étoliens, il les poursuivit, entra dans la ville avec les fuyards, les en chassa de force et leur tua sept cents hommes. Cet exploit fut célébré partout comme un des plus glorieux que les Grecs eussent faits; et Timanthe l'a peint avec tant de vérité, qu'on croit voir le combat même. Cependant plusieurs des peuples et des princes voisins s'étant ligués contre les Achéens, Aratus fit, sans balancer, alliance avec les Étoliens; il se servit pour cela de Pantaléon, qui avait le plus d'autorité chez ce peuple, avec lequel il conclut, par son crédit, un traité de paix et d'amitié.

XXXIX. Le désir qu'il avait de remettre Athènes en liberté lui fit encourir le blâme des Achéens, qui trouvèrent mauvais que pendant qu'ils étaient en trève avec les Macédoniens il eût tenté de surprendre le port du Pirée. Mais Aratus s'en justifie dans ses Mémoires, et en accuse cet Erginus qui lui avait fait reprendre la citadelle de Corinthe. Il dit qu'Erginus atta-

qua seul ce port; que lorsqu'il voulut escalader les murs, l'échelle se rompit; et que se voyant poursuivi, il appela plusieurs fois Aratus, comme s'il eût été présent à l'attaque : par cette ruse il trompa les ennemis et leur échappa. Mais cette apologie manque de vraisemblance: quelle apparence en effet qu'un Syrien, qu'un simple particulier comme Erginus, eût formé un pareil projet s'il n'eût eu Aratus pour chef, s'il n'eût reçu de lui des troupes, et pris par son ordre le temps de l'exécuter? Ce qui le prouve, c'est qu'Aratus attaqua dans la suite le Pirée, non deux et trois fois, mais à plusieurs reprises, comme ceux qui désirent passionnément un objet qui se refuse à leurs désirs : loin d'être rebuté par le mauvais succès, comme il n'avait toujours manqué son coup que d'un moment, il en tirait de nouveaux motifs de nourrir et de ranimer son espérance. Après une de ces attaques, comme il fuyait à travers la plaine de Thriasie (*), il se cassa la jambe; il eut dans son traitement plusieurs incisions à souffrir, et fut obligé pendant long-temps de se faire porter en litière dans ses expéditions.

XL. La mort d'Antigonus et le nouveau rè-

(*) Plaine de l'Attique, avec une côte et un bourg de ce nom.

gne de son fils Démétrius ne firent que redoubler l'ardeur d'Aratus pour délivrer Athènes, et augmenter son mépris pour les Macédoniens. Il fut battu près de Phylacie (*) par Bithys, lieutenant de Démétrius; et le bruit ayant couru qu'il avait été fait prisonnier, ou même qu'il était mort, Diogène, le commandant du Pirée, écrivit à Corinthe aux Achéens, qu'ils eussent à sortir de cette ville, parce qu'Aratus était mort. Lorsque cette lettre fut portée à Corinthe, Aratus s'y trouva par hasard; et les envoyés de Diogène, après avoir servi de jouet aux Corinthiens, s'en retournèrent tout confus. Le roi de Macédoine même avait déjà fait partir de ses ports un vaisseau, avec ordre de lui amener Aratus chargé de fers. Les Athéniens, surpassant alors tout ce que la flatterie pouvait faire imaginer de plus fort pour complaire aux Macédoniens, se couronnèrent de fleurs à la première nouvelle de la mort d'Aratus, qui, dans le premier feu de son ressentiment, marcha, sans différer, contre eux, et s'avança jusqu'à l'Académie; mais, fléchi par leur soumission, il ne leur fit aucun mal. Depuis, les Athéniens, rendant hommage à sa vertu, et voulant, après la mort de Démétrius,

(*) Ville de Thessalie.

se remettre en liberté, l'appelèrent dans leur ville. Aratus, quoique les Achéens eussent cette année-là un autre préteur que lui, et qu'une longue maladie l'obligeât à garder le lit, se fit porter en litière à Athènes, pour rendre à cette ville un service si important. Là, il vint à bout de persuader à Diogène, qui commandait la garnison, de remettre aux Athéniens, pour la somme de cent cinquante talens (*), dont il en fournirait vingt (**) du sien, le port du Pirée, le fort de Munychium, Salamine et Sunium. Dans le même temps, les Éginètes et ceux d'Hermione entrèrent dans la ligue des Achéens, et la plupart des villes d'Arcadie s'y associèrent à leur exemple. Les Macédoniens, occupés alors à des guerres avec leurs voisins, ne purent s'y opposer; et l'accession des Étoliens à la ligue achéenne en augmenta considérablement la puissance.

XLI. Aratus, qui avait toujours à cœur son ancien projet, et qui souffrait impatiemment de voir la tyrannie établie si près de lui à Argos, fit proposer à Aristomachus de remettre cette ville en liberté, de l'associer à la ligue achéenne, et, à l'exemple de Lysiade, de pré-

(*) 750,000 liv.
(**) 100,000 liv.

férer la préture d'une nation si puissante, avec l'estime et la considération publique, à la tyrannie d'une seule ville, qui le rendait l'objet de la haine générale, et l'exposait à un danger continuel. Aristomachus prêta l'oreille à ce conseil, et fit dire à Aratus de lui envoyer cinquante talens (*), pour payer et licencier les troupes qu'il avait auprès de lui. Aratus lui envoya sur-le-champ cette somme; mais Lysiade, qui était encore préteur, et qui voulait avoir auprès des Achéens l'honneur de cette négociation, rendit Aratus suspect à Aristomachus, et le lui représenta comme l'ennemi le plus implacable des tyrans. Aristomachus se laissa persuader de remettre ses intérêts entre les mains de Lysiade, qui le conduisit aux Achéens. Ce fut surtout dans cette occasion que ceux qui composaient le conseil de la ligue firent voir la confiance et l'affection qu'ils avaient pour Aratus : ce général, piqué contre Lysiade, s'étant opposé à l'admission d'Aristomachus, ils le renvoyèrent sur-le-champ. Depuis, Aratus, qui avait changé de disposition, ayant parlé dans le conseil en faveur d'Aristomachus, ils firent aussitôt et avec plaisir tout ce qu'il voulut. Ils portèrent le décret qui associait à leur ligue les

(*) 250,000 liv.

Argiens et les Phliasiens; et l'année suivante Aristomachus fut nommé préteur. Ce nouveau général, qui se voyait en crédit auprès des Achéens, voulant entrer en armes dans la Laconie, appela d'Athènes Aratus, afin qu'il vînt partager cette expédition. Aratus lui écrivit pour l'en détourner, parce qu'il ne voulait pas que les Achéens se mesurassent avec Cléomène, prince fier et audacieux, qui trouvait dans les dangers un accroissement de puissance. Mais Aristomachus s'y étant obstiné, Aratus obéit et le suivit à l'armée. Cléomène ayant paru tout à coup près de Pallantium, avec ses troupes en bataille, et Aratus s'étant opposé à ce qu'Aristomachus en vînt aux mains avec lui, il fut accusé auprès des Achéens par Lysiade, qui, l'année d'après, demanda la préture en concurrence avec lui, et intrigua fortement pour l'obtenir. Aratus eut la pluralité des suffrages, et fut nommé préteur pour la douzième fois.

XLII. Pandant cette préture, il fut battu par Cléomène, près du mont Lycée; et s'étant égaré la nuit dans sa fuite, il passa pour mort. C'était la seconde fois que ce bruit courait dans la Grèce; mais il se sauva. A la suite de cette défaite, et après avoir rassemblé les débris de son armée, au lieu de se retirer en sûreté, il voulut profiter adroitement de l'occasion; et

pendant que personne ne s'y attendait, qu'on ne pouvait pas même en avoir la pensée, il tomba brusquement sur les Mantinéens, alliés de Cléomène, s'empara de leur ville, où il mit garnison, donna le droit de citoyen à tous les étrangers qui étaient venus s'y établir, et acquit seul aux Achéens vaincus ce qu'ils auraient eu bien de la peine à obtenir par une victoire. Les Lacédémoniens ayant fait une seconde incursion sur le territoire de Mégalopolis, Aratus marcha au secours de cette ville; mais il ne voulut pas se mesurer avec Cléomène, qui ne cherchait qu'à l'attirer au combat, et résista aux Mégalopolitains qui voulaient le forcer d'en venir aux mains. Outre qu'il avait peu de penchant à risquer des batailles; il était dans cette occasion inférieur en nombre: sentant d'ailleurs son courage refroidi par la vieillesse, et son ambition comprimée par plusieurs revers, il craignait un jeune ambitieux plein d'ardeur et d'audace. Il pensait enfin que si Cléomène brûlait d'acquérir par sa témérité une gloire qu'il n'avait pas encore, il devait lui-même conserver par beaucoup de prudence celle qu'il avait acquise.

XLIII. Cependant les troupes légères étant allées à la charge, repoussèrent les Spartiates jusque dans leur camp, où elles entrèrent pêle-

mêle avec les fuyards, et se dispersèrent dans les tentes pour le piller. Cet avantage ne put déterminer Aratus à faire avancer le reste de ses troupes ; il les retint sur le bord d'un ravin qui séparait les deux armées, sans leur permettre de le passer. Lysiade, indigné de son inaction et lui reprochant sa lâcheté, appela sa cavalerie pour soutenir ceux qui poursuivaient les ennemis, et la supplia de ne pas trahir la victoire, en l'abandonnant quand il combattait pour la défense de son pays. Lorsqu'il se vit environné d'un grand nombre de gens d'élite, il chargea si rudement l'aile droite des ennemis, qu'il la mit en fuite ; mais en la poursuivant avec trop d'ardeur et un trop grand désir de la gloire, il se laissa emporter dans des lieux tortueux, couverts d'arbres et coupés de larges fossés, où Cléomène, revenant sur lui, le chargea si vigoureusement, qu'il le renversa mort, pendant qu'il se défendait avec la plus grande valeur et qu'il soutenait le combat le plus glorieux aux portes de sa patrie. Le reste de cette cavalerie ayant pris la fuite, et s'étant jeté sur l'infanterie, la mit en désordre, répandit la terreur dans toute l'armée, et l'entraîna dans sa déroute. On rendit Aratus presque seul responsable de cette défaite, parce qu'il parut avoir abandonné Lysiade. Les Achéens,

qui se retiraient très irrités, le forcèrent de les suivre à Egium. Là, le conseil s'étant assemblé, décréta qu'on ne fournirait plus d'argent à Aratus; qu'on ne soudoierait plus ses étrangers, et que s'il voulait continuer la guerre, il la ferait à ses dépens. Aratus, très affecté d'un pareil affront, voulut d'abord leur rendre leur sceau et se démettre de la préture; mais après quelques réflexions, il supporta ce chagrin; et ayant ensuite mené les Achéens à Orchomène, il combattit contre Mégistonus, beau-père de Cléomène, remporta la victoire, lui tua trois cents hommes, et le fit lui-même prisonnier. Il avait jusque-là commandé de deux années l'une; mais alors quand son tour vint, et qu'on l'appela pour l'investir du commandement, il le refusa, et Timoxène fut élu préteur à sa place. On donne pour raison de ce refus son mécontentement du peuple; mais ce refus ne paraît pas vraisemblable : la véritable cause fut le mauvais état des affaires des Achéens. Cléomène n'allait plus à ses fins par des progrès lents et presque insensibles, comme il avait fait auparavant lorsqu'il était contenu par les magistrats de Lacédémone; depuis qu'il avait fait mourir les éphores, partagé les terres, et admis au rang de citoyens un grand nombre d'étrangers, il s'était attribué une autorité ab-

solue et indépendante; alors il porta toute son attention sur les Achéens et voulut être nommé chef de leur ligue.

XLIV. Aussi blâme-t-on Aratus d'avoir, dans une si violente agitation, dans un orage si menaçant, abandonné à un autre le gouvernail d'un vaisseau dont il était le pilote, et que l'honneur lui faisait un devoir de garder, même contre le gré du peuple, afin de pourvoir au salut commun. S'il désespérait des affaires et des forces des Achéens, il valait mieux encore céder l'empire à Cléomène, que de rendre une seconde fois le Péloponnèse barbare en y faisant entrer des garnisons macédoniennes, de remplir d'armes illyriennes et gauloises la citadelle de Corinthe, d'introduire dans des villes grecques, et de traiter d'alliés, pour adoucir la honte de sa démarche, des peuples qu'il avait battus dans plusieurs combats, dont il avait trompé la politique par des traités, et qu'il ne cesse d'accabler d'injures dans ses Mémoires. Je veux bien lui accorder que Cléomène fut un homme violent et injuste; mais enfin il descendait des Héraclides, il avait Sparte pour patrie; et il valait mieux prendre pour chef de la ligue le dernier citoyen de cette ville que le premier des Macédoniens : voilà du moins ce que penseront ceux qui font quelque estime de la no-

blesse des Grecs. Cléomène, en demandant aux Achéens la préture de leur ligue, promettait de combler de bienfaits leurs villes, en reconnaissance de ce titre honorable. Antigonus (*), au contraire, élu généralissime de leurs troupes de terre et de mer, avec un pouvoir absolu, ne voulut accepter cette charge qu'à la seule condition qu'on lui donnerait pour salaire la citadelle de Corinthe; imitant en cela le chasseur d'Ésope, qui brida le cheval avant de le monter; et ne consentant à devenir le chef des Achéens, qui l'en sollicitaient par des ambassades et par des décrets où ils se mettaient à ses pieds, qu'après les avoir comme bridés par la garnison qu'il mit dans la citadelle, et par les otages qu'il exigea d'eux. Il est vrai qu'Aratus se récrie contre le reproche qu'on lui fait, et se justifie sur la nécessité; mais Polybe rapporte que long-temps avant que cette nécessité l'y forçât, inquiet de l'audace de Cléomène, il s'aboucha secrètement avec Antigonus, et engagea les habitans de Mégalopolis à demander aux Achéens Antigonus pour chef de la ligue : car c'était le peuple qui souffrait le plus de la guerre, par les incursions et les pillages que Cléomène faisait sur leurs terres. Ce fait

(*) Surnommé *Doson*.

se trouve aussi dans l'historien Phylarque (11), auquel d'ailleurs il ne faudrait pas trop s'en rapporter, si son récit n'était appuyé du témoignage de Polybe. Lorsqu'il parle de Cléomène, il est comme saisi d'enthousiasme par l'affection qu'il lui porte, et fait de son histoire un véritable plaidoyer, dans lequel il charge toujours Aratus pour justifier le roi de Sparte.

XLV. Cléomène enleva donc une seconde fois Mantinée aux Achéens, qui, défaits ensuite dans un grand combat auprès d'Hécatombéon, en furent si consternés qu'ils députèrent sur-le-champ vers Cléomène pour le prier de venir prendre à Argos le commandement des troupes. Dès qu'Aratus fut informé que ce prince arrivait, et qu'il était déjà près de Lerne avec son armée, il fut tellement effrayé, qu'il lui envoya des ambassadeurs pour l'engager à ne venir qu'avec trois cents hommes comme vers des amis et des alliés, ou de prendre des otages s'il se défiait des Achéens. Cléomème répondit aux ambassadeurs que la demande d'Aratus était une moquerie et une insulte; et étant retourné sur ses pas, il envoya aux Achéens une lettre pleine de reproches et d'invectives contre Aratus. Celui-ci, de son côté, écrivit pour se plaindre de Cléomène; et ils s'oublièrent tellement l'un et l'autre dans ces imputations récipro-

ques, qu'ils ne rougirent pas de diffamer leurs mariages et de déshonorer leurs femmes. Cléomène envoya un hérant déclarer la guerre aux Achéens, et il fut sur le point de leur enlever Sicyone par trahison; mais le projet ayant échoué, il alla attaquer Pallène, dont il se rendit maître après avoir obligé le commandant des Achéens d'en sortir. Bientôt après les villes de Phénée et de Pentélie étant tombées sous sa puissance, les Argiens embrassèrent son parti; les Phliasiens reçurent garnison, et déjà les Achéens n'avaient plus rien d'assuré de leurs conquêtes. Aratus troublé ne savait quel parti prendre en voyant le Péloponnèse si agité, et les villes se soulever par les intrigues de ceux qui désiraient des nouveautés. Rien n'y était tranquille, et personne n'aimait sa situation présente; on découvrit même à Sicyone et à Corinthe des intelligences nombreuses avec Cléomène. Depuis long-temps des hommes jaloux de gouverner eux-mêmes étaient secrètement ennemis du bien public. Aratus, investi contre ces novateurs d'une autorité absolue, fit mourir à Sicyone tous ceux qui furent convaincus de s'être laissé corrompre. Il voulut rechercher ensuite les coupables de Corinthe pour les faire punir; mais cette démarche irrita les habitans, qui, déjà atteints de la même maladie;

supportaient avec peine le gouvernement des Achéens.

XLVI. Ils s'assemblèrent dans le temple d'Apollon, et firent prier Aratus de s'y rendre, résolus, avant de lever l'étendard de la révolte, ou de le tuer, ou de le retenir prisonnier. Aratus, ne voulant montrer ni défiance ni soupçon, s'y rendit en conduisant lui-même son cheval par la bride. Dès qu'il parut, la plupart des Corinthiens s'élevant contre lui, l'accablèrent d'injures et lui firent les plus sanglans reproches. Aratus, d'un air tranquille et d'un ton de douceur, leur dit de se rasseoir, sans pousser ainsi, en se tenant debout, des cris tumultueux; il fit même entrer ceux qui se tenaient à la porte, et, sans cesser de leur parler, il s'éloignait peu à peu de la foule, comme pour remettre son cheval à quelqu'un. Il se dérobait ainsi, sans qu'on soupçonnât son dessein, en continuant de parler avec calme à tous ceux qu'il rencontrait, et les pressant de se rendre au temple d'Apollon. Quand il fut près de la citadelle, il sauta sur son cheval, après avoir ordonné à Cléopâtre, le commandant de la garnison, de garder avec soin la place, et courut à toute bride vers Sicyone, suivi seulement de trente soldats : tous les autres l'avaient abandonné et s'étaient dispersés

de côté et d'autre. Les Corinthiens furent bientôt informés de sa fuite, et se mirent à sa poursuite; mais n'ayant pu l'atteindre, ils députèrent vers Cléomène, qui se rendit à Corinthe, et qu'ils mirent en possession de la ville; mais cette acquisition ne lui parut pas un dédommagement du tort qu'ils lui avaient fait en laissant échapper Aratus.

XLVII. Lorsque les habitans de la côte maritime, qu'on appelait Acté (*), se furent joints à Cléomène, et qu'ils lui eurent livré leurs villes, il fit environner la citadelle d'une muraille et d'une palissade. Aratus ne fut pas plus tôt arrivé à Sicyone, que la plupart des Achéens se rendirent auprès de lui, et tinrent une assemblée dans laquelle il fut nommé préteur avec un pouvoir absolu, et on lui donna une garde composée de ses propres concitoyens. Il y avait trente-trois ans qu'il gouvernait la ligue achéenne, et il s'était toujours vu le premier des Grecs par sa puissance et sa réputation; mais alors, abandonné, pauvre, persécuté, au sein de la tempête la plus violente, exposé aux plus grands dangers, il flottait sur

(*) C'est le nom qu'on donnait à la côte maritime du Péloponnèse qui touchait à Corinthe. Ce mot, en grec, signifie *rivage*.

les tristes débris du naufrage de sa patrie. Les Étoliens lui refusèrent le secours qu'il leur avait demandé; et Athènes, qui désirait de lui en donner, en fut empêchée par Euclide et par Micion. Aratus avait à Corinthe une maison et de grandes sommes d'argent. Cléomène n'y toucha point, et ne permit à personne d'en rien prendre; il fit venir les amis et les gens d'affaires d'Aratus, et les chargea d'avoir soin de son bien et de le garder pour lui en rendre compte. Il lui envoya secrètement Tripylus et Mégistonus, son beau-père, qui lui portaient de sa part les offres les plus avantageuses, entre autres la promesse d'une pension annuelle de douze talens (*); c'était le double de celle de Ptolémée qui lui en envoyait six tous les ans; il ne demandait pour cela que d'être nommé commandant des Achéens, et de garder en commun avec eux la citadelle. Aratus répondit aux envoyés qu'il ne gouvernait pas les affaires, mais qu'il en était gouverné. Cléomène, qui prit cette réponse pour une défaite, se jeta sur le territoire de Sicyone, qu'il mit à feu et à sang. Il resta trois mois devant la ville. Aratus le souffrit sans rien entreprendre, délibérant s'il recevrait Antigonus et lui livrerait la citadelle

(*) Environ 60,000 liv.

car ce n'était qu'à cette condition que ce prince voulait lui donner du secours.

XLVIII. Les Achéens assemblés à Égium (*) y appelèrent Aratus; mais il ne pouvait sans danger sortir de Sicyone, que Cléomène tenait investie : d'ailleurs ses concitoyens le retenaient, et ne voulaient pas qu'il exposât sa personne en passant au travers des ennemis. Les femmes mêmes et les enfans l'environnaient comme leur père et leur sauveur, et le tenaient étroitement embrassé en fondant en larmes. Aratus les rassura; et après les avoir consolés, il se rendit à cheval sur le bord de la mer, avec dix de ses amis et son fils qui entrait alors dans l'adolescence. Ils trouvèrent à l'ancre des vaisseaux sur lesquels ils s'embarquèrent, et arrivèrent à Égium, où se tenait l'assemblée. On y résolut d'appeler Antigonus et de lui remettre la citadelle; Aratus même lui envoya son fils avec les autres otages. Les Corinthiens, irrités de ce décret, pillèrent les richesses d'Aratus et donnèrent sa maison à Cléomène. Antigonus s'avançait avec une armée de vingt mille hommes de pied et de quatorze cents chevaux, et Aratus, suivi des principaux magistrats, alla

(*) Ville maritime de l'Achaïe, à l'extrémité du golfe de Corinthe.

par mer au devant de lui jusqu'à Péges (*) à l'insu des ennemis. Il ne se fiait pas trop à Antigonus ni aux Macédoniens, car il ne pouvait se dissimuler que c'était des maux qu'il leur avait faits qu'était venu son agrandissement et que sa haine contre l'ancien Antigonus avait été le plus solide fondement de sa fortune; mais voyant qu'il fallait en subir la nécessité et que la circonstance, qui force l'obéissance de ceux même qui se croient les maîtres, exigeait cette démarche, il en courut le hasard.

XLIX. Antigonus, averti de l'arrivée d'Aratus, s'avança vers lui; et après avoir salué tous les autres honnêtement, mais sans aucune distinction, il fit à Aratus, dès cette première entrevue, l'accueil le plus honorable; et quand dans la suite, il eut reconnu sa probité et son grand sens, il lui donna une entière confiance. Il est vrai qu'Aratus joignait à une capacité consommée pour les affaires un agrément dans le commerce de la vie, qui plaisait fort au roi dans ses momens de loisir. Aussi Antigonus, quoique jeune encore, n'eut pas plus tôt connu la bonté de son caractère et toutes les autres qualités qui le rendaient si propre à être l'ami d'un roi, qu'il le préféra non seulement à tous

(*) Ville maritime, au fond du même golfe.

les Achéens, mais aux Macédoniens même qu'il avait auprès de lui, et l'employa constamment dans toutes ses affaires. Ce fut ainsi que se vérifia le signe que Dieu avait donné dans les entrailles des victimes : car peu de temps auparavant, dans un sacrifice que faisait Aratus, on trouva, près du foie de l'animal, deux vésicules de fiel enveloppées d'une seule couche de graisse; et le devin assura que deux ennemis qui semblaient irréconciliables seraient bientôt unis de la plus étroite amitié. Aratus ne tint pas alors grand compte de cette prédiction : il ajoutait peu de foi aux signes des victimes et aux prédictions des devins, et comptait bien plus sur les lumières de sa raison. Mais pendant que la guerre se faisait déjà avec succès, Antigonus, dans un festin qu'il donnait à Corinthe, et où il y avait un grand nombre de convives, plaça Aratus à son côté et au-dessus de lui. Quelques momens après, il fit apporter une couverture, et demanda à Aratus s'il ne trouvait pas qu'il fît bien froid. Aratus ayant répondu que le froid était extrême, Antigonus lui dit de s'approcher plus près de lui, et ses officiers ayant apporté un tapis, les enveloppèrent tous les deux. Aratus, se souvenant alors du sacrifice, ne put s'empêcher de rire, et conta au roi le signe qu'on avait remarqué

dans la victime, et la prédiction du devin; mais ce dernier fait n'eut lieu que long-temps après.

L. Ils étaient alors tous deux à Péges, où, après avoir prêté les sermens réciproques, ils marchèrent contre les ennemis. Il se livra plusieurs combats autour de Corinthe, où Cléomène s'était fortifié; et les Corinthiens s'y défendirent avec beaucoup de valeur. Cependant Aristote d'Argos, ami d'Aratus, lui fit dire secrètement qu'il engagerait la ville à se déclarer pour lui s'il s'en approchait avec des troupes. Aratus communiqua cet avis à Antigonus, qui lui donna sur-le-champ quinze cents hommes, avec lesquels Aratus s'embarqua dans un des ports de l'Isthme, et arriva promptement à Épidaure. Les Argiens n'attendirent pas son arrivée pour attaquer les troupes de Cléomène; ils les forcèrent de s'enfermer dans la citadelle. Au premier bruit qu'en eut Cléomène, il craignit que les ennemis, en se rendant maîtres d'Argos, ne lui coupassent la retraite vers Lacédémone: abandonnant donc la citadelle de Corinthe, il marcha la nuit même au secours des siens, prévint l'Arrivée d'Aratus à Argos, et mit d'abord en fuite quelques troupes ennemies; mais Aratus étant arrivé bientôt après, et le roi ayant paru presque en même temps avec son armée, Cléo-

mène se retira à Mantinée. Dès lors toutes les villes du Péloponnèse entrèrent dans la ligue des Achéens; Antigonus reprit la citadelle de Corinthe, et Aratus, élu général des Argiens, leur persuada d'abandonner à Antigonus les biens des tyrans et ceux des traîtres. Les Argiens, après avoir mis Aristomachus à la torture, dans la ville de Cenchrées, le précipitèrent dans la mer.

LI. Aratus fut blâmé de cette mort : on lui reprocha d'avoir laissé périr injustement un homme qui n'était pas méchant, avec lequel il avait eu de fréquens rapports, qui même, à sa persuasion, avait abdiqué la tyrannie, et uni sa ville à la ligue achéenne. On le chargeait encore de bien d'autres imputations. C'était, disait-on, à son instigation que les Achéens avaient remis à Antigonus la ville de Corinthe, comme si ce n'eût été qu'une simple bourgade; ils avaient souffert que ce prince pillât Orchomène et y mît une garnison de Macédoniens; ils avaient ordonné, par un décret public, qu'on n'écrirait, qu'on n'enverrait d'ambassade à aucun roi que du consentement d'Antigonus; ils s'étaient laissé forcer à nourrir et à payer la garnison macédonienne; ils faisaient des sacrifices, des libations et des jeux en l'honneur de ce prince, flatteries dont les concitoyens d'Ara-

tus avaient les premiers donné l'exemple, en recevant Antigonus dans leur ville par le conseil d'Aratus, qui lui avait donné à manger dans dans sa maison. Voilà les reproches qu'on lui faisait, sans penser que les rênes du gouvernement une fois remises à ce prince, Aratus lui-même, entraîné par le torrent de la puissance royale, n'était plus maître que de sa voix, dont il n'aurait pu même sans danger user librement. Il laissait assez voir combien il était affligé de la plupart des choses que faisait Antigonus, et en particulier de ce qu'il avait relevé les statues des tyrans, et abattu celles des guerriers qui avaient surpris la citadelle de Corinthe, sans que les prières d'Aratus pussent l'empêcher; sa statue seule avait été exceptée de cette proscription.

LII. La conduite que les Achéens tinrent à Mantinée ne se ressentit pas de l'humanité naturelle aux Grecs : devenus maîtres de cette ville par le secours d'Antigonus, ils firent mourir les premiers et les plus illustres citoyens; et quant aux autres habitans, ils les vendirent ou les envoyèrent en Macédoine chargés de fer, réduisirent en servitude les femmes et les enfans, les vendirent, partagèrent entre eux le tiers de l'argent que produisit cette vente, et distribuèrent aux Macédoniens les deux autres

tiers. Il est vrai que toutes ces injustices étaient dictées par la vengeance; et quoi qu'il soit affreux d'assouvir ainsi sa colère sur des hommes de même nation et de même origine, néanmoins, quand on s'y voit forcé, c'est une douceur, dit Simonide, et non une dureté, d'accorder ce soulagement et cette satisfaction à un cœur qui souffre et que le ressentiment enflamme. Ce qu'on fit depuis dans la même ville ne saurait être justifié; on ne peut donner un prétexte honnête à la conduite d'Aratus, ni la défendre par aucun motif de nécessité. Antigonus avait donné Mantinée aux Argiens, qui, ayant résolu de la repeupler, choisirent Aratus pour y établir les nouveaux habitans; pendant sa préture, il fit décréter que la ville quitterait le nom de Mantinée pour prendre celui d'Antigonée, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. C'est donc lui, ce semble, qui fut cause que l'aimable Mantinée, car c'est la qualité que lui donne Homère, ne subsiste plus, et qu'à sa place il est resté une autre ville qui porte le nom de ceux qui avaient détruit ses habitans.

LIII. Quelque temps après Cléomène, défait par Antigonus dans une grande bataille, près de Sellasie, abandonna Sparte et fit voile pour l'Égypte. Antigonus, après avoir rempli à l'égard d'Aratus tous les devoirs de la justice et

de l'honnêteté, repartit pour la Macédoine; i y tomba bientôt malade, et envoya dans le Pé loponnèse Philippe, son petit-fils, à peine en core dans l'adolescence, et qui devait lui suc céder. Il lui recommanda surtout de s'attach à Aratus, de ne rien faire que par ses consei lorsqu'il voudrait traiter avec les villes et faire connaître aux Achéens. Aratus fit à ce jeu prince l'accueil le plus honnête, et le mit da des dispositions si favorables, qu'il repartit po la Macédoine plein de bienveillance pour Ar tus, rempli de zèle et d'ardeur pour les intér de la Grèce. Après la mort d'Antigonus, le Étoliens conçurent le plus grand mépris po les Achéens en voyant toute leur lâcheté. L'h bitude que ce peuple avait prise de se défen par des mains étrangères, et se couvrir des a mes des Macédoniens, l'avait plongé dans l'o siveté et dans l'inaction. Les Étoliens songèr donc à se rendre maîtres du Péloponnèse: i y entrèrent en armes, emmenèrent dans le marche quelque butin des terres de Patras et Dyme(12), se jetèrent ensuite sur le territoire Messène, où ils mirent tout à feu et à sang. A tus, indigné de ces violences, et voyant q Timoxène, le préteur de cette année, différ de jour en jour d'aller à l'ennemi, qu'il ne che chait qu'à gagner du temps, parce que sa pr

ture allait expirer ; Aratus, dis-je, qui devait le remplacer, avança de cinq jours son entrée dans cette charge, pour aller au secours des Messéniens. Il assembla sur-le-champ les Achéens, qui, ayant cessé de s'exercer au métier des armes, et étant peu disposés à se battre, furent défaits près de Caphyes (*). Comme Aratus parut dans cette occasion s'être trop livré à son ardeur, cet échec le réfroidit si fort, et lui fit perdre tellement toute espérance, qu'au lieu de profiter des avantages que les Étoliens lui donnèrent plusieurs fois sur eux, il les laissa se livrer impunément dans le Péloponnèse aux plus grands désordres, et se comporter sous ses yeux avec une extrême licence.

LIV. Les Achéens, forcés une seconde fois de tendre les mains vers la Macédoine, appelèrent Philippe pour lui confier les affaires de la Grèce, dans l'espérauce que son affection et sa confiance pour Aratus leur feraient trouver en lui un prince doux et traitable dont ils disposeraient à leur gré. Mais il fut à peine arrivé, qu'écoutant les calomnies d'Apelle, de Mégaléus et de quelques autres courtisans contre Aratus, il favorisa dans les élections la faction opposée à ce dernier, et persuada aux

(*) Ville d'Arcadie.

Achéens d'élire pour préteur Epératus. Ce nouveau général étant tombé bientôt dans le plus profond mépris, et Aratus n'ayant plus voulu se mêler des affaires, rien ne réussissait aux Achéens. Philippe sentit alors le tort qu'il avait eu; et revenant à Aratus, il s'abandonna tout entier à lui. Dès ce moment, il vit prospérer ses affaires; sa puissance et sa réputation s'accrurent tous les jours; il ne voulut donc plus rien faire que par le conseil d'Aratus, comme étant le seul homme à qui il dût sa grandeur et sa gloire. Aratus montra dans cette occasion qu'il était capable de conduire non seulement un gouvernement populaire, mais encore une monarchie: car la droiture de ses vues et la sagesse de ses mœurs brillèrent dans toutes les actions de ce jeune prince, comme une couleur vive qui en relevait l'éclat. En effet, la modération de Philippe à l'égard des Spartiates coupables envers lui, la conduite sage qu'il tint avec les Crétois, et qui lui gagna en peu de jours toute leur île, son expédition contre les Etoliens, qui eut un succès admirable, lui acquirent la réputation d'un prince docile aux bons conseils, et méritèrent à Aratus celle d'un magistrat capable de les donner. Aussi les courtisans de Philippe, dont la jalousie ne faisait qu'augmenter chaque jour, voyant qu'ils

ne gagnaient rien par leurs calomnies secrètes, commencèrent à l'insulter ouvertement, à lui dire à table les paroles les plus piquantes et les plus outrageantes. Un jour même, comme il se retirait dans sa tente après souper, ils le poursuivirent à coups de pierres. Philippe, irrité de cette insolence, les condamna d'abord à une amende de vingt talens (*); et comme ils continuaient à brouiller et à ruiner ses affaires, il les fit punir de mort.

LV. Mais enfin, enorgueilli par ses prospérités, il laissa éclater au dehors une foule de passions vicieuses, dont il portait le germe dans son âme. Sa perversité naturelle ayant fait tomber le masque dont il l'avait couverte malgré lui, découvrit à nu la corruption de ses mœurs. Il commença par faire un affront sanglant au jeune Aratus, en séduisant sa femme. Ce commerce criminel fut long-temps secret, parce qu'Aratus l'avait logé dans sa maison. Il prit, à l'égard des villes du Péloponnèse, une conduite dure et hautaine, et finit par s'éloigner ouvertement d'Aratus. Ses premiers soupçons vinrent de ce qui se passa à Messène. La dissension s'étant mise parmi ses habitans, Aratus, qui

(*) Environ 100,000 liv.

était allé à leur secours, fut prévenu d'un jour par Philippe, qui, en arrivant, ne fit que les irriter davantage les uns contre les autres, en demandant d'un côté aux magistrats s'ils n'avaient pas des lois pour réprimer le peuple; et au peuple, s'il n'avait pas des mains pour se venger des tyrans. Ces propos irritèrent également les deux partis : les magistrats firent saisir les orateurs du peuple; ceux-ci, ayant soulevé la multitude, massacrèrent les magistrats, et environ deux cents des plus considérables de la ville. Philippe, par une conduite si indigne, ayant augmenté la division des Messéniens, Aratus, en arrivant à Messène, laissa paraître tout son mécontentement, et n'imposa pas silence à son fils qui en faisait à ce prince les plus sanglans reproches. Ce jeune homme, qui, à ce qu'il paraît, aimait Philippe, lui dit alors qu'il ne le trouvait plus beau depuis qu'il s'était si mal conduit, et qu'il lui paraissait le plus laid des hommes. On s'attendait que Philippe, qui, pendant qu'Aratus lui parlait ainsi, s'était récrié plusieurs fois, lui répondrait d'un ton irrité; mais il garda le silence; et comme s'il eût pris modérément les reproches du jeune Aratus, et qu'il fût naturellement doux et honnête, il prit le vieux Aratus par la main, l'em-

mena hors du théâtre, vers la citadelle d'Ithome (*), pour y sacrifier à Jupiter et visiter cette place, qui, étant aussi forte que la citadelle de Corinthe, et munie d'une bonne garnison, aurait été très incommode aux pays voisins, et presque imprenable.

LVI. Lorsque Philippe y fut monté, et qu'il eut fait le sacrifice, le devin lui présenta les entrailles du bœuf qu'on venait d'immoler; le roi les prit dans ses mains, et les montrant à Aratus et à Démétrius de Phare, en se penchant tour-à-tour vers l'un et vers l'autre, il leur demanda si, d'après ce qu'ils voyaient dans les entrailles de la victime, ils jugeaient qu'il dût garder la citadelle ou la rendre aux Messéniens. « Si vous avez l'âme d'un devin, lui dit « en riant Démétrius, vous la rendrez; si vous « avez l'âme d'un roi, vous retiendrez le bœuf « par les deux cornes. (**) » Il désignait par le bœuf le Péloponnèse, et il lui faisait entendre que s'il occupait à la fois la citadelle d'Ithome et celle de Corinthe, il tiendrait tout le Péloponnèse dans sa dépendance. Aratus restait sans

(*) Ithome, ville et mont de la Messénie.

(**) Il veut dire apparemment qu'il n'y avait qu'un devin qui dût ajouter foi aux signes des victimes. Il appelait les deux cornes du bœuf les citadelles d'Ithome et de Corinthe.

rien dire ; mais enfin, pressé par Philippe de dire son sentiment : « Philippe, lui dit-il, il y « a dans la Crète plusieurs montagnes fort éle-« vées ; la Béotie et la Phocide ont un grand « nombre de forteresses bâties sur des rochers « escarpés ; il est aussi dans l'Acarnanie, soit « au milieu des terres, soit sur les côtes, plu-« sieurs châteaux très bien fortifiés : vous n'en « avez pris aucun de force, et cependant ils « font tous volontairement ce que vous leur « commandez. C'est aux brigands à se renfer-« mer dans des rochers, à s'entourer de préci-« pices ; mais un roi n'a pas de forteresse plus « sûre et mieux défendue que la confiance et « l'amour de ses sujets. C'est là ce qui vous « a ouvert la mer de Crète, c'est ce qui vous a « introduit dans le Péloponnèse ; c'est enfin par « là que, malgré votre jeunesse, vous êtes le « chef des uns et le maître des autres. » Il parlait encore, lorsque Philippe remit au devin les entrailles de la victime, et prenant Aratus par la main : « Reprenons donc, lui dit-il, « le chemin par où nous sommes venus. » Il faisait entendre que les représentations d'Aratus lui avaient fait une sorte de violence, et lui avaient arraché la citadelle des mains.

LVII. Depuis ce moment, Aratus se retira de la cour, et se détacha peu à peu de ses habi-

tudes avec Philippe. Quand ce prince passa en Epire, il le pressa vivement de l'accompagner à cette expédition; mais Aratus s'y refusa, et se tint à Sicyone, par la crainte de partager le blâme du mal que ce prince ferait. Philippe, après avoir honteusement perdu sa flotte dans la guerre contre les Romains, après avoir échoué dans toutes ses entreprises, revint dans le Péloponnèse où il chercha encore à tromper les Messéniens; mais voyant ses ruses découvertes, il eut recours à la violence, et fit le dégât dans tout le pays. Alors Aratus s'éloigna tout-à-fait de lui, et se plaignit hautement de la conduite de ce prince, dont il avait découvert les liaisons criminelles avec la femme de son fils; il en fut très affligé; mais il n'en dit rien à son fils, que la connaissance d'un tel affront eût irrité inutilement, puisqu'il était dans l'impuissance de s'en venger. Il s'était fait dans Philippe le changement le plus étonnant et le plus incroyable. C'était au commencement un roi plein de douceur, un jeune homme sage et tempérant; et il était devenu l'homme le plus débauché et le tyran le plus odieux; ou plutôt ce ne fut pas en lui un véritable changement: il ne fit que manifester les vices qu'il avait dissimulés par crainte, et qu'il produisit au dehors quand il fut sûr de l'impunité.

LVIII. L'affection qu'il montra d'abord pour Aratus était mêlée de respect et de crainte, comme le prouve ce qu'il fit ensuite contre lui: car, malgré l'envie qu'il avait de s'en défaire, persuadé qu'il ne serait jamais libre, bien loin d'être tyran ou roi, tant qu'Aratus vivrait, il n'osa pas néanmoins employer la force ouverte; il chargea un de ses officiers et de ses amis, nommé Taurion, de l'en délivrer secrètement, en employant de préférence le poison, et de prendre pour cela le temps de son absence. Taurion s'étant lié avec Aratus, lui donna un de ces poisons qui ne sont ni prompts ni violens, mais qui allument dans le corps un feu lent, excitent une toux faible, et finissent par conduire insensiblement à une phthisie mortelle. Aratus s'aperçut qu'il était empoisonné; mais comme il n'eût servi de rien de s'en plaindre, il supporta patiemment son mal, comme si c'eût été une maladie ordinaire. Un jour seulement, ayant craché du sang devant un de ses amis qui était dans sa chambre, et qui lui en témoigna son étonnement: « Mon cher Céphalon, lui dit Aratus, c'est là le fruit de l'amitié des rois. » Il mourut ainsi à Égium, dans l'exercice de sa dix-septième préture (*).

(*) Il était âgé de 58 ans.

LIX. Les Achéens voulaient l'enterrer dans le lieu même, et ambitionnaient l'honneur de lui élever un monument digne de sa gloire; mais les Sicyoniens, qui regardaient comme un malheur public qu'il fût enterré ailleurs que dans leur ville, persuadèrent aux Achéens de leur céder cet honneur; et comme une ancienne loi, fortifiée encore par une crainte superstitieuse, défendait d'enterrer personne dans l'enceinte de leurs murailles, ils envoyèrent consulter la Pythie de Delphes, qui leur fit cette réponse :

Sicyone, tu veux au célèbre Aratus,
A cet illustre chef fameux par ses vertus,
Payer le prix flatteur de ta brillante gloire;
Tu demandes comment consacrer la mémoire
De ce héros que vient de te ravir la mort?
Ecoute avec respect cet oracle du sort :
« Quiconque insultera ce digne personnage,
« Quiconque à ses honneurs fera le moindre outrage,
« Commettant à la fois plus d'un crime odieux,
« Offensera la terre, et la mer, et les cieux. »

Cet oracle, porté à Sicyone, ravit de joie tous les Achéens, et en particulier ceux de Sicyone, qui, changeant leur deuil en un jour de fête, couronnés de fleurs et vêtus de robes blanches, transportèrent le corps d'Aratus, d'Égium dans leur ville, au milieu des danses et des chants de triomphe, choisirent un lieu très éminent,

et l'y enterrèrent comme le fondateur et le sauveur de leur ville. Ce lieu se nomme encore aujourd'hui Aratium. On y offre tous les ans deux sacrifices solennels : le premier, le jour même qu'Aratus délivra Sicyone de la tyrannie; ce fut le cinq du mois daësius, que les Athéniens appellent anthestérion (*); ce sacrifice porte le nom de *soteria* (**). Le second se célèbre le jour anniversaire de sa naissance. Le premier sacrifice fut offert dans l'origine par le prêtre de Jupiter sauveur; et le second par le fils d'Aratus, qui était ceint d'un tablier moitié blanc et moitié couleur de pourpre. Pendant le sacrifice, les musiciens employés au théâtre chantèrent sur la lyre des hymnes en son honneur; et le maître du gymnase, à la tête de chœurs d'enfans et de jeunes garçons, fit une procession autour du monument. Il était suivi des sénateurs en corps, couronnés de fleurs, et de tous les autres citoyens qui voulurent accompagner le convoi. Il subsiste encore aujourd'hui quelques vestiges de cette cérémonie, qu'un sentiment religieux a fait conserver. Les autres honneurs qui lui furent décernés alors ont cessé, soit par le laps du temps,

(*) Février.

(**) La fête du sauveur.

soit par les affaires qui sont survenues depuis.

LX. Voilà, de l'aveu de tous les historiens, quels furent le caractère et la vie d'Aratus. Pour son fils, le roi Philippe, qui, né avec un cœur pervers, aimait à joindre l'outrage à la cruauté, lui fit donner aussi de ces poisons qui, sans être mortels, font perdre la raison et jettent dans la démence. Son esprit en fut tellement aliéné, qu'il n'entreprenait que des choses horribles, et ne se portait qu'à commettre des actions infâmes, qu'à satisfaire les passions les plus honteuses et les plus funestes; aussi, quoiqu'il fût encore à la fleur de l'âge, la mort fut moins un malheur pour lui qu'un affranchissement de ses maux et une véritable liberté. Mais Philippe, pendant tout le reste de sa vie, paya à Jupiter, protecteur de l'hospitalité et de l'amitié violées, la juste peine de ses actions impies. Vaincu par les Romains, obligé de se remettre à leur discrétion, il fut privé de toutes ses conquêtes, forcé de livrer tous ses vaisseaux à l'exception de cinq, de payer une amende de mille talens (*), de donner son fils en otage, et il ne dut qu'à la pitié des vainqueurs de conserver la Macédoine et ses dépendances. Là, continuant d'immoler à

(*) Environ cinq millions.

sa cruauté les hommes les plus vertueux et ceux même de sa famille, il devint l'objet de la haine et de l'horreur de tout son royaume. Le seul bonheur qui lui restât dans une situation si affreuse était un fils d'une vertu rare, jaloux des honneurs que les Romains lui rendaient; il le fit mourir. Il laissa le royaume à Persée, qui n'était pas, dit-on, son fils légitime, mais supposé, et né d'une couturière nommée Gnathénium. C'est celui dont Paul Émile triompha, et en qui finit la race royale d'Antigonus; au contraire, la postérité d'Aratus subsiste encore de nos jours à Sicyone et à Pallène.

NOTES

SUR ARATUS.

---

(1) C'est-à dire l'aristocratie la plus parfaite. C'est ne expression figurée que Plutarque emprunte des nodes de la musique greeque, parmi lesquels le doien tenait le premier rang.

(2) *Pentathle* signifie cinq combats, et l'on donnait ce om aux athlètes qui se distinguaient à ces divers genes de combats. Aristote dit que c'étaient les plus paraits des athlètes, parce qu'ils avaient reçu de la naure la force et la vitesse ou l'agilité en partage. Les inciens ne conviennent pas sur les cinq espèces de combats qui composaient le pentathle ; mais, suivant 'opinion la plus commune, c'étaient la lutte, la course, le saut, le disque et le javelot. Les différences qu'on trouve à cet égard dans les auteurs, viennent de ce que les divers combats gymniques n'ont eu que successivement entrée dans les jeux publics de la Grèce, et que quelques-uns de ces combats nommés par certains auteurs, ne se trouvent pas dans d'autres.

(3) Méthone était dans la Messénie, province du Péloponnèse.

Malée, promontoire de la Laconie. La mer qui l'environnait était d'une navigation difficile, et avait donné lieu à ce proverbe : En doublant le cap de Malée, oubliez vos maisons.

(4) Deux des plus grands peintres de l'antiquité: Pamphile, l'élève d'Eupompus, fut le maître d'Apelle et de Mélanthe. Les tableaux de ce dernier étaient sans prix ; il fallait, dit Pline, la richesse des villes entières pour les payer. Au reste, Plutarque a tort de dire qu'Apelle avait été aussi le disciple de Mélanthe. Il l'avait été de Pamphile, comme on vient de le voir, et le compagnon d'étude de Mélanthe. L'autorité de Pline, en pareille matière surtout, est préférable à celle de Plutarque.

(5) Polémon le géographe avait fait une description de l'univers et plusieurs autres ouvrages cités par les anciens, en particulier un traité sur les tableaux de la ville de Sicyone, un livre sur les tableaux en général, et un autre sur les peintres, dédié à Antigonus.

(6) Néalcès fut un peintre d'une grande réputation. Il avait peint Vénus et la bataille navale des Egyptiens contre les Perses.

(7) Je ne sais de quelle victoire remportée par Charès sur les Perses Plutarque parle ici : Charès était un fort mauvais général, que tous les historiens s'accordent à peindre comme dépourvu de tout talent et de tout mérite ; il est surtout connu par la perte de la fameuse bataille de Chéronée, où il commandait les Athéniens. C'est vraisemblablement une erreur de nom de la part de Plutarque ou de son copiste.

(8) Persée était un philosophe stoïcien, qui avait été d'abord esclave de Zénon le fondateur de la secte du Portique, et qui devint ensuite son disciple : il avait composé des Propos de table, au rapport d'Athénée, et avait été précepteur du roi Antigonus. Plutarque dira bientôt qu'après la prise de la citadelle de Corinthe par Aratus, ce philosophe se sauva à Chenchrées ; mais Pausanias assure qu'Aratus le fit mourir.

(9) Il ne faut pas confondre cet Aristomachus, tué par ses domestiques, avec un autre tyran du même nom qui, conduit à Cenchrées, fut jeté dans la mer. Le premier eut pour successeur Aristippe, et le second succéda à cet Aristippe.

(10) Montagne de l'Attique sur laquelle Pausanias dit que Mégarus se sauva du déluge de Deucalion. Elle ne portait pas alors ce nom ; Mégarus le lui donna lorsque ayant suivi les cris de quelques grues qui volaient au-dessus de sa tente, il eut gagné, en nageant, le sommet de cette montagne. *Geranas*, en grec, signifie *grue*.

(11) Phylarque vivait sous Ptolémée Evergète. Il avait composé une histoire de la Grèce en 28 livres, qui commençait à l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse, et finissait à la mort de Ptolémée Evergète.

(12) Patras, ville considérable de l'Achaïe.

Dyme était la plus occidentale de toute cette contrée, d'où Strabon prétend qu'elle a tiré son nom; ce mot en grec signifie couchant. Pausanias le fait venir d'une femme nommée Dyma, ou d'un homme qui s'appelait Dymas.



ARTAXERXE.

SOMMAIRE.

I. Naissance et caractère d'Artaxerxe. II. Il est déclaré successeur de Darius. III. Son couronnement. IV. Cyrus, son frère, se prépare à la révolte. V. Libéralité et bonté d'Artaxerxe. VI. Cyrus demande du secours aux Lacédémoniens. VII. Il part pour aller faire la guerre à Artaxerxe. VIII. Artaxerxe marche à sa rencontre. Étonnement de l'armée de Cyrus à son approche. IX. Cléarque est cause de la défaite de Cyrus. X. Cyrus tue Artagerses. XI. Mort de Cyrus, suivant le récit de Dinon. XII. Suivant le récit de Ctésias. XIII. Artaxerxe fait couper la tête et la main droite de Cyrus. XIV. Contradiction entre le récit de Xénophon et ceux de Dinon et de Ctésias. XV. Présens d'Artaxerxe à ceux qui avaient tué ou blessé Cyrus. XVI. Folie du Carien qui avait blessé Cyrus, et vengeance que Parysatis en tire. XVII. Imprudence de Mithridate, qui se vante d'avoir tué Cyrus. XVIII. Il est puni du dernier supplice. XIX. Parysatis surprend Artaxerxe, et fait périr Mésabates dans les plus cruels tourmens. XX. Mort de Cléarque et de quelques autres capitaines grecs. XXI. Parysatis fait mourir Statira, et est exilée à Babylone. XXII. Agésilas porte la guerre en Asie. XXIII. Artaxerxe, à force d'argent, soulève la Grèce contre les Lacédémoniens. XXIV. Paix d'Antalcidas. XXV. Isménias et Pélopidas à la cour d'Artaxerxe. Présens magnifiques de ce prince à Timagoras. XXVI. Artaxerxe se réconcilie avec Parysatis.

XXVII. Il épouse Atossa. XXVIII. Il fait la guerre aux Egyptiens et aux Cadusiens. XXIX. Il fait la paix avec eux par l'adresse de Tiribaze. XXX. Artaxerxe, qui ne s'était pas laissé amollir par le luxe, devient soupçonneux et cruel. XXXI. Il déclare Darius son successeur. XXXII. Darius demande la concubine Aspasie à son père, qui la fait prêtresse de Diane. XXXIII. Tiribaze irrite le ressentiment de Darius. Motif qu'il a de le faire. XXXIV. Il l'engage à conspirer contre son père. XXXV. La conspiration est découverte. Mort de Tiribaze. XXXVI. Darius est décapité. XXXVII. Mort d'Ariaspe et d'Arsames. XXXVIII. Mort d'Artaxerxe.

I. Artaxerxe, premier du nom, qui surpassa tous les rois de Perse en douceur et en magnanimité, eut le surnom de Longue-main, parce qu'il avait la main droite plus longue que la gauche; il était fils de Xerxès. Le second Artaxerxe, surnommé Mnémon (*), dont nous écrivons ici la vie, était, par sa mère, petit-fils du premier Artaxerxe. Darius, fils de ce dernier roi, avait eu de la reine Parysatis quatre fils: Artaxerxe l'aîné, Cyrus le second, et deux autres plus jeunes nommés Ostanes et Oxathres. Cyrus porta le nom du premier fondateur de la monarchie des Perses, qui lui-même l'avait pris du soleil, que les Perses appellent Cyrus. Ar-

(*) Qui a bonne mémoire.

taxerxe fut d'abord nommé Arsicas. Il est vrai que Dinon (*) lui donne le nom d'Oartes; mais il n'est pas vraisemblable que Ctésias, qui d'ailleurs a rempli son histoire de fables aussi absurdes que ridicules, ait ignoré le nom d'un roi à la cour duquel il vivait et dont il était le médecin(1); il l'était aussi de sa femme, de sa mère et de ses enfans. Le jeune Cyrus montra, dès son enfance, un caractère violent et emporté; Artaxerxe au contraire fit paraître dans toute sa conduite et dans toutes ses affections un naturel doux et modéré. Il épousa, par l'ordre du roi et de la reine, une femme aussi sage que belle, et la retint ensuite contre leur volonté. Darius, après avoir condamné à mort le frère de cette princesse, voulait la faire mourir elle-même; mais Arsicas, s'étant jeté aux pieds de sa mère, obtint avec peine, à force de prières et de larmes, que le roi n'ôtât pas la vie à sa femme, et qu'il ne le forçât pas de s'en séparer. Cependant la reine aimait beaucoup plus Cyrus qu'Artaxerxe, et cherchait à lui faire passer la couronne après la mort de son père.

II. Darius étant tombé malade, elle appela

(*) Dinon, père de l'historien Clitarque, et qui vivait du temps d'Alexandre, avait écrit une Histoire de Perse, souvent citée par les auteurs grecs et latins.

Cyrus des provinces maritimes d'Asie, dont il était gouverneur; et il en revint avec l'espérance que sa mère aurait obtenu du roi qu'il le nommât son successeur au trône. Parysatis alléguait un prétexte plausible, dont l'ancien Xerxès s'était autrefois prévalu par le conseil de Démarate : c'est qu'elle était accouchée d'Arsicas lorsque Darius n'était encore que simple particulier, et qu'elle avait eu Cyrus depuis que son mari était devenu roi. Mais cette raison n'eut aucun pouvoir sur Darius, qui déclara son fils aîné roi, sous le nom d'Artaxerxe, et laissa à Cyrus le gouvernement de la Lydie et des provinces maritimes de l'empire, avec les titres de satrape et de général. Peu de jours après la mort de Darius, Artaxerxe se rendit à Pasargades(2), pour se faire sacrer roi par les prêtres de Perse. Il y a dans cette ville un temple de la déesse de la guere, qu'on peut croire par conjecture être la même que Minerve : le prince qui doit être sacré est obligé d'entrer dans ce temple, de quitter sa robe, de prendre celle que l'ancien Cyrus portait avant d'être roi; après avoir mangé des figues sèches, il mâche des feuilles de térébinthe, et boit d'un breuvage composé de vinaigre et de lait. S'il est d'autres pratiques qui lui soient imposées par la loi, elles ne sont connues que des prêtres.

III. Artaxerxe était sur le point de faire cette cérémonie, lorsque Tissapherne lui amena un des prêtres, qui, ayant présidé à l'éducation de Cyrus dans son enfance, et lui ayant enseigné la magie, était plus affligé qu'aucun autre Perse que ce jeune prince n'eût pas été déclaré roi. Ces circonstances firent ajouter foi à son témoignage, lorsqu'il accusa Cyrus d'avoir conspiré contre Artaxerxe, et formé le projet, au moment où ce prince quitterait sa robe dans le temple, de se jeter sur lui et de le tuer. Quelques auteurs disent que sur cette accusation Cyrus fut arrêté; selon d'autres, il entra dans le temple, où il se cacha, et fut dénoncé par ce prêtre. On allait le mettre à mort; mais sa mère le prenant entre ses bras, l'entoura avec les tresses de ses cheveux, et, couvrant son cou du sien, obtint pas ses prières et par ses larmes qu'on lui fît grâce, et qu'il fût renvoyé dans les provinces maritimes. Cyrus n'aimait pas son gouvernement; et moins reconnaissant du pardon qu'il avait obtenu, que sensible à l'affront qu'il venait de recevoir, il n'écouta que son ressentiment et n'en aspira qu'avec plus d'ardeur à monter sur le trône.

IV. On lit dans quelques historiens que, mécontent de ce qu'on lui donnait pour l'entretien de sa table, il se révolta contre son frère; mais c'est une imputation ridicule : s'il eût manqué

de quelque chose, sa mère lui aurait fourni de ses revenus tout ce qu'il aurait voulu. Mais quelle plus forte preuve peut-on avoir de ses grandes richesses que la multitude de troupes étrangères qu'au rapport de Xénophon il soudoyait en plusieurs endroits, par le moyen de ses amis et de ses hôtes? Il ne les tenait pas toutes rassemblées en un même lieu, afin de cacher ses préparatifs; mais il avait de différens côtés des personnes sûres qui, sous divers prétextes, levaient pour lui des soldats étrangers; et sa mère Parysatis, qui vivait auprès du roi, dissipait tous les soupçons qu'Artaxerxe avait pu concevoir contre son frère. Cyrus lui-même écrivait toujours à ce prince avec beaucoup de soumission, tantôt pour lui demander quelque grâce, tantôt pour récriminer contre Tissapherne, et faire croire que sa colère et sa jalousie n'avaient pour objet que ce satrape; il y avait d'ailleurs dans le caractère du roi une lenteur naturelle qu'on prenait assez généralement pour douceur et pour bonté.

V. Il est vrai qu'à son avénement au trône il parut jaloux d'imiter la douceur du prince dont il portait le nom (*): facile dans son abord avec tout le monde, magnifique dans les ré-

(*) Artaxerxe Longue-main.

les tristes d
Étoliens lui
demandé ;
donner, en
cion. Aratus
grandes som
cha point, e
prendre ; il f
res d'Aratus,
bien et de le
Il lui envoya
nus, son beau
les offres les
promesse d'u
lens (*) ; c'éta
qui lui en en
mandait pour
dant des Aché
eux la citadel
qu'il ne gouv
en était gou
réponse pour
toire de Sicy
resta trois m
frit sans rien
cevrait Antig

(*) Environ 6

« tout ce qu'il te plait ; et le roi peut faire et « dire tout ce qu'il veut. » Tiribaze lui ayant fait voir dans une chasse que sa robe était déchirée : « Que veux-tu que j'y fasse ? lui dit le roi. « — Que vous en preniez une autre, répondit « Tiribaze, et que vous me donniez celle que « vous portez. — Je te la donne, Tiribaze, reprit « le roi ; mais je te défends de la mettre. » Tiribaze ne tint pas compte de cette defense, car sans être méchant, il était léger et étourdi ; il mit sur-le-champ la robe, et y ajouta même les ornemens d'or que les reines seules avaient droit de porter. Tout le monde fut indigné de ce mépris des lois ; mais Artaxerxe ne fit qu'en rire. « Je te donne, dit-il à Tiribaze, ces ornemens d'or à porter comme à une femme, et cette robe comme à un insensé. » C'était la coutume en Perse que personne ne mangeât à la table du roi, excepté sa mère et sa femme ; celle-ci était placée au-dessous de lui, et sa mère au-dessus ; Artaxerxe y appela ses deux jeunes frères, Ostanes et Oxathres. Mais rien ne fit plus de plaisir aux Perses que de voir la reine Statira, femme d'Artaxerxe, portée dans une litière découverte et sans rideaux, permettre aux femmes de ses sujets de l'approcher et de la saluer ; aussi fut-elle singulièrement aimée de tout le peuple.

compenses qu'il accordait au mérite, modéré dans les punitions, d'où il retranchait tout ce qui eût senti l'outrage, il acceptait les présens qu'on lui faisait avec autant de joie que pouvaient en avoir ceux qui les lui offraient, ou que ceux même qui en recevaient de lui; et les manières agréables dont il accompagnait ses dons attestaient son humanité et son inclination bienfaisante. Il recevait avec plaisir le plus petit présent; et un certain Romisès lui ayant offert une grenade d'une grosseur extraordinaire: « Par Mithra! s'écria le roi, cet homme serait « capable d'augmenter considérablement une « petite ville dont on lui confierait la conduite. » Dans un de ses voyages, où chacun s'empressait de lui apporter des présens, un pauvre artisan qui n'avait rien à lui offrir courut à un fleuve voisin, et puisant de l'eau dans ses deux mains, il vint la lui présenter. Artaxerxe, charmé de sa bonne volonté, lui envoya dans une coupe d'or mille dariques (*). Il sut qu'un Lacédémonien, nommé Euclidas, s'était permis contre lui des discours pleins d'audace; il lui fit dire par un de ses officiers: « Tu peux dire contre le roi

(*) Pièces de monnaie qui valaient chacune plus de 25 liv., et ainsi nommées de l'empreinte de Darius qu'elles portaient.

« tout ce qu'il te plait ; et le roi peut faire et « dire tout ce qu'il veut. » Tiribaze lui ayant fait voir dans une chasse que sa robe était déchirée : « Que veux-tu que j'y fasse ? lui dit le roi. « — Que vous en preniez une autre, répondit « Tiribaze, et que vous me donniez celle que « vous portez. — Je te la donne, Tiribaze, reprit « le roi ; mais je te défends de la mettre. » Tiribaze ne tint pas compte de cette defense, car sans être méchant, il était léger et étourdi ; il mit sur-le-champ la robe, et y ajouta même des ornemens d'or que les reines seules avaient droit de porter. Tout le monde fut indigné de ce mépris des lois ; mais Artaxerxe ne fit qu'en rire. « Je te donne, dit-il à Tiribaze, ces orne- « mens d'or à porter comme à une femme, et « cette robe comme à un insensé. » C'était la coutume en Perse que personne ne mangeât à la table du roi, excepté sa mère et sa femme ; celle-ci était placée au-dessous de lui, et sa mère au-dessus ; Artaxerxe y appela ses deux jeunes frères, Ostanes et Oxathres. Mais rien ne fit plus de plaisir aux Perses que de voir la reine Statira, femme d'Artaxerxe, portée dans une litière découverte et sans rideaux, permettre aux femmes de ses sujets de l'approcher et de la saluer ; aussi fut-elle singulièrement aimée de tout le peuple.

VI. Cependant les hommes amoureux de nouveautés, les esprits remuans, pensaient que l'état des affaires demandait un roi tel que Cyrus, magnifique, libéral, propre à la guerre, généreux envers ses amis; la grandeur de l'empire avait, disaient-ils, besoin d'un prince qui eût du courage et de l'ambition. Cyrus donc, plein de confiance dans les partisans qu'il avait autour de lui, et dans ceux des provinces supérieures, résolut de déclarer la guerre à son frère. Il écrivit aux Lacédémoniens pour leur demander un secours de troupes, et leur promit de donner des chevaux à ceux qui seraient à pied, des chars attelés aux cavaliers, des villages à ceux qui posséderaient des terres, et des villes à ceux qui auraient des villages; il ajouta que les soldats qui serviraient dans son armée recevraient leur solde non par compte, mais par mesure. Il parlait avantageusement de lui-même, et se vantait d'avoir le cœur plus grand que son frère, d'être plus instruit que lui de la philosophie, plus habile dans la magie, de boire plus de vin et de le mieux supporter. « Artaxerxe, « disait-il, est si délicat et si mou, qu'à la chasse « il ne peut se tenir à cheval, ni, à la guerre, « sur un char. » Les Lacédémoniens écrivirent à Cléarque d'obéir en tout à Cyrus.

VII. Ce prince se mit en marche vers les

hautes provinces de l'empire pour faire la guerre à Artaxerxe; il était à la tête d'une nombreuse armée de barbares, et d'environ treize mille mercenaires grecs. Il imaginait chaque jour quelque nouveau prétexte pour faire des levées de troupes; mais il ne put cacher long-temps son véritable dessein. Tissapherne alla lui-même en avertir le roi. Cette nouvelle jeta le trouble dans toute la cour; on en rejetait en grande partie la cause sur Parysatis, et ses amis furent accusés d'intelligence avec Cyrus. Mais rien ne la mortifia tant que les reproches de Statira, qui, tourmentée de cette guerre, ne cessait de lui dire: « Où sont ces paroles que vous avez « tant de fois données pour votre fils? Qu'ont « produit ces prières qui l'ont arraché à la mort « lorsqu'il conspirait contre son frère? C'est « vous qui avez allumé cette guerre, et attiré « sur nous de si grands maux. » Ces plaintes rendirent Statira si odieuse à Parysatis, naturellement vindicative et implacable dans son ressentiment, qu'elle résolut de la perdre. Dinon prétend qu'elle exécuta son dessein pendant la guerre; mais, suivant Ctésias, ce ne fut qu'après; et cet historien n'a pas dû en ignorer l'époque, lui qui, témoin de tout ce qui se passait, n'avait aucun motif d'intervertir l'ordre des temps, et de changer les circonstances des

faits, quoique d'ailleurs il s'éloigne souvent de la vérité pour se jeter dans des fables et des récits tragiques : ainsi nous rapporterons cet événement au temps où Ctésias l'a placé.

VIII. Cyrus pressait la marche de ses troupes, lorsqu'il reçut plusieurs avis de la résolution où était le roi de ne pas combattre encore, et de ne pas se presser d'en venir aux mains avec lui, mais d'attendre, dans la Perse, que les troupes qu'il rassemblait de tous côtés fussent réunies : il avait en conséquence fait tirer à travers la plaine, dans l'espace de quatre cents stades (*), une tranchée de dix brasses de largeur et d'autant de profondeur. Artaxerxe ne pensa point à en disputer le passage à Cyrus, et le laissa même s'approcher de Babylone. Mais Tiribaze ayant osé le premier lui représenter qu'il ne devait pas éviter le combat et abandonner la Médie, Babylone, Suse même, pour se cacher au fond de la Perse, quand il avait une armée beaucoup plus nombreuse que celle de l'ennemi, et dix mille satrapes ou généraux tous supérieurs à Cyrus et pour le conseil et pour l'action, Artaxerxe alors résolut de combattre sans différer. Il fit une telle diligence, qu'il parut tout à coup devant les ennemis avec une armée de

(*) Vingt lieues.

neuf cent mille hommes, tous bien équipés. Sa présence jeta l'étonnement et le trouble parmi les troupes de Cyrus, qui, pleines de confiance en leur courage et méprisant les ennemis, marchaient en désordre et sans être sous les armes, Cyrus eut de la peine à les mettre en bataille, et ne put le faire qu'avec beaucoup de confusion et de tumulte. Les troupes du roi s'étant avancées lentement et en silence, ce bel ordre étonna les Grecs, qui, dans une si grande multitude, s'étaient attendus à des cris confus, à des mouvemens désordonnés, à un trouble général qui séparerait les rangs et romperait leur ordonnance. Artaxerxe avait habilement opposé aux Grecs les meilleurs des ses chars armés de faulx, qui couvraient le front de sa phalange. et qui par l'impétuosité de leur course, devaient rompre les bataillons ennemis avant qu'ils pussent joindre les siens.

IX. Cette bataille, racontée par plusieurs historiens, a été décrite si vivement par Xénophon, qu'il la montre à ses lecteurs, non comme un événement passé, mais comme une action présente ; qu'il les passionne comme s'ils étaient au milieu du péril, tant il la peint avec énergie. Ce serait donc manquer de sens que de la raconter après lui ; je me bornerai à rapporter quelques particularités qu'il a négligées,

et qui méritent d'être transmises à la postérité. Le lieu où les armées combattirent se nomme Cunaxa; il est à vingt-cinq stades (*) de Babylone. Avant que la bataille commençât, Cléarque engagea Cyrus à se tenir derrière les Macédoniens et à ne pas exposer sa personne. « Quel « conseil me donnes-tu, Cléarque? lui répondit « Cyrus; tu veux, lorsque j'aspire au trône, « que je me montre indigne de l'occuper? » Cyrus fit sans doute une grande faute, en se jetant avec témérité et sans précaution au milieu du péril; mais ce n'en fut pas une moindre à Cléarque, si même elle n'était pas plus grave, de n'avoir pas voulu opposer ses Grecs à Artaxerxe, et d'avoir appuyé son aile droite sur la rivière, de peur d'être enveloppé par les ennemis. S'il ne s'était proposé d'autre but que la sûreté de ses troupes, et qu'il eût voulu borner tous ses soins à ne leur laisser éprouver aucun échec, il eût beaucoup mieux fait de rester en Grèce. Mais après avoir traversé en armes tant de milliers de stades, depuis la mer jusqu'à Babylone, sans y être obligé par personne (**), et par le seul motif de mettre Cyrus

(*) Cinq quarts de lieue.

(**) Il a dit cependant plus haut que les Lacédémoniens lui avaient écrit d'obéir en tout à Cyrus.

ur le trône, choisir, pour se mettre en bataille, un poste où il lui était impossible de sauver le général qui le soudoyait, chercher à combattre lui-même à son aise et en sûreté, c'était sacrifier la crainte du danger présent l'intérêt général, et perdre de vue le but de l'entreprise. Aucun des bataillons qui environnaient le roi n'eût soutenu le choc des Grecs ; et ces premiers une fois enfoncés, le roi tué ou mis en fuite, Cyrus était vainqueur et couronné roi de Perse ; l'événement même en est la preuve évidente. C'est donc à l'extrême précaution de Cléarque, bien plus qu'à la témérité de Cyrus, qu'il faut attribuer la ruine de ce jeune prince et sa mort même : car si le roi eût été maître de placer les Grecs dans le poste où ils pouvaient le moins lui nuire, aurait-il pu en choisir un meilleur que celui qui était le plus éloigné de sa personne et des troupes qu'il commandait, celui d'où les Grecs ne s'aperçurent ni de la défaite d'Artaxerxe, ni de la mort de Cyrus, qui fut tué avant de pouvoir tirer aucun parti de la victoire de Cléarque? Il avait très bien prévu ce qui serait le plus utile, en ordonnant à Cléarque de se placer, avec son corps de troupes, au centre de la bataille ; et Cléarque, après avoir répondu qu'il ferait pour le mieux, finit par tout perdre.

X. Les Grecs battirent les barbares autant qu'ils voulurent, et les poursuivirent très loin. Cyrus était monté sur un cheval ardent, mais farouche et qui avait la bouche mauvaise; il se nommait Pasacas, au rapport de Ctésias. Artagerses, général des Cadusiens (*), l'ayant aperçu, piqua droit à lui, en criant de toutes ses forces : « O le plus injuste et le plus insensé « des hommes, qui déshonores le nom de Cy-« rus, le plus beau des noms persans, à quel « funeste voyage as-tu engagé ces indignes « Grecs, par l'espoir de piller les richesses des « Perses, et de tuer ton seigneur et ton frère, « qui commande à un million de serviteurs plus « vaillans que toi, comme tu vas l'éprouver « tout à l'heure? car tu perdras la tête avant « d'avoir vu le visage du roi. » En disant ces mots il lui lance sa javeline, qui, arrêtée par la bonté de la cuirasse, ne blessa point Cyrus, et le fit seulement chanceler par la violence du coup. Artagerses ayant aussitôt tourné son cheval, Cyrus lui lance son dard; et l'ayant atteint au cou, il le lui perce au-dessus de la clavicule. Le très grand nombre des historiens disent qu'Artagerses périt de la main de Cyrus; pour la mort de ce prince, comme Xéno-

(*) Peuples voisins de la mer Caspienne.

phon en parle très succinctement, parce qu'il n'était pas à l'endroit où il fut tué, rien n'empêche que nous ne rapportions ici les récits qu'en ont faits Dinon et Ctésias.

XI. Le premier de ces historiens raconte que Cyrus ayant vu tomber Artagerses, poussa de violence son cheval contre le bataillon qui couvrait le roi, et blessa son cheval. Artaxerxe étant tombé, Tiribaze le fit monter promptement sur un autre cheval, en lui disant : « Seigneur, « souvenez-vous de cette journée : elle n'est « pas faite pour être oubliée. » Cyrus, poussant une seconde fois au roi, le blessa lui-même; et comme il revenait encore sur lui, Artaxerxe, indigné de cette troisième attaque, dit à ceux qui l'entouraient : « Il vaut mieux mourir. » En même temps il pousse son cheval contre Cyrus, qui se jetait tête baissée et sans aucune précaution au devant des traits qui pleuvaient sur lui de toutes parts; le roi l'atteignit de sa javeline; et tous ceux qui l'entouraient ayant tiré à la fois sur Cyrus, ce prince tomba mort du coup que le roi lui avait porté, selon les uns; et suivant d'autres il périt de la main d'un soldat de Carie, à qui le roi, pour récompense de cet exploit, permit de porter dans toutes les guerres, à la tête de l'armée, un coq d'or au bout d'une

pique : car les Perses donnent aux Cariens le nom de coqs, à cause des aigrettes qui surmontent leurs casques.

XII. J'abrégerai la narration de Ctésias, qui est fort étendue. Cyrus, dit-il, après avoir tué Artagerses, piqua droit au roi, qui, de son côté, s'avança contre lui, et tous deux en silence. Ariée, l'ami de Cyrus, frappa le premier le roi, sans le blesser; Artaxerxe lança sa javeline qui n'atteignit pas Cyrus, mais qui alla frapper Tissapherne (*), homme d'un grand courage, ami fidèle de Cyrus, et le tua. Cyrus ayant percé de sa javeline la cuirasse de son frère, le trait pénétra de deux doigts dans la poitrine, et le roi tomba de cheval. Les troupes, effrayées, prennent la fuite. Artaxerxe, se relevant aussitôt, quitte le champ de bataille; et, suivi d'un petit nombre des siens, parmi lesquels était Ctésias, il gagne une éminence où il se tient tranquille. Cyrus, environné d'ennemis, est emporté fort loin par l'ardeur de son cheval; la nuit empêcha les ennemis de le reconnaître, et ses officiers le cherchaient avec inquiétude. Naturellement impétueux et plein

(*) Ce n'est pas sans doute celui qui l'avait dénoncé à Artaxerxe, mais un autre portant le même nom, à moins qu'on ne lise ici Satipherne, comme on le trouve dans quelques manuscrits.

d'audace, plus animé encore par sa victoire, il courait au milieu des bataillons du roi en leur criant : « Écartez-vous, malheureux. » A ces mots, qu'il répéta souvent en langue persane, la plupart s'ouvrirent devant lui avec des témoignages de respect; mais la tiare qu'il portait sur sa tête étant tombée, un jeune Perse, nommé Mithridate, qui passait auprès de lui sans le connaître, le frappa à la tempe au-dessous de l'œil. Le prince perdit tant de sang par cette blessure, que, saisi de vertige, il tomba évanoui. Son cheval s'échappa et erra long-temps dans la plaine; la housse qui le couvrait tomba pleine de sang, et fut ramassée par l'esclave du Perse qui l'avait blessé. Cyrus étant revenu avec peine de son évanouissement, quelques-uns de ses eunuques, qui étaient restés auprès de lui en petit nombre, voulurent le mettre sur un autre cheval, afin de le sauver; n'ayant pas la force de s'y tenir, il essaya d'aller à pied, soutenu par ses eunuques qui l'aidaient à marcher; mais il avait la tête si étourdie du coup, qu'il ne pouvait se soutenir et qu'il bronchait à chaque pas. Cependant il croyait avoir remporté la victoire, parce qu'il entendait les fuyards appeler Cyrus leur roi et lui demander grâce.

Dans ce moment, quelques Cauniens (*), gens pauvres et misérables qui suivaient l'armée du roi pour y rendre les services les plus bas, vont se mêler comme amis parmi les eunuques de Cyrus; mais ayant reconnu avec assez de peine à leurs cottes d'armes couleur de pourpre que c'étaient des ennemis, car les troupes du roi en avaient de blanches, un d'eux va par derrière frapper de sa javeline Cyrus, qu'il ne connaissait pas, et lui coupe le nerf du jarret. Cyrus tombe sur le coup, et dans sa chute il donne de la tempe où il était blessé contre une pierre, et expire aussitôt. Tel est le récit de Ctésias; on peut le comparer à un poignard émoussé dont il a de la peine à tuer Cyrus.

XIII. Comme Cyrus venait d'expirer, Artasyras, qu'on appelait l'œil du roi (3), passant à cheval près du corps de ce prince, reconnut ses eunuques qui fondaient en larmes; et appelant celui d'entre eux qu'il savait le plus attaché à son maître: « Pariscas, lui dit-il, quel « est cet homme que tu pleures, assis auprès « de son corps? — Artasyras, lui répondit l'eu« nuque, vous ne voyez pas que c'est Cyrus? » Artasyras, surpris, console l'eunuque, et lui

(*) De la ville de Caune, dans la Carie.

commande de garder avec soin le corps de yrus. Il court lui-même à toute bride vers Arxerxe, qu'il trouve sans espérance, accablé e faiblesse, tant par la soif qu'il souffrait que ar la blessure qu'il avait reçue, et il lui anonce avec joie qu'il vient de voir Cyrus mort. e roi voulut d'abord s'en aller assurer luinême, et commanda à cet officier de le mener ur le lieu; mais le bruit qui s'était répandu que les Grecs, partout vainqueurs, poursuivaient les fuyards et en faisaient un grand carnage, avait tellement rempli tous les esprits de crainte, qu'il préféra d'y envoyer plusieurs personnes pour s'assurer du fait, et fit partir trente hommes avec des flambeaux. Cependant l'eunuque Satibarzane, le voyant près de mourir de soif, va de côté et d'autre pour chercher de l'eau, car il n'y en avait point dans le lieu où le roi s'était retiré, et le camp était fort éloigné. Il rencontra enfin un de ces misérables Cauniens qui portait, dans une méchante outre, environ huit cotyles (*) d'une eau mauvaise et corrompue. Satibarzane la prend et la porte au roi, qui la boit tout entière. Après qu'il eut bu, l'eunuque lui demanda s'il n'avait pas

(*) La cotyle était la moitié du setier, et pesait environ quinze onces.

trouvé cette eau bien mauvaise. Artaxerxe pr
les dieux à témoin qu'il n'avait jamais bu avec
autant de plaisir le plus excellent vin, ni l'eau
la plus légère et la plus limpide. « Aussi, aj-
« ta-t-il, si je ne puis découvrir celui qui me l'a
« donnée pour le récompenser d'un si grand
« bienfait, je supplie les dieux de le rendre
« heureux et riche. » Dans ce moment, les
trente hommes qu'il avait envoyés revinrent
pleins de joie, lui confirmer la nouvelle du bon-
heur inespéré qu'il venait d'avoir. Déjà ils avaient
rassemblé autour de lui un grand nombre de gens
de guerre; et, rassuré par leur présence, il des-
cendit de la colline à la clarté des flambeaux.
Lorsqu'il fut près du corps de Cyrus, et que,
selon la loi des Perses, il lui eut fait couper la
tête et la main droite, il ordonna qu'on lui ap-
portât la tête; et la prenant par la chevelure
qui était longue et épaisse, il la montra aux
fuyards, qui doutaient encore de la mort du
prince. Étonnés à cette vue, ils adorèrent le roi
et se rallièrent à ses troupes, en sorte qu'il eut
bientôt auprès de sa personne soixante-dix mille
hommes, avec lesquels il rentra dans son camp.

XIV. Artaxerxe, suivant Ctésias, n'avait à
cette bataille que quatre cent mille hommes;
mais Dinon et Xénophon lui en donnent bien
davantage. Pour le nombre des morts, les ...

ciers qui en rendirent compte au roi ne le portèrent, selon Ctésias, qu'à neuf mille hommes; mais cet historien, qui les avait vus sur le champ de bataille, estime qu'ils n'étaient pas moins de vingt mille; ce point est encore douteux. Ce que Ctésias ajoute, qu'il fut envoyé par Artaxerxe vers les Grecs avec Phayllus de Zacynthe (*) et quelques autres, est un insigne mensonge. Xénophon n'ignorait pas que Ctésias était attaché à la personne du roi, et il parle de lui dans son histoire. Est-il donc vraisemblable que si Ctésias eût été envoyé vers les Grecs par Artaxerxe pour leur faire des propositions si importantes, Xénophon n'en eût rien dit, et qu'il n'eût parlé que de Phayllus? Mais le bon Ctésias, à en juger par son histoire, ne manquait pas d'ambition; il était d'ailleurs très prévenu en faveur des Lacédémoniens et de Cléarque: aussi figure-t-il honorablement dans tous ses récits, et s'y ménage-t-il des occasions de parler avantageusement de Cléarque et des Lacédémoniens.

XV. Après la bataille, Artaxerxe envoya de magnifiques présens au fils d'Artagerses, que Cyrus avait tué de sa main, et récompensa avec la même libéralité Ctésias et ses autres offi-

(*) Aujourd'hui Zante, dans la mer Adriatique.

ciers. Ayant découvert le Caunien qui avait donné son outre d'eau, il le tira de l'obscurité et de l'indigence où il était, et le rendit riche et puissant. Il montra aussi beaucoup de modération dans la punition des coupables. Un Mède, nommé Arbacès, avait passé, pendant le combat, dans l'armée de Cyrus, et lorsqu'il avait vu ce prince mort, il était revenu à celle du roi. Artaxerxe, attribuant sa désertion à la crainte et à la lâcheté plutôt qu'à la perfidie et à la trahison, le condamna à se promener un jour entier sur la place publique en portant une courtisane toute nue sur ses épaules. Un autre qui, ayant aussi déserté, s'était de plus vanté d'avoir tué deux ennemis, eut, par ordre du roi, la langue percée de trois alènes. Persuadé qu'il avait tué Cyrus, et voulant que tout le monde le crût et le dît, il envoya des présens à Mithridate, qui l'avait blessé le premier, et commanda à ceux qui les lui portèrent de lui dire que le roi l'honorait de ces présens pour lui avoir rapporté la housse du cheval de Cyrus qu'il avait trouvée. Le Carien qui, en coupant le jarret à ce prince, l'avait fait tomber, lui ayant demandé un présent, Artaxerxe le lui envoya en lui faisant dire : « Le roi te donne « ce présent parce que tu lui as apporté le se- « cond la bonne nouvelle : car c'est Artasyras

« qui lui a le premier appris la mort de Cyrus, « et tu es venu après lui. »

XVI. Mithridate se retira fort affligé, mais sans se plaindre. Pour le malheureux Carien, il fut victime de sa sottise, qui excita en lui une passion trop ordinaire aux hommes. Corrompu sans doute par sa nouvelle fortune, et se persuadant qu'il pouvait aspirer à de plus grandes choses que son état ne le comportait, il ne voulut pas recevoir les présens du roi comme la simple récompense d'une bonne nouvelle qu'il eût apportée; et dans un mouvement de colère il protesta hautement que nul autre que lui n'avait tué Cyrus, et que c'était injustement qu'on lui en enlevait la gloire. Le roi, irrité de ses plaintes, ordonna qu'on lui tranchât la tête. La reine Parysatis était présente lorsqu'il donna cet ordre. « Seigneur, lui dit-« elle, ne punissez pas d'un si doux supplice « ce misérable Carien, et laissez-moi lui don-« ner la digne récompense de l'action dont il « ose se vanter. » Le roi le lui ayant abandonné, elle le fit prendre par les bourreaux, et leur ordonna de le tenir à la torture pendant dix jours, de lui arracher ensuite les yeux, et de lui verser de l'airain fondu dans les oreilles jusqu'à ce qu'il eût expiré dans cet horrible supplice.

XVII. Mithridate, peu de temps après, dut également sa perte à son imprudence. Invité à un repas où se trouvaient les eunuques du roi et ceux de la reine sa mère, il s'y rendit paré de la robe et des joyaux dont Artaxerxe lui avait fait présent. Quand, à la fin du repas, on se fut mis à boire, celui des eunuques de Parysatis qui avait le plus de crédit auprès d'elle adressant la parole à cet officier : « Mi-« thridate, lui dit-il, quelle belle robe le roi « t'a donnée! quels bracelets! quels colliers! « quel riche cimeterre! Il n'est personne qui « ne t'admire et qui ne porte envie à ton bon-« heur. » Mithridate, déjà échauffé par les fumées du vin : « Eh! mon cher Sparamixas, lui « répondit-il, qu'est-ce que cela au prix des « récompenses dont je me montrai digne le jour « de la bataille? — Mithridate, reprit l'eunu-« que en souriant, je suis loin de te porter en-« vie; mais puisque, selon le proverbe des « Grecs, la vérité est dans le vin, quel est « donc, mon ami, ce grand exploit d'avoir ra-« massé la housse d'un cheval et de l'avoir por-« tée au roi? » Quand il parlait ainsi, ce n'était pas qu'il ne sût la vérité; mais il voulait que Mithridate s'ouvrît devant des témoins; et il provoquait ainsi la légèreté d'un homme qui, devenu indiscret pour avoir trop bu, n'était

plus maître de sa langue. « Vous autres, reprit « Mithridate, vous parlerez tant qu'il vous plaira « de housses de cheval et d'autres sottises pa- « reilles ; pour moi, je vous déclare sans dé- « tour que c'est de cette main que Cyrus a péri. « Je ne lui portai pas, comme Artagerses, un « coup inutile et sans effet ; je le frappai dans « la tempe, tout près de l'œil ; et lui perçant « la tête d'outre en outre, je le renversai par « terre, et il mourut de cette blessure. » Tous les convives, prévoyant la fin malheureuse de Mithridate, baissèrent les yeux à terre ; et celui qui donnait le repas prenant la parole : « Mithridate, lui dit-il, buvons et faisons bonne « chère en adorant le génie du roi, et laissons « là ces propos qui sont au-dessus de nous. »

XVIII. L'eunuque, au sortir de table, alla rapporter à Parysatis le propos de Mithridate ; et la reine en informa le roi, qui ne put voir sans indignation que cet officier démentît sa prétention, et lui enlevât ce qu'il y avait de plus glorieux et de plus flatteur pour lui dans la victoire : car il voulait que les barbares et les Grecs crussent tous que, dans les attaques qui avaient eu lieu pendant la mêlée, il avait reçu une blessure de son frère, et lui en avait fait une dont il était mort ; il condamna donc Mithridate à mourir du supplice des auges. Voici

en quoi il consiste : on prend deux auges d'égale grandeur qui s'emboîtent l'une dans l'autre; on couche l'homme condamné sur le dos dans une de ces auges, et l'on applique la seconde sur celle-ci, de manière que la tête, les mains et les pieds débordent les auges, et que tout le reste du corps est entièrement couvert. On donne à manger à cet homme ainsi placé; s'il refuse la nourriture, on le force de la prendre en lui piquant les yeux avec des alênes; on lui fait boire du miel détrempé dans du lait, qu'on lui verse non seulement dans la bouche, mais encore sur le visage; on lui tient les yeux toujours tournés vers le soleil, en sorte que son visage est tout couvert de mouches. Obligé de satisfaire dans cette auge à tous les besoins qui sont les suites de la nourriture et de la boisson, la corruption et la pourriture dans lesquelles il est plongé engendrent une quantité prodigieuse de vers qui lui rongent tout le corps et pénètrent jusque dans les viscères. Quand on est bien assuré de sa mort, on ôte l'auge supérieure, et l'on trouve ses chairs mangées par ces insectes, qui sont attachés par essaims à ses entrailles, et qui les rongent encore. Mithridate, consumé lentement par ce supplice, mourut à peine au bout de dix-sept jours.

XIX. Il restait à Parysatis, pour consommer

sa vengeance, de faire périr Mésabates, l'eunuque du roi qui avait coupé la tête et la main de Cyrus; mais comme il ne donnait aucune prise sur lui, voici la trame qu'elle ourdit pour le perdre. C'était une femme adroite et qui jouait très bien aux dés. Avant la guerre, elle faisait souvent la partie du roi; et la guerre finie, lorsqu'elle fut rentrée en grâce auprès de lui, loin de se refuser à ces amusemens, elle jouait toujours avec son fils, et le servait même dans ses amours, dont il ne lui faisait point mystère. Elle ne le quittait presque jamais, laissant à peine à Statira le temps de le voir et de s'entretenir avec lui : car elle avait contre cette princesse une haine implacable, et voulait d'ailleurs s'assurer le plus grand crédit auprès d'Artaxerxe. Trouvant un jour le roi dans un grand loisir où il ne cherchait qu'à s'amuser, elle lui propose de jouer aux dés mille dariques. Le roi ayant accepté, elle se laisse perdre à dessein et le paie; mais feignant du chagrin et du dépit de sa perte, elle demande sa revanche, et propose de jouer un eunuque. Artaxerxe y consent; ils conviennent que chacun d'eux exceptera cinq de ses eunuques les plus fidèles, et que sur tous les autres le vainqueur en choisira un, que le perdant sera tenu de livrer. Ils jouent à cette condition. La reine

met au jeu toute l'application et toute l'adresse dont elle est capable. Favorisée d'ailleurs par la fortune, elle gagne la partie et choisit Mésabates, qui n'était pas de ceux qu'Artaxerxe avait exceptés. Elle ne l'a pas plus tôt en sa puissance, qu'avant que le roi pût avoir aucun soupçon de son dessein, elle le livre aux bourreaux, et leur ordonne de l'écorcher vif, d'étendre ensuite son corps en travers sur trois croix, et sa peau sur trois pieux. Quand le roi eut appris cette barbare exécution, il en fut très affligé, et lui en témoigna toute son indignation; mais Parysatis ne fit qu'en rire, et lui dit en plaisantant : « En vérité, vous avez « bonne grâce de vous mettre ainsi en colère « pour un méchant eunuque décrépit; et moi, « qui ai perdu mille dariques, je prends pa- « tience et ne dis mot. » Le roi, chagrin d'avoir été trompé, ne donna cependant aucune suite à son ressentiment; mais la reine Statira, irritée des cruautés de Parysatis, à qui d'ailleurs elle était opposée en tout, se plaignit que, pour venger la mort de Cyrus, elle fît périr avec autant d'injustice que de barbarie les plus fidèles sujets du roi.

XX. Après que Tissapherne, au mépris de la foi qu'il avait jurée, eut trompé Cléarque et les autres capitaines grecs, et que les ayant

fait arrêter il les eut envoyés au roi chargés de fers, Cléarque pria Ctésias, au rapport même de cet historien, de lui procurer un peigne; il l'obtint, et eut tant de plaisir à se peigner, qu'en reconnaissance il fit présent à Ctésias de son cachet, afin que s'il allait jamais à Lacédémone, ce fût auprès de ses parens et de ses amis un gage de l'amitié qui les avait unis. Sur ce cachet était gravée une danse de Caryatides (4). Ctésias rapporte aussi que les soldats prisonniers avec Cléarque s'emparaient des vivres qu'on envoyait à cet officier, et ne lui en laissaient qu'une très petite portion; que pour remédier à cet abus il obtint qu'on donnât en particulier plus de vivres à Cléarque, et qu'on servît séparément les autres Grecs; ce qu'il fit, ajoute-t-il encore, du consentement et même du gré de Parysatis. Comme il y avait tous les jours un jambon dans les provisions qu'on portait à Cléarque, ce capitaine insinua à Ctésias de cacher dans ce jambon un petit poignard, afin que sa vie ne fût pas livrée à la cruauté du roi; mais Ctésias le refusa, par la crainte du ressentiment d'Artaxerxe. Parysatis avait prié son fils de ne pas faire mourir Cléarque, et ce prince le lui avait promis avec serment; mais ensuite, à la persuasion de la reine Statira, il fit mettre à mort tous les prisonniers,

excepté Ménon. Dès ce moment Parysatis s'occupa des moyens de faire périr cette reine, en lui donnant du poison. Mais ce récit de Ctésias n'a aucune vraisemblance, et la raison qu'il donne est absurde. Quelle apparence en effet que Parysatis, pour l'amour de Cléarque, eût osé tenter l'entreprise, aussi périlleuse que cruelle, d'empoisonner la femme légitime de son roi, qui en avait des enfans destinés au trône? Il est aisé de voir que cet écrivain, pour honorer la mémoire de Cléarque, fait de cette partie de son histoire une vraie fable de tragédie. Il raconte que les corps des capitaines furent, après leur mort, déchirés par les chiens et par les oiseaux de proie; mais qu'un tourbillon de vent qui s'éleva tout à coup porta sur le corps de Cléarque une grande quantité de sable qui le couvrit en entier, et lui fit comme un tombeau autour duquel il crût quelques palmiers qui formèrent en peu de temps un bois agréable, et ombragèrent tous les environs, ce qui donna au roi un vif regret d'avoir fait mourir dans Cléarque un homme chéri des dieux. Parysatis n'eut donc d'autre motif d'empoisonner Statira que la haine et la jalousie qu'elle avait conçues depuis long-temps contre cette reine. Elle s'apercevait que le crédit dont elle jouissait elle-même auprès du roi ne venait

que du respect filial qu'il conservait encore, et que le pouvoir de Statira, fruit de l'amour et de la confiance de son mari, avait des fondemens plus solides et plus inébranlables. Voilà ce qui lui fit exécuter un dessein si hasardeux, sentant bien qu'il y allait de tout pour elle de s'en défaire.

XXI. Elle avait à son service une femme nommée Gigis, en qui elle avait une entière confiance et qui pouvait tout sur elle. Cette femme, au rapport de Dinon, fut l'instrument de son crime; suivant Ctésias, elle fut seulement dans le secret et contre son gré. Il nomme Bélitaras celui qui donna le poison; Dinon l'appelle Mélantas. Les deux reines s'étaient réconciliées en apparence, et semblaient avoir oublié leurs querelles et leurs soupçons; elles se rendaient visite et mangeaient l'une chez l'autre; mais comme elles étaient mutuellement dans la crainte, elles se tenaient sur leurs gardes, et ne mangeaient que des mêmes mets et des mêmes morceaux. Il y a en Perse un petit oiseau qui n'a point d'excrémens, et dont les intestins sont remplis de graisse, ce qui fait croire qu'il se nourrit de vent et de rosée; il s'appelle *rhyntacès*. Ctésias dit que Parysatis ayant pris un de ces oiseaux, le coupa par le milieu avec un couteau, dont un des côtés était frotté de poi-

son ; qu'elle mangea la moitié saine de l'oiseau, et donna à la jeune reine l'autre moitié, que le contact du couteau avait empoisonnée. Mais, suivant Dinon, ce fut Mélantas et non Parysatis qui coupa les viandes, et mit devant Statira celles qui avaient été infectées par le poison. Les douleurs aiguës et les convulsions violentes qui accompagnèrent la mort de la reine ne lui laissèrent aucun doute sur la cause de son mal, et donnèrent au roi des soupçons contre sa mère, dont il connaissait le caractère vindicatif et cruel. Pour s'en assurer, il fit arrêter et mettre à la torture tous les officiers et tous les domestiques de sa mère. Elle retint longtemps Gigis renfermée dans son appartement, et refusa constamment de la livrer au roi. Enfin cette femme ayant prié Parysatis de la laisser aller la nuit dans sa maison, Artaxerxe, qui en fut averti, plaça des gardes sur son chemin; elle fut enlevée et condamnée au supplice dont les lois des Perses punissent les empoisonneurs. On leur met la tête sur une pierre fort large, et on la leur frappe avec une autre pierre jusqu'à ce qu'elle soit entièrement écrasée et le visage tout applati. Gigis subit ce supplice. Pour Parysatis, le roi ne lui dit et ne lui fit d'autre mal que de la reléguer à Babylone qu'elle avait elle-même choisi pour le lieu de son exil ; il lui

protesta que tant qu'elle y serait il ne verrait pas même cette ville. Telle était la situation des affaires domestiques d'Artaxerxe.

XXII. Le roi n'avait pas moins désiré d'avoir en sa puissance les troupes grecques qui avaient combattu pour Cyrus que de vaincre ce prince et de conserver son royaume; mais il ne put y parvenir : ces troupes, après avoir perdu Cyrus leur général, et les autres chefs qui les commandaient, se sauvèrent pour ainsi dire du milieu de son palais, après avoir, par leur propre expérience, démontré à toute la Grèce que la grandeur des Perses et de leur roi ne consistait que dans leur or, dans leur luxe, dans leurs femmes, et que tout le reste n'était que faste et ostentation. Aussi la Grèce en conçut-elle autant de confiance en ses forces que de mépris pour les barbares; les Lacédémoniens en particulier sentirent qu'ils ne pourraient sans honte laisser encore les Grecs d'Asie dans la servitude des Perses, et qu'il était temps de mettre fin aux outrages dont on les accablait. Ils avaient déjà porté la guerre en Asie, commandés d'abord par Thimbron, ensuite par Dercyllidas; mais ces deux généraux n'ayant rien fait de mémorable, ils conférèrent à leur roi Agésilas la conduite de cette guerre. Il se rendit par mer en Asie, où ses premiers

exploits lui acquirent une grande réputation; il vainquit Tissapherne en bataille rangée; et cette victoire entraîna la défection d'un grand nombre de villes.

XXIII. Artaxerxe, instruit par ces revers, imagina un nouveau plan d'attaque contre les Spartiates; il envoya en Grèce Hermocrate de Rhodes, avec des sommes considérables pour corrompre ceux qui avaient le plus d'autorité dans les villes, et soulever tous les autres peuples contre Lacédémone. Hermocrate remplit très bien sa commission : les plus grandes villes se liguèrent contre les Spartiates; et les magistrats de Lacédémone voyant tout le Péloponnèse dans l'agitation, rappelèrent d'Asie Agésilas, qui, en partant, dit à ses amis que le roi le chassait d'Asie avec trente mille archers : car la monnaie des Perses porte l'empreinte d'un archer. Artaxerxe enleva aussi aux Lacédémoniens l'empire de la mer, avec le secours de Conon, général des Athéniens, qui joignit sa flotte à celle du satrape Pharnabaze, car depuis la défaite d'Ægos-Potamos Conon s'était toujours tenu dans l'île de Cypre, moins pour y trouver sa sûreté que pour attendre quelque changement dans les affaires, comme on attend la marée pour s'embarquer. Il sentait que les projets qu'il avait conçus demandaient une

grande puissance, et qu'il manquait à celle du roi un homme capable de la diriger. Il écrivit donc à ce prince pour lui communiquer ses vues, et chargea son envoyé de faire donner la lettre par Zénon de Crète ou par Polycrite de Mendès (le premier était un danseur, et l'autre un médecin); ou s'ils étaient tous deux absens, de la remettre au médecin Ctésias. C'est à celui-ci que la lettre fut donnée. On prétend qu'il ajouta à ce qu'elle contenait que Conon priait le roi de lui envoyer Ctésias, comme celui qu'il pouvait employer le plus utilement dans les affaires de la marine. Suivant Ctésias, ce fut Artaxerxe qui, de son propre mouvement, lui confia cette commission.

XXIV. La bataille navale que les flottes combinées de Conon et de Pharnabaze gagnèrent auprès de Cnide ayant dépouillé les Lacédémoniens de l'empire de la mer, et attiré au parti d'Artaxerxe toutes les villes de la Grèce, ce prince donna aux Grecs cette paix fameuse dont il dicta les conditions, et qui fut appelée la paix d'Antalcidas. C'était un Spartiate, fils de Léon, si zélé pour les intérêts du roi, qu'il lui fit céder par les Lacédémoniens toutes les villes grecques d'Asie, avec les îles qui en faisaient partie, et tous les tributs qu'on en reti-

rait. Telles furent les conditions de cette paix, si toutefois on peut appeler de ce nom un traité perfide qui fit l'opprobre de la Grèce, et dont l'issue fut plus ignominieuse que n'aurait pu l'être la guerre la plus funeste. Aussi Artaxerxe, qui jusque-là avait eu horreur des Spartiates, qu'il regardait, suivant Dinon, comme les plus impudens des hommes, donna-t-il à Antalcidas, lorsqu'il l'eut à sa cour, des témoignages d'une amitié singulière. Un jour, à table, il prit une couronne de fleurs, qu'il trempa dans une essence du plus grand prix, et l'envoya à ce Spartiate, faveur qui surprit beaucoup tous les convives. Il est vrai qu'Antalcidas était digne de vivre dans les délices des Perses, et de recevoir une pareille couronne, lui qui, dans une danse, avait contrefait publiquement Léonidas et Callicratidas. Quelqu'un, à cette occasion, ayant dit à Agésilas : « Que la Grèce est « malheureuse de voir les Lacédémoniens *per-* « *sister!* Dis plutôt, répondit Agésilas, que « les Perses *laconisent.* » Mais la finesse de cette réponse n'effaça point la honte de l'action d'Antalcidas ; et peu de temps après la défaite de Leuctres leur enleva la prééminence qu'ils avaient eue jusqu'alors sur la Grèce, comme cette paix avait éclipsé toute leur gloire. Quand Sparte tenait le premier rang dans la Grèce,

Artaxerxe donnait à Antalcidas les noms d'hôte et d'ami ; mais après que la déroute de Leuctres les eut réduits à une extrême faiblesse, et que le besoin où ils étaient d'argent les eut obligés d'envoyer Agésilas en Égypte, Antalcidas, de son côté, étant retourné auprès d'Artaxerxe pour l'engager à secourir les Lacédémoniens, ce prince n'eut point d'égard pour sa demande ; il lui témoigna même un tel mépris, que, chassé de sa cour, Antalcidas retourna honteusement à Sparte, où, devenu le jouet de ses ennemis, et craignant d'être puni par les éphores, il se laissa mourir de faim.

XXV. Pélopidas, qui avait déjà remporté la victoire de Leuctres (*), et Isménias, tous deux de Thèbes, allèrent aussi à la cour d'Artaxerxe. Pélopidas n'y fit rien dont il pût avoir à rougir ; mais Isménias, à qui l'on ordonna d'adorer le roi, laissa tomber son anneau aux pieds de ce prince, et en se baissant pour le relever, il parut l'avoir adoré. L'Athénien Timagoras, qui était aussi à cette cour, ayant écrit au roi par un secrétaire, nommé Belouris, pour lui faire passer quelque avis secret, Artaxerxe,

(*) Pélopidas eut beaucoup de part à la victoire de Leuctres ; mais la principale gloire en est due à Épaminondas, qui commandait en chef.

pour lui en témoigner sa satisfaction, lui envoya dix mille dariques; et comme Timagoras était indisposé, il lui donna quatre-vingts vaches qui le suivaient partout, et dont il prenait le lait. Il lui fit présent aussi d'un lit, de couvertures et de valets-de-chambre pour faire son lit, parce que les Grecs n'y étaient pas adroits, et enfin, d'esclaves pour le porter en litière jusqu'à la mer, à cause de son indisposition. Tant que cet Athénien fut à la cour, le roi lui entretint une table très bien servie; et Ostanes, frère d'Artaxerxe, lui dit un jour: « Timagoras, souviens-toi de cette table, ce n'est « pas pour rien qu'elle est si magnifiquement « servie. » Il voulait moins par là exciter sa reconnaissance que lui reprocher sa trahison. Les Athéniens le condamnèrent à mort pour avoir reçu de l'argent du roi.

XXVI. Artaxerxe compensa, dans l'esprit des Grecs, tous les déplaisirs qu'il leur avait causés, en faisant mourir Tissapherne, l'ennemi le plus déclaré et le plus implacable qu'ils eussent. Parysatis contribua beaucoup à sa mort, par le poids qu'elle donna aux imputations dont il était chargé, car le roi n'avait pas conservé long-temps sa colère contre cette reine; il s'était réconcilié avec elle, et l'avait rappelée à la cour, parce qu'il voyait en elle un

grand sens et un esprit fait pour gouverner; d'ailleurs il ne subsistait plus de motif qui les empêchât de bien vivre ensemble, et qui pût renouveler leurs soupçons et leurs chagrins. Dès ce moment, elle n'eut d'autre soin que de lui complaire en tout, et de ne rien blâmer de ce qu'il faisait. Cette conduite lui donna le plus grand pouvoir sur l'esprit du roi, et lui fit obtenir tout ce qu'elle voulut. Elle s'aperçut qu'il était passionnément amoureux d'une de ses propres filles, nommée Atossa, mais que la crainte de sa mère lui faisait cacher et contenir avec soin sa passion, quoique selon quelques auteurs il eût déjà eu avec elle un commerce secret.

XXVII. Dès que Parysatis eut découvert sa passion, elle témoigna à cette jeune princesse beaucoup plus d'amitié qu'auparavant; elle ne cessait de vanter à Artaxerxe sa beauté et l'élévation de son caractère, qui la rendaient digne du trône; elle lui persuada enfin d'en faire son épouse légitime : « Mettez-vous, lui disait-elle, « au-dessus des lois et des opinions des Grecs; « c'est vous que Dieu a donné aux Perses pour « loi et pour règle de tout ce qui est vicieux « ou honnête. » Quelques historiens, entre autres Héraclide de Cumes (*), prétendent qu'Ar-

(*) Il avait écrit l'histoire des Perses en cinq livres.

taxerxe, outre cette première fille, en épousa une seconde, nommée Amestris, dont nous parlerons bientôt. Il eut tant d'amour pour Atossa lorsqu'elle fut devenue sa femme, que l'espèce de lèpre qui vint à cette princesse, et qui lui couvrit tout le corps, ne lui donna aucun éloignement pour elle. Il était sans cesse en prières dans le temple de Junon, l'implorant pour sa femme, et se prosternait jusqu'à terre devant sa statue. Ses satrapes et ses amis envoyèrent par son ordre à la déesse une si grande quantité de présens, que tout l'espace compris entre le palais et le temple, qui était de seize stades (*), fut couvert d'or, d'argent, d'étoffes de pourpre, et de chevaux.

XXVIII. Artaxerxe ayant déclaré la guerre aux Egyptiens, nomma pour commander l'armée Pharnabaze et Iphicrate (**), dont les divisions rendirent cette expédition inutile. Il marcha depuis en personne contre les Cadusiens, à la tête de trois cent mille hommes de pied et de dix mille chevaux. Entré dans un pays âpre et difficile, toujours couvert de nuages, qui ne produit ni blé ni fruits, et ne nourrit ses fiers et belliqueux habitans que de poires

(*) Un peu plus de trois quarts de lieue.

(**) Général athénien fort connu.

et de pommes sauvages, il fut surpris par la disette, et se vit exposé aux plus grands dangers. On ne trouvait rien à manger, et l'on ne pouvait tirer des vivres d'aucun autre endroit; ses troupes ne vivaient que de bêtes de somme, qui devinrent même si rares, qu'on ne pouvait avoir qu'avec peine une tête d'âne pour soixante drachmes (*). La table même du roi vint à manquer, et il restait très peu de chevaux, parce que les autres avaient servi à nourrir l'armée.

XXIX. Dans cette situation fâcheuse, Tiribaze, homme que son courage avait souvent élevé au plus haut rang, mais que sa légèreté en avait autant de fois fait descendre, et qui alors n'avait ni crédit ni considération, sauva le roi et l'armée. Les Cadusiens avaient deux rois qui campaient séparément; Tiribaze, après avoir communiqué son projet à Artaxerxe, va trouver l'un de ces princes, et envoie secrètement son fils vers l'autre; chacun d'eux trompa le roi auprès duquel il était allé, en lui assurant que l'autre avait envoyé des ambassadeurs à Artaxerxe pour traiter de la paix et faire alliance avec lui. « Si donc, ajouta-il, vous êtes « sage, hâtez-vous de prendre les devants et « de traiter avec Artaxerxe; je vous seconde-

(*) 54 liv. de notre monnaie.

« rai de tout mon pouvoir. » Les deux rois, ajoutant foi à leurs paroles, et persuadés chacun de son côté que son collègue lui portait envie, envoyèrent des ambassadeurs à Artaxerxe, les uns avec Tiribaze et les autres avec le fils de cet officier. La durée de cette négociation donnait déjà des soupçons à Artaxerxe contre Tiribaze, et l'on commençait à le calomnier; le roi même en prenait du chagrin, et se repentait de la confiance qu'il avait prise en lui. Ses envieux en profitèrent pour l'accuser ouvertement; mais enfin il arriva de son côté et son fils de l'autre, suivis chacun d'ambassadeurs cadusiens. Les articles du traité furent convenus, et la paix conclue avec les deux rois.

XXX. La fortune de Tiribaze devint plus brillante que jamais, et le roi le prit avec lui dans le retour. Artaxerxe prouva dans cette occasion que la mollesse et la lâcheté ne sont pas, comme on le croit ordinairement, l'effet du luxe et des délices, et qu'elles naissent plutôt d'un naturel bas et vicieux qui se laisse entraîner à des opinions fausses. Ni l'or, ni la pourpre, ni les pierreries dont il était couvert, et qui montaient à douze mille talens (*), ne l'empêchèrent de supporter le travail et la fa-

(*) Environ 60 millions.

tigue comme les derniers des soldats. Chargé de son carquois et de son bouclier, il descendait de cheval et marchait le premier à pied dans des chemins montueux et rudes. Les soldats, témoins de sa force et de son ardeur, en devinrent si agiles, qu'ils semblaient moins marcher que voler, car on faisait par jour plus de deux cents stades (*). Quand il fut fut arrivé à une de ses maisons royales, dont les jardins, admirablement ornés, n'étaient entourés que d'une plaine toute nue où l'on ne trouvait pas un seul arbre, il permit à ses soldats, pour adoucir la rigueur du froid, d'abattre les arbres de son parc, sans épargner ni les cyprès ni les pins. Comme il les vit balancer à couper des arbres d'une grandeur et d'une beauté merveilleuse, il prit une hache, et commença à couper l'arbre le plus grand et le plus beau. Alors les soldats abattirent tout le bois dont ils eurent besoin, et allumèrent de grands feux qui leur firent passer une nuit commode. Artaxerxe rentra dans sa capitale après avoir perdu un grand nombre de ses meilleurs soldats, et presque tous ses chevaux. La pensée qu'il eut que le mauvais succès de cette guerre avait dû lui attirer le mépris des courtisans lui rendit suspects les pre-

(*) Dix lieues.

miers d'entre eux; il en sacrifia plusieurs à la colère, et un plus grand nombre à la crainte : car cette dernière passion est la plus sanguinaire dans les tyrans; le courage au contraire rend les hommes doux, humains et inaccessibles au soupçon. Aussi voyons-nous que les animaux craintifs et timides sont les plus difficiles à adoucir et à apprivoiser, au lieu que les animaux courageux, à qui leur force donne de la confiance, ne se refusent pas aux caresses des hommes.

XXXI. Artaxerxe, parvenu à la vieillesse, s'aperçut qu'il y avait de la division entre ses deux fils pour la succession à l'empire, et que leur rivalité partageait ses amis et ses courtisans. Les plus sensés d'entre eux trouvaient juste que comme Artaxerxe avait régné par droit d'aînesse il laissât le trône à Darius son fils aîné; mais le plus jeune, nommé Ochus, naturellement vif et emporté, avait dans le pa lais un parti nombreux; il comptait d'ailleur pour gagner son père, sur le crédit d'Atossa, qui il faisait assidûment sa cour, et qu'il flatt de l'espoir de l'épouser après la mort de s père. On disait même qu'il avait eu avec ce reine un commerce très secret qu'Artaxer avait ignoré. Le roi, pour ôter sur-le-cha à Ochus toutes ses espérances, et empêch

qu'en imitant l'audace de Cyrus il ne livrât de nouveau le royaume à des séditions et à des troubles, déclara roi Darius, qui était dans sa vingt-cinquième année, et lui permit de porter la tiare droite.

XXXII. C'est l'usage en Perse que celui qui vient d'être désigné héritier de la couronne demande une grâce au roi régnant; et celui-ci ne peut lui rien refuser, pourvu que la chose soit possible. Darius demanda la courtisane Aspasie, que Cyrus (*) avait le plus aimée de toutes ses maîtresses, et qui alors était concubine du roi. Née de parens libres, à Phocée en Ionie, elle avait reçu une éducation honnête. Un soir elle fut menée au souper de Cyrus, avec plusieurs autres femmes qui s'assirent auprès de ce prince, et se prêtèrent sans peine à ses jeux et à ses plaisanteries. Aspasie se tenait debout et en silence auprès de la table; et lorsque Cyrus l'appela, elle refusa de s'approcher. Ses officiers s'étant mis en devoir de l'y conduire de force : « Le premier de vous, leur dit-elle, qui mettra la main sur moi s'en repentira. » Les courtisans la traitèrent de grossière et de sauvage; mais Cyrus, charmé de sa retenue, ne fit qu'en rire, et dit à celui

(*) Celui dont on a vu plus haut la fin tragique.

qui avait amené ces femmes : « Tu vois que « de toutes c'est la seule qui soit vertueuse et « véritablement libre. » Depuis ce jour-là, Cyrus s'attacha singulièrement à elle, l'aima plus que toutes ses autres maîtresses, et lui donna le titre de sage. Après que ce prince eut été tué dans la bataille, elle fut prise au pillage du camp. La demande qu'en fit Darius affligea son père, car telle est la jalousie des barbares pour les objets de leur amour que c'est un crime capital non seulement de toucher une maîtresse du roi ou de lui parler, mais même de passer dans un chemin devant les chars qui portent ses concubines. Artaxerxe, quoiqu'il eût épousé par amour la reine Atossa, contre les lois de Perse, avait en outre trois cent soixante concubines, toutes parfaitement belles. Cependant lorsque Darius lui demanda Aspasie, il lui répondit qu'elle était libre, qu'il pouvait la prendre si elle y consentait; mais qu'il ne voulait pas qu'on usât de violence envers elle. On fit donc venir Aspasie, qui, contre l'attente du roi, préféra Darius. Artaxerxe, forcé d'obéir à la loi, la lui céda; mais il ne tarda pas à la lui enlever et à la consacrer prêtresse du temple de Diane Anitis, à Ecbatane, pour y vivre dans la chasteté le reste de ses jours. Il crut ne tirer par là, de la demande de son fils, qu'une

vengeance modérée, qui ne pourrait pas lui paraître trop sévère, et qu'il ne prendrait que pour une plaisanterie; mais Darius ne la reçut pas avec modération, soit qu'il fût passionné pour Aspasie, soit qu'il se crût joué et outragé par son père.

XXXIII. Tiribaze, qui s'aperçut du ressentiment de Darius, et qui, dans l'injure faite à ce jeune prince reconnut celle qu'il avait éprouvée lui-même, s'appliqua à l'irriter davantage. L'affront dont il avait personnellement à se plaindre c'est que de plusieurs filles qu'avait Artaxerxe il promit de marier Apama à Pharnabaze, Rhodogune à Oronte, et Amestris à Tiribaze. Il accomplit sa promesse à l'égard des deux premiers, mais il manqua de parole à Tiribaze, et épousa lui-même Amestris, en promettant néanmoins, à ce courtisan Atossa, la plus jeune de ses filles; mais il le trompa une seconde fois; et devenu amoureux d'Atossa, il la prit pour sa femme, comme nous l'avons dit plus haut. Tiribaze en conçut une haine violente contre le roi, non qu'il fût naturellement porté à la révolte, mais il était léger et étourdi; et tantôt traité par le roi à l'égal des premiers de sa cour, tantôt précipité du comble des honneurs, et méprisé de tout le monde, il ne sa-

vait supporter avec sagesse ni l'une ni l'autre fortune; dans les honneurs, il se rendait odieux par sa fierté; dans la disgrace, incapable de plier, il n'en était que plus hautain et plus intraitable.

XXXIV. Les rapports fréquens que Tiribaze avait avec Darius ne firent donc qu'allumer de plus en plus le ressentiment de ce jeune prince; il lui répétait sans cesse qu'il ne servait de rien de porter la tiare relevée, quand on ne cherchait pas aussi à relever son pouvoir. « Vous « êtes bien dans l'erreur, lui disait-il, si, pen- « dant que votre frère, appuyé du crédit des « femmes, travaille chaque jour à fortifier son « parti, et que vous avez un père dont l'esprit « affaibli varie continuellement dans ses des- « seins, vous croyez votre succession au trône « bien assurée. Artaxerxe, qui pour une pe- « tite courtisane a foulé aux pieds une loi jus- « qu'à présent inviolable parmi les Perses, « sera-t-il fidèle à ses promesses dans les ob- « jets même les plus importans? Ce n'est pas la « même chose pour Ochus de ne pas parvenir « à la couronne; ou pour vous d'en être dé- « pouillé. Rien ne l'empêchera de vivre heu- « reux dans une condition privée; mais vous, « après avoir été déclaré roi, il vous faut

« nécessairement ou régner ou mourir. » On vit, en cette occasion, se vérifier ce mot de Sophocle :

Avec facilité le mal se persuade.

Le chemin qui mène à ce qu'on désire est une pente douce et unie; et la plupart des hommes désirent le mal, trompés par leur ignorance et leur inexpérience du bien. D'ailleurs, l'étendue de l'empire, et la crainte que Darius avait de son frère Ochus, fournissaient à Tiribaze des raisons puissantes. Enfin la déesse de Cypre influa aussi sur le ressentiment du prince, par l'enlèvement d'Aspasie.

XXXV. Darius s'abandonna donc entièrement à Tiribaze, et ce courtisan avait déjà gagné un grand nombre de conjurés, lorsqu'un eunuque découvrit au roi la conjuration et la manière dont elle devait s'exécuter. Il savait que les complices avaient arrêté d'entrer la nuit dans l'appartement d'Ataxerxe, et de l'égorger dans son lit. Le roi ne pouvait, sans imprudence, mépriser un tel danger, et négliger cette dénonciation; mais il aurait cru agir plus imprudemment encore, en y ajoutant foi sans aucune preuve. Il prit donc le parti d'ordonner à l'eunuque de ne pas perdre de vue les conjurés et de s'attacher à tous leurs pas. Il fit per-

cer ensuite le mur de sa chambre, derrière le lit, et y mit une porte qu'il couvrit d'une tapisserie. A l'heure indiquée par l'eunuque, il attendit les conjurés sur son lit, et ne se leva qu'après avoir eu le temps de les voir et de les reconnaître tous. Dès qu'il les vit tirer leurs poignards et s'approcher du lit, il leva promptement la tapisserie et se jeta dans la chambre voisine, dont il ferma la porte, en appelant à grands cris. Les conjurés, qui virent leur coup manqué, et qui ne purent douter que le roi ne les eût aperçus, s'enfuirent précipitamment, et conseillèrent à Tiribaze d'en faire autant, parce qu'il avait été reconnu. Ils se séparèrent tous dans leur fuite; mais Tiribaze, environné par les gardes du roi, se défendit avec vigueur et en tua plusieurs de sa main; ce ne fut qu'après une longue résistance qu'un coup de javeline lancée de loin le renversa par terre.

XXXVI. Darius fut arrêté avec ses enfans, et son procès instruit par les juges du conseil du roi, qui n'assista pas lui-même au jugement, mais qui nomma des accusateurs à son fils, et ordonna aux greffiers d'écrire les avis des juges et de les lui apporter. Ils furent unanimes; et Darius ayant été condamné à mort, les huissiers se saisirent de lui et le menèrent dans une chambre voisine. L'exécuteur appelé vint avec

le rasoir dont il se servait pour couper la gorge aux criminels; mais à la vue de Darius, saisi d'horreur, il recula vers la porte, n'ayant ni l'audace ni la force de porter la main sur la personne de son roi. Les juges, qui étaient en dehors de la chambre, lui ayant ordonné, sous peine d'être mis à mort, d'exécuter la sentence, il revint sur ses pas, saisit Darius par les cheveux, et lui coupa la gorge avec son rasoir. Quelques historiens disent que le jugement se fit en présence du roi; et que Darius, se voyant convaincu par des preuves évidentes, se jeta le visage contre terre, et adressa au roi les prières les plus vives; que le roi se leva, transporté de colère, et qu'ayant tiré son cimeterre, il ne cessa de le frapper que lorsqu'il le vit mort. Alors étant retourné à son palais, il adora le soleil, et dit à ses courtisans : « Retournez dans « vos maisons, seigneurs perses, et annoncez à « tout le monde que le grand Oromaze (*) a « puni ceux qui avaient formé contre moi le « complot le plus criminel et le plus impie. » Telle fut l'issue de cette conspiration.

XXXVII. Ochus, soutenu par le crédit d'Atossa, conçut alors les plus grandes espérances;

(*) Oromaze était chez les Perses le principe du bien et de toutes les créatures.

cependant il craignait encore Ariaspe, le seul des fils légitimes qui restât à Artaxerxe; et entre ses frères bâtards il redoutait Arsame. Les Perses désiraient Ariaspe pour roi, moins parce qu'il était l'aîné d'Ochus, qu'à cause de son caractère doux, simple et humain. Arsame passait pour avoir un grand sens, et Ochus n'ignorait pas qu'il était tendrement aimé de son père. Il tendit donc des piéges à l'un et à l'autre; et comme il était aussi sanguinaire qu'artificieux, il employa la cruauté contre Arsame et la ruse contre Ariaspe. Il envoyait continuellement à celui-ci des eunuques et des amis du roi, pour lui rapporter des menaces terribles de la part de son père, qui, disaient-ils, avait résolu de lui faire souffrir une mort ignominieuse et cruelle. Ces rapports, qu'on lui faisait tous les jours sous le plus grand secret, en lui annonçant qu'une partie de ces menaces allait être exécutée sur-le-champ, et que les autres le seraient bientôt après, frappèrent ce jeune prince d'un tel étonnement, que, dans la frayeur et le désespoir dont il fut saisi, il prépara lui-même un breuvage mortel qu'il avala, et se délivra ainsi de la vie. Ce genre de mort affligea vivement le roi, qui pleura tendrement son fils; il en soupçonna la cause; mais, son extrême vieillesse ne lui permettant pas d'en

faire la recherche et d'en acquérir la conviction, il en aima davantage Arsame, et ne dissimula pas l'extrême confiance qu'il avait en lui. Ochus donc ne crut pas devoir différer plus long-temps l'exécution de son projet ; il gagna Harpate, fils de Tiribaze, et se servit de sa main pour faire périr ce jeune prince.

XXXVIII. Dans l'extrême vieillesse où était Artaxerxe, la plus légère peine pouvait le conduire au tombeau. Il ne soutint pas long-temps le chagrin que lui causa la mort d'Arsame ; il mourut de regret et de douleur à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après un règne de soixante-deux. Il laissa la réputation d'un prince doux et ami de ses peuples ; mais rien ne contribua tant à la lui assurer que la comparaison qu'on fit de lui avec son fils Ochus, qui, par sa cruauté et son naturel sanguinaire, surpassa les hommes les plus féroces.

NOTES

SUR ARTAXERXE.

---

(1) Ctésias, né à Cnide, ville de Carie, fut pendant dix sept ans, auprès d'Artaxerxe, en qualité de médecin, et jouit à sa cour d'une grande considération. Il avait composé plusieurs ouvrages, la plupart historiques.

(2) Pasargades était une ville de Perse que Cyrus fit bâtir, et à laquelle il accorda de grands priviléges, parce qu'il avait battu Astyage dans l'endroit où elle fut bâtie.

(3) Les rois de Perse avaient des ministres que l'on appelait les *yeux du roi*, et d'autres qu'on appelait les *oreilles du roi*; c'étaient ceux qui lui rapportaient tout ce qu'ils avaient vu et entendu dans le royaume.

(4) Pausanias rapporte qu'en descendant du lieu appelé *Hermès*, le troisième détour qu'on trouve à gauche mène au bourg de Carya et au temple de Diane, à qui ce lieu est consacré; que dans la place qui est devant le temple, il y a une statue de Diane Caryatide, autour de laquelle les filles lacédémoniennes vont tous les ans faire des danses à la manière de leur pays. Lucien, dans son Traité de la danse, parle de cette danse, qui était particulière à Carya, bourg de la Laconie, et il dit qu'elle avait été établie par Castor et Pollux.

GALBA.

SOMMAIRE.

I. Danger d'avoir des troupes indisciplinées. II. Changement survenu dans l'empire romain après la mort de Néron. III. Naissance et commencement de Galba. IV. Sa conduite dans le gouvernement d'Espagne. V. Il se met à la tête de ceux que Vindex avait fait révolter. VI. Comment Néron reçoit cette nouvelle. VII. Galba se repent de son entreprise. VIII. Il apprend que le sénat l'a nommé empereur. IX. Crédit énorme de Nymphidius Sabinus à Rome. X. Il aspirait secrètement à l'empire. XI. Verginius Rufus reconnaît Galba pour empereur. XII. Galba reçoit les ambassadeurs du sénat. Portrait de Titus Vinnius. XIII. Nymphidius est jaloux de son crédit auprès de Galba. XIV. Il entreprend de se faire substituer à Galba. XV. Antonius Honoratus rend les cohortes prétoriennes fidèles à Galba. XVI. Nymphidius est tué. XVII. Actes tyranniques de Galba. XVIII. Insolence de la cohorte des mariniers. Galba les fait tuer. XIX. Il entreprend de retirer aux comédiens et aux gens de cette espèce les dons que Néron leur avait faits. XX. Mauvaise conduite que lui inspire Titus Vinnius. XXI. Haine générale contre Galba. XXII. Il pense à adopter un successeur à l'empire. XXIII. Ce que c'était qu'Othon. XXIV. Comment il s'insinue dans les bonnes grâces de Galba. XXV. Vinnius conseille à

Galba d'adopter Othon. XXVI. l'armée de Germanie proclame Vitellius empereur. XXVII. Galba va au camp déclarer Pison son successeur. XXVIII. Intrigue d'Othon pour se faire nommer empereur par l'armée. XXIX. L'armée le proclame. XXX. Faux bruit de la mort d'Othon. XXXI. Galba est tué. XXXII. Othon nommé empereur par le sénat. XXXIII. Jugement sur Galba.

I. Iphicrate, général des Athéniens, voulait qu'un soldat mercenaire fût avide d'argent et de plaisirs, afin qu'en cherchant à satisfaire ses passions il s'exposât avec plus d'audace à tous les dangers. Mais la plupart des généraux veulent qu'un soldat soit comme un corps sain et robuste, dont toutes les fonctions sont dirigées par un seul principe, et qu'il n'ait d'autres mouvemens que ceux que son chef lui inspire. Aussi Paul Émile, en arrivant en Macédoine, ayant trouvé dans son armée beaucoup de babil et de curiosité, et presque autant de généraux que de soldats, fit publier dans le camp que chacun eût la main prompte et l'épée bien tranchante, et qu'il aurait soin du reste. Le meilleur général, dit Platon, devient inutile s'il n'a des troupes soumises et obéissantes. Ce philosophe croit que la vertu de l'obéissance exige, autant que celle du commandement, ce naturel généreux, cette éducation philosophique qui,

par un mélange de douceur et d'humanité, modère l'impétuosité trop active de la colère. Une foule d'exemples attestent cette vérité; et les malheurs qui suivirent à Rome la mort de Néron sont une preuve frappante que rien n'est plus terrible dans un empire qu'une armée qui, ne connaissant plus de discipline, se livre sans mesure à tous ses mouvemens désordonnés.

II. L'orateur Démades, en voyant, après la mort d'Alexandre, les mouvemens impétueux et aveugles qui agitaient l'armée des Macédoniens, la comparait au cyclope Polyphême lorsqu'il eut eu l'œil crevé. L'empire romain fut en proie aux agitations violentes, aux troubles furieux des Titans, quand, divisé en plusieurs partis, il tourna ses armes contre lui-même, moins encore par l'ambition des chefs qui se faisaient nommer empereurs que par l'avarice et la licence des gens de guerre, qui chassaient les empereurs les uns par les autres, comme un clou chasse l'autre. Denys de Syracuse disait du tyran de Phères, qui, après un règne de dix mois en Thessalie, avait été mis à mort, que c'était un tyran de tragédie, pour se moquer de la révolution subite qu'il avait éprouvée. Mais le palais des Césars vit en moins de temps quatre empereurs que les soldats firent entrer et sortir rapidement, comme sur un

théâtre. Les Romains, qui avaient tant à souffrir de ces changemens, y trouvaient du moins cette consolation qu'il ne leur fallait pas d'autre vengeance contre les auteurs de leurs maux que celle qu'ils en faisaient eux-mêmes en se tuant les uns les autres. Ils virent périr le premier, et avec la plus grande justice, celui (*) qui les avait attirés à ces changemens en leur faisant espérer de chaque mutation d'empereur tout ce qu'il avait voulu leur promettre : il déshonorait ainsi la plus belle entreprise, la révolte contre Néron, et la faisait dégénérer en trahison par le salaire dont il la payait. Nymphidius Sabinus, qui, comme nous l'avons dit (1), était préfet du prétoire avec Tigellinus, quand il vit les affaires de Néron désespérées, et ce prince disposé à se retirer en Égypte, persuada aux troupes, comme si Néron eût déjà pris la fuite, de proclamer Galba empereur; il promit aux soldats des cohortes prétoriennes sept mille cinq cents drachmes (**) par tête, et à chaque soldat des armées qui servaient dans les provinces douze cent cinquante drachmes (***), sommes énormes qu'on n'eût pu ra-

(*) Nymphidius Sabinus, dont il va parler plus bas.
(**) 6750 liv.
(***) 1150 liv.

nasser sans causer à tous les habitans de l'em-
ɔire dix mille fois plus de maux que Néron ne
eur en avait fait. Cette promesse causa d'abord
a mort de Néron, et bientôt après celle de
Galba. Ils abandonnèrent l'un pour avoir l'ar-
gent qu'on leur avait promis, et ils massacrè-
ent l'autre parce qu'on leur manquait de pa-
ole. Cherchant ensuite un nouvel empereur
qui leur donnât la même somme, ils se consu-
nèrent eux-mêmes en révoltes et en trahisons
vant de pouvoir obtenir la récompense qu'on
eur avait fait espérer.

III. Le détail de tout ce qui arriva alors
'appartient qu'à une histoire générale; il suffit
u but que je me propose de ne point passer
ous silence les malheurs et les événemens les
plus mémorables de la vie des Césars. Sulpicius
Galba est, de l'aveu de tous les historiens, le
plus riche particulier qui soit jamais entré dans
a maison des Césars. Né du sang le plus illus-
re, puisqu'il était de la famille des Serviens,
l se tenait encore plus honoré d'appartenir à
Quintus Catulus, le premier homme de son
emps par sa réputation et sa vertu, quoiqu'il
édât volontiers à d'autres la prééminence de
autorité. Galba était parent de Livie, femme
d'Auguste; et ce fut par son crédit qu'il sortit
u palais impérial lorsqu'il alla prendre pos-

session du consulat. Il commanda, dit-on, avec gloire dans la Germanie; et nommé proconsul d'Afrique, il s'y distingua entre le petit nombre de ceux qui s'y firent le plus d'honneur. Mais sa vie simple et frugale, sa dépense modérée, qui n'avait rien de superflu, le firent accuser d'avarice lorsqu'il fut parvenu à l'empire; la gloire qu'il tirait de son économie passa pour surannée et hors de saison.

IV. Néron, qui n'avait pas encore appris à craindre les citoyens les plus estimables, l'envoya commander en Espagne. Galba d'ailleurs était d'un naturel doux et humain, et sa vieillesse faisait croire à sa prudence. Les intendans du prince, tous décriés par leur scélératesse, pillaient avec autant de cruauté que d'injustice les malheureuses provinces que Galba ne pouvait garantir de ces vexations; mais du moins il partageait ouvertement leurs peines; il souffrait de leurs maux comme s'il les eût éprouvés lui-même; et c'était une sorte de soulagement et de consolation pour des hommes que les tribunaux mêmes condamnaient à être vendus comme esclaves. Il courut dans ce temps-là des chansons satiriques contre Néron. Galba n'empêcha point qu'on les chantât, et ne partagea pas à cet égard la colère des intendans de Néron. Cette conduite modérée augmenta

singulièrement l'affection des gens du pays, avec qui il avait formé une étroite liaison depuis huit ans qu'il gouvernait cette province. A cette époque, Junius Vindex, qui commandait en Gaule, se révolta contre Néron. Avant que la rébellion eût éclaté, Galba reçut des lettres de Vindex auxquelles il ne voulut pas croire; mais il ne le dénonça pas, comme plusieurs autres commandans qui firent passer à Néron les lettres que Vindex leur avait écrites, et qui par là arrêtèrent, autant qu'il était en eux, l'effet de l'entreprise. Reconnus dans la suite pour complices de cette révolte, ils convinrent qu'ils ne s'étaient pas moins trahis eux-mêmes qu'ils n'avaient trahi Vindex.

V. Après que ce chef des révoltés eut ouvertement déclaré la guerre à Néron, il écrivit à Galba une seconde lettre dans laquelle il l'exhortait à accepter l'empire, à se donner pour chef à un corps puissant, à la province des Gaules, qui, ayant déjà cent mille hommes sous les armes, pouvait en lever encore un plus grand nombre. Galba en délibéra avec ses amis, dont quelques-uns lui conseillèrent de ne pas se presser, et d'attendre à voir quels mouvemens exciterait dans Rome la nouvelle de ce changement. Mais Titus Vinnius, chef d'une cohorte prétorienne, prenant la parole : « Galba,

« lui dit-il, pourquoi délibérer? Chercher si « nous serons fidèles à Néron, c'est déjà lui « être infidèles. Il faut ou accepter l'amitié de « Vindex, comme si Néron était déjà notre en- « nemi, ou l'accuser sur-le-champ et lui faire « la guerre, parce qu'il veut que les Romains « vous aient pour empereur plutôt que Néron « pour tyran. » Dès le jour même Galba assigna, par une affiche publique, un jour où il donnerait l'affranchissement à tous les esclaves qui viendraient le lui demander. Dès que cette publication fut connue, il se rassembla auprès de lui une grande multitude de ces hommes qui désiraient des nouveautés; et à peine le virent-ils monter sur son tribunal, que tout d'une voix ils le proclamèrent empereur. Il ne voulut pourtant pas d'abord accepter ce titre; mais, après avoir accusé Néron et déploré la mort de tant de personnes illustres que ce tyran avait fait périr, il promit de donner tous ses soins à la patrie sans prendre les noms de César ni d'empereur, et avec le seul titre de lieutenant du sénat et du peuple romain.

VI. Néron lui-même prouva combien était sage et raisonnable le choix que Vindex avait fait de Galba pour l'élever à l'empire. Ce prince, qui affectait de mépriser Vindex et de compter pour rien la révolte des Gaulois, quand il ap-

prit la proclamation de Galba, au moment où il sortait du bain pour aller souper, renversa la table de colère. Cependant, après que le sénat eut déclaré Galba ennemi de la patrie, il eut l'air de rire de cette révolte et d'en badiner avec ses amis; il affecta beaucoup d'assurance, et leur dit qu'il lui était venu fort à propos un prétexte d'amasser de l'argent, qu'il en avait le plus grand besoin; qu'après avoir soumis les Gaulois, tous leurs biens lui appartiendraient, et qu'en attendant il allait faire vendre les biens de Galba et en convertir l'argent à son usage, puisqu'il venait d'être déclaré son ennemi. En effet, il ordonna que ses biens fussent mis à l'encan. Galba, l'ayant appris, fit aussi vendre à son de trompe tous les biens que Néron avait en Espagne, et il trouva beaucoup plus d'acheteurs.

VII. Le nombre des révoltés croissait de jour en jour, et l'on accourait de toutes parts se joindre à Galba; mais Clodius Macer, qui commandait en Afrique, et Verginius Rufus, qui avait sous ses ordres, dans les Gaules, les légions de Germanie, agissaient séparément, et formaient chacun une faction différente. Clodius, homme cruel et avare, coupable de concussions, de rapines et de meurtres, flottait dans l'incertitude, également incapable de re-

tenir et d'abandonner l'empire. Verginius Rufus, nommé plusieurs fois empereur par les légions puissantes qu'il commandait, avait toujours répondu à la violence qu'elles voulaient lui faire pour le forcer d'en prendre le titre qu'il n'accepterait jamais l'empire, et qu'il ne souffrirait pas qu'il fût donné à quelqu'un que le sénat n'aurait pas nommé. Galba fut troublé de cette résolution; mais après que Verginius Rufus et Vindex eurent en quelque sorte été contraints par leurs légions de donner une grande bataille, comme deux écuyers qui ne peuvent retenir leurs chevaux s'abandonnent à leur fougue; que Vindex se fut tué lui-même sur les corps de vingt mille Gaulois dont le champ de bataille était jonché, le bruit s'étant répandu que les vainqueurs exigeaient, pour prix d'une si grande victoire, que Verginius acceptât l'empire, sans quoi ils rentreraient sous l'obéissance de Néron, Galba, très effrayé, écrivit à Verginius pour l'inviter à se concerter avec lui et à conserver aux Romains l'empire et la liberté. Quand il eut fait cette démarche, il s'en retourna, avec ses amis, à Colonia, ville d'Espagne, où il s'arrêta quelque temps, se repentant déjà de ce qu'il avait fait, et regrettant la vie douce et tranquille dont il avait contracté l'habitude, au lieu d'a-

voir à s'occuper de ce qu'exigeait sa situation présente.

VIII. On était au commencement de l'été. Un soir, vers la fin du jour, un de ses affranchis, nommé Icelus, venu de Rome au camp en sept jours, ayant appris en arrivant que Galba s'était retiré déjà dans sa tente, y courut, entra malgré ses domestiques, et lui annonça que l'armée d'abord, et le sénat ensuite, ne voyant pas paraître Néron, quoiqu'il fût encore en vie, l'avaient proclamé empereur, et que quelques instans après on avait appris sa mort. « Je n'ai pas voulu, ajouta-t-il, m'en « rapporter à ceux qui la publiaient; j'ai été « sur le lieu même, et je ne suis parti qu'après « avoir vu son corps étendu par terre. » Cette nouvelle causa une extrême joie à Galba; il s'assembla aussitôt à sa porte une foule immense, qui se rassura beaucoup en le voyant lui-même si content, quoique la diligence du courrier parût incroyable; mais deux jours après on vit arriver du camp Titus Vinnius, suivi de plusieurs officiers, qui lui apportait le détail de tout ce que le sénat avait fait. Galba conféra à ce Titus une charge honorable; l'affranchi, qui reçut pour récompense le droit de porter un anneau d'or, changea son nom en

celui de Marcianus, et eut plus de crédit que tous les autres affranchis.

IX. A Rome, Nymphidius Sabinus tendait, non lentement et par des progrès insensibles, mais d'une marche rapide, à attirer à lui toutes les affaires, sous prétexte que Galba était déjà si vieux et si cassé (il avait alors soixante-treize ans), qu'il pouvait à peine se faire porter à Rome dans une litière. D'ailleurs les cohortes prétoriennes lui étaient depuis long-temps fort attachées, et dans ce moment surtout elles fondaient sur lui seul toute leur espérance; elles le regardaient comme leur bienfaiteur, à raison de la somme considérable qu'il leur avait promise au nom de Galba, en qui elles ne voyaient que leur débiteur. Il ordonna d'abord à Tigellinus ([a]), comme lui préfet du prétoire, de déposer son épée; il traita ensuite avec beaucoup de magnificence tous les personnages consulaires, tous les anciens généraux, qu'il avait fait inviter au nom de Galba; en même temps des soldats à qui il avait fait la leçon répandaient dans tout le camp qu'il fallait députer vers l'empereur et lui demander Nymphidius pour préfet du prétoire perpétuel, seul et sans collègue. Mais ce que le sénat fit pour accroître ses honneurs et augmenter sa puissance,

en lui donnant le titre de bienfaiteur de la patrie, en allant tous les matins à sa porte pour le saluer, en ordonnant que tous les actes publics seraient faits en son nom, et qu'il aurait seul le droit de les ratifier, lui inspira une telle audace, qu'en peu de temps il devint non seulement odieux, mais encore redoutable à ceux même qui lui faisaient la cour. Un jour, les consuls avaient chargé les courriers publics de leurs dépêches pour l'empereur, et leur avaient remis les lettres scellées de leur sceau. Les magistrats des villes qui reçoivent ces sortes de lettres, après avoir reconnu le sceau, fournissent des relais aux courriers, afin qu'ils fassent plus de diligence. Nymphidius, irrité de ce que les consuls n'avaient pas pris des lettres scellées de son sceau et des soldats de sa garde pour porter les dépêches, délibéra, dit-on, s'il ne ferait pas mourir ces magistrats; mais sur les excuses qu'ils lui firent il voulut bien leur pardonner.

X. Comme il cherchait à flatter le peuple, il ne l'empêcha pas de faire mourir tous les amis de Néron qui tombèrent entre ses mains. On mit sous les statues de Néron, qu'on traînait dans les rues, un gladiateur nommé Spicillus, qui fut ainsi écrasé au milieu de la place publique; on étendit par terre le délateur Apo-

nius, et l'on fit passer sur son corps des voitures chargées de pierres. Plusieurs furent mis en pièces quoique innocens. On commit enfin tant d'excès, que Mauriscus, l'un des plus honnêtes citoyens de Rome, et qui en avait la réputation, dit en plein sénat qu'il craignait que dans peu on ne regrettât Néron. Nymphidius, s'avançant ainsi de jour en jour vers le but auquel il aspirait, laissa répandre le bruit dans Rome qu'il était fils de Caïus César (*), le successeur de Tibère. Ce prince avait eu dans sa jeunesse quelque commerce avec la mère de Nymphidius, femme assez belle, que Calistus, affranchi de César, avait eue d'une couturière. Mais il paraît que les habitudes de Caïus avec cette femme étaient postérieures à la naissance de Nymphidius; et il passait pour fils du gladiateur Marcianus, à qui Nymphidia, sa mère, s'était attachée à cause de sa célébrité; et sa ressemblance avec ce gladiateur rendait cette origine plus vraisemblable; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il reconnaissait Nymphidia pour sa mère. Comme il s'attribuait à lui seul la mort de Néron, il ne se croyait pas assez payé par les honneurs et par les richesses dont il était comblé : non content de faire servir à ses

(*) C'est celui qui porta le surnom de Caligula.

plaisirs infâmes ce Sporus que Néron avait aimé, et que Nymphidius prit au pied même du bûcher où le corps de ce prince brûlait encore, qu'il eut dans sa maison comme sa femme, et à qui il fit prendre le nom de Poppéa, il aspirait encore à l'empire, faisait à Rome des intrigues secrètes avec ses amis, secondé par des femmes et par des hommes consulaires qui s'étaient attachés à lui; il envoya aussi en Espagne Gellianus, un de ses amis, pour observer Galba et examiner tout ce qui s'y passait.

XI. Mais depuis la mort de Néron tout réussit à Galba. Verginius, qui flottait encore entre les deux partis, lui donnait seul de l'inquiétude : chef d'une armée aussi nombreuse qu'aguerrie, illustré par sa victoire sur Vindex, maître d'une grande partie de l'empire romain, de la Gaule entière, qui était dans l'agitation et disposée à la révolte, il pouvait prêter l'oreille à ceux qui l'appelaient à l'empire. Personne n'avait un plus grand nom ni plus de célébrité que Verginius Rufus; il avait eu la plus grande influence sur le sort de l'empire, en le délivrant à la fois d'une cruelle tyrannie et de la guerre des Gaules; mais, toujours fidèle à ses premières résolutions, il laissait au sénat le choix d'un empereur : après même qu'on fut assuré de la mort de Néron,

les soldats lui ayant fait de nouvelles instances, et l'un des tribuns ayant tiré l'épée dans sa tente, en lui ordonnant de recevoir l'empire ou son épée à travers le corps, rien ne put l'ébranler. Mais lorsque Fabius Valens, capitaine d'une légion, eut le premier prêté serment de fidélité à Galba, et que Verginius eut reçu des lettres de Rome qui lui apprirent les décrets du sénat, il détermina les légions, non sans peine, à reconnaître Galba pour empereur. Ce prince lui ayant envoyé pour successeur Flaccus Hordéonius, il ne fit aucune difficulté de le recevoir, lui remit le commandement de l'armée, alla au devant de Galba qui marchait vers Rome, et qui ne lui donna ni marque de ressentiment, parce qu'il respectait sa vertu, ni témoignage de bienveillance, parce qu'il était retenu par ses amis, et surtout par Titus Vinnius, qui, jaloux de Verginius, croyait par là nuire à son avancement : il ne voyait pas qu'il secondait sans le vouloir sa bonne fortune, en le retirant de cette foule de maux auxquels les guerres assujettissaient les autres généraux, et en le plaçant dans une vie tranquille et sans orages au sein d'une vieillesse paisible.

XII. Les députés du sénat rencontrèrent Galba près de Narbonne, ville des Gaules ; après lui avoir rendu leurs devoirs, ils le pres-

sèrent de se rendre à Rome, et de s'y montrer au peuple, qui souhaitait vivement sa présence. Galba les reçut très bien; il leur parla avec beaucoup de bonté et de familiarité; et, dans les repas qu'il leur donna, laissant la vaisselle d'or et d'argent, et les autres meubles de Néron que Nymphidius lui avait envoyés, il ne se servit que de ses meubles et de sa vaisselle, montrant en cela une grandeur d'âme qui le rendait supérieur à la vanité. Mais enfin Vinnius lui ayant fait entendre que cette magnanimité, cette modestie, cette simplicité, n'était qu'une manière indirecte de flatter le peuple, que la véritable grandeur dédaignait d'employer, il se laissa persuader de faire usage des richesses de Néron, et de ne rien épargner pour étaler à sa table une magnificence digne de son rang, ce qui fit bientôt juger que le vieillard serait gouverné par Vinnius, l'homme le plus avare et le plus voluptueux. Lorsque jeune encore celui-ci faisait sa première campagne sous Calvisius Sabinus, il fit entrer une nuit dans le camp, sous un habit de soldat, la femme de son capitaine, femme très débauchée, et la corrompit dans l'endroit même du camp que les Romains appellent *Principia* (3). Caïus César, pour punir son audace, le fit jeter dans les fers; mais, à la mort de cet empereur, il

fut assez heureux pour obtenir sa liberté. Une autre fois qu'il soupait chez l'empereur Claude, il vola une coupe d'argent; ce prince l'ayant su, le fit inviter à souper pour le lendemain, et commanda à ses officiers de ne lui servir que de la vaisselle de terre. Ainsi ce larcin, par la modération et la plaisanterie du prince, parut plus digne de risée que de punition; mais les vols qu'il commit depuis, lorsqu'il disposait de Galba et de ses finances, amenèrent des malheurs funestes et des événemens tragiques, en donnant lieu aux uns et servant de prétexte aux autres.

XIII. En effet, Nymphidius ayant appris, par le retour de Gellianus, qu'il avait envoyé auprès de Galba comme espion, que Cornélius Lacon était nommé préfet du palais et des gardes prétoriennes, que Vinnius avait tout crédit auprès de l'empereur, et que Gellianus n'avait pu approcher Galba une seule fois, ni l'entretenir en particulier, parce qu'il était devenu suspect et qu'on observait toutes ses démarches; Nymphidius, dis-je, troublé de ces nouvelles, assembla tous les capitaines des cohortes prétoriennes, et leur dit que Galba était, à la vérité, un vieillard plein de douceur et de modération, mais qu'au lieu de se conduire par ses propres conseils il s'était livré à Vinnius et Lacon, qui le gouvernaient mal. « Avant de

« donner à ces deux hommes, ajouta-t-il, le « temps d'acquérir insensiblement la même au- « torité qu'avait Tigellinus, il faut députer à « l'empereur, au nom de toute l'armée, pour « lui représenter qu'en éloignant de sa per- « sonne ces deux amis seulement il serait « mieux vu à Rome et remplirait les vœux de « tout le monde. » Les officiers, loin d'approuver cette proposition, trouvèrent fort étrange qu'il voulût prescrire à un vieux empereur, comme si c'était un jeune homme qui fît l'essai du commandement, quels amis il devait garder ou rejeter.

XIV. Il prit donc une autre voie; et cherchant à effrayer Galba, il lui écrivait, tantôt que Rome était dans la plus grande agitation et renfermait une foule de gens mal intentionnés contre lui, tantôt que Clodius Macer retenait en Afrique les blés destinés pour Rome; enfin, que les légions de la Germanie commençaient à remuer, et qu'il recevait les mêmes nouvelles de celles de Syrie et de Judée. Mais voyant que Galba ne tenait aucun compte de tous ces avis et n'y prenait aucune confiance, il résolut de le prévenir. Clodius Celsus, d'Antioche, homme plein de sens et le plus fidèle de ses amis, fit son possible pour l'en dissuader, en lui disant qu'il ne croyait pas qu'il y

eût dans Rome une seule maison qui voulût donner à Nymphidius le titre de César. Mais tous ses autres amis se moquaient de Galba, et surtout Mithridate de Pont, qui le raillait sur sa tête chauve et son visage ridé. « Les « Romains, disait-il, ont maintenant bonne « opinion de lui; mais ils ne l'auront pas plus « tôt vu, qu'ils regarderont comme l'opprobre « de nos jours qu'il ait été nommé César. » Il fut donc résolu qu'à minuit on mènerait Nymphidius au camp, et qu'on l'y proclamerait empereur.

XV. Mais sur le soir, Antonius Honoratus, le premier des tribuns, ayant assemblé les soldats qu'il commandait, se reprocha d'abord à lui-même et ensuite à tous les autres, d'avoir en si peu de temps changé tant de fois de parti, non par des motifs raisonnables, ou pour faire de meilleurs choix, mais poussés de trahison en trahison par quelque mauvais génie. « Il est « vrai, continua-t-il, que nos premières dé« marches ont eu un prétexte juste dans les « crimes de Néron; mais aujourd'hui pourquoi « trahir Galba? pouvons-nous l'accuser de l'as« sassinat de sa mère, ou du meurtre de sa « femme? avons-nous eu à rougir de voir « notre empereur chanter et jouer des tragé« dies sur nos théâtres? ces infamies mêmes

« nous ont-elles fait abandonner Néron? ne « l'avons-nous pas rejeté à la seule persuasion « de Nymphidius, qui nous a fait croire que ce « prince nous avait abandonnés le premier, et « qu'il s'était retiré en Egypte? Allons-nous « donc immoler Galba sur Néron? et après « avoir immolé le parent de Livie, comme « nous avons fait périr le fils d'Agrippine, « irons-nous prendre pour César le fils de Nym- « phidia? ou plutôt, après avoir puni le pre- « mier de ses crimes, ne resterons-nous pas les « gardes fidèles de Galba, comme nous avons « été les vengeurs des forfaits de Néron? » Le discours de ce tribun les ramena tous à son avis; ils allèrent trouver les soldats des autres cohortes, les exhortèrent à être fidèles à leur empereur, et en gagnèrent le plus grand nombre.

XVI. Un cri général qui s'éleva tout à coup dans le camp, fit croire à Nymphidius ou que les soldats l'appelaient à l'empire, ou que c'était un mouvement séditieux causé par ceux qui balançaient encore et qu'il fallait prévenir; il s'y rendit, suivi d'un grand nombre de gens qui portaient des flambeaux, et tenant dans sa main une harangue que Ciconius Varron avait composée pour lui, et qu'il avait apprise afin de la prononcer devant les troupes. Il trouva

les portes du camp fermées, et les murailles garnies d'une foule de gens armés; effrayé à cette vue, il s'avança vers eux, et leur demanda quel était leur dessein et par quel ordre ils avaient pris les armes; ils répondirent tous unanimement qu'ils reconnaissaient Galba pour leur empereur. Il feignit de penser comme eux; et s'approchant davantage, il loua leur fidélité, et commanda à ceux qui l'accompagnaient de suivre leur exemple. Les sentinelles lui ouvrirent les portes et laissèrent entrer un petit nombre des siens; mais à peine fut-il dans le camp, qu'on lui lança une javeline que Septimius reçut dans son bouclier. Nymphidius, voyant plusieurs des gardes venir sur lui l'épée nue à la main, prit la fuite; poursuivi et massacré dans la tente d'un soldat, il fut traîné au milieu du camp, où l'on entoura son corps d'une barrière, et il resta exposé le lendemain à la vue de toute l'armée.

XVII. Ainsi périt Nymphidius. Informé de sa mort, Galba ordonna qu'on punît du dernier supplice tous ceux des conjurés qui ne se seraient pas tués eux-mêmes; de ce nombre furent Ciconius, celui qui avait composé la harangue pour Nymphidius, et Mithridate de Pont. Leur supplice était mérité; mais il parut contraire aux lois et aux coutumes des Ro-

mains, d'avoir fait périr des hommes d'une condition honnête sans les avoir jugés. Tout le monde, trompé, comme il est ordinaire, par ce qu'on avait d'abord dit de Galba, s'attendait à une forme de gouvernement toute différente. Mais on fut bien plus affligé de l'ordre qu'il fit donner à Pétronius Tertulianus, homme consulaire, qui était resté fidèle à Néron, de se donner la mort. Le meurtrier de Macer en Afrique par les mains de Trébonianus, et celui de Fontéius en Germanie par celles de Valens, avaient du moins des prétextes; ils étaient en armes, dans des camps, et pouvaient être à craindre: mais Tertulianus, vieillard nu et sans armes, devait être entendu par un prince qui aurait été jaloux de garder dans ses actions la modération qu'il affectait dans ses paroles. Tels sont les reproches qu'on fait à Galba.

XVIII. Il n'était plus qu'à vingt-cinq stades (*) de Rome, lorsqu'il rencontra un corps de matelots qui, attroupés en tumulte, occupaient seuls le chemin et qui environnèrent Galba de tous les côtés. C'étaient ceux que Néron avait enrôlés et dont il avait formé une légion. Ils s'étaient rendus sur le passage de l'empereur pour lui demander la confirmation de

(*) Cinq quarts de lieue.

leur nouvel état; et ils empêchaient tous ceux qui venaient au-devant de lui, de le voir et de s'en faire entendre. Ils poussaient en tumulte de grands cris, et voulaient qu'on leur donnât des enseignes et qu'on leur assignât une garnison. L'empereur les remettait à un autre jour pour venir lui parler : mais ils prirent ce délai pour un refus; et faisant éclater leur mécontentement, ils le suivirent sans ménager leurs plaintes, et quelques-uns même eurent l'audace de tirer leurs épées. Galba les ayant fait charger par sa cavalerie, aucun n'osa résister; les uns furent écrasés sous les pieds des chevaux, et les autres massacrés dans leur fuite. Ce n'était pas un présage heureux pour Galba d'entrer dans Rome au milieu d'un tel carnage et à travers tant de morts : si auparavant on l'avait méprisé comme un faible vieillard, il parut alors à tout le monde un empereur redoutable.

XIX. Il affecta une grande réforme dans les largesses et dans les folles dépenses de Néron, et manqua même à ce qu'exigeait la décence. Un excellent musicien, nommé Canus, ayant un soir joué de la flûte à son souper, l'empereur, après l'avoir beaucoup loué et lui avoir témoigné tout le plaisir qu'il avait eu à l'entendre, se fit apporter sa bourse et en tira quelques pièces d'or qu'il donna au musicien, en lui di-

sant que c'était de son argent, et non de celui du public, qu'il lui faisait cette gratification. Il ordonna qu'on retirât rigoureusement aux musiciens et aux athlètes les dons que Néron leur avait faits, et qu'on ne leur en laissât que le dixième. Cette recherche produisit peu; car la plupart de ceux qui avaient reçu ces pré-sens, les avaient déjà dépensés, comme font les gens de cette espèce, qui, presque tous sans conduite, vivent au jour le jour : il fit donc rechercher ceux qui avaient acheté ou reçu quelque chose d'eux, et les obligea de restituer. Cette inquisition, qui n'avait pas de bornes, et qui s'étendait à un grand nombre de personnes, fut honteuse pour l'empereur, et toute la haine en retomba sur Vinnius, qui ne rendait ainsi le prince sordidement avare envers tous les autres, que pour profiter lui-même de ses richesses, et satisfaire ses passions en prenant et vendant tout.

XX. En effet, d'après ce conseil d'Hésiode :

Quand tes tonneaux sont pleins ou qu'ils sont sur le bas,
Bois alors de ton vin et ne l'épargne pas.

Vinnius voyant Galba vieux et infirme, se gorgeait, pour ainsi dire, de la fortune de ce prince, qui, commençant à peine, était déjà près de finir. Mais la conduite de Vinnius était per-

nicieuse au vieillard, d'abord parce qu'il administrait mal ses revenus; en second lieu, parce qu'il blâmait ou rendait inutiles ses bonnes intentions, entre autres celle de punir les ministres de Néron. L'empereur fit mourir quelques-uns de ces scélérats, tels qu'Élée, Polyclite, Pétinus et Patrobius; et le peuple, en les voyant conduire au supplice à travers la place publique, battait des mains, et criait avec transport que c'était une procession sainte et agréable aux dieux mêmes; mais que les dieux et les hommes demandaient encore le maître et le précepteur de la tyrannie, Tigellinus. Cet honnête personnage avait pris les devants, en gagnant Vinnius par des arrhes considérables. Ainsi Tertulianus, qui n'était devenu odieux que parce qu'il n'avait ni haï ni trahi un maître méchant, dont il n'avait point partagé les crimes, fut condamné à mourir; et ce Tigellinus, qui après avoir rendu Néron si digne de mort, l'avait abandonné et trahi, échappait au supplice, pour être une preuve évidente qu'il n'y avait rien dont on dût désespérer et qu'on ne pût obtenir de Vinnius pourvu qu'on l'achetât. Cependant le spectacle que le peuple romain désirait avec le plus d'ardeur, c'était de voir conduire au supplice Tigellinus : il le demandait dans tous les jeux du théâtre et de

cirque, jusqu'à ce qu'enfin l'empereur les en reprit par une affiche publique, qui portait que Tigellinus, attaqué d'une phthisie qui le consumait, n'avait pas long-temps à vivre, et qu'il les priait de ne pas chercher à l'aigrir et à rendre sa domination tyrannique. Le peuple fut très mécontent de cette affiche : mais Tigellinus et Vinnius se mirent si peu en peine de sa colère, que le premier fit un sacrifice aux dieux sauveurs et prépara un festin magnifique ; le second, quittant l'empereur après souper, alla passer la soirée chez Tigellinus, où il mena sa fille, alors dans le veuvage ; et Tigellinus, en portant la santé à cette femme, lui fit don de deux cent cinquante mille drachmes (*) : il ordonna en même temps à la première de ses concubines d'ôter le collier qu'elle portait, estimé cent cinquante mille drachmes (**), et de le donner à la fille de Tigellinus.

XXI. Depuis ce moment, les actes même de modération que fit l'empereur furent calomniés; tels que la décharge des impôts et le droit de bourgeoisie accordés à ceux d'entre les Gaulois qui avaient partagé la révolte de Vindex : on crut, non qu'ils les avaient obtenus de l'huma-

(*) Environ 225,000 liv.
(**) Environ 135,000 liv.

nité de Galba, mais qu'ils les avaient achetés de Vinnius. Aussi le peuple haïssait-il la domination de l'empereur. Les soldats, qui n'avaient pas reçu la gratification qu'on leur avait promise, s'étaient flattés du moins dès le commencement de son règne, qu'ils auraient de lui autant que Néron leur avait donné. Galba, informé de leurs plaintes, dit qu'il avait coutume de choisir ses soldats, et non de les acheter : parole digne d'un grand prince, mais qui alluma dans leur cœur une haine implacable contre lui; ils crurent que c'était non seulement les priver de ce qu'il leur devait, mais encore donner l'exemple à ses successeurs, et leur faire une loi de l'imiter.

XXII. Cependant à Rome les mouvemens de révolte fermentaient encore sourdement parmi les troupes; mais le respect pour la présence de l'empereur émoussait ce désir des nouveautés; et ne voyant aucune occasion plausible de changement, elles comprimaient leur haine et l'empêchaient d'éclater. Les légions qui, après avoir servi sous Verginius, étaient sous les ordres de Flaccus en Germanie, ne recevant aucune des récompenses qu'elles croyaient avoir méritées par leur victoire sur Vindex, n'écoutaient rien de ce que leurs officiers pouvaient leur dire; elles ne tenaient même aucun compte

de leur général, qu'une goutte habituelle rendait presque impotent, et qui d'ailleurs n'avait aucune expérience des affaires. Un jour qu'on donnait des jeux publics, les tribuns et les chefs des bandes ayant fait, suivant l'usage des Romains, des vœux pour la prospérité de l'empereur, la plupart des soldats murmurèrent; et comme les officiers continuaient leurs vœux, les soldats répondirent: « S'il en est digne. » Les troupes commandées par Tigellinus se portaient souvent à de pareilles insolences, et l'empereur en était informé par ses intendans. Galba craignant qu'on ne le méprisât, non seulement à cause de sa vieillesse, mais encore parce qu'il n'avait point d'enfans, s'occupa d'adopter quelque jeune Romain d'entre les premières maisons, et de le déclarer son successeur à l'empire.

XXIII. Il y en avait un à Rome, nommé Marcus Othon, d'une famille noble, mais que le luxe et les plaisirs avaient tellement corrompu dès son enfance, qu'il ne le cédait à cet égard à aucun des Romains. Homère appelle toujours Pâris le mari de la belle Hélène; comme il n'avait personnellement rien de recommandable, il le désigne par le nom de sa femme. Othon s'était de même rendu célèbre à Rome par son mariage avec Poppéa. Néron en était

devenu amoureux pendant qu'elle était mariée à Crispinus (*); mais son respect pour sa femme et la crainte de sa mère l'empêchant encore de déclarer sa passion, il chargea Othon d'aller la voir et d'essayer de la séduire. Les débauches d'Othon l'avaient intimement lié avec Néron; et ce prince s'amusait même des plaisanteries qu'Othon lui faisait souvent sur son excessive économie. Un jour que Néron se parfumait avec une essence très précieuse, il en arrosa légèrement Othon. Le lendemain celui-ci donna à souper au prince; et lorsqu'il entra dans la salle, il vit de tous les côtés des tuyaux d'or et d'argent qui répandaient des essences du plus grand prix avec autant de profusion que si c'eût été de l'eau, en sorte que les convives en furent tout trempés. Othon débaucha Poppéa pour Néron, en lui faisant espérer d'avoir ce prince pour amant, et lui persuada de faire divorce avec son mari; il la prit chez lui comme sa femme, et eut moins de plaisir de l'avoir que de chagrin de la partager avec un autre. Poppéa elle-même n'était pas fâchée de cette jalousie; on dit même qu'elle refusait de rece-

(*) Il était chevalier romain; Néron, qui l'avait d'abord banni de Rome parce qu'il avait été le mari de Poppéa, finit par le condamner à mort.

voir l'empereur en l'absence d'Othon, soit, comme on le prétend, pour prévenir le dégoût qui suit un plaisir trop facile, soit, selon d'autres, que son goût pour la débauche lui fît désirer d'avoir Néron pour amant plutôt que pour mari. Othon eut donc tout à craindre pour sa vie; et l'on doit s'étonner que Néron, qui, pour épouser Poppéa, fit mourir depuis sa femme et sa sœur, eût épargné son rival. Mais Othon était l'ami de Sénèque, dont les prières et les sollicitations obtinrent de l'empereur qu'Othon fût envoyé commander en Lusitanie (4), sur les bords de l'Océan. Il s'y conduisit avec modération, et ne se rendit ni odieux ni même désagréable aux peuples qu'il gouvernait : il n'ignorait pas que ce commandement ne lui avait été donné que pour déguiser et adoucir son exil.

XXIV. Après la révolte de Galba, Othon fut de tous les capitaines le premier qui se joignit au nouvel empereur; il lui porta toute sa vaisselle d'or et d'argent pour la fondre et en faire de la monnaie; il lui donna les officiers de sa maison les plus propres à servir un prince; il lui fut fidèle en tout; et dans les affaires que l'empereur lui confia il fit preuve d'autant de capacité que personne. Pendant tout le voyage il fut avec lui plusieurs jours de suite dans le

même char, et eût soin de faire sa cour à Vinnius en se rendant assidu auprès de ce favori, en lui faisant des présens, surtout en lui cédant la première place, moyen assuré d'avoir le second rang. Mais il avait sur lui l'avantage de n'être envié de personne, parce qu'il n'exigeait rien de ceux à qui il rendait service, et qu'il était pour tout le monde d'un accès facile et agréable. Il favorisa particulièrement les gens de guerre, et en avança plusieurs à des emplois honorables qu'il demandait pour eux, soit à l'empereur lui-même, soit à Vinnius et aux affranchis du prince, Icelus et Asiaticus : c'étaient ces trois personnes qui avaient tout le crédit à la cour. Lorsque Othon recevait Galba chez lui, il donnait à chaque soldat de la cohorte qui était de garde une pièce d'or, afin de se les attacher; et en paraissant faire honneur au prince, il corrompait les cohortes prétoriennes.

XXV. Vinnius voyant que Galba délibérait sur le choix d'un successeur, lui proposa d'adopter Othon ; ce qu'il ne faisait pas gratuitement, mais sur la parole qu'Othon lui avait donnée d'épouser sa fille si Galba l'adoptait pour son fils et le déclarait son successeur. Mais Galba avait toujours montré qu'il préférait le bien public à des intérêts particuliers, et qu'il

voulait adopter, non la personne qui lui plairait davantage, mais celle qui serait la plus utile aux Romains. Il n'aurait pas, à ce qu'il paraît, institué Othon héritier, même de son patrimoine, le sachant débauché, prodigue et noyé de dettes: elles se montaient à cinq millions de drachmes (*). Aussi, après avoir écouté Vinnius avec douceur et sans rien répondre, il remit sa résolution à un autre temps, et nomma Othon consul, avec Vinnius, pour l'année suivante; ce qui fit croire qu'il le désignerait pour son successeur au commencement de l'année, et c'était lui que les gens de guerre désiraient préférablement à tout autre. Mais, au milieu des délais que Galba apportait chaque jour à sa résolution, il fut surpris par la révolte des légions de Germanie : le refus qu'il avait fait de donner l'argent qu'on avait promis en son nom l'avait rendu odieux à toutes les armées; et celle de Germanie alléguait de plus, pour prétexte de sa haine, l'ignominie avec laquelle Verginius avait été renvoyé; les récompenses données aux Gaulois qui avaient combattu contre cette armée; la punition de tous ceux qui ne s'étaient pas déclarés pour Vindex, le seul envers qui Galba fût reconnaissant, le seul dont

(*) 4,550,000 liv.

il honorât encore la mémoire par des sacrifices funèbres, comme si c'était le seul qui l'eût déclaré empereur.

XXVI. Ces murmures éclataient déjà dans tout le camp, lorsqu'on arriva au premier jour de l'année, que les Romains appellent les calendes de janvier. Flaccus ayant assemblé ses troupes pour leur faire prêter le serment accoutumé, au nom de l'empereur, les soldats renversèrent les statues de Galba, les mirent en pièces; et après avoir prêté le serment au sénat et au peuple, ils se retirèrent dans leurs tentes. Les capitaines jugeant l'anarchie aussi dangereuse au moins que la révolte, l'un deux alla trouver les soldats : « Que faisons-nous, « leur dit-il, mes compagnons ? nous n'élisons « pas un autre empereur, et nous ne restons « pas attachés à celui que nous avons. C'est « donc moins à l'obéissance de Galba que nous « voulons nous soustraire qu'à celle de tout « autre chef dont nous rejetons l'autorité. Aban« donnons, j'y consens, ce Flaccus Hordéo« nius, qui n'est qu'un simulacre et une ombre « de Galba; mais nous avons à une journée « d'ici Vitellius, commandant de la basse Ger« manie, dont le père a été censeur, trois fois « consul et presque collègue de l'empereur « Claude, et qui, par la pauvreté qu'on lui re-

« proche, donne un exemple éclatant de mo-« dération et de grandeur d'âme. Allons, mes « amis, donnons-lui le titre d'empereur, et « montrons à l'univers que nous savons faire « un meilleur choix que les Espagnols et les « Lusitaniens. » Cet avis ayant été approuvé des uns et rejeté des autres, un des porte-enseignes se déroba du camp, et alla dans la nuit porter cette nouvelle à Vitellius, qui était encore à table avec plusieurs de ses officiers. Le bruit s'en étant répandu dans tout le camp, Fabius Valens, chef d'une légion, vint le lendemain, à la tête de ses cavaliers, saluer empereur Vitellius, qui, les jours précédens, semblait rejeter ce titre et redouter le poids de l'empire ; mais alors, plein de vin et gorgé de viande (5) (car il était à table depuis midi), il parut devant ses troupes; et acceptant le nom de Germanicus qu'elles lui donnèrent, il refusa celui de César. Aussitôt les soldats de Flaccus, oubliant ces beaux sermens si populaires qu'ils avaient prêtés au sénat, jurèrent obéissance à Vitellius. C'est ainsi que ce général fut élevé à l'empire dans la Germanie.

XXVII. La nouvelle de cette révolte décida l'empereur à ne plus différer l'adoption qu'il avait projetée ; et sachant qu'entre ses amis les uns étaient pour Dolabella, les autres pour

Othon, mais ne voulant ni de l'un ni de l'autre, tout à coup, sans faire part à personne de sa résolution, il mande Pison, petit-fils de Crassus et de Pison, deux hommes que Néron avait fait mourir. Ce jeune homme avait été formé par la nature pour toutes les vertus ; et il joignait à des dispositions si heureuses une modestie et une austérité de mœurs incomparable. Galba partit à l'heure même pour se rendre au camp et y déclarer Pison son successeur. Mais en sortant du palais il eut dans tout le chemin des signes menaçans; et lorsque dans le camp il voulut réciter ou lire son discours, il fut interrompu par des coups de tonnerre et des éclairs continuels ; il survint une pluie violente, et la ville ainsi que le camp furent couverts de ténèbres si épaisses, qu'il était visible que les dieux n'approuvaient pas cette adoption, et que l'issue n'en serait pas heureuse. Les soldats, de leur côté, témoignaient par un air sombre et farouche tout leur mécontement de ce qu'on ne leur faisait pas, même en cette occasion, la plus petite largesse. Pour Pison, tous ceux qui étaient présens, et qui jugeaient de ses dispositions par l'air de son visage et le ton de sa voix, voyaient avec surprise qu'il reçût sans émotion une si grande faveur, quoiqu'il y fût d'ailleurs très sensible.

XXVIII. On voyait au contraire sur le visage d'Othon des marques de la colère et du dépit que lui causait la perte de ses espérances. Il avait été jugé le premier digne de l'empire, et s'était vu si près de l'obtenir, que Galba, en le rejetant, lui donnait une preuve visible de sa malveillance et de sa haine. Aussi n'était-il pas tranquille sur l'avenir; il craignait Pison et haïssait Galba; irrité contre Vinnius, il s'en retourna le cœur agité de passions différentes. Les devins et les Chaldéens qu'il avait toujours auprès de lui entretenaient sa confiance et son espoir; Ptolémée surtout le rassurait; et Othon avait confiance en lui, parce que ce devin lui avait souvent prédit que Néron ne le ferait pas périr; que ce prince mourrait avant lui, et que non seulement il lui survivrait, mais qu'il régnerait sur les Romains. Comme la première partie de sa prédiction s'était vérifiée, Ptolémée soutenait qu'Othon ne devait pas désespérer de la seconde. Il était encore excité par ses amis, qui partageaient secrètement sa peine, et qui s'indignaient de l'ingratitude de Galba. La plupart de ceux que Tigellinus avait élevés à des emplois honorables, rejetés alors et réduits à une condition obscure, s'étant rassemblés autour de lui, entrèrent dans son ressentiment, et l'aigrirent

encore. De ce nombre étaient Véturius et Barbius, l'un option et l'autre tesséraire (6) ; c'est ainsi que les Romains appellent ceux qui servent de sergens et portent le mot aux soldats. Onomastus, affranchi d'Othon, s'étant joint à eux, ils allèrent tous trois au camp, et soit par argent, soit par des espérances pour l'avenir, ils corrompirent aisément des hommes déjà mal disposés et qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater. Si cette armée eût été saine, n'aurait-il fallu que quatre jours pour la corrompre? Car il n'y eut pas plus d'intervalle du jour de l'adoption à celui du meurtre de Galba et de Pison; ils furent tués le sixième jour, qui était le dix-huit avant les calendes de février. Le matin de ce jour-là Galba fit un sacrifice dans le palais, en présence de ses amis. Le devin Umbricius n'eut pas plus tôt dans ses mains les entrailles de la victime, que, sans user de termes équivoques, il lui déclara nettement qu'il voyait des signes d'un grand trouble; qu'une trahison secrète menaçait la tête de l'empereur: ainsi Dieu lui-même semblait lui livrer Othon, qui, placé dans ce moment derrière Galba, écoutait le devin et regardait avec attention ce qu'il montrait à l'empereur.

XXIX. Comme il était tout troublé de ce qu'il venait d'entendre, et que la crainte lui fit

changer plusieurs fois de couleur, son affranchi Onomastus s'approcha, et lui dit que ses architectes l'attendaient chez lui. C'était le signal convenu pour le moment où Othon devait aller au devant des soldats. Il sortit donc en disant qu'il avait acheté une vieille maison, et qu'il voulait la faire visiter par ses architectes; il descendit le long du palais de Tibère, et se rendit à l'endroit de la place publique où est le milliaire d'or (7), auquel aboutissent tous les grands chemins d'Italie. Ce fut là que les premiers soldats qui venaient au devant de lui le rencontrèrent et le proclamèrent empereur. Ils n'étaient, dit-on, que vingt-trois. Othon n'était pas timide, comme sa vie molle et son tempérament délicat auraient pu le faire croire; il avait même de l'audace et de l'intrépidité dans les périls. Cependant il eut peur en voyant ce petit nombre d'hommes; et il voulut abandonner son entreprise. Les soldats s'y opposèrent; et environnant sa litière avec leurs épées nues, ils ordonnèrent aux porteurs de marcher; il les pressait lui-même, et disait à tout moment qu'il était perdu. Ces mots furent entendus de quelques personnes plus surprises que troublées du peu de gens qui osaient former une entreprise si hardie. Pendant qu'il traversait la place, il survint un pareil nombre de soldats;

ils arrivèrent ensuite par bandes de trois et de quatre, et ils s'en retournèrent tous au camp, en l'appelant César et faisant briller leurs épées nues. Le tribun Martialis, qui, ce jour-là, avait la garde du camp, et qui n'était pas du complot, étonné d'un mouvement si inattendu, et saisi de crainte, laisse entrer Othon, qui n'éprouve aucune résistance : car ceux qui n'étaient au fait de rien, enveloppés à dessein par les complices, et se trouvant dispersés un à un et deux à deux, suivirent le torrent d'abord par crainte et ensuite de bonne volonté.

XXX. Galba en apprit la nouvelle pendant que le devin était encore au palais, et tenait dans ses mains les entrailles de la victime; ceux qui n'ajoutaient aucune foi à ces prédictions, ou qui même les méprisaient, frappés alors d'étonnement, rendirent hommage à la divinité. Vinnius et Lacon, avec quelques affranchis, voyant le peuple se porter en foule au palais, mirent l'épée à la main, et se tinrent auprès de l'empereur pour le défendre. Pison alla parler aux gardes du palais, et Marius Celsus, de la probité duquel on était assuré, fut envoyé vers la légion d'Illyrie, qui campait dans le portique de Vipsanius, pour essayer de la gagner. Galba délibérait s'il devait sortir du palais; Vinnius s'y opposait; Celsus et Lacon le pres-

saient de le faire, et s'emportaient même contre Vinnius, lorsque le bruit courut qu'Othon venait d'être tué dans le camp; et à l'instant même, Julius Atticius, un des meilleurs soldats de la garde prétorienne, parut, l'épée à la main, en criant qu'il avait tué l'ennemi de César; il se fit jour à travers la foule; et s'approchant de l'empereur, il lui montra son épée toute sanglante. Galba lui dit en le fixant: « Qui « t'en a donné l'ordre?—C'est, lui répondit le « soldat, la foi que je vous ai donnée et le ser- « ment que j'ai prêté. » La foule s'étant écriée, en battant des mains, qu'il avait bien fait, Galba se mit dans sa litière, et sortit pour aller sacrifier à Jupiter et se montrer au peuple.

XXXI. Il arrivait à peine sur la place, que, comme un vent qui change tout à coup, un bruit contraire vint lui apprendre qu'Othon était maître de l'armée. A cette nouvelle, les avis se partagent; ce qui arrive toujours dans une grande multitude: les uns crient à l'empereur de retourner sur ses pas, les autres lui disent d'avancer; ceux-ci l'encouragent, ceux-là lui inspirent de la méfiance; et sa litière, poussée, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, comme dans une tourmente, est souvent en danger d'être renversée. Tout à coup on voit venir la basilique de Paulus, d'abord des ca-

valiers, ensuite des gens de pied qui crient tous ensemble : « Retirez-vous, homme privé. » A ces mots tout le peuple se met à courir, non pour prendre la fuite et se disperser, mais pour occuper, comme dans les jeux publics, les portiques et les lieux les plus éminens de la place. En même temps Atilius Sercellon, renversant la statue de Galba, donne comme le signal de la guerre ; le vieux empereur est assailli dans sa litière d'une grêle de traits ; et comme aucun n'avait porté, ils tirent leurs épées et courent sur lui, sans qu'il restât personne pour le défendre, à l'exception d'un homme, qui fut le seul que le soleil vit ce jour-là digne d'habiter l'empire romain. Le centurion Sempronius Indistrus, qui n'avait jamais reçu aucun bienfait de Galba, sans autre motif que d'obéir à l'honneur et de respecter la loi, se met devant la litière de l'empereur, et élevant une de ces branches de vigne dont les centurions ont coutume de se servir pour châtier les soldats, il crie à ceux qui venaient sur Galba d'épargner l'empereur. Attaqué lui-même par les soldats, il met l'épée à la main, et se défend long-temps ; mais enfin un coup qui lui coupa les jarrets l'ayant fait tomber, la litière de Galba est renversée près du lac Curtius, et il reste lui-même étendu à terre, et couvert de sa cuirasse ; voyant

les soldats courir sur lui, et le frapper de plusieurs coups, il leur tendit la gorge, en disant : « Frappez, si c'est pour le bien des Romains. » Après plusieurs blessures qu'il reçut aux cuisses et aux bras, il fut égorgé par un soldat de la quinzième légion, que la plupart des historiens nomment Camurius ; il est appelé par d'autres Terentius, ou Arcadius, ou Fabius Fabulus. On ajoute même que le meurtrier, après lui avoir coupé la tête, l'enveloppa dans sa robe, parce que Galba étant chauve il ne pouvait pas la porter autrement ; mais ses camarades ne voulant pas qu'il la cachât, et l'ayant obligé de faire parade de ce bel exploit, il la mit au bout d'une pique ; et agitant cette tête d'un vieillard, d'un prince doux et modéré, d'un souverain pontife, d'un consul, il courait comme une bacchante, en secouant sa pique dégouttante de sang.

XXXII. Quand on présenta à Othon la tête de Galba, il s'écria, dit-on : « Ah ! mes amis, « vous n'aurez rien fait tant que vous ne m'apporterez pas celle de Pison. » Il ne l'attendit pas long-temps ; cet infortuné jeune homme avait été blessé, et s'était sauvé dans le temple de Vesta, où il fut poursuivi et égorgé par un soldat nommé Marcus. On massacra aussi Vinnius, quoiqu'il protestât qu'il était complice de la conjuration, et qu'on le faisait mourir contre

l'intention du nouvel empereur. On lui coupa la tête, ainsi qu'à Lacon ; on les porta toutes deux à Othon, en lui demandant le prix de ce service. Mais, comme dit Archiloque,

> Voilà sept guerriers morts que nous avons frappés ;
> Mille se font honneur de les avoir tués.

De même, dans cette occasion, bien des gens qui n'avaient eu aucune part à ces meurtres, montrant leurs mains et leurs épées qu'ils avaient ensanglantées exprès, présentèrent des requêtes à Othon, pour demander leur salaire. Il se trouva dans les archives cent vingt de ces requêtes ; Vitellius en rechercha les auteurs, et les condamna tous à mort. Marius Celsus étant venu au camp, fut accusé d'avoir exhorté les soldats à secourir Galba, et la multitude demandait à grands cris sa mort. Othon, qui voulait le sauver, mais qui n'osait s'opposer à la volonté des troupes, dit que Celsus ne devait pas mourir si vite ; qu'il fallait auparavant tirer de lui bien des choses qu'il était important de savoir ; il le fit charger de chaînes pour être gardé avec soin, et le remit à des personnes en qui il avait toute confiance. Les sénateurs furent aussitôt convoqués ; et comme s'ils fussent devenus tout à coup d'autres hommes, ou qu'ils eussent changé de dieux, ils s'y rendirent tous,

et prêtèrent à Othon le serment qu'il n'avait pas gardé lui-même à Galba; ils le proclamèrent César et Auguste, pendant que les corps de ceux qui venaient d'être tués, séparés de leurs têtes, étaient encore étendus sur la place publique avec leurs robes consulaires. Quand les soldats ne surent plus que faire de ces têtes, ils vendirent celle de Vinnius à sa fille, pour deux mille cinq cents drachmes (*); celle de Pison fut rendue à sa femme Verania; ils donnèrent la tête de Galba aux esclaves de Patrobius et de Vitellius, qui, après lui avoir fait toutes sortes d'outrages et d'infamies, la portèrent dans le lieu appelé Sestertium (8), où l'on jette les corps de ceux que les empereurs condamnent à mort. Othon permit à Helvidius Priscus d'enlever le corps de Galba, qui fut enterré la nuit par Argius, son affranchi.

XXXIII. Telles furent la vie et la mort de Galba, qui par sa naissance et ses richesses ne le cédait qu'à très peu des anciens Romains, et surpassait tous ceux de son temps; il avait vécu sous cinq empereurs avec beaucoup d'honneur et de gloire; et ce fut plutôt par sa réputation que par sa puissance qu'il renversa Néron du trône. De tous ceux qui conspirèrent contre ce

(*) 1800 liv.

dernier, les uns ne parurent à personne dignes de lui succéder; les autres furent seuls à s'en juger dignes; Galba s'y vit appelé, et obéit à ceux qui le proclamèrent. Dès qu'il eut prêté son nom à l'audace de Vindex, ce mouvement, qu'on avait d'abord nommé rébellion, fut regardé comme une guerre civile, parce qu'il eut pour chef un homme digne de régner, qui, s'étant moins proposé de prendre le gouvernement que de se donner lui-même à l'empire, voulut commander à des Romains corrompus par les flatteries de Tigellinus et de Nymphidius, comme Scipion, Fabricius et Camille, avaient commandé aux Romains de leur temps. Malgré sa vieillesse, il parut, en tout ce qui concernait les armées et la guerre, un empereur digne de l'ancienne Rome; mais en se livrant à Vinnius, à Lacon, et à ses affranchis, qui faisaient trafic de tout, comme Néron s'était livré à des hommes d'une insatiable cupidité, si Galba ne fit regretter à personne son gouvernement, bien des gens du moins eurent pitié de sa fin misérable.

NOTES

SUR GALBA.

---

(1) Il n'en parle pas dans ce qu'on vient de lire, ni dans aucun des ouvrages qui nous restent de lui; mais il devait l'avoir fait dans la Vie de Néron, qu'il avait écrite, et qui est perdue.

(2) Tigellinus, homme de la plus basse extraction, s'était souillé de mille crimes, depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Après avoir obtenu rapidement, par ses vices, les récompenses qui sont ordinairement le fruit tardif de la vertu, et passé de la charge de capitaine du guet à celle de chef des cohortes prétoriennes, il se signala par des forfaits, et mêla à ses débauches l'avarice et la cruauté. Il termina la vie la plus criminelle par une mort infame, qu'il fut condamné à se donner lui-même.

(3) Le lieu appelé par les Romains *Principia* était celui où l'on plaçait les aigles et les autres drapeaux militaires; c'était là qu'on convoquait l'assemblée des soldats. Cette enceinte était sacrée.

(4) La Lusitanie est aujourd'hui le Portugal.

(5) Vitellius était fameux par son excessive voracité. Tacite dit qu'elle ne pouvait jamais être assouvie, et que les chemins des deux mers étaient continuellement battus par ses pourvoyeurs, qui lui apportaient des ragoûts de Rome et de toute l'Italie. Les

villes et les particuliers étaient ruinés par les superbes festins qu'on était obligé de lui faire.

(6) Il y avait dans la cavalerie et dans l'infanterie de ces officiers appelés *options* et *tesséraires*. Les premiers étaient ceux que les tribuns choisissaient pour suppléer dans les cohortes les soldats qui venaient à manquer, afin que les légions fussent toujours complètes. Le tesséraire était celui qui recevait du tribun le mot écrit sur une tablette, et qui le portait aux centurions.

(7) C'était une colonne d'or qu'Auguste avait fait placer, l'an 734 de Rome, à l'entrée de la place publique ou du forum, pendant qu'il était *curator viarum*, intendant des grands chemins, et sur laquelle étaient marqués tous les grands chemins d'Italie, et leurs mesures, que l'on distinguait par milles.

(8) Ce Patrobius, avait été affranchi de Néron, et puni par Galba, comme on l'a vu plus haut ; ses esclaves portèrent la tête de l'empereur devant le tombeau de leur maître, où ils lui firent mille outrages.



OTHON.

SOMMAIRE.

Othon prend possession de sa nouvelle dignité, et en commence les fonctions. II. Il fait mourir Tigellinus, et consent, pour complaire au peuple, de prendre le nom de Néron. III Mouvemens séditieux de la dix-septième légion. IV. Othon l'apaise. V. Il écrit à Vitellius. Réponse qu'il en reçoit. VI. Divers présages. VII. Il marche au-devant des capitaines de Vitellius. VIII. Insolence des troupes de Vitellius. IX. Avantage remporté sur le troupes de Vitellius par celles d'Othon. IX. Nouvel avantage d'Othon. XI. Ses officiers, dans un conseil de guerre, sont d'avis de ne pas risquer le combat. XII. Il se décide pour livrer bataille. XIII. Escarmouches entre les deux partis. XIV. Othon envoie à ses généraux l'ordre de livrer bataille. XV. Causes de la défaite de son armée. XVI. Elle est battue. XVII. Elle envoie des députés aux vainqueurs et prête serment de fidélité à Vitellius. XVIII. Horrible carnage qui eut lieu dans ce combat. XIX. Zèle des troupes d'Othon pour lui. XX. Discours que leur tient Othon. XXI. Il renvoie ses amis et les sénateurs qui étaient auprès de lui. XXII. Il se tue, et ses troupes lui rendent les honneurs funèbres. XXIII. Elles se soumettent à Vitellius.

I. Le lendemain, au point du jour ([1]), le nouvel empereur se rendit au Capitole; et après y avoir offert un sacrifice, il se fit amener Marius Celsus, le reçut et lui parla avec bonté, et l'exhorta à oublier la cause de sa détention, plutôt que de se souvenir de la liberté qu'il lui rendait. Celsus, sans montrer ni bassesse ni ingratitude, lui répondit que le crime même dont on l'accusait était un garant de son caractère, puisqu'on ne lui reprochait que sa fidélité à Galba, à qui il n'avait eu aucune obligation particulière. Toute l'assemblée applaudit aux discours de l'un et de l'autre, et les gens de guerre même en furent satisfaits. Dans le sénat, Othon tint des discours pleins de douceur et de popularité; il partagea, avec Verginius Rufus, le temps qui lui restait de son consulat, et conserva dans cette dignité tous ceux qu'avaient désignés Néron et Galba. Il conféra des sacerdoces à ceux que leur âge ou leur réputation en rendaient dignes. Tous les sénateurs bannis sous Néron furent rétablis dans la portion de leurs biens qui n'avait pas été vendue, et qu'on put retrouver. Ces commencemens rassurèrent les premiers et les principaux citoyens, qui, d'abord, tremblans de frayeur, avaient regardé Othon moins comme un homme que comme une furie ou un démon horrible qui venait fou-

dre sur l'empire, et ils conçurent les plus douces espérances d'un gouvernement qui s'annonçait sous de si rians auspices.

II. Mais rien ne fut plus agréable aux Romains, et plus propre à lui concilier leur affection, que sa conduite envers Tigellinus. Ce scélérat était déjà puni par la crainte secrète qu'il avait d'un châtiment que toute la ville demandait comme une dette publique, et par les maux incurables dont il était tourmenté. Ses débauches détestables, ses dissolutions impies avec d'infames prostituées, dont son incontinence lui faisait toujours un besoin dans les bras même de la mort, étaient pour lui, aux yeux des gens sages, le dernier supplice, et un tourment comparable à mille morts. Cependant on ne pouvait, sans chagrin, voir jouir de la lumière du soleil un misérable qui l'avait ravie à tant et à de si grands hommes. Othon l'envoya prendre dans une maison de plaisance qu'il avait auprès de Sinuesse (*), et où il se tenait avec des vaisseaux tout prêts pour sa fuite. Il offrit d'abord des sommes considérables à celui qui était chargé de l'ordre d'Othon, pour

(*) Ville maritime de Campanie, sur les bords du Liris, célèbre par ses eaux thermales.

obtenir la permission de s'échapper ; mais n'ayant pu le séduire, il ne laissa pas de lui faire des présens, et lui demanda le temps de se raser ; il l'obtint, et prit un rasoir avec lequel il se coupa la gorge. Othon, après avoir donné au peuple une satisfaction si juste, oublia tout ressentiment particulier. Pour complaire à la multitude, il ne refusa pas d'abord d'être appelé Néron sur les théâtres ; il n'empêcha pas même quelques Romains de relever publiquement des statues de cet empereur; et Claudius Rufus rapporte que les diplômes impériaux envoyés en Espagne, pour les commissions des courriers, portaient ce beau nom de Néron joint à celui d'Othon; mais voyant le déplaisir qu'en avaient les principaux et les plus honnêtes citoyens de Rome, il cessa de le prendre.

III. Othon commençait ainsi à établir son empire, lorsque les soldats lui donnèrent des sujets d'inquiétude, en l'exhortant sans cesse à se tenir sur ses gardes, à se défier des citoyens les plus distingués, à les éloigner de sa personne, soit que par affection ils craignissent réellement pour ses jours, soit qu'ils ne cherchassent qu'un prétexte pour causer de la sédition et du trouble. L'empereur ayant donné ordre à Crispinus

de lui amener la dix-septième cohorte, qui était en garnison à Ostie (*), et cet officier ayant commencé, avant le jour, à faire charger les armes sur des chariots, les plus audacieux d'entre les soldats se mirent à crier que Crispinus n'était venu que pour de mauvais desseins; que le sénat méditait quelque changement, et que ces armes étaient non pour César, mais contre César. Ces propos animent et irritent le plus grand nombre; les uns arrêtent les chariots, les autres massacrent deux des centurions, et Crispinus lui-même, qui s'opposait à cette violence; et tous, prenant leurs armes, s'encouragent mutuellement à voler au secours de l'empereur, et marchent droit à Rome. Ils apprennent, en arrivant, que quatre-vingts sénateurs soupent chez l'empereur, et sur-le-champ ils se portent au palais, en disant que l'occasion était favorable pour tuer d'un seul coup tous les ennemis de César.

IV. La ville, qui se voyait menacée du pillage, était dans la plus vive inquiétude; on courait çà et là dans le palais, et Othon lui-même se trouvait dans une grande perplexité, tremblant pour ces sénateurs, qui ne le redoutaient pas moins lui-même. Il les voyait sans

(*) Ville de la Campagne de Rome, située à l'embouchure du Tibre.

voix, les yeux fixés sur lui, et plusieurs d'entre eux d'autant plus effrayés, qu'ils étaient venus chez Othon avec leurs femmes. Il envoie les capitaines des gardes prétoriennes parler aux soldats, et les adoucir; il dit à ses convives de se lever de table, et les fait sortir du palais par une porte de derrière. Ils étaient à peine dehors, que les soldats, entrant dans la salle, demandent ce que sont devenus les ennemis de César. Alors Othon se lève sur son lit, leur parle long-temps pour les apaiser, n'épargne ni prières ni larmes, et, après bien des efforts, vient enfin à bout de les renvoyer. Le lendemain il leur fit distribuer douze cent cinquante drachmes (*) par tête, et se rendit au camp, où, après avoir loué en général les soldats de l'affection et du zèle qu'ils lui avaient témoignés, il leur dit qu'il y en avait parmi eux dont les intentions n'étaient point pures, qui faisaient calomnier la douceur et la fidélité de leurs compagnons; il les pria de partager son ressentiment, et de l'aider à les punir. Ils applaudirent à son discours, et pressèrent eux-mêmes le châtiment des coupables; il n'en fit arrêter que deux, dont la punition ne devait affliger personne, et il s'en retourna au palais.

(*) 1029 liv.

V. Ceux qui l'aimaient, et qui avaient pris confiance en lui, s'étonnaient de ce changement; les autres pensaient qu'il ne faisait qu'obéir à la nécessité des circonstances, et qu'il flattait le peuple à cause de la guerre dont il était menacé. Il avait appris que Vitellius s'était investi du titre et des marques de la dignité impériale, et tous les jours il recevait des courriers qui lui annonçaient que le nombre des partisans de Vitellius croissait de plus en plus. D'un autre côté, on lui apprenait que les armées de Pannonie, de Dalmatie et de Mésie (*), avec leurs généraux, s'étaient déclarées pour Othon. Il reçut presque en même temps des lettres très satisfaisantes de Mucianus et de Vespasien, qui commandaient deux puissantes armées, l'un en Syrie, et l'autre dans la Judée. Ces nouvelles lui ayant rendu toute sa confiance, il écrivit à Vitellius pour l'engager à ne pas porter trop haut ses vues ambitieuses; il lui offrit des sommes considérables, et la propriété d'une ville,

(*) La Pannonie, ancienne région de la Germanie, qui se divisait en supérieure et en inférieure, ou première et seconde, aujourd'hui une partie de la Hongrie et des états héréditaires d'Autriche. La Dalmatie faisait autrefois partie de l'Illyrie; elle est située le long du golfe de Venise. La Mésie s'étendait le long du Danube, qui la bornait au nord jusqu'au Pont-Euxin. Elle avait la Macédoine au midi, la Pannonie au nord

où il pourrait passer, au sein du repos, une vie douce et tranquille. Vitellius, dans sa réponse, se moquait de lui en termes couverts; et bientôt, s'étant aigris l'un l'autre, ils s'écrivirent réciproquement des injures, des railleries et des paroles outrageantes; ils en vinrent même jusqu'à se reprocher, avec une folie ridicule, mais avec vérité, les vices qui leur étaient communs, tels que la débauche, la mollesse, l'inexpérience dans la guerre, leur ancienne pauvreté, leurs dettes immenses; et il était difficile de décider lequel des deux, sous tous ces rapports, l'emportait sur l'autre.

VI. Cependant, on annonça des signes et des prodiges, à la vérité, la plupart incertains, et qui n'étaient avoués de personne; mais on vit, dans le Capitole, une Victoire montée sur un char laisser échapper ses rênes qu'elle ne pouvait plus retenir. Dans l'île du Tibre, une statue de César, sans qu'il y eût ni tremblement de terre, ni tourbillon de vent, se tourna tout à coup de l'occident vers l'orient; ce prodige arriva, dit-on, dans le temps que Vespasien prit ouvertement le titre d'empereur. Le débordement du Tibre, qui survint alors, fut pris généralement en mauvaise part. C'était bien la saison où les rivières grossissent; mais jamais le Tibre n'avait été si enflé et n'avait causé de

si grands ravages. Il inonda et couvrit de ses eaux une grande partie de la ville, et surtout le marché au blé, ce qui occasiona, pendant plusieurs jours, une grande famine dans Rome.

VII. On reçut en même temps la nouvelle que Valens et Cécinna, deux généraux de Vitellius, s'étaient saisis des sommets des Alpes. Dans Rome, Dolabella, né d'une des premières familles, fut soupçonné par les cohortes prétoriennes de tramer quelque nouveauté. L'empereur, soit qu'il le craignît, lui ou quelque autre, l'envoya à Aquinum (*), en lui donnant l'assurance qu'il y serait tranquille. Lorsqu'il choisit les personnes d'un rang distingué qui devaient l'accompagner à l'expédition contre Vitellius, il mit dans le nombre Lucius, frère de cet empereur, sans augmenter ni diminuer les honneurs dont il jouissait. Il fit donner aussi l'assurance la plus formelle à la mère et à la femme de Vitellius qu'elles n'avaient rien à craindre pour elles. Il rendit le gouvernement de Rome à Flavius Sabinus, frère de Vespasien, soit pour honorer la mémoire de Néron, de qui Sabinus avait reçu cette charge dont ensuite Galba l'avait dépouillé, soit pour mon-

(*) Ville à gauche du fleuve Liris, du côté de la Campanie.

trer à Vespasien, en augmentant l'état de Sabinus, son affection et sa confiance en lui. Il s'arrêta à Brexelles (*), ville d'Italie sur le Pô, et donna la conduite de son armée à Marius Celsus, à Suétonius Paulinus, à Gallus et à Spurina, tous généraux d'une grande réputation; mais l'insolence et l'insubordination de leurs soldats, qui refusèrent de leur obéir, sous prétexte que l'empereur seul avait droit de les commander, puisque lui-même n'avait reçu ce droit que d'eux, les empêchèrent de suivre le plan de campagne qu'ils s'étaient fait.

VIII. Il est vrai que les soldats ennemis n'étaient pas dans des dispositions plus saines, ni plus soumis à leurs généraux : ils n'avaient, et par les mêmes causes, ni moins d'audace ni moins d'insolence que ceux d'Othon ; mais ils avaient sur ceux-ci l'avantage de l'expérience militaire; ils ne fuyaient pas la peine et les fatigues, dont ils avaient l'habitude. Les prétoriens, au contraire, amollis par l'oisiveté, par la vie paisible qu'ils menaient à Rome, sur les théâtres, aux assemblées et dans les spectacles, affectaient avec une sorte de fierté et d'arrogance de dédaigner les fonctions militaires, non

(*) Aujourd'hui Bersello, sur la rive méridionale du Pô.

par défaut de courage, mais parce qu'ils les regardaient comme au-dessous d'eux. Spurina, l'un de leurs chefs, ayant voulu les y assujettir, fut en danger de périr par leurs mains. Ils ne lui épargnèrent ni les injures, ni les outrages; et, l'accusant de trahison, ils lui reprochèrent de ruiner les affaires de César, en ne profitant pas des occasions favorables qui se présentaient. Quelques-uns même, étant pleins de vin, allèrent la nuit dans sa tente, et lui demandèrent un congé pour aller l'accuser auprès de César. Mais ce qui fut très utile à Spurina et à l'état des affaires, c'est l'affront que son armée reçut à Plaisance (*). Les légions de Vitellius, étant allées attaquer cette place, firent aux soldats d'Othon, qui étaient sur les murailles, les railleries les plus sanglantes : ils les traitèrent de comédiens, de danseurs, de spectateurs des jeux pythiques et olympiques, qui, sans aucune expérience des combats et des faits d'armes, regardaient comme un grand exploit d'avoir coupé la tête d'un vieillard désarmé (c'était de Galba qu'ils parlaient), mais n'avaient jamais osé se présenter en bataille devant des hommes. Ces paroles offensantes les piquèrent au vif, et, brûlant de s'en venger, ils allèrent se jeter aux

(*) Ville de l'ancienne Ligurie, voisine du Pô.

pieds de Spurina, le conjurèrent de faire usage de leurs bras, de leur commander tout ce qu'il voudrait, lui protestant qu'ils supporteraient tous les travaux et braveraient tous les périls.

IX. Les Vitelliens donnèrent un rude assaut à la ville, et mirent en usage toutes leurs batteries; mais les troupes de Spurina ayant eu l'avantage sur eux, les repoussant, en firent un grand carnage, et conservèrent une des plus célèbres et des plus florissantes villes d'Italie. Les généraux d'Othon étaient d'un accès plus doux et plus facile aux villes et aux particuliers que ceux de Vitellius. Cécina, l'un de ces derniers, n'était rien moins que populaire et dans son ton et dans ses manières. Il avait une figure étrange et hideuse, avec un corps énorme; habillé à la gauloise, il portait des braies et des saies à longues manches; c'était dans ce costume qu'il parlait aux enseignes et aux officiers romains. Il avait toujours auprès de lui sa femme, à cheval, superbement parée, et escortée d'une troupe de cavaliers d'élite tirés de toutes les compagnies. Fabius Valens, l'autre général, était d'une avarice insatiable, que ni le pillage des ennemis, ni les concussions, ni les vols, ni les exactions sur les alliés, ne pouvaient assouvir; on croit même que cette avarice, en retardant sa marche, l'empêcha de se

rouver au premier combat. D'autres, il est 'rai, accusent Cécina de s'être pressé de donner a bataille, sans attendre Valens, afin d'avoir eul l'honneur de la victoire. Ils lui reprochent :ncore, outre quelques autres petites fautes, :elles d'avoir combattu hors de propos, de s'ê-re mal défendu, et d'avoir été, par sa défaite, ur le point de ruiner les affaires de Vitellius.

X. Cécina, repoussé de devant Plaisance, narcha contre Crémone (*), autre ville riche et puissante. Annius Gallus, qui venait au se-.ours de Spurina, assiégé dans Plaisance, infor-né dans sa marche que Spurina avait eu l'a-vantage, mais que Crémone était en danger, y nena aussitôt ses troupes, et alla camper très près des ennemis; tous les autres capitaines vinrent aussi au secours de leurs généraux. Cé-:ina, apres avoir caché dans des lieux couverts le bois un corps d'infanterie, fit avancer sa :avalerie, pour attacher une escarmouche, avec ordre, quand on en serait aux mains, de recu-er au petit pas, et de faire semblant de fuir, usqu'à ce qu'elle eût attiré l'ennemi dans l'em-buscade. Marius Celsus, qui en fut averti par les déserteurs, alla, avec ses meilleurs cava-

(*) Ville assez voisine de Plaisance, et peu éloignée lu Pô.

liers, charger cette cavalerie, qui lâcha pied sur-le-champ; mais il la poursuivit avec précaution; et environnant le lieu qui cachait l'embuscade, il l'obligea de se lever, et fit venir du camp ses légions. Il paraît que si elles fussent arrivées assez tôt pour soutenir la cavalerie, il ne serait pas resté un seul ennemi, et qu'on aurait taillé en pièces l'armée entière de Cécina. Mais Paulinus, qui marchait lentement, arriva trop tard, et fut accusé d'avoir, par un excès de précaution, démenti la réputation de grand capitaine (5). Les soldats même l'accusaient de trahison, et voulaient irriter Othon contre lui; ils parlaient avantageusement d'eux-mêmes, se vantaient d'avoir seuls vaincu l'ennemi, et reprochaient à leurs généraux de leur avoir, par lâcheté, arraché des mains une victoire complète. Mais Othon se fiait moins à eux qu'il n'avait soin de cacher sa défiance; il envoya donc au camp Titianus, son frère, et Proculus, le préfet du prétoire; celui-ci était investi de toute l'antorité, et Titianus n'en avait que l'apparence. Celsus et Paulinus, décorés du titre de conseillers et d'amis, n'avaient ni pouvoir, ni crédit. Les légions ennemies, et surtout celles de Valens, n'étaient pas moins agitées : la nouvelle du combat de l'embuscade les irrita contre lui; elles frémissaient de ne

n'être pas trouvées à cette action, et de n'avoir pas secouru tant de braves soldats qui avaient péri dans cette rencontre; elles voulaient même tomber sur leur général; mais enfin il les désarma par ses prières, et ayant levé son camp, il alla se réunir à Cécina.

XI. Cependant Othon, en arrivant à son camp de Bébriac, petite ville voisine de Crémone, délibéra, avec ses officiers, s'il livrerait bataille aux ennemis. Proculus et Titianus en furent d'avis; ils voulaient qu'on profitât de la confiance qu'inspirait aux soldats leur victoire récente, et qu'au lieu de laisser refroidir leur courage et leur ardeur on les menât tout de suite à l'ennemi, avant que Vitellius fût arrivé des Gaules. Paulinus, au contraire, représentait que les ennemis avaient toutes les troupes avec lesquelles ils se proposaient de combattre, et qu'ils ne manquaient de rien; qu'Othon attendait de la Mésie et de la Pannonie une armée aussi nombreuse que celle qu'il avait déjà; qu'il devait donc choisir son temps au lieu de prendre celui des ennemis; que ses troupes, qui témoignaient tant de confiance lorsqu'elles étaient peu nombreuses, n'auraient pas moins d'ardeur quand leur nombre serait augmenté; qu'elles n'en combattraient, au contraire, qu'avec plus de courage. « Et sans cela, ajouta-

« t-il, les délais sont à notre avantage, parce « que nous avons tout en abondance; au lieu « que le retard sera funeste à Cécina, qui, « campé dans un pays ennemi, se verra bien-« tôt réduit à manquer des choses même les « plus nécessaires. » L'avis de Paulinus fut appuyé par Marius Celsus; Annius Gallus était absent, il se faisait traiter d'une chute de cheval. Othon lui écrivit pour le consulter, et il lui répondit de ne pas se presser, et d'attendre l'armée de Mésie, qui était en chemin.

XII. Othon ne se rendit point à ce dernier avis; le sentiment de ceux qui le poussaient à combattre l'emporta. On en donne plusieurs motifs : le plus vraisemblable, c'est que les soldats prétoriens qui composent la garde de l'empereur, assujettis alors à une exacte discipline dont ils faisaient en quelque sorte l'essai, regrettant les spectacles, les fêtes de Rome et la vie oisive qu'ils y menaient sans avoir à combattre, ne souffraient pas qu'on apportât aucun retard à l'impatience qu'ils avaient de livrer bataille, se tenant assurés de renverser l'ennemi du premier choc. Othon lui-même, à ce qu'il paraît, ne pouvait plus supporter l'incertitude de l'avenir, ni endurer cette agitation d'esprit que sa mollesse naturelle et l'inexpérience du malheur lui rendaient si pénible. Peu accou-

tumé à envisager le péril, fatigué des soins accablans qui en étaient la suite, il ne sut que se hâter et se jeter, pour ainsi dire, les yeux fermés, dans le précipice, en abandonnant tout au hasard. Tel est le récit de l'orateur Secundus, secrétaire d'Othon. D'autres assurent que les deux armées eurent souvent la volonté de se réunir, pour élever en commun à l'empire celui des généraux présens qu'elles en jugeraient le plus digne : et si elles ne pouvaient s'accorder, d'en déférer le choix au sénat. Il n'est pas sans invraisemblance qu'aucun des deux empereurs ne leur paraissant digne de ce rang suprême, les véritables soldats romains, ceux qui avaient de la sagesse et de l'expérience, n'eussent été frappés de ces pensées : que ce serait une chose aussi honteuse que déplorable de se précipiter eux-mêmes dans les malheurs où leurs ancêtres, par un aveuglement digne de pitié, s'étaient jetés mutuellement d'abord pour les factions de Sylla et de Marius, ensuite pour celles de César et de Pompée, et de s'y précipiter pour donner l'empire à Vitellius ou à Othon ; à l'un pour assouvir son ivrognerie et sa voracité, à l'autre pour satisfaire son luxe et ses débauches. Ces dispositions des troupes engageaient Celsus à différer, dans l'espérance

que, sans combat et sans effort, les affaires se décideraient d'elles-mêmes; mais ce fut la crainte de ce dénoûment qui porta Othon à presser la bataille.

XIII. Il s'en retourna sur-le-champ à Brexelles, et cette retraite fut une grande faute de sa part, en ce qu'elle ôta à ses troupes la honte et l'émulation que sa présence leur eût inspirées; en second lieu, parce qu'emmenant avec lui, pour sa garde, les meilleurs et les plus zélés des cavaliers et des gens de pied, il coupa, pour ainsi dire, le nerf de son armée. Il y eut ces jours-là un combat, aux bords du Pô, pour un pont que Cécina voulait jeter sur ce fleuve, et dont les troupes othoniennes voulaient empêcher la construction. Comme elles n'y pouvaient réussir, elles mirent dans des bateaux des torches enduites de poix et de soufre, et après les avoir allumées, elles abandonnèrent les bateaux au vent, qui les porta sur les ouvrages des ennemis. Il s'éleva d'abord une fumée épaisse, et bientôt une flamme considérable, dont ceux qui conduisaient les barques furent tellement effrayés, qu'en se jetant dans le fleuve, ils renversèrent les bateaux, et se livrèrent aux coups et à la risée des ennemis. Les troupes de Germanie allèrent charger les

gladiateurs d'Othon, pour leur disputer une île située au milieu du Pô; elles les repoussèrent, et en tuèrent un grand nombre.

XIV. Les soldats d'Othon, renfermés dans Bébriac, irrités de cette défaite, demandant à grands cris qu'on les menât à l'ennemi, Proculus les fit donc sortir, et alla camper à cinquante stades (*) de la ville; mais il se posta si mal, et d'une manière si ridicule, qu'au milieu même du printemps, et dans un pays arrosé de rivières et de sources qui ne tarissent jamais, son camp manquait d'eau. Le lendemain, quand il voulut les mener à l'ennemi, qui était à cent stades (**) de là, Paulinus le retint, et lui représenta qu'il fallait attendre, et ne pas aller, fatigués déjà d'une longue marche, attaquer des troupes bien armées, qui auraient tout le temps de se ranger en bataille, pendant qu'eux-mêmes auraient fait une grande course, embarrassés de bagages et de valets. Les généraux étaient en dispute à ce sujet, lorsqu'un cavalier numide leur apporta des lettres d'Othon, qui leur ordonnait de ne plus différer, et d'aller sur-le-champ attaquer les ennemis. Aussitôt l'armée se met en marche, et

(*) Deux lieues et demie.

(**) Cinq lieues.

Cécina, averti de leur approche, en est tellement troublé, qu'abandonnant à l'heure même et le travail du pont et la rivière, il rentre dans son camp, où il trouve la plus grande partie des soldats qui, déjà armés, avaient reçu de Valens le mot de la bataille. Pendant que les légions achèvent de se ranger, on détache la cavalerie, pour commencer les escarmouches.

XV. Tout à coup, je ne sais sur quel fondement, le bruit courut dans les premiers rangs de l'armée d'Othon que les généraux de Vitellius passaient dans leur parti. Lors donc que les deux armées furent proches, ceux d'Othon saluèrent les autres avec amitié, en les traitant de compagnons; mais les Vitelliens, loin de recevoir ce salut avec douceur, y répondirent d'un ton de colère et de fureur qui n'annonçait que la volonté de combattre. Les autres, déconcertés de leur méprise, perdirent courage, et furent soupçonnés de trahison par les Vitelliens : aussi, troublés dès la première charge, ne firent-ils rien avec ordre. Les bêtes de somme qui se trouvaient mêlées avec les combattans mettaient la confusion dans les rangs; d'ailleurs le champ de bataille étant coupé de fossés et de ravins, ils étaient obligés de prendre des détours pour les éviter,

et de combattre par pelotons séparés. Il n'y eut que deux légions, l'une de Vitellius, appelée la ravissante, l'autre d'Othon, nommée la secourable, qui, se dégageant de ces défilés, et se déployant dans une plaine nue et découverte, livrèrent un véritable combat, et se battirent fort long-temps.

XVI. Les soldats d'Othon étaient pleins de force et de courage; mais ils faisaient ce jour-là leur essai de guerre; ceux de Vitellius, depuis long-temps aguerris, étaient affaiblis par l'âge et par les fatigues. Les troupes d'Othon les ayant donc chargés avec impétuosité, les enfoncèrent, leur enlevèrent l'aigle de la légion, et firent main-basse sur les premiers rangs. Les soldats de Vitellius, outrés de honte et de colère, reviennent sur eux avec fureur, tuent Orphidius, qui les commandait, et enlèvent plusieurs enseignes. Les gladiateurs d'Othon, qui passaient pour avoir, dans ces combats corps à corps, de l'expérience et du courage, furent chargés par Alphenus Varus, à la tête des Bataves (*), les meilleurs cavaliers de la Germanie, qui habitent une île située au milieu du Rhin. Très peu de ces gladiateurs tinrent ferme : en fuyant presque tous vers le Pô ils tombèrent dans des

(*) Aujourd'hui les peuples de la Hollande.

cohortes ennemies qui étaient là en bataille; et après quelque résistance, ils furent tous taillés en pièces. Mais aucun corps ne se conduisit avec plus de lâcheté que celui des Prétoriens; ils n'attendirent pas que les ennemis en vinssent aux mains avec eux; et, prenant la fuite à travers les autres troupes qui étaient en bataille, ils y portèrent le désordre et l'effroi. Cependant plusieurs compagnies de l'armée d'Othon ayant vaincu ceux qu'elles avaient en tête, s'ouvrirent un passage au milieu des ennemis vainqueurs, et regagnèrent le camp. Mais de leurs généraux, ni Proculus, ni Paulinus, n'osèrent s'y rendre; ils se sauvèrent chacun de son côté, par la crainte des soldats, qui rejetaient sur leurs chefs la cause de leur défaite. Annius Gallus reçut dans Bébriac ceux qui s'échappèrent de la bataille, et leur dit pour les consoler que le succès avait été partagé, et qu'en plusieurs endroits ils avaient vaincu les ennemis.

XVII. Marius Celsus, ayant assemblé les principaux officiers, les exhorta à s'occuper du salut commun. « Après une telle défaite, leur « dit-il, après un si grand carnage de citoyens, « Othon lui-même, s'il est homme de bien, ne « voudra pas tenter une seconde fois la fortune « des armes; il n'ignore pas que Caton et Sci-

« pion, qui ne voulurent pas céder à César « après sa victoire de Pharsale, sont blâmés « encore aujourd'hui, quoiqu'ils combattissent « pour la liberté publique, d'avoir, sans néces- « sité, causé en Afrique la perte de tant de bra- « ves gens. La fortune, qui se livre indifférem- « ment à tous les hommes, ne peut ôter aux « hommes de bien ce seul avantage de savoir « dans les revers faire usage de leur raison pour « réparer leurs malheurs. » Les officiers, persuadés par ce discours, allèrent d'abord sonder les soldats, qu'ils trouvèrent disposés à demander la paix. Titianus lui-même fut d'avis de députer vers les ennemis pour ménager un accord. Celsus et Gallus, qui furent chargés de cette députation, partirent pour aller traiter avec Cécina et Valens. Ils rencontrèrent en chemin des centurions qui leur apprirent que l'armée de Vitellius marchait sur Bébriac, et qu'ils allaient, de la part de leurs généraux, proposer un accommodement. Celsus et Gallus, charmés de cette disposition, engagèrent les centurions à retourner sur leurs pas, et à venir avec eux parler à Cécina. Lorsqu'ils furent près des ennemis, Celsus se trouva dans le plus grand danger; les cavaliers qui avaient été battus au combat de l'embuscade, et qui marchaient à la tête de l'armée, ne l'eurent pas plus tôt aperçu,

qu'ils coururent sur lui en jetant de grands cris. Les centurions qui l'accompagnaient se mirent devant lui, et arrêtèrent les cavaliers; les autres capitaines crièrent aux soldats de l'épargner; et Cécina, instruit de ce qui se passait, accourut lui-même, apaisa ces cavaliers, et, saluant Celsus avec amitié, ils se rendirent tous ensemble à Bébriac. Cependant Titianus, qui s'était repenti d'avoir député aux ennemis, avait choisi les soldats les plus audacieux, et les avait placés sur les murailles, en exhortant les autres à les secourir. Mais quand ils virent Cécina s'avancer à cheval, et leur tendre la main, ils ne firent aucune résistance : les uns saluèrent les soldats du haut des murailles; les autres, ouvrant les portes, sortirent de la ville, et allèrent se mêler avec les troupes qui arrivaient. Aucun ne se permit la moindre violence; ils s'embrassèrent mutuellement, en se donnant les plus grands témoignages d'amitié; et ayant tous prêté serment à Vitellius, ils se rendirent à lui.

XVIII. Tel est le récit que font de cette bataille la plupart de ceux qui s'y trouvèrent; ils avouent cependant que l'inégalité du terrain, et le désordre avec lequel on combattit, ne leur permirent pas d'en connaître tous les détails. Mais dans la suite, comme je passais sur

le champ de bataille avec Mestrius Florus, homme consulaire, il me montra un vieillard qui, dans sa jeunesse, s'était trouvé à cette journée, non volontairement, mais forcé par ceux du parti d'Othon. Il nous raconta qu'après le combat il avait vu un monceau de morts si élevé, que les derniers rangs étaient au niveau des personnes qui en approchaient (2). Il ajouta qu'il n'avait pu lui-même en trouver la raison, ni l'apprendre de personne. Il est vraisemblable que dans les guerres civiles, quand une des armées est en déroute, le carnage est plus grand que dans les autres guerres, parce qu'on n'y fait point de prisonniers, ceux qui les auraient pris ne pouvant en faire aucun usage; mais par quelle raison ces cadavres étaient-ils entassés si haut? c'est ce qu'il est difficile de dire.

XIX. La première nouvelle qu'Othon reçut de sa défaite fut d'abord incertaine, comme il est ordinaire dans des événemens de cette importance; mais elle lui fut confirmée par les blessés qui arrivaient de la bataille. Il n'est pas étonnant que, dans un pareil revers, ses amis aient fait leur possible pour prévenir son désespoir et soutenir son courage; mais, ce qui paraît incroyable, c'est l'affection que ses soldats firent éclater pour lui : on n'en vit pas

un seul le quitter pour passer du côté des vainqueurs, ou chercher à se sauver lors même qu'il voyait son général désespérer de son salut; assemblés devant sa porte, ils l'appelaient toujours leur empereur; et quand il sortait, ils tombaient à ses genoux, lui tendaient les mains en poussant des cris, et le conjurant avec larmes de ne pas les abandonner, de ne pas les livrer à leurs ennemis, mais de les employer à tout ce qu'il voudrait, tant qu'il leur resterait un souffle de vie. Ils lui faisaient tous la même prière; et un simple soldat, tirant son épée: « César, lui dit-il, sachez que tous mes com« pagnons sont aussi résolus que moi à mourir « pour vous. » En disant ces mots, il se tua devant lui.

XX. Mais rien ne put fléchir Othon : après avoir jeté ses regards autour de lui, avec un air assuré et un visage riant : « Mes compa« gnons, leur dit-il, les dispositions dans les« quelles je vous vois, et les témoignages tou« chans de votre affection, rendent cette jour« née bien plus heureuse pour moi que celle « où vous m'élevâtes à l'empire; mais ne me « refusez pas une marque d'intérêt plus grande « encore, celle de me laisser mourir honora« blement pour tant de braves citoyens. Si je « fus digne de l'empire romain, je ne dois pas

craindre de me sacrifier pour ma patrie. La victoire, je le sais, n'est ni entière, ni assurée pour les ennemis : j'apprends que notre armée de Mésie n'est qu'à quelques journées de nous, et qu'elle vient par la mer Adriatique; l'Asie, la Syrie, l'Égypte et les légions qui faisaient la guerre en Judée, se sont déclarées pour nous; le sénat est dans notre parti; les femmes et les enfans de nos ennemis sont entre nos mains. Mais ce n'est pas contre Annibal, contre Pyrrhus et les Cimbres, que nous faisons la guerre pour leur disputer la possession de l'Italie; de part et d'autre ce sont des Romains qui combattent; vainqueurs ou vaincus, nous faisons également le malheur de notre patrie, et la victoire est toujours funeste à Rome. Croyez que je puis mourir avec plus de gloire que je ne sais régner; et je ne vois pas que je puisse être aussi utile aux Romains par ma victoire que je le serai par ma mort, en me sacrifiant pour ramener la paix et l'union dans l'empire, pour empêcher que l'Italie ne voie une seconde journée aussi funeste que celle-ci. »

XXI. Malgré ce discours, ses amis renouelèrent leurs efforts pour l'encourager et le étourner de sa résolution; mais il fut inflexi-

ble ; il leur commanda, ainsi qu'aux sénateurs qui étaient présens, de songer à leur sûreté. Il envoya le même ordre aux absens, et écrivit aux villes de les recevoir honorablement et de leur donner une escorte pour assurer leur retraite. Il fit approcher ensuite son neveu Coccéius, qui était encore fort jeune, l'exhorta à prendre courage et à ne pas craindre Vitellius : « Je lui ai conservé, ajouta-t-il, sa mère, « sa femme et ses enfans avec autant de soin « que j'en aurais eu de ma propre famille. « C'est pour cela que je ne t'ai pas adopté « pour mon fils, comme j'avais d'abord désiré « de le faire: mais j'attendais quel serait l'évé- « nement de la guerre. Souviens-toi que je « n'ai différé cette adoption que pour te faire « régner avec moi si j'étais vainqueur, et afin « qu'elle ne fût pas cause de ta mort, si la vic- « toire se déclarait contre moi. La dernière re- « commandation que je te ferai, mon fils, c'est « de ne pas entièrement oublier, mais aussi de « ne pas trop te souvenir, que tu as eu pour on- « cle un empereur. » Il finissait à peine de parler, qu'il entendit des cris et du tumulte à sa porte ; c'étaient les soldats qui menaçaient de tuer les sénateurs s'ils ne restaient pas, et s'ils abandonnaient leur empereur. Craignant pour leur vie, il parut une seconde fois en public,

non avec un air doux et d'un ton de prière, mais avec un visage irrité et une voix menaçante; il lança sur ceux des soldats qui faisaient le plus de bruit un regard si terrible, qu'ils se retirèrent pleins d'effroi. Sur le soir il eut soif et but un verre d'eau; ensuite il se fit apporter deux épées, et après en avoir longtemps examiné le fil, il rendit l'une et mit l'autre sous son bras. Il appela ses domestiques, leur parla avec bonté, leur distribua ce qu'il avait d'argent, à l'un plus, à l'autre moins, non pas cependant avec prodigalité, comme appartenant déjà à un nouveau maître, mais avec une mesure proportionnée à leur mérite respectif. Après ce partage, il les congédia et dormit si profondément, que ses valets-de-chambre l'entendaient ronfler.

XXII. Au point du jour, il fit appeler l'affranchi qu'il avait chargé de pourvoir au départ des sénateurs, et l'envoya s'informer s'ils étaient partis. Ayant appris par son rapport qu'ils s'en étaient allés, pourvus de tout ce qui leur était nécessaire : « Maintenant, lui dit-il, « va te montrer aux soldats, si tu ne veux pas « qu'ils te fassent périr misérablement, comme « m'ayant aidé à me donner la mort. » Dès que l'affranchi fut sorti, il prit son épée; et la tenant droite de ses deux mains, il se laissa tom-

ber de haut sur la pointe, et ne donna d'autre signe de douleur qu'un soupir qui fit connaître à ceux du dehors qu'il venait d'expirer. Ses domestiques jetèrent un grand cri, qui fut suivi des gémissemens du camp et de la ville. Les soldats accoururent en tumulte à sa porte; ils firent retentir la maison de leurs lamentations et de leurs regrets, en se reprochant leur lâcheté de n'avoir pas veillé sur leur empereur, pour l'empêcher de se sacrifier pour eux. Quoique l'ennemi fût déjà proche d'eux, ils restèrent auprès du corps; et après l'avoir enseveli honorablement, ils dressèrent un bûcher, ils accompagnèrent son convoi en armes, et se disputèrent l'honneur de porter son lit funèbre. Les uns se jetaient sur lui et baisaient sa plaie; les autres lui prenaient les mains; ceux qui ne pouvaient l'approcher se prosternaient à son passage et l'adoraient de loin. Il y en eut qui, après avoir jeté leurs flambeaux sur le bûcher, se tuèrent eux-mêmes. Ce n'était pas qu'ils eussent reçu de lui aucun bienfait, au moins connu, ni qu'ils craignissent les maux que les vainqueurs pouvaient leur faire; mais il paraît que jamais aucun roi ni aucun tyran n'eurent une passion si forte de régner que ces soldats d'être commandés par Othon et de lui obéir. Ce désir ne les quitta point, même après sa mort,

et il aboutit à une haine implacable contre Vitellius, comme nous le dirons en son lieu (*).

XXIII. Après avoir confié à la terre les cendres d'Othon, ils lui élevèrent un tombeau qui ne pouvait exciter l'envie, ni par la grandeur du monument, ni par le faste des inscriptions. En passant par Brexelles j'ai vu ce tombeau, qui est fort modeste et qui n'a que cette simple épitaphe : « A la mémoire de Marcus Othon. » Il mourut âgé de trente-sept ans, après un règne de trois mois. Les censeurs de sa vie ne sont ni en plus grand nombre, ni d'un plus grand poids que ceux qui ont loué sa mort. S'il ne vécut guère mieux que Néron, il mourut du moins avec plus de courage. Les soldats se mutinèrent contre Pollion, l'un de leurs généraux, qui voulait leur faire prêter tout de suite serment de fidélité à Vitellius. Instruits qu'il restait dans la ville quelques sénateurs, ils laissèrent tous les autres pour s'adresser à Verginius Rufus ; ils allèrent chez lui en armes, et voulurent le forcer d'être ou leur général ou leur député auprès des vainqueurs ; mais il eût cru faire une folie que d'accepter d'une armée vaincue l'empire qu'il avait refusé lorsqu'elle

(*) Apparemment dans la Vie de Vitellius, qu'il avait aussi écrite, mais qui n'est pas parvenue jusqu'à nous.

était victorieuse. Il craignait aussi d'aller en députation vers les Germains, qu'il avait forcés de faire bien des choses contre leur volonté. Il se déroba donc par une porte de derrière; et lorsque les soldats l'eurent appris, ils prêtèrent le serment à Vitellius, et se joignirent aux troupes de Cécina, qui leur accorda le pardon de tout ce qui s'était passé.

NOTES

SUR OTHON.

(1) C'était le 15 janvier de l'an de Rome 822 : car Plutarque a dit que Galba avait été tué le 18 des calendes de février, c'est-à-dire le 14 janvier. Dans les mois de mars, mai, juin, octobre, les ides tombaient le 15 du mois, et l'on commençait le lendemain 16 à compter les jours avant les calendes. Dans les autres mois les ides étaient le 13, et le 14 était le 18 avant les calendes.

(2) Le texte est tellement altéré en cet endroit, qu'il est impossible de se flatter de le restituer par conjecture; et l'on ne peut établir, d'une manière probable, d'après un passage si corrompu, que Plutarque ne soit pas l'auteur des Vies de Galba et d'Othon, comme M. Dacier s'efforce de le prouver. Il les croit d'un de ses fils, quoique Lamprias, l'un d'eux, les attribue à son père, dans le catalogue qu'il nous a laissé de ses ouvrages.

FIN DU TOME SEIZIÈME ET DERNIER.

TABLE

DU TOME SEIZIÈME.

